This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Geog 4477.57.7

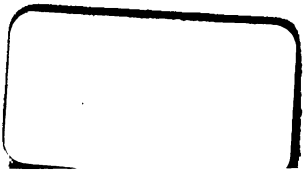
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Geog 4477.57.

HAR
COL
LIB

Geog 4477.57.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



Geog 4477.57.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Geog 4477.57.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Geog 4477.57.7

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX,
ALLÉGORIQUES, AMUSANS,
COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT

La suite des VOYAGES DU CAPITAINE ROBERT BOYLE, avec la relation du naufrage du Sieur RICHARD CASTELMAN.

The narrative of Castleman bears marks of authenticity. It is only to be found in the early editions of Boyle's Voyages. Rich, Biblioth. Amer. Nova.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME ONZIÈME.

Première diviſion de la première claſſe, contenant les Voyages Imaginaires *romaneſques.*

A AMSTERDAM,
Et ſe trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Geog 4477.87.7

1850, July 11.
Gray Fund.

PRESERVATION MASTER
AT HARVARD

VOYAGES
ET AVENTURES
DU CAPITAINE
ROBERT BOYLE;

Où l'on trouve l'HISTOIRE DE MADEMOISELLE VILLARS, avec qui il ſe ſauva de Barbarie; celle d'un ESCLAVE ITALIEN, & celle de DON PEDRO AQUILIO, qui fournit des exemples des coups les plus ſurprenans de la fortune;

AVEC

La RELATION du voyage, du naufrage & de la conſervation miraculeuſe du Sr CASTELMAN, où l'on voit une deſcription de la Penſylvanie & de Philadelphie ſa capitale.

VOYAGES
ET AVENTURES
DU CAPITAINE
ROBERT BOYLE.

QUAND le gentilhomme italien eut fini ſon hiſtoire, nous nous fîmes réciproquement des complimens de condoléance ſur nos malheurs, qui étoient tout ſemblables. Le jour commençoit à poindre, & Muſtapha nous dit que nous arriverions à Magazan avant la nuit. Cette nouvelle nous réjouit très-fort, car nous avions compté qu'il nous faudroit un jour davantage. Je priai mademoiſelle Villars de me permettre d'ôter la peinture dont je lui avois frotté le viſage avant que de partir, vu qu'il n'y avoit plus rien à craindre : elle y conſentit ; & je puis dire que, quand j'eus rendu

à son teint sa couleur naturelle, je fus aussi frappé de l'éclat de sa beauté, que si c'eût été la première fois que je l'avois vue. Je la regardois avec admiration, & je ne pouvois me lasser de la regarder, lorsque, tout-à-coup, le ciel se couvrit de nuages qui sembloient nous menacer d'un ouragan. Ces sortes de tempêtes sont fréquentes dans ces mers-là ; & quoique, pour l'ordinaire, elles ne durent pas long-tems, il étoit à craindre que notre petit vaisseau ne pût pas y résister.

Mustapha étoit d'avis de gagner la terre au plutôt ; je ne pus jamais y consentir, & je lui ordonnai de continuer sa route pour Magazan, quelque chose qui en arrivât. Mais la tempête s'éleva tout d'un coup avec tant de violence, que force nous fut de nous abandonner au gré du vent & des vagues, sans savoir où nous allions, parce qu'il faisoit si obscur, que l'on eût dit qu'il étoit nuit. Notre bateau étoit nouvellement construit, & assez fort pour sa grandeur, de sorte qu'il résista fort bien à l'orage ; mais cela n'empêcha pas que la pauvre demoiselle Villars ne fût extrêmement effrayée, ce qui me faisoit plus de peine que tout le reste. La tempête dura presque la moitié du jour ; &, lorsqu'elle eut cessé, & que le tems se fut un peu éclairci, nous nous trouvâmes

hors de la vue des terres. Par bonheur, nous avions une bouſſole ; je dis à Muſtapha de s'en ſervir, & de reprendre notre première route. Il le fit ; mais, après avoir vogué pluſieurs heures, & quoique nous euſſions vent arrière, nous ne pûmes encore découvrir aucune terre. Il nous conſeilla alors de ferler nos voiles, & de rebrouſſer chemin, ne doutant pas que nous n'euſſions paſſé Magazan dans la tempête.

Nous nous diſpoſions à ſuivre ſon avis, quand nous apperçûmes un vaiſſeau à une demi-lieue de nous ; car le tems étoit encore embrumé, quoique la tempête eût ceſſé, autrement nous l'aurions découvert aſſez-tôt pour éviter ſa rencontre. Nous gagnâmes le vent ; mais, comme il ſouffloit avec violence, notre voile ſe déchira en deux, de ſorte qu'il nous fut impoſſible de nous ſauver par la fuite ; ainſi nous prîmes le parti de nous mettre à côté, & d'attendre tranquillement le vaiſſeau qui avoit le vent ſur nous & qui faiſoit force de voiles, dans l'eſpérance que ce ſeroit un vaiſſeau d'Europe. Je priai mademoiſelle Villars de ne point déclarer ſon ſexe, & je fis promettre à l'Italien & à Muſtapha de garder là-deſſus le ſecret. Cependant le vaiſſeau nous joignit, & arbora pavillon de France ; ce qui nous ſur-

prit fort agréablement. Auſſi-tôt nous nous fîmes connoître, & il nous reçut à bord.

Ce vaiſſeau portoit M. Pidau de Saint-Olon, qui alloit à Maroc, en qualité d'ambaſſadeur du roi de France, pour y négocier la paix avec l'empereur. Nous lui fûmes préſentés ſur le champ, & il nous reçut avec beaucoup de bonté. Je lui contai, en peu de mots, toutes nos aventures, excepté celles de mademoiſelle Villars, que je ne pouvois lui dire ſans découvrir ce qu'elle étoit. Il m'écouta avec plaiſir, & nous promit ſa protection; nous aſſurant que ſes affaires ne le retiendroient pas long-tems à Maroc, & qu'il nous prendroit avec lui pour retourner en Europe. Je le remerciai de ſa généroſité, & je le priai de nous employer en tout ce qu'il jugeroit à propos, diſpoſés que nous étions à le ſervir avec zèle. Il me répondit que, puiſque nous le voulions bien, il avoit actuellement beſoin de nous.

J'ai perdu, me dit-il, trois perſonnes de ma ſuite dans le voyage; deux ſont mortes de maladie, & la troiſième s'eſt noyée par accident. Vous les remplacerez, s'il vous plaît; & vous n'avez que faire de vous mettre en peine pour des habits, je vous en fournirai. A l'egard de ce renégat que vous avez pris

avec vous (parlant de Muſtapha), je crois que vous ſerez content qu'on le garde à bord du vaiſſeau ; car ſi on le débarquoit ſur la côte d'Afrique, il pourroit vous jouer quelque mauvais tour. Ces propoſitions me firent un très-grand plaiſir, & je les communiquai à mademoiſelle Villars & à notre gentilhomme Italien, parce qu'ils n'entendoient point le François ni l'un ni l'autre. Mademoiſelle Villars me dit, qu'elle ſe laiſſoit entièrement conduire par moi ; & l'Italien crut qu'il trouveroit aiſément à Mequinez l'occaſion de retourner dans ſon pays, ſans paſſer en France, & même avant que nous puſſions repartir avec M. de Saint-Olon. Ainſi je dis à cet ambaſſadeur que nous étions tout prêts à ſuivre ſes ordres ; mais que nous n'avions pas beſoin d'habits, comme il nous en avoit offerts, parce que j'en avois acheté quatre complets, à l'européenne, d'un juif qui me les avoit donnés preſque pour rien, avant que de partir de Salé.

L'ambaſſadeur, content de ma réponſe, ordonna qu'on nous mît enſemble, mademoiſelle Villars & moi, dans une cabane. Il parut frappé de la beauté de cette charmante perſonne, qu'il croyoit un jeune garçon ; & il ne put s'empêcher de dire que la nature s'etoit bien trompée en déterminant ſon ſexe, puiſqu'elle ſembloit

en avoir voulu faire la plus belle de toutes les femmes. Cela me rendit fort inquiet, craignant qu'il ne découvrît la vérité ; mais j'eus bientôt sujet de me persuader qu'il n'avoit pas le moindre soupçon de ce côté là. Il nous régala magnifiquement à souper, considérant que nous étions en mer, & sur la fin d'un assez long voyage.

Quand il se fut allé coucher, nous nous retirâmes, mademoiselle Villars & moi, dans la cabane qui nous étoit destinée. Je vous laisse à penser quel plaisir je goûtai à me trouver seul avec elle, sans crainte de quoi que ce soit. Elle s'en apperçut à mon air, & me parla de manière que je vis bien qu'elle appréhendoit que ma joye ne fût un effet de quelque pensée criminelle qui me rouloit dans l'esprit. M. Boyle, me dit-elle, j'espère que vous n'avez pas oublié les égards que vous devez à mon sexe, & que vous ne me ferez pas perdre la bonne opinion que j'ai conçue de vous. Je reconnois que je vous ai la plus grande de toutes les obligations, & je ne suis point fâchée d'être en votre pouvoir tant que vous en userez honnêtement. Je n'eus pas la patience de lui en laisser dire davantage : madame, lui repartis-je, soyez persuadée de la pureté de mes sentimens ; je suis incapable d'avoir aucune pensée qui puisse vous faire la moindre peine. Mais

permettez-moi de vous dire qu'il n'y a perſonne au monde qui ait ſur moi l'empire que vous avez. J'avoue que vous pouvez me punir de la témérité que j'ai de vous faire une pareille déclaration, en mépriſant un cœur qui brûle du plus tendre amour pour vous ; mais je me flatte que vous ne me ſerez pas ſi cruelle ; tout ce que je demande, c'eſt que vous me permettiez ſeulement d'eſpérer ; ſi vous me refuſez cela, je ne m'en vengerai point ſur vous, je m'en vengerai ſur moi-même ; je haïrai la vie, & bien-tôt le déſeſpoir terminera mes jours. Je ſerois bien ingrate, me repliqua-t-elle, ſi je prenois plaiſir à vous tourmenter après les obligations que je vous ai. Je regarde la diſſimulation comme un art indigne des honnêtes gens ; &, pour vous parler ſincèrement, je ne ſaurois vous haïr, quand je le voudrois. C'eſt aſſez vous en dire ; & ſi vous connoiſſiez mon humeur, vous feriez plus que ſatisfait. Cette déclaration me tranſporta de joie ; & je lui dis en retour tout ce que je pus imaginer de plus tendre. Notre converſation dura pluſieurs heures ; enfin je l'avertis qu'il étoit tems qu'elle ſe couchât, perſuadé qu'elle avoit beſoin de repos. Je l'aſſurai, que quelque plaiſir que j'euſſe à demeurer avec elle, le ſoin de ſa ſanté m'étoit encore plus précieux ; & qu'ainſi je la laiſſois ſeule, dans la cabane,

dormir à ſon aiſe. Elle parut fâchée que je fuſſe obligé de ſortir, ſachant bien que je ne trouverois pas un endroit propre à me coucher. Je montai ſur le tillac, & j'y paſſai le reſte de la nuit à rêver à mes amours. Sur le matin, je fus ſurpris de voir mon aimable maîtreſſe toute habillée, qui venoit me relever. Madame, lui dis-je, j'eſpère que vous n'avez rien eu qui vous ait empêché de dormir. Rien, me repondit-elle obligeamment, ſinon de ſavoir que vous ne repoſiez pas ; ainſi je vous prie de vous aller coucher, pendant que je veillerai à mon tour, comme il eſt bien juſte. Je m'en défendis fortement, lui diſant que nous n'avions plus qu'une nuit à paſſer ſur le vaiſſeau, parce que, ſelon toutes les apparences, nous débarquerions le jour ſuivant ; & qu'alors nous pourrions nous repoſer tout à notre aiſe.

Nous deſcendîmes enſemble dans notre cabane, & là nous recommençâmes notre entretien du ſoir précédent. Elle me dit enfin, qu'elle vouloit attendre à reconnoître autrement que par des paroles les obligations qu'elle m'avoit, juſqu'à ce qu'elle fût plus en liberté, & dans ſa propre patrie ; de peur que je ne m'imaginaſſe que le beſoin qu'elle avoit de mon ſecours fût le ſeul motif qui l'engageroit à faire quelque choſe pour moi. Quand

je me vis en ſi beau chemin, je réſolus d'en profiter. Je lui dis tout ce que ma paſſion put m'inſpirer de plus touchant : enfin, à force de prières, de proteſtations & de ſermens de la fidélité la plus inviolable, elle m'avoua qu'elle s'étoit ſentie de l'inclination pour moi dès le premier moment qu'elle m'avoit vu, & qu'elle avoit cru auſſi s'appercevoir alors que je l'aimois ; non pas, dit-elle, que j'euſſe quelque expérience dans l'art d'aimer, mais j'étois perſuadée que ce que vous faiſiez pour me rendre ſervice, ne pouvoit avoir d'autre motif que cette paſſion ; & plus j'y penſe, plus j'ai de penchant à vous croire ſincère.

Ceux qui ont jamais ſenti le pouvoir de l'amour, peuvent juger de l'excès de ma joie dans ce moment. Je me jettai aux genoux de cette charmante perſonne, je lui baiſai mille fois la main, & je la ſerrai contre mon cœur, d'un air ſi paſſionné, que je ne me poſſédois plus. Elle me conjura de me modérer, de peur qu'on ne nous entendît, ou qu'on ne nous vît ; car vous devez vous ſouvenir, continua-t-elle, de ce que je vous ai dit en vous faiſant l'hiſtoire de mes malheurs, que nous fûmes ſur le point de perdre la vie ou l'honneur, ma pauvre ſervante & moi, par une pareille inadvertance. Cette réflexion réprima ma langue, & mes

transports amoureux ; mais elle ne put empêcher mes yeux de parler le langage de mon cœur.

Nous gardâmes quelque tems le silence, mais il fut bientôt interrompu par les cris de joie des matelots qui découvrirent, dans ce moment, la terre. Nous crûmes qu'il étoit à propos d'en aller féliciter l'ambassadeur ; ce que nous fîmes, après avoir pris avec nous notre gentilhomme Italien. Il nous reçut honnêtement, & nous dit, entr'autres choses, qu'il étoit ravi de cette nouvelle, pour l'amour de nous ; afin que nous pussions d'autant plutôt nous remettre, à terre, de la fatigue de notre voyage, & des peines de notre captivité. Le capitaine du vaisseau nous assura que nous arriverions au port de Mammora avant dîné. Je fus extrêmement surpris de voir que nous étions au sud de Salé, & par conséquent que la tempête nous avoit rechassés plusieurs lieues au-delà de cette ville. Cependant ç'avoit été un grand bonheur pour nous ; car, si je n'eusse pas dirigé Mustapha suivant mes petites lumières, nous n'aurions point rencontré ce vaisseau françois, & en peu de tems nous serions rentrés malgré nous dans le port de Salé. Cela me fit penser que, comme ce malheureux renégat entendoit fort bien la navigation, il n'avoit point

ignoré le lieu où nous étions après la tempête, & qu'ainſi il avoit deſſein de nous trahir. Je dis ce que j'en croyois à M. de Saint-Olon, qui en jugea de même. Il fit appeller ſur le champ le capitaine du vaiſſeau, & lui ordonna de prendre ſoin que Muſtapha fût étroitement gardé en ſon abſence, & que, s'il venoit des Maures à bord, on ne les lui laiſſât point voir; mais que, du reſte, on lui donnât tout ce qu'il demanderoit. Dès que nous fûmes entrés dans le port de Mammora, & que nous eûmes jetté l'ancre, on envoya le capitaine à terre pour donner avis aux Maures de l'arrivée de l'ambaſſadeur de France. Auſſi-tôt le fort le ſalua de vingt-un coups de canon, que notre vaiſſeau lui rendit coup pour coup. Une heure après, le gouverneur de la place, ſuivi d'un nombreux cortège, vint à bord le complimenter ſur ſon arrivée, & le prier de demeurer dans le vaiſſeau juſqu'à ce qu'il en eût informé l'empereur ſon maître. M. de Saint-Olon, pour répondre aux honnêtetés de ce gouverneur, l'invita à un petit régal qu'il fit préparer ſur le champ. Ni lui, ni ſes gens ne voulurent boire de vin, ſelon la loi de Mahomet; mais, en revanche, ils avalèrent tant de punch, que leur tête s'en reſſentit. Quand ils nous eurent quittés pour retourner à terre, notre vaiſſeau les ſalua

de quelques coups de canon, qui nous furent rendus du fort, auſſi-tôt qu'ils eurent débarqué.

Le lendemain, il vint un ordre de l'empereur, de nous rendre inceſſamment à Mequinez, lieu de ſa réſidence. Ainſi notre ambaſſadeur partit le jour ſuivant, avec tout ſon équipage. Nous l'accompagnâmes, mademoiſelle Villars, l'Italien & moi, en qualité de ſes domeſtiques. Nous étions richement vêtus à l'européenne, & tous montés ſur des dromadaires qu'on nous avoit fournis pour faire le voyage, excepté M. de Saint-Olon, à qui l'on avoit donné, par diſtinction, un beau courſier d'Arabie. A un mille ou deux de Mequinez, nous vîmes l'empereur à la tête de ſon armée, dans une grande plaine. Je crus d'abord que c'étoit pour faire honneur à l'ambaſſadeur de France; mais je ne tardai pas à m'appercevoir que je me trompois fort; & que ce n'étoit-là qu'un pur accident; car notre guide nous fit prendre un autre chemin, pour éviter la rencontre de ce prince. Quand nous fûmes arrivés à Mequinez, l'on nous conduiſit à une maiſon qui appartenoit au conſul françois, ou plutôt que le conſul françois avoit louée pour cette occaſion. A peine y étions-nous entrés, qu'on mit à la porte une garde de Maures, avec ordre de n'en laiſſer ſortir perſonne, non pas même l'ambaſſadeur ni le conſul.

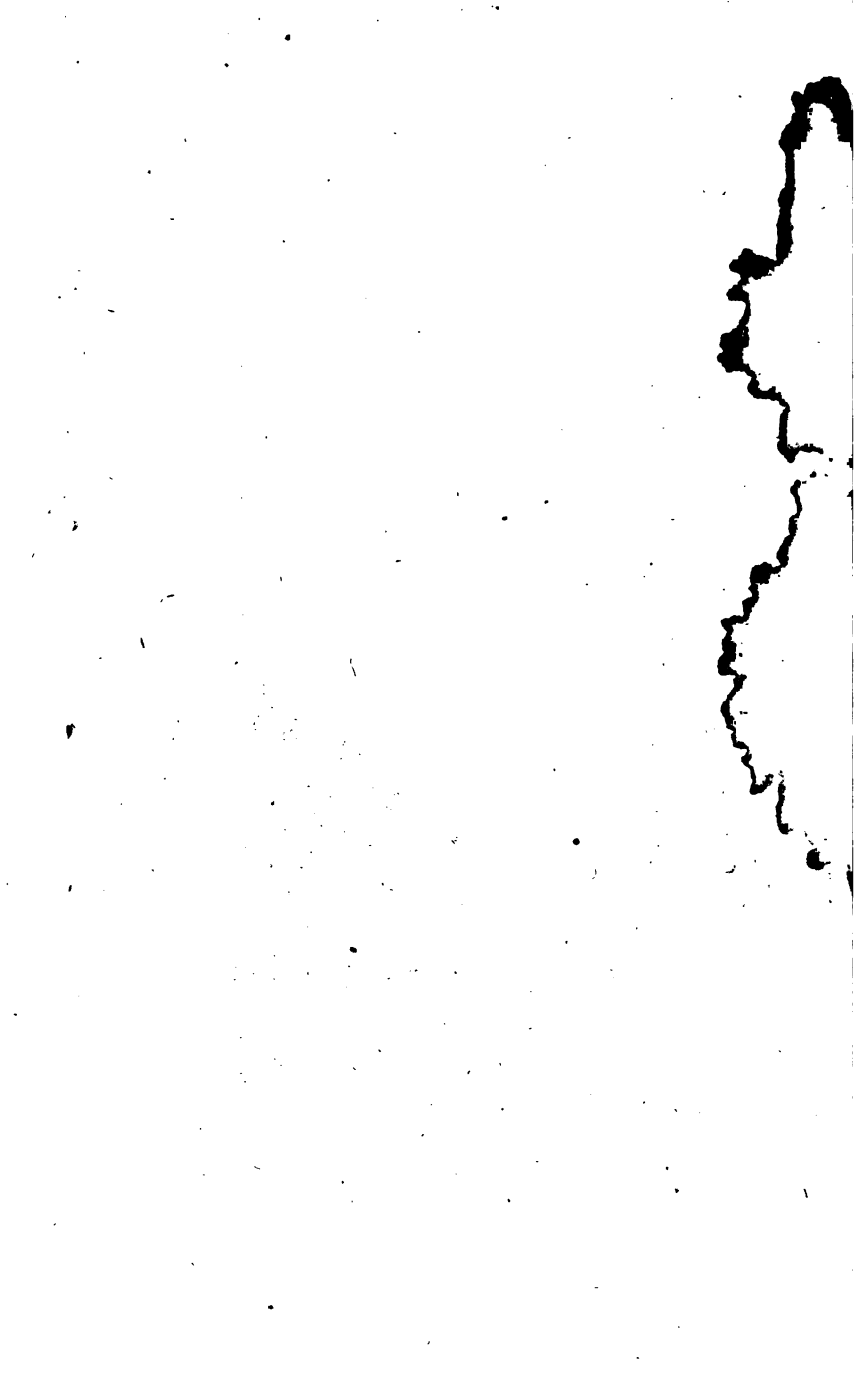
Ce procédé me parut fort étrange ; &, comme la crainte nous rend ingénieux à nous tourmenter, je m'allai mettre dans l'esprit, que c'étoit à cause de mes compagnons de fortune & de moi, qu'on avoit donné ces ordres, parce qu'apparemment on avoit appris que nous nous étions sauvés de Salé. Mais je revins bientôt de ma frayeur, quand M. de Saint-Olon m'eut dit que c'étoit la coutume des Maures, de ne point permettre aux ambassadeurs étrangers de faire ou de recevoir des visites, qu'après qu'ils ont eu leur première audience de l'empereur.

On nous mit, mademoiselle Villars & moi, dans une même chambre, où il n'y avoit qu'un seul lit, à la manière de ce pays-là. Elle me dit qu'elle ne pouvoit se résoudre à me laisser veiller toutes les nuits, comme j'avois fait jusqu'alors, & qu'elle me prioit de coucher avec l'Italien, qui, sans doute, auroit un lit à lui seul ; mais il se trouva qu'on lui avoit déja donné un compagnon, & qu'il n'y avoit pas moyen d'y rien changer. Ainsi il fallut faire autrement. Je sortis de la chambre, lorsque ma maîtresse voulut se déshabiller, & je lui laissai le tems de se mettre au lit ; après quoi, j'étendis un matelas sur le plancher, & je me jettai dessus dans mes habits ; mais ce fut bien en vain, car je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. L'idée

de ma belle, nue dans un lit à deux pas de moi, alluma dans mon ame des desirs si violens ; & les efforts que je fis pour les étouffer, étoient tels, que je souffris cruellement. Je prie les lecteurs de m'excuser, s'ils trouvent dans ma relation quelque chose qui leur paroisse un peu trop libre ; ce sont des faits que je raconte, & je n'ai pas cru devoir les taire, ni pu les exprimer autrement.

Le lendemain, je me levai de bon matin, & je sortis sur le champ pour laisser à mon aimable enchantéresse le tems de s'habiller. Quand je rentrai, elle m'examina fort attentivement, & me dit qu'elle voyoit bien, à mon air, que j'étois indisposé, ce qui l'affligeoit d'autant plus, qu'elle étoit persuadée que cela ne venoit que de manque de repos : mais, ajouta-t-elle, je vous demande en grace de vous déshabiller dans le moment, & de vous mettre au lit ; je vous laisserai dormir tout à votre aise, & je ferai vos excuses à l'ambassadeur. Je m'en défendis long-tems ; mais, à la fin, il fallut céder à ses tendres sollicitations. Elle sortit, & je me couchai ; mais hélas ! le lieu où je me trouvois, ne fit que m'embraser d'une nouvelle ardeur, & qu'éloigner de moi le sommeil. Au bout d'une heure, mademoiselle Villars entra tout doucement dans la chambre, de peur de

Juste Ciel! vous êtes fort mal, et c'est moi qui en suis la cause!!
C. P. Marillier inv. 1787. R. Delvaux, fecit.



m'éveiller, s'imaginant que je dormois. Il s'en falloit de beaucoup; j'étois dans une si violente agitation de corps & d'esprit, que je commençai réellement à être mal & à avoir de la fièvre. Elle s'en apperçut aussi-tôt; & s'asseyant à côté du lit, elle me demanda, avec une tendre inquiétude, comment je me portois. Je lui pris la main; &, après l'avoir baisée plusieurs fois, je la remerciai de l'intérêt qu'elle prenoit à ma santé. J'étois si brûlant, qu'elle jugea bien, en me touchant, que j'avois la fièvre. Juste ciel, s'écria-t-elle! vous êtes fort mal, & c'est moi qui en suis la cause! Là-dessus les larmes lui coulèrent des yeux avec abondance. Sa tendresse me causa une joie inexprimable; & comme elle avoit la tête penchée sur moi, je l'embrassai, & pressant doucement ses lèvres de corail contre les miennes, je lui dérobai un baiser qui me ravit en extase. Elle rougit de ma liberté; &, sans m'en faire de reproche, elle me pria de nouveau de tâcher de dormir. Je lui dis que cela étoit impossible tant qu'elle seroit auprès de moi; & là-dessus elle voulut se retirer; mais je la retins en l'assurant que si elle sortoit, il me seroit encore plus impossible de prendre du repos. Elle me conjura par l'amour que je lui témoignois, s'il étoit sincère, de lui déclarer ce que j'avois sur le cœur; car

elle vit bien que mon esprit n'étoit pas dans son assiette naturelle. Elle me pressa tant, que je lui avouai enfin tout le mystère ; mais elle se jetta aussi-tôt à genoux, & me supplia de n'en jamais plus parler, me protestant qu'elle étoit si sensible à tout ce que j'avois fait pour elle, qu'il n'y avoit que cela au monde qu'elle pût me refuser. Je lui demandai pardon, & je lui dis que si elle ne m'eût pas tant sollicité, j'avois résolu de mourir plutôt que de découvrir mon mal ; mais que je lui promettois de garder là-dessus un parfait silence, jusqu'à ce qu'elle me permît de le rompre. Mon cher, me repliqua-t-elle, car je ne rougis point de vous appeller ainsi, ayez patience jusqu'à ce que nous soyons arrivés en Angleterre, & je vous jure solemnellement de vous faire mon époux du moment que vous le souhaiterez. Elle accompagna cette protestation d'un doux baiser, ne considérant pas qu'en tâchant d'éteindre le feu qui me consumoit, elle jettoit de l'huile dessus, & ne faisoit que l'augmenter. Je lui dis alors que le véritable amour ne s'arrêtoit pas à de simples formalités, & que les mariages étoient faits au ciel. Je l'espère, me repartit-elle ; mais je vous supplie encore un coup, par tout ce que vous avez de plus cher, de ne plus parler de cela. Je l'assurai que je lui obéirois, dût-il m'en coûter

la

la vie. Nous fûmes interrompus par un domeſtique de l'ambaſſadeur, qui venoit nous inviter à dîner avec lui : je m'en excuſai, diſant que je me trouvois un peu indiſpoſé. Un moment après qu'il ſe fut retiré, l'ambaſſadeur lui même entra, ſuivi de ſon médecin, pour voir quel étoit mon mal. Le médecin me tâta le pouls, & aſſura que j'avois la fièvre, mais qu'il ne doutoit point que la ſaignée ne me tirât d'affaire. Je lui dis là-deſſus que j'eſpérois d'être mieux le lendemain, ou qu'autrement, je ſuivrois ſon avis. Cependant M. de Saint-Olon voulut que M. Villars (c'eſt le nom que portoit ma maîtreſſe) fût dîner avec lui. Cette charmante perſonne avoit eu bien de la peine à ſe remettre du trouble où l'avoit jettée la vue de mon indiſpoſition, ou plutôt de l'excès de ma paſſion qui en étoit la cauſe. En me quittant, elle me ſerra la main, & me dit : tâchez de prendre quelque repos, & comptez que vous ſerez bientôt rétabli.

J'étois dans une agitation trop violente pour profiter de ce conſeil : je ne fis que rêver à une infinité de choſes toutes différentes ; & quelques efforts que je fiſſe ſur moi-même, l'amour l'emporta toujours ſur la raiſon. Mademoiſelle Villars, impatiente de ſavoir comment j'avois paſſé le tems du dîner, quitta la compagnie auſſi-tôt

que la bienséance le lui permit, & vint dans ma chambre. Elle entra tout doucement, comptant que je dormois : mais, quand elle vit que j'étois encore dans le même état, & que je ne pouvois modérer l'ardeur de ma paſſion, elle s'écria en verſant un torrent de larmes : faut-il donc que, pour vous ſatisfaire, je me perde pour jamais ? Juſte ciel ! à quelle extrémité ſuis-je réduite ! Non, madame, lui repartis-je, je fais tous mes efforts pour réprimer mes déſirs ; & j'ai réſolu de vaincre, ou de mourir. Elle demeura auprès de moi juſques à ſouper, & tout notre entretien roula ſur la force de l'amour. Quand elle fut ſortie, je me levai & je m'habillai ; mais le déſordre de mon eſprit avoit ſi fort dérangé ma ſanté, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Je ne fus pas long-tems ſeul ; en moins d'une heure, mon aimable maîtreſſe revint, & s'appercevant de ma grande foibleſſe, elle me conjura de me remettre au lit, & qu'elle me veilleroit : je lui proteſtai que rien au monde, ni elle-même, qui m'étoit plus précieuſe que le monde entier, ne me feroit jamais troubler ſon repos. Au lieu de me répondre, elle tomba dans une profonde rêverie. Nous étions aſſis ſur le lit, l'un auprès de l'autre ; la foibleſſe ne me permettant pas de me tenir debout. Enfin, après avoir gardé aſſez long-tems le ſilence, elle me prit la main ;

&, me regardant d'un air tendre, elle me parla en ces termes :

Mon cher, j'ai enfin gagné sur moi de condescendre à vos désirs : je ne saurois vous voir plus long-tems dans cet état, sans contribuer à votre repos. Jurez-moi ici solemnellement que vous me prenez pour votre femme, & je vous permets de faire tout ce qu'il vous plaira. Je me flatte que vous êtes un homme d'honneur, & que vous ne refuserez point de m'épouser en face d'église, dès que cela se pourra ; c'est dans cette confiance que je me donne à vous. Rien au monde ne pouvoit me surprendre plus agréablement que ce peu de paroles : j'en fus tout transporté de joie. Je me jetai à ses pieds, je lui baisai les mains, & je fis, en un mot, tout ce qu'un amant passionné peut faire en pareil cas. Madame, lui dis-je, vous me rendez le plus heureux des mortels ; & si je croyois que mon cœur ne fût pas d'accord avec ma langue, dans la protestation solemnelle que je vais faire, je m'arracherois tout à l'heure l'un & l'autre. M'étant mis ensuite à genoux, je prononçai ces paroles : Grand Dieu, qui connois le cœur de l'homme, je me soumets à tes jugemens les plus terribles, si jamais je fais infidélité à cette aimable personne, que je prends aujourd'hui en ta présence pour

ma légitime femme, & comme la plus grande bénédiction qui pût m'arriver en ce monde. Et moi, dit mademoiselle Villars, aussi à genoux, je jure de ne donner place dans mon lit ni dans mon cœur à personne qu'à vous; & par ce baiser, continua-t-elle en m'embrassant, je scelle notre union. Je lui dis que rien ne pouvoit être plus fort que cet engagement réciproque, & que l'église ne pouvoit faire autre chose que le ratifier.

Cependant je touchois à l'heureux moment qui devoit me mettre au comble de la joie, par la possession de ce que j'estimois le plus sur la terre : les rois sur leur trône me sembloient au-dessous de moi, & je n'aurois pas changé ma situation contre celle du plus grand monarque de l'univers. Je priai mon épouse, qu'un petit vermillon de pudeur qui lui étoit monté au visage, rendoit encore plus belle, de me permettre de lui servir de femme-de-chambre, & de la déshabiller. Mon amour, ma vie, mon cher mari, me dit-elle, je dois vous obéir en tout ce qui dépend de moi; & si j'y manque jamais, puissé-je, en perdant votre affection, être la plus malheureuse de toutes les femmes ! J'étois trop impatient pour lui répondre quelque chose. Je la déshabillai; je la mis au lit, & vous pouvez compter que je

ne tardai pas à la ſuivre. La nuit avoit tiré ſes voiles ſur nous, & je me plongeai dans une mer de plaiſirs, trop raviſſans, pour pouvoir les exprimer par des paroles.

Le lendemain, l'ambaſſadeur remarqua à notre air que nous étions tous deux contens; & me félicita de ce que je me portois mieux. Il n'y eut jamais d'épouſe plus tendre que la mienne; & je puis dire que la jouiſſance, loin de ralentir ma paſſion, ne fit que l'augmenter. M. de Saint-Olon devoit avoir ſa première audience de l'empereur le jour ſuivant, & nous devions tous être prêts à partir ſur les ſept heures du matin. Nous nous levâmes de bonne heure, ma chère épouſe & moi, & nous mîmes de magnifiques habits neufs qu'on nous avoit donnés pour ce jour-là. Le gouverneur d'Alcaſſar, Hamet-Addo-Riffy, comme maître des cérémonies, vint nous prendre, ſuivi de pluſieurs Maures de qualité, & d'une troupe de noirs pour nous ſervir de gardes. Nous nous mîmes en marche environ huit heures, dans l'ordre ſuivant. 1°. Douze gardes maures; 2°. pluſieurs gentilshommes, deux à deux; 3°. l'ambaſſadeur, ayant à ſa droite Hamet-Addo-Riffy (parmi les Maures, la gauche eſt la place d'honneur, parce qu'alors on a à ſa diſpoſition leur épée), & pré-

cédé de deux trompettes & de deux timbaliers ; 4°. vingt-quatre gentilshommes de la suite de l'ambassadeur, deux à deux ; 5°. douze esclaves françois qui portoient les présens ; 6°. douze autres gardes maures. La marche étoit fermée par la populace, qui nous disoit cent injures ; il y en eut même quelques-uns d'assez hardis pour nous jeter des pierres ; mais les gardes les rouèrent de coups de bâton. Nous étions tous à pied, quoique nous eussions plus d'un mille à faire pour arriver au palais de l'empereur. La fatigue que ma chère épouse étoit obligée d'essuyer, me faisoit beaucoup de peine, car il faisoit une chaleur excessive ; encore avions-nous un grand avantage, en ce que, marchant immédiatement après l'ambassadeur qui nous l'avoit ainsi ordonné, nous étions à l'abri du soleil sous le parasol qu'on portoit sur sa tête.

Nous entrâmes dans le palais par la porte de marbre, ainsi appelée, parce qu'elle est ornée de deux piliers de marbre ; & de-là, marchant entre deux murs blancs bordés de gardes noires, nous arrivâmes à un palais magnifique, où l'on nous commanda de faire halte, jusqu'à ce qu'on eût informé l'empereur de notre arrivée. Après avoir attendu là quelque tems, nous vîmes venir ce prince

par une des avenues qui conduiſent au pavillon, monté ſur un cheval blanc. Ses gardes, qui s'étoient rangés en haie, ſe proſternèrent la face contre terre quand il paſſa. Il faiſoit aſſez pauvre figure, & n'avoit pas grand air. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé au portique, il donna une lance qu'il portoit à l'un de ſes gardes, deſcendit de cheval, entra dans l'appartement où nous étions, & s'accroupit ſur le plancher, ſans avoir rien ſous lui. Il n'avoit rien dans ſon habillement qui le diſtinguât du reſte de ſes ſujets; ſeulement il étoit enveloppé juſqu'aux yeux d'un mouchoir couleur de chocolat qui ne paroiſſoit pas fort propre. Il avoit les bras & les jambes nues, le teint bazané, & paroiſſoit âgé d'environ cinquante ans. Il étoit d'une moyenne taille, & fort maigre. Il avoit les cheveux noirs tirant ſur le gris, les joues enfoncées, les yeux bleus, un petit nez crochu & les lèvres groſſes. Quelques-uns de ſes courtiſans s'aſſirent à ſa droite & à ſa gauche, les jambes & la tête nues. Un noir ſe tenoit derrière lui avec un grand éventail dans ſa main pour le rafraîchir & pour chaſſer les mouſquites, ſorte de petites mouches fort incommodes dans la plus grande partie de l'Afrique. Mahomet-Ben-Addo-Otar ſon premier miniſtre & ſon favori, étoit le ſeul qui ſe tenoit debout.

Auſſi-tôt que ce prince ſe fut accroupi ſur le plancher, il répéta par trois fois ces mots: *Arabes, tay buou*, c'eſt-à-dire, *Vous êtes bien venus;* expreſſion dont les Maures ſe ſervent d'ordinaire quand ils reçoivent un étranger. Alors notre ambaſſadeur lui fit un diſcours en françois, qu'il avoit préparé pour cette occaſion. Ce diſcours n'étoit guère qu'un éloge diffus & ennuyeux de Louis XIV & de l'empereur de Maroc; mais les François aiment les longs complimens. Quand l'ambaſſadeur eut achevé, l'interprète lut le diſcours en arabe au prince, qui l'écouta patiemment juſqu'au bout, quelque long qu'il fût & en françois & en arabe; ce qu'on regarda comme un bon augure. Il s'excuſa même ſur ce que la fête de leur ramadan ou de leur pâque l'avoit empêché de donner plutôt audience à l'ambaſſadeur. Après les complimens ordinaires, M. de Saint-Olon lui préſenta toute ſa ſuite. Je remarquai que l'empereur prit beaucoup garde à ma femme, & qu'il la lorgna même pluſieurs fois; ce qui me cauſa une grande inquiétude; car dans le royaume de Maroc, il eſt auſſi dangereux d'être bel homme que belle femme, ſi le brutal de prince en a envie. Dans la crainte de quelque accident, je ſoupirois après la fin de l'audience.

Lorſque l'ambaſſadeur nous eût préſentés à l'empereur, il ordonna qu'on étalât devant lui ſes préſens ; ils conſiſtoient en de belles armes faites à Paris, pluſieurs montres & du drap d'Angleterre, deux magnifiques tapis de Perſe, & deux pièces de brocard d'or & d'argent. L'empereur donna en retour à M. de Saint-Olon quatre jeunes eſclaves, dont trois étoient françois (quoiqu'il les crût tous de la même nation), & le quatrième anglois, & le même homme dont j'ai fait mention au commencement de cette hiſtoire, qui partit avec moi de Londres pour aller à bord du vaiſſeau *le Succès*. Je fus extrêmement ſurpris de le voir, me ſouvenant très-bien qu'il étoit auprès de moi lorſque je tombai dans la mer, & que je fus pris par le corſaire de Salé. J'attendis avec impatience l'occaſion de m'entretenir avec lui en particulier, quoique je ne puſſe pas m'appercevoir qu'il me reconnût, peut-être étoit-ce à cauſe de mon changement d'habit, & parce que le ſoleil m'avoit terni le teint.

Après avoir donné à M. de Saint-Olon les jeunes eſclaves, l'empereur ſe leva, monta à cheval, & partit. Nous nous en retournâmes dans le même ordre que nous étions venus, ſeulement le premier miniſtre Mahumed-Ben-Addo-Otar nous reconduiſit juſqu'à la porte

de marbre. Quand nous fûmes arrivés à la maiſon, je dis à ma chère Villars l'angoiſſe où j'avois été lorſque l'empereur lui faiſoit les doux yeux. Elle me répondit qu'elle s'en étoit bien apperçue, & que cela lui avoit fait une peine extrême ; car, ajouta-t-elle, j'avois oublié, dans ce moment, que j'étois déguiſée en homme. Quoi qu'il en ſoit, nous nous ſouhaitions tous deux ſur le vaiſſeau, & l'ambaſſade finie, parce qu'alors nous n'aurions plus rien à craindre.

Le jour ſuivant, nous entendîmes un grand bruit dans la rue, & étant courus à la fenêtre pour en ſavoir la raiſon, nous ne fûmes pas peu ſurpris de voir Hamet, notre renégat irlandois, avec pluſieurs priſonniers, les fers aux mains, qu'on menoit à l'empereur, afin qu'il choiſît ceux qu'il voudroit pour ſes eſclaves. Nous nous retirâmes bien vîte, de peur qu'il ne nous apperçût. Sa vue renouvella nos frayeurs, & nous reſolûmes de demander ſur le champ la permiſſion de nous en aller à bord, crainte de quelque revers. Auſſi-tôt je m'en fus chez l'ambaſſadeur, & je lui déclarai ce que nous avions vu, le priant en même tems de nous permettre de retourner ſur le vaiſſeau. Il me dit qu'il m'accordoit ma demande pour M. Villars & pour l'Italien ; mais qu'il me ſe-

roit obligé, si je voulois demeurer avec lui, parce qu'il prévoyoit qu'il auroit grand besoin de mon secours; m'assurant qu'au cas qu'il m'arrivât quelque chose, il répondoit de ma liberté. Quoique cela me perçât le cœur, il n'étoit pas prudent ni poli de le refuser. Je lui promis de faire tout ce qu'il souhaiteroit; mais je le priai de ne m'envoyer dehors que le plus rarement qu'il se pourroit. Je retournai auprès de mon épouse: mes lecteurs souriront, peut-être, de ce que je l'appelle ainsi; cependant je puis les assurer que nous nous croyions aussi-bien mariés, que si le prêtre en eût fait la cérémonie, quoique nous fussions résolus de ne point la négliger, dès que l'occasion s'en présenteroit. Je lui communiquai la demande de l'ambassadeur, & ma promesse. Elle convint que j'avois eu raison de me rendre à ses instances, mais elle ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes à la pensée de notre séparation, quelque courte qu'elle dût être. Son départ & celui de l'Italien étoit fixé au lendemain, & nous passâmes la nuit dans les soupirs, dans les pleurs, & dans un abattement qui ne présageoit rien de bon. Cependant il fallut se quitter. Je fus plusieurs heures avant que de pouvoir me remettre du trouble où me jetta cet adieu, pour paroître devant l'embassadeur. A

la fin, voyant que je tardois à venir, il m'envoya chercher, & me dit que la raiſon pour laquelle il avoit ſouhaité que je reſtaſſe avec lui, étoit celle-ci : le roi ſon maître l'avoit chargé de faire faire quelques obſervations ſur les coutumes & ſur les manières de cette partie de l'Afrique ; & il avoit cru remarquer en moi des talens propres à l'aſſiſter dans ce deſſein. Je lui repliquai qu'il pouvoit me commander, & que je tenois à honneur qu'il me jugeât digne de le ſervir. Le lendemain nous apprîmes, par la perſonne qui avoit conduit ma femme & l'Italien au vaiſſeau, qu'il les avoit vu arriver heureuſement à bord : ce qui me conſola un peu.

Cependant je priai l'ambaſſadeur de m'accorder la permiſſion de m'entretenir un moment avec le jeune eſclave dont j'ai parlé plus haut, & que l'empereur lui avoit donné. Auſſi-tôt il le fit venir, & je lui demandai comment il étoit tombé entre les mains des Maures. Il fut prodigieuſement ſurpris de me voir là, & à peine pouvoit-il en croire ſes yeux ; car il n'y avoit perſonne ſur le vaiſſeau le Succès, qui ne crût que j'avois été tué ou noyé, lors de notre combat avec le corſaire de Salé qui me prit. Il me dit donc que trois jours après que ce vaiſſeau ſe fut ſéparé du navire de guerre eſpagnol, un

autre pirate algérien le rencontra & le prit, après une réſiſtance opiniâtre ; & que le capitaine & pluſieurs autres furent tués dans le combat. Pour moi, ajouta-t-il, j'eus le bonheur d'être vendu pour le ſervice de l'empereur : je l'appelle un bonheur, parce que cela m'a procuré l'avantage d'être donné à M. de Saint-Olon, & que j'eſpère à préſent de me voir bientôt en liberté.

Je répétai à l'ambaſſadeur, en François, ce que ce jeune homme venoit de me conter ; & il eut la bonté de me dire que, pour m'obliger, il vouloit le prendre ſous ſa protection. Le premier miniſtre, Mahumet-Ben-Addo-Otar, lui rendit pluſieurs viſites. Je me ſouvins qu'il avoit été ambaſſadeur en Angleterre ; & comme il s'expliquoit en Anglois, & que je lui ſervois d'interprête, ſes diſcours me donnèrent de grandes ouvertures pour le deſſein qu'avoit M. de Saint-Olon ; car il étoit aſſez courtois, quoique, dans le cœur, ennemi des Anglois.

Je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de donner ici une idée ſuccincte du gouvernement, des coutumes, & du génie des Maures de Fez & de Maroc, en commençant par leur dernière révolution.

Le préſent empereur, Muley Iſmaël, prétend deſcendre de Mahomet même. Il eſt fils de

Muley Xérif, roi de Taphilet, auquel succéda Muley Archyd, qui mourut dans une débauche qu'il fit avec ses courtisans. Cette mort inopinée, qui arriva en 1672, donna lieu à plusieurs de la famille de ce prince d'exciter des soulèvemens dans leurs différens gouvernemens : mais Muley Ismaël étant le plus aimé du peuple, & d'un esprit entreprenant, se fit proclamer roi de Taphilet, & se saisit des trésors de son frère, n'ignorant pas que l'argent est le nerf de la guerre. Son neveu, Muley Hamet, lui donna le plus de peine ; car il s'étoit fait un grand parti qui l'avoit déclaré roi de Sus & de Maroc. Il soutint plusieurs combats ; mais, à la fin, il fut vaincu comme les autres ; & Ismaël demeura tranquille possesseur de Taphilet, de Maroc & de Fez. J'ai déja fait la description de sa personne. Son empire a quatre cens vingt lieues du nord au sud, & plus de cent cinquante de l'est à l'oueſt.

Les Européens ont trois places fortes sur la côte d'Afrique. Magazan, sur l'Océan, appartient aux Portugais ; les Espagnols possèdent Melisse & Ceuta sur la Méditerranée. Ces derniers avoient encore deux forts, savoir Larache & Mammora ; mais le présent empereur les en a chassés honteusement. Tanger leur a une fois appartenu ; mais ils l'abandonnèrent, il y a

quelques années, après en avoir démoli les fortifications.

L'empereur n'a, dans tout son empire, que neuf ports de mer ; savoir, Sancta-Cruz, Safy, Salé, Mammora, Larache, Arzille & Tanger sur l'Océan d'Afrique ; Zaffarine & Tétuan sur la Méditerranée, quoique Tétuan soit à deux lieues de la mer.

Santa-Cruz, ou la Sainte-Croix est le premier port vers le midi. La ville a à peu près un mille de long, & un quart de mille de large. Les principaux marchands sont des juifs, qui négocient avec l'Angleterre & avec la Hollande. Leur commerce consiste en peaux, en dattes, en cuivre, & en cire de mouches à miel.

Safy, ou Sophie paroît ensuite. Cette ville est située sur une colline : elle fait un plus grand négoce que Santa-Cruz.

Salé est situé à trente-cinq lieues au sud oueſt du cap de Spartel. Il est partagé en deux villes, l'ancienne, & la nouvelle ; les natifs du pays l'appellent Arbat. Il y a un grand port, & un château fort, bien muni de canons, si les Maures savoient en faire usage. La ville est grande & bien peuplée, mais toutes les murailles en sont renversées. J'y vis les ruines d'une église, le clocher subsistoit encore ; c'étoit un magnifique bâtiment gothique. Le commerce de Salé

consiste principalement dans le butin que les corsaires de Barbarie y apportent.

Mammora, qui appartenoit autrefois aux Espagnols, est à-peu-près à sept lieues plus loin du côté du nord. Elle est située dans un fond, environné de montagnes, ce qui en rend l'air très-mal-sain, à cause de l'excessive chaleur, qui y règne. La baie est belle, grande, & à couvert de tous vents. Cette ville est, pour ainsi dire, le rendez-vous de tous ceux qui vont à Méquinez, à présent la capitale de Maroc.

L'autre port, du côté du nord, est Larache, ville agréablement située, & bien fortifiée, mais à la honte éternelle des Espagnols, rendue à Muley Ismaël après un siège de cinq mois. Deux mille soldats, & cent officiers y furent faits prisonniers; force plus que suffisante pour défendre cette ville contre toutes les puissances de l'empereur, car il ne leur manquoit ni provisions de bouche, ni munitions de guerre; mais laissons-les, eux, & leur poltronnerie, pour dire quelque chose d'Arzille ou Azilath, qui est environ à douze lieues plus au nord. Cette place n'est fameuse que pour le tabac, dont les habitans font rarement commerce au dehors, parce qu'ils en vendent assez aux natifs de Maroc.

Tanger

Tanger étoit une belle ville, grande, & bien fortifiée, lorſqu'elle appartenoit aux Anglois ; mais, depuis qu'ils l'ont abandonnée ; & qu'ils en ont raſé les fortifications, les Maures n'ont pas jugé à propos de la réparer.

Zaffarine eſt une place très peu conſidérable ; & ſur laquelle nous ne ferons aucune remarque particulière à cauſe de cela même.

Le dernier port que nous avons nommé c'eſt Tétuan. Cette ville eſt ſix milles en terre, mais ſans aucune fortification. Les habitans ſont venus originairement de la province de l'Andalouſie en Eſpagne, comme la plupart des Maures qui ſont ſur les côtes d'Afrique. Les hommes ſont blancs, aſſez polis, fort honnêtes aux étrangers, & aux chrétiens, & ayant peu d'égards pour l'empereur de Maroc.

Les habitans de Maroc ont, pour la plupart, le teint baſané. Ils ſont pareſſeux, & fainéans, & l'on peut dire qu'ils raſſemblent tous les vices du genre humain. Ils ſont défians au ſuprême dégré, traîtres, jaloux, & l'ignorance même. Ils ſe diſent muſulmans, ou véritables croyans, & cependant on ne peut jamais faire fonds ſur leur parole. En général, les Maures ne ſont pas grands ſoldats. Les hiſtoires eſpagnoles les repréſentent ſouvent comme des gens adonnés à la galanterie, mais je n'ai jamais pu remar-

quer que ce fût-là leur penchant. Il faut avouer qu'ils manient un cheval avec beaucoup d'adreſſe. Ils ont les chrétiens en abomination ; juſque-là que le mot même de chrétien ſignifie chien dans leur langue. Ils ſont toujours après à chercher tous les moyens imaginables pour les détruire, parce que Mahomet leur a enſeigné, dans ſon alcoran, que ceux qui mourroient en combattant contre les chrétiens, iroient immédiatement en triomphe en paradis. Bien plus, ſi leurs chevaux meurent dans la bataille, ils ſont auſſi tranſportés, ſur le champ, dans le ciel, car les Maures eſpèrent d'avoir le plaiſir d'aller là à cheval, tout comme ſur la terre.

Quoique la poligamie leur ſoit permiſe, ils ne peuvent cependant épouſer que quatre femmes, auxquelles ils ſont obligés d'aſſigner un douaire ; & ſi jamais ils les renvoyent, il faut qu'ils le leur donnent. Mais ils peuvent avoir autant de concubines qu'ils jugent à propos ; & ils ont cet avantage, que, quand elles ne leur plaiſent plus, ils les vendent au plus offrant : il faut ſeulement qu'ils gardent leurs enfans. Ils prennent les idiots, & les ſimples pour des ſaints, lorſque ce ſont des hommes ; car pour ce qui eſt des femmes, ils croient qu'elles n'ont pas d'ames, & qu'elles n'ont été créées que pour la propagation. Ils ne leur

permettent pas d'entrer dans leurs moſquées, parce qu'ils les jugent indignes d'être admiſes dans le ciel. Ils prient pourtant chez eux. Tous les vendredis, ils s'habillent en bleu, qui eſt leur deuil, & ils ſe rendent aux lieux où l'on enterre les morts, pour pleurer ſur les tombeaux de leurs amis défunts. Ils louent des gens exprès pour ſe lamenter, pour crier, ou plutôt pour hurler auprès des ſépulchres, comme je l'ai entendu faire aux Irlandois; & ces pleureurs de profeſſion demandent au mort pourquoi il s'eſt laiſſé mourir, puiſqu'il avoit tout ce qui lui étoit néceſſaire dans ce monde. Ils paſſent leur tems à dormir, à manger, à boire, à folâtrer avec leurs femmes, à aller à cheval, & à réciter leurs prières: récitation, qu'ils font d'une manière ſi froide, & ſi indolente, qu'il ſemble qu'ils ſoient endormis. Ils n'apprennent jamais à lire, & le jeu leur eſt défendu.

Ils portent d'ordinaire un chapelet dans la main, comme les catholiques-romains. Pour chaque grain, ils ont une courte prière; &, en la récitant, ils laiſſent couler le grain entre leurs doigts. Ces prières ne conſiſtent qu'à exalter les différens attributs de Dieu, comme: Dieu eſt grand, Dieu eſt bon, Dieu eſt infini, Dieu eſt miſéricordieux. L'empereur ne dif-

fère de ces malheureux, qu'en ce qu'il raſſemble en lui toutes leurs mauvaiſes qualités, avec un ſurcroît de cruauté, & d'avarice. On m'a dit que, dans les vingt ans qu'il a régné, il a tué de ſa propre main vingt-trois mille hommes ; & je ſuis porté à le croire ; car, dans les vingt-un jours que nous reſtâmes à ſa cour, il en tua quarante-ſept.

Il n'y a perſonne qui ne ſoit étonné de voir la ſoumiſſion & la patience des ſujets de cet empereur ſous une tyrannie ſi cruelle. Mais il faut ſavoir qu'outre leur défaut de puiſſance pour ſe délivrer de ce joug, on leur enſeigne à croire que, s'ils meurent par la main d'un roi qui ſoit Xérif, c'eſt-à-dire, ſucceſſeur de Mahomet, ils vont immédiatement après au ciel. Ceux qui n'ont pas envie d'y aller avant leur tems, n'ont qu'à fuir ce prince quand il eſt habillé en jaune, qui eſt ſa couleur meurtrière; car alors il ne ſe va point coucher qu'il n'ait teint ſa robe de ſang.

Comme j'étois, un jour, près du palais, à regarder quelques nouveaux bâtimens, je l'apperçus donnant ſes ordres à ſes travailleurs. Ses eſclaves conduiſoient des charrettes remplies de matériaux ; &, comme ils paſſoient devant lui, il donna des coups de bâton à quelques-uns, parce qu'ils alloient trop vîte. Il y en eut

d'autres qui, pour corriger cette faute, & éviter le châtiment, voulurent marcher à pas comptés; mais il les battit, parce qu'ils alloient trop lentement. J'en vis un qui, tout tremblant de peur, & se baissant jusqu'à terre, marchoit devant sa charrette; l'empereur blessa son cheval au côté; le cheval fit un saut, renversa l'esclave & lui passa par-dessus le corps. Son camarade, qui le suivoit, accourut pour le secourir; mais ce barbare prince lui lança un dard qui lui entra dans l'épaule. L'esclave, après l'avoir tiré dehors, le présenta à genoux à l'empereur, qui, lorsque ce malheureux fut à quelque distance, le lui jetta de nouveau, & le blessa à l'épine du dos. Le pauvre fou le retira encore, &, tout couvert de son sang, le rendit au roi; mais, comme il se prosternoit en le présentant, il tomba de foiblesse aux pieds du barbare, qui, pour comble de faveurs, l'enfila par le dos, & le cloua à la terre.

Cette vue m'avoit tellement troublé, & m'avoit fait une telle horreur, que je fus longtems avant de pouvoir revenir à moi-même. Je regardai ce pauvre esclave comme un fou; car, si j'eusse été à sa place, j'aurois, dès la première fois, renvoyé le dard dans le corps de l'empereur; il étoit sûr de mourir, & ç'auroit été, ce me semble, une espèce de consolation,

que d'avoir fait faire le même chemin à l'auteur de ſa mort.

Ce prince avoit coutume de tuer ſes eſclaves ſur la moindre petite plainte que les Maures lui portoient ; & ces malheureux en faiſoient ſouvent, par haine, contre les chrétiens. Mais, trouvant que le nombre de ſes eſclaves diminuoit trop, il prit une autre méthode. A la première plainte qu'on lui fit, il tua l'eſclave ; mais il ordonna à celui qui ſe plaignoit, de lui payer, ſur le champ, le double de ce qu'il lui avoit coûté, ou de lui en trouver dans l'inſtant deux autres : ce qu'il fut obligé de faire. Cette manière d'agir leur ferma la bouche pour l'avenir.

On dit qu'il a beaucoup d'eſprit & de courage, qu'il eſt fort actif & très-adroit à manier un cheval & à lancer un dard. Il ne boit point de vin, parce que ſa religion le défend : mais, quand il a pris de l'opium, ou bu un certain mélange qu'il fait lui-même, compoſé d'eau-de-vie, de cinamome, de clous de giroffle, de grains d'anis & de noix muſcade, malheur à celui qu'il rencontre dans ſon chemin. Il eſt fort adonné aux femmes, n'ayant pas moins de quatre cens concubines. Il a cent dix-huit enfans mâles, & environ deux cens filles. Il a donné le nom de Muley-Zeyden à celui de ſes

fils qu'il deſtine pour ſon ſucceſſeur. Il l'a eu d'une noire qui le conſeille en toutes choſes, & qu'on regarde comme une femme fort adroite, & fort politique. Son revenu conſiſte dans les préſens que lui font les gouverneurs de ſes provinces, & les Arabes qui vivent dans des cabanes, & qui ſont répandus en divers lieux de ſes états. Quand il veut avoir de l'argent, il envoye chercher un de ces gouverneurs, qui, ſachant bien ce que l'empereur lui veut, ſe munit à proportion; ſi bien que l'empereur plume les gouverneurs, & ceux-ci plument le peuple. Par là, il arrive qu'il n'y a que lui ſeul de riche, & cependant il ne ſait que faire de ſes richeſſes, ni à quel uſage les employer, car il les cache; & le confident du ſecret eſt toujours sûr de perdre la vie pour l'avoir aidé à les cacher.

Méquinez, la capitale du royaume, & le lieu de la réſidence de l'empereur, n'étoit autrefois qu'un petit village; mais, aujourd'hui, il y a ſix cens mille habitans, & les rues y ſont ſi remplies de monde, qu'à peine y peut-on paſſer. La ville eſt très-médiocre, fort mal bâtie, & lorſqu'il pleut, la plus ſale où j'aie jamais été. Les rues n'y ſont point pavées, & lorſqu'il fait ſec, la pouſſière vous ſuffoque. A la vérité, le palais eſt fort grand, ayant

quatre milles de tour, en y comprenant les jardins, mais il eſt mal ménagé ; vous y verrez, par exemple, un beau pilier ſervir d'appui à une vieille muraille preſque ruinée ; & cependant l'empereur employe preſque tout ſon tems à bâtir. Pour couper court, ſon palais reſſemble à une dentelle d'or couſue ſur un habit de bure.

Ses écuries ſont le bâtiment le plus régulier de tous ; & il ne faut point en être ſurpris, car les Maures ont beaucoup de vénération pour les chevaux. Ils portent autant de reſpect au cheval, qui a été en pélérinage à la Mecque, qu'au pélérin même qui l'a monté. Le roi en avoit un qui étoit toujours magnifiquement caparaçonné ; il avoit un eſclave exprès pour le ſoigner, & qui le ſuivoit par tout avec un pot & un linge pour le tenir propre. Tous les chevaux ainſi ſanctifiés, ſont d'ordinaire exempts de toute ſorte de travail, & ſi celui qui en a un, eſt hors d'état de l'entretenir, ce qui arrive ſouvent, on le nourrit ſur une penſion, qui lui eſt aſſignée par le mufty.

Les juifs ſont un grand négoce à Méquinez ; mais ils payent aſſez chérement ce privilège ; car ils ſont obligés de porter des bonnets noirs, afin qu'on les puiſſe diſtinguer des naturels du pays. Outre cela, malgré leur grand

commerce, on en agit fort mal avec eux ; ils ſont obligés de tout ſouffrir ; & ils courroient riſque de leur vie, s'ils repouſſoient l'inſulte qu'il plaira au premier enfant de leur faire.

Les femmes de Maroc, je veux parler de toutes celles que j'ai eu occaſion de voir, ſont fort jolies. Elles ont de beaux grands yeux, le viſage rond, & tous les traits réguliers. Elles ſont fort amoureuſes, & fort adroites à inventer des moyens pour ſatisfaire leurs déſirs. Un gentilhomme de notre équipage me dit un jour, qu'il avoit une intrigue avec une Mauresque, fille d'un gouverneur de province. Il ſe déguiſoit pour aller au rendez-vous ; & voici comment : elle lui avoit envoyé par un de ſes eſclaves françois tout un habillement de femme. Dans le royaume de Maroc les femmes s'habillent preſque toutes également ; &, comme elles ont le viſage enveloppé juſques aux yeux, leurs propres maris les rencontrent ſouvent dans les rues ſans les connoître. Ce gentilhomme, ainſi habillé, entroit chez ſa maîtreſſe comme une dame qui venoit lui rendre viſite ; de ſorte qu'il pouvoit la voir ſans témoins en toute ſûreté : car c'eſt la coutume, que toujours un homme, & même le mari, lorſqu'il voit des ſandales de femme à la porte de la chambre, ſe retire. S'il entre, malgré cet aver-

tiſſement, c'eſt le plus ſanglant affront qu'on puiſſe faire au ſexe. Ce gentilhomme me dit encore que la demoiſelle étoit toute charmante, & qu'elle entendoit l'art d'aimer dans la dernière perfection. Il n'eſt pas étonnant que, dans ce pays-là, les femmes ſe livrent à l'amour; il y en a peut-être vingt ou davantage (car cela dépend de la richeſſe & des moyens de celui qui les entretient), qui partagent les faveurs d'un ſeul homme; & elles ſont obligées d'attendre qu'il lui prenne envie de les envoyer chercher.

Les hommes ſont d'ordinaire habillés en blanc, qui eſt leur couleur favorite; & ils portent un bonnet rouge ſur la tête lorſqu'ils ſont mariés, car la jeuneſſe, depuis le prince juſqu'au mendiant, va la tête découverte. Ils ont toute la tête raſée, ſous le bonnet, & de fort près; ſeulement ils ne coupent jamais un petit toupet de cheveux, qu'ils laiſſent croître ſur le ſommet, parce qu'on leur a enſeigné que, par ce toupet, Mahomet doit les enlever dans leur paradis imaginaire. Ils ne ſe raſent que ſous le menton; ils ne touchent point à leur barbe & à leurs mouſtaches, dont ils tirent fort vanité, lorſqu'elles ſont longues & bien fournies. Celui qui en a le plus, doit néceſſairement être le plus ſage.

Leurs chemiſes ſont faites comme les chemi-

ſes de femmes, avec cette différence que les manches leur pendent par deſſus les mains. Sous la chemiſe ils portent des caleçons de toile, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Ils ont les jambes toujours nues, & leurs ſouliers ſont ſans talons, comme les ſabots d'Irlande. Par-deſſus la chemiſe, ils portent une veſte ſans manches, qu'ils entourent d'une écharpe de ſoie, de quelle couleur qu'il leur plaît, excepté le verd, qui eſt une couleur ſacrée, & particulière à Mahomet, à l'empereur & au clergé. Ils fourent, dans cette écharpe, des couteaux ou des poignards fort courts. Par-deſſus tout, ils ont un habillement qu'ils appellent un hayick, d'environ cinq aunes de long & quatre de large, dont ils s'enveloppent comme nous faiſons de nos manteaux. Il y en a quelques-uns du bas étage, ſur-tout à la campagne, qui portent des chapeaux de paille de leur propre façon. Ils s'habillent tous de la même manière; ſeulement il y en a qui couſent une frange d'or ou d'argent au bord de leurs habits.

Pour ce qui regarde la religion, ils ſe lèvent de bonne heure pour aller aux prières; mais ſemblables aux enfans, ils ne le font que parce qu'ils y ſont obligés. Leur mufti ou chef de leur religion, eſt regardé comme le premier dans l'empire, & il ne reconnoît point l'autorité de

l'empereur; mais celui-ci trouve pourtant moyen de le plumer, comme tout le reſte de ſes ſujets, qui lui obéiſſent par pure crainte; car s'il y en avoit un ſeul qui l'aimât, ce ſeroit une eſpèce de prodige.

Je ne pus pas m'empêcher de rire à la vue de la plaiſante économie des maures. Me promenant un jour environ à un mille de Méquinez, il commença à pleuvoir prodigieuſement: je me mis à l'abri ſous un arbre, & je vis auſſi-tôt pluſieurs naturels du pays ſe déshabiller avec beaucoup de précipitation, faire un paquet de leurs habits, & s'aſſeoir deſſus tout nuds. Ils prenoient grand ſoin qu'ils ne ſe mouillaſſent, tandis qu'ils laiſſoient leurs corps expoſés à l'orage. Quand la pluie eut ceſſé, ils ſe promenèrent juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſecs, & alors ils s'habillèrent. Si un homme faiſoit cela en Angleterre, on le regarderoit comme un fou ou comme un enragé; cependant je crois que les maures ont raiſon, car quelque grand que ſoit l'orage, auſſi-tôt qu'il eſt paſſé, ils peuvent continuer leur chemin avec des hardes sèches ſur eux: il eſt vrai qu'ils ont cela de commode, qu'ils ſont habillés & déshabillés dans une ſeconde. Bien plus, on m'a raconté que ceux qui voyagent ſur des chameaux ou à cheval, ont une eſpèce de coffre couvert d'une toile huilée, dans lequel ils met-

tent leurs habits en ſemblable occaſion, de ſorte qu'ils vont tout nuds. Je crois que la ſeule vue d'une armée de ces gens-là, dans une bouraſque, inſpireroit autant de frayeur à un corps non diſcipliné que leurs armes mêmes, & le forceroit enfin à chercher ſon ſalut dans la fuite.

L'empereur peut lever cent mille cavaliers, & cinquante mille fantaſſins. Lorſque les maures ſont obligés de ſe faire la guerre entr'eux, ils n'y vont qu'à contre-cœur; mais ils ſe battent contre les chrétiens avec beaucoup de plaiſir & de courage, parce qu'ils gagnent par-là des indulgences pour l'expiation de leurs péchés. Voici comment ils rangent leurs troupes en bataille; ils partagent leur cavalerie en deux corps, & ils en placent un à chaque aîle: l'infanterie eſt au milieu, de manière que toute l'armée forme un croiſſant, ou une demi-lune. Avant que de commencer le combat ils font un grand cri, puis une courte prière, & après cela ils attaquent avec beaucoup de furie, mais avec peu d'ordre; ſi bien qu'auſſi-tôt ils remportent la victoire, ou ils ſont mis en fuite (1).

J'ai dit plus haut qu'il n'y avoit perſonne de riche que l'empereur; auſſi les maures ne ſe ſer-

(1) Il n'y a qu'à rompre leurs premiers rangs pour mettre toute leur armée en déſordre.

vent-ils pas des moyens néceſſaires pour le devenir, ou s'ils le ſont, & qu'ils ſoient ſages, ils le cachent avec ſoin ; car ſi ce prince ſavoit qu'ils euſſent du bien, ils ſeroient ſûrs de le perdre.

Aucune monnoie étrangère n'a cours à Maroc, excepté les pièces de huit d'Eſpagne, encore ne ſont-elles reçues qu'au poids ; mais les juifs prennent, ſous main, toute ſorte d'eſpèces, & je m'imagine qu'ils en diſpoſent avec la même circonſpection. Il n'y a que trois ſortes de monnoie qui aient cours dans ce pays ; le ducat d'or de Barbarie ; la blanquille d'argent ; & la felowze de cuivre. Il n'eſt pas permis d'y mettre l'image de l'empereur, Mahomet l'ayant expreſſément défendu dans ſon alcoran ; mais on les marque avec des caractères arabes. La manière de compter des maures eſt par once. C'eſt là, en général, ce que j'ai obſervé pendant le peu de ſéjour que j'ai fait parmi eux.

M. de Saint-Olon me dit un jour, qu'il craignoit que ſon ambaſſade n'eût pas tout le ſuccès qu'il auroit ſouhaité, ne trouvant que délais, qu'excuſes continuelles, & point du tout de ſincérité à la cour de Maroc. On nous informa que l'empereur avoit deſſein de partir au plutôt pour faire rentrer, dans leur devoir, les maures de la province d'Oran, qui s'étoient nouvelle-

ment révoltés, & qui avoient mis à mort leur gouverneur à cauſe de ſes rapines, ayant extorqué d'eux de prodigieuſes ſommes d'argent; & auſſi-tôt après ils s'étoient choiſis quelqu'un de leur province pour les gouverner. L'ambaſſadeur ayant appris cette nouvelle, ſe preſſa pour avoir une réponſe d'une manière ou d'autre; mais on lui dit que le roi comptoit de partir le lendemain, & qu'il ne pouvoit point encore avoir ſon audience de congé. Cela le rendit, & nous rendit auſſi fort inquiets, car nous ne pouvions pas branler de Méquinez, ſans la permiſſion expreſſe de l'empereur. Enfin, vers les ſept heures du ſoir, le neuvieme de juin 1693, l'ambaſſadeur eut ordre d'aller prendre ſa dernière audience. Nous y fûmes dans le même ordre que la première fois: l'interprête nous dit que le roi étoit de fort mauvaiſe humeur, & qu'il n'y avoit qu'une heure qu'il avoit tué deux de ſes principaux noirs, en leur enfonçant dans le corps un poignard, qu'il portoit toujours à ſa ceinture.

Nous entrâmes plus avant dans le palais que la première fois, & nous y attendîmes une demi-heure entière. A la fin, l'empereur approcha, richement habillé, & monté ſur un très-beau cheval blanc de Barbarie; la ſelle & le reſte du harnois étoient travaillés en or, & en-

richis de pierres précieuſes. Ce jour-là, il étoit en jaune; ſa veſte fatale étoit arroſée, en plus d'un endroit, du ſang de ceux qu'il avoit tués, & il me ſembloit que ſon air avoit quelque choſe de plus farouche, & inſpiroit plus d'horreur qu'à notre première audience. Il avoit une lance dans ſa main, dont le haut étoit garni de perles; &, ſur ſa tête, un bonnet de plumes d'autruche, flottant au gré du vent. Toute ſa ſuite, ſachant qu'il avoit ſa veſte jaune, avoit fui ſa préſence; il n'avoit qu'une douzaine de gardes qui l'accompagnoient en tremblant. Les alcaydes & d'autres perſonnes de qualité rampoient autour de nous pendant l'audience.

L'empereur commença par ſon compliment ordinaire: Vous êtes les bien venus. Mais il me ſembloit que ſon air & ſes paroles ne s'accordoient pas trop bien. L'ambaſſadeur fit tout ce qu'il put pour terminer heureuſement ſon ambaſſade, mais inutilement. Après l'audience, il me dit: l'empereur n'a pas le moindre égard pour ſa parole; il déſavoue même une lettre qu'il a écrite au roi de France mon maître; c'eſt pourquoi diſpoſons-nous à partir en deux jours, & à quitter ce pays rempli de monſtres. Le roi avoit ſigné le départ de l'ambaſſadeur, & celui de tout ſon équipage, pour ce tems-là.

Cette réſolution me charma, eſpérant de revoir

revoir bientôt celle que mon cœur aimoit, & dont l'absence me privoit de toutes sortes de plaisirs. Ces deux jours même me parurent les plus longs de ma vie ; mais enfin ils s'écoulèrent, & nous partîmes fort joyeux, du moins moi, & le reste de l'équipage ; car je ne voudrois pas répondre pour l'ambassadeur, que, peut-être, le mauvais succès de son ambassade chagrinoit un peu. Sur la route, je fis tous mes efforts pour distraire sa mélancolie, & il parut m'en savoir bon gré. Nous couchâmes la première nuit dans des tentes, dont il avoit donné ordre qu'on nous pouryût, comme aussi de vivres ; cette précaution étoit nécessaire, parce qu'il n'y a point d'hôtellerie entre Méquinez & Mammora.

Le lendemain, nous nous levâmes de bon matin, afin d'éviter les ardeurs du soleil. Lorsque nous fûmes à un mille de Mammora, nous vîmes venir à nous notre Italien. Son air mélancolique me fit trembler, dans la crainte de quelque nouvel accident. Quand il se fut approché de nous, & qu'il eut rendu ses respects à l'ambassadeur, il s'adressa à moi : Je voudrois, me dit-il en françois, je voudrois que quelqu'autre eût voulu se charger de ma commission, car ce que j'ai à vous apprendre, va vous fendre le cœur. Le trouble qui me saisit dans ce

moment, attacha, pour ainſi dire, ma langue à mon palais, & me mit hors d'état de lui faire aucune queſtion. En un mot, me dit-il, on nous a enlevé votre maîtreſſe, par l'entremiſe du traître Muſtapha. En apprenant cette fatale nouvelle, je tombai de mon chameau, ſans connoiſſance, & comme à demi-mort; je ne revins à moi-même, que lorſque nous arrivâmes à Mammora. Je fus mille fois prêt de me détruire, & je crois que, dans l'excès de mon déſeſpoir, je l'euſſe fait, ſi l'on ne m'en avoit empêché. L'ambaſſadeur ne fut pas long-tems ſans ſavoir la cruelle perte que j'avois faite; car, dans mes tranſports, j'avois ſouvent appellé mademoiſelle Villars, ma chère femme. Il parut extrêmement étonné, lorſqu'il eut découvert ce myſtère, & il me reprocha, d'une manière polie, de lui en avoir fait un. Je n'étois pas en état de lui demander pardon, & je n'avois perſonne qui pût me conſoler. On me porta à bord, & là je m'informai de la manière dont on avoit enlevé ma femme.

Le capitaine me dit que Muſtapha s'étoit évadé par la fenêtre de la chambre, & qu'il s'étoit ſauvé à la nage. Je n'en parlai à perſonne, ajouta-t-il, parce que je crus que ce ſeroit en vain, & qu'outre cela, ſa fuite ne pouvoit avoir d'autre conſéquence pour nous,

que celle de l'avoir perdu. Il y avoit trois jours qu'il s'en étoit allé, lorsque le quatrième ce malheureux, le gouverneur de Mammora & cent soldats sont venus à bord, & ont saisi sur le champ mademoiselle Villars, disant que c'étoit la femme d'un corsaire de Salé. J'ai vu qu'il seroit inutile de s'opposer à leur violence, surtout lorsque je me suis apperçu, par son sein, que c'étoit réellement une femme. Malgré ses cris, & ses hurlements lamentables, qui nous perçoient le cœur, ils l'ont portée sur une saïque qui les attendoit, & aussi-tôt ils ont fait voile au sud, &, comme nous le supposons, pour Salé. Ce monsieur, continua le capitaine, parlant de l'Italien, s'est chargé de vous faire savoir ce déplorable accident auquel je ne vois pas de remède. Cependant l'ambassadeur eut la bonté de m'offrir son secours, dans tout ce qui dépendroit de lui. Je le priai de me prêter la chaloupe, avec quelques hommes pour la manœuvre. Il me l'accorda de fort bon cœur, & il me dit même, qu'il me prêteroit le vaisseau, s'il ne craignoit pas que cela fît naître une querelle publique.

Il me donna dix hommes, quatre patareros, plusieurs armes à feu, & tout ce dont nous avions besoin d'ailleurs. Mon obligeant Italien voulut m'accompagner, & le reste de la troupe

nous suivit de bon cœur. Nous n'employâmes pas beaucoup de tems à nous préparer pour le voyage ; &, le vent étant bon, nous mîmes à la voile, & fîmes beaucoup de diligence. La saique ne nous avoit devancés que de cinq heures, ce qui nous faisoit espérer de la joindre bientôt. J'encourageai tant que je pus mes compagnons, qui ne discontinuèrent pas de travailler. Nous fîmes force de voiles & de rames toute la nuit ; &, lorsque le jour commença à poindre, nous vîmes un vaisseau, que nous ne doutâmes point être celui que nous cherchions. Nous redoublâmes nos efforts pour le joindre, de manière que nous gagnions à chaque moment sur lui. Avant huit heures, nous l'eûmes atteint ; & j'aperçus d'abord Mustapha qui donnoit les ordres pour le combat. Je lui tirai un coup de pistolet, & je le tuai. Aussitôt ses gens firent feu sur nous ; mais, malgré toute leur résistance, je sautai dans le vaisseau, suivi de l'Italien, & de cinq autres hommes ; &, quoique les Maures fussent en plus grand nombre que nous, nous les obligeâmes à nous demander quartier. La première chose que je fis, fut de m'informer de ma chère épouse, ne doutant point qu'elle ne fût à bord de ce vaisseau ; mais, à mon grand regret, un esclave anglois qui étoit à la rame, m'apprit que

le capitaine Hamet, notre renégat irlandois, l'avoit prise avec lui sur une galère qu'il commandoit ; & tous m'assurèrent qu'il me seroit impossible de l'atteindre. La douleur que je sentis à cette nouvelle, est inexprimable. La seule satisfaction que je goûtois, c'étoit d'avoir fait porter à Mustapha la juste peine de sa perfidie. Il fallut donc reprendre la route de Mammora ; mais je fus, pendant tout le chemin, plus mort que vif.

Lorsque nous fûmes arrivés à bord de notre vaisseau, M. de Saint-Olon me témoigna prendre beaucoup de part à ma douleur, & me conjura de la modérer. Je lui dis que la mort étoit ma seule consolation, & que j'espérois qu'elle n'étoit pas fort éloignée.

Notre Italien avoit fait marché pour son passage, à bord d'un vaisseau chargé pour Rome. Il me pria de vouloir l'accompagner en Italie ; & me promit qu'aussitôt qu'il auroit réglé ses affaires, il se remarqueroit avec moi pour Salé, s'il étoit possible, & qu'il feroit ses derniers efforts pour savoir ce que mademoiselle Villars étoit devenue. Je lui dis que je lui étois bien obligé, & que j'acceptois son offre. J'avois de quoi faire le voyage, ayant tout l'argent & les joyaux que nous avions emportés de la maison de campagne de Hamet. Nous

prîmes congé de l'ambaſſadeur, & nous le remerciâmes très-fort des bontés qu'il avoit eues pour nous : après quoi nous nous en fûmes à bord du vaiſſeau qui nous attendoit. Nous mîmes à la voile auſſitôt ; &, en deux mois, nous arrivâmes heureuſement à Rome. Notre Italien ne voulut point aller à terre de jour ; il attendit qu'il fût nuit.

Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes débarquer tous nos effets, & nous prîmes un logement dans un quartier retiré de la ville, où nous étions bien sûrs de n'être point découverts. Nous demandâmes à notre hôte, qui étoit François, ce qu'il y avoit de nouveau. Il nous fit beaucoup de contes bleus, qui ne ſignifioient rien. A la fin, comme nous en étions convenus, je m'enquis de lui ſi Hernando Alvarés étoit en ville ou non. Il me répondit qu'il étoit mort depuis plus de deux mois, & qu'il avoit laiſſé de grands biens. Je lui demandai s'il n'avoit pas auſſi laiſſé une femme pour en jouir. Non, me repliqua-t-il ; il y a à-peu-près trois ans qu'il devoit épouſer une jeune dame parfaitement belle, & héritière d'un riche patrimoine ; mais ſon frère le ſupplanta, & gagna l'amitié de cette dame. Il y en a qui prétendent qu'ils étoient mariés ; d'autres aſſurent que non. Quoi qu'il en ſoit, elle accoucha d'un beau

garçon. On dit que don Hernando ſe vengea de ſon frère d'une manière barbare ; qu'il corrompit un capitaine de vaiſſeau pour l'enlever, & pour le noyer enſuite dans la mer, en lui attachant une pierre au cou. Mais, pour réparer en quelque ſorte cette action inhumaine, il a laiſſé tout ſon bien au fils que ſon frère a eu de cette dame ; & il a choiſi le pape, pour ſon tuteur. Je vous prie de me dire, lui repliquai-je, qu'eſt devenue la jeune dame. Il me répondit qu'il n'en ſavoit rien, mais qu'on ſuppoſoit qu'elle s'étoit miſe dans un couvent.

Pendant que nous parlions ainſi, notre hôte & moi, l'Italien avoit le viſage tourné vers la fenêtre, afin que nous ne nous apperçuſſions point du déſordre dans lequel l'avoit jetté notre entretien. Dès que l'hôte s'en fut allé, il ſe tourna de mon côté, & m'embraſſa : Mon cher ami, me dit-il, qu'il m'arrive tout ce qu'il voudra, il ſera dans mon pouvoir de vous rendre ſervice ; & je vous ai tant d'obligations, que ſi la moitié de mon bien peut racheter votre maîtreſſe, vous n'avez qu'à en diſpoſer. Je lui témoignai la reconnoiſſance que méritoit une offre ſi généreuſe, mais j'ajoutai que je ne pouvois pas me flatter d'un ſemblable bonheur. Il ne faut déſeſpérer de rien, me répliqua-t-il. Du moins, lui répondis-je, je vous ſupplie de

ne pas parler de mes affaires, jusques à ce qu'un heureux succès ait terminé les vôtres.

Le lendemain, nous nous achetâmes des habits à l'italienne, & nous résolûmes d'aller à la maison de campagne du cardinal Grimaldi, pour y apprendre, s'il étoit possible, des nouvelles d'Isabelle. Comme il n'y avoit que six milles, nous voulûmes faire le chemin à pied. Quand nous fûmes arrivés à un village qui est à un demi-mille de-là, nous allâmes dîner dans une pauvre hôtellerie, dans l'espérance d'y découvrir quelque chose de ce que nous souhaitions. Je passois pour un marchand françois, & don Antonio, qui étoit assez médiocrement habillé, passoit pour mon valet; il me servoit aussi d'interprête, & il me récitoit les conversations qu'il avoit avec les gens du pays. Ce gentilhomme, dit-il à notre hôte en me montrant, a quelque chose à communiquer à don Antonio Grimaldi. Il sera difficile, répliqua le bon homme, de lui parler d'affaires à présent: il doit partir ce soir pour Naples avec sa fille, qui veut se mettre là dans un couvent; car elle est inébranlable, & tout ce que son père a pu lui dire pour la faire changer de résolution, est inutile. Vous pouvez croire que cette nouvelle pressa notre départ. Cependant don Antonio ne savoit pas trop bien comment s'y prendre pour se faire

connoître. Ne doutant pas qu'Isabelle ne l'aimât encore, il craignoit que si, sans l'y avoir préparée, il se montroit à elle, la surprise ne lui causât quelque fâcheux effet. Nous résolûmes donc que je paroîtrois le premier, & que j'entrerois insensiblement en matière avec elle, car il m'avoit dit qu'elle parloit fort bon françois. Quand nous fûmes proche de la maison, Antonio se tint à quelque distance, pendant que je fus frapper à la porte. Comme nous ne nous entendions point, le portier & moi, peu s'en fallût que je ne m'en retournasse aussi savant que j'étois venu. A la fin, par bonheur, un valet de la maison, qui entendoit le françois, survint & me tira de peine. Je lui dis que j'avois un secret de la dernière importance à communiquer à dona Isabella. Il me répondit, qu'il en alloit informer son maître, & là-dessus il me quitta, & revnt un moment après avec un vieux gentilhomme, qui avoit l'air fort grave, & qui paroissoit accablé de chagrin. Il me demanda, en françois, ce que j'avois à dire à sa fille; parce qu'elle n'avoit point envie de parler à personne. Je le suppliai de me permettre de paroître devant elle, étant bien sûr que ce que j'avois à lui apprendre ne lui déplairoit pas. Don Antonio Grimaldi sourit gravement, & branla la tête: non non, monsieur, me dit-il, vous

ne ſauriez apporter aucun ſoulagement à ma douleur, ni à celle de ma fille, excepté que vous ne puiſſiez faire revivre les morts. Je lui répliquai qu'il ne ſavoit pas ce que je pouvois faire ; mais, ajoutai-je, plus vous différez de me faire parler à Iſabelle, & plus vous apportez de délais à votre commun bonheur. Eh bien, dit-il, vous verrez ma fille, ne fut-ce que pour vous convaincre qu'il n'y a rien au monde qui puiſſe nous conſoler.

Il me conduiſit à travers pluſieurs appartemens magnifiques, tous tendus de noir ; &, quoiqu'il fût en plein midi, le jour n'y pouvoit pénétrer ; des lampes, jettant une lueur triſte & ſombre, tenoient ſa place. Enfin nous entrâmes dans une chambre, où l'inconſolable Iſabelle étoit aſſiſe. Je m'arrêtai un moment pour la contempler ; &, malgré la profonde mélancolie qui ſe remarquoit dans tout ſon air, ſa beauté me charma. Elle careſſoit un enfant qu'elle tenoit dans ſes bras. Le père entra le premier, & lui dit en françois : voici un gentilhomme qui a un ſecret à vous communiquer, qui vous rendra, aſſure-t-il, la joie. Ce gentilhomme, repliqua la dame, peut promettre l'impoſſible ; mais plutôt que de s'expoſer, je le prie de ne pas ouvrir la bouche ſur ce ſujet. Madame, lui dis-je, je ſuis mé-

decin, mais je prétends guérir l'esprit aussi bien que le corps ; &, pour vous informer de ce que vous savez déja, vous pleurez la mort d'un amant que vous croyez avoir été noyé dans la mer ; mais je puis vous assurer qu'il a échappé à ce danger, & qu'il est actuellement captif en Barbarie, gémissant sous le poids de l'indigence la plus accablante, & n'espérant de recouvrer sa liberté que par votre moyen.

A ces paroles, Isabelle regarda tendrement son père, & lui dit : mon cher père, ne vous efforcez plus de me séduire ; vous savez la promesse que vous m'avez faite, & que mon tems est expiré. Ma fille, repliqua le père, je suis aussi surpris que vous pouvez l'être ; car je jure par tout ce qu'il y a de sacré, que je n'ai jamais vu ce gentilhomme avant aujourd'hui, & que je suis si éloigné de le croire, qu'avec sa permission, je suis persuadé qu'il est très-mal instruit. Mais, pour leur faire voir le contraire, je leur racontai toute l'histoire d'Antonio, depuis le commencement jusqu'à notre rencontre en Barbarie.

Je remarquai que la belle Isabelle commençoit à ajouter foi à mon recit ; elle balançoit entre l'espérance & la crainte. Enfin elle se jetta à mes pieds, malgré tous les efforts que je fis pour l'en empêcher. Mon cher monsieur,

me dit-elle, ne me montrez pas cette consolante lueur pour l'éteindre, & pour me replonger dans mon premier désespoir. Madame, lui répliquai-je, je jure par toutes les puissances célestes, & par Dieu même, que je l'ai vu il n'y a pas deux mois; & que ce que je vous ai raconté, je le tiens de lui même: lorsque j'eus recouvré ma liberté, je lui promis de voir ses amis en Italie, & de leur apprendre son état. On ne sauroit exprimer les transports & les extases où ces paroles jettèrent don Grimaldi & sa fille. Ils m'embrassèrent, ils me baisèrent, ils m'appellèrent leur libérateur. O félicité imprévue! s'écria Isabelle: ciel! tu as exaucé mes vœux! Il est donc vrai que mon cher Antonio vit encore! Je vais m'embarquer immédiatement pour Barbarie, & je l'irai chercher moi-même; oui, je donnerai tout ce que je possède pour sa rançon; mon cher fils même vendra tout son bien pour cela. O mon petit Antonio, dit-elle à cet enfant, le ciel a rendu la vie à ton père, & j'espère que nous le verrons encore. Le jeune enfant mêloit ses larmes de joie avec les leurs. Après leurs premiers transports, ils m'embrassèrent encore, & me supplièrent de leur indiquer les moyens de reconnoître les obligations qu'ils m'avoient. Ensuite ils me demandèrent comment ils devoient

s'y prendre pour procurer la liberté à Antonio. Je leur dis, que j'avois un valet qui m'attendoit dehors, & que mon deſſein étoit qu'il accompagnât les perſonnes qu'ils enverroient pour ménager cette affaire. Ils parurent fâchés de ce que je ne l'avois pas fait entrer avec moi, & voulurent immédiatement l'envoyer chercher. Je les priai de me permettre d'y aller moi-même, parce qu'étant étranger, il ne pouvoit pas ſe faire entendre. Là-deſſus, je courus à Antonio, & je lui dis, en peu de mots, l'état des affaires. Auſſitôt il me ſuivit. J'entrai le premier dans la chambre; &, comme Antonio Grimaldi alloit l'introduire, il ſe jetta à ſes genoux. Iſabelle tournant les yeux ſur lui, fit un grand cri: c'eſt lui, c'eſt lui-même! dit-elle. Mon cher Antonio! la joie lui ôta la parole, & elle s'évanouit. Il courut à elle; il la prit entre ſes bras; &, à force de la baiſer & de l'appeller par ſon nom, il la fit revenir à elle-même. Que l'imagination du lecteur ſe repréſente quels diſcours ils ſe tinrent alors. Enfin ils ceſsèrent leurs tranſports; & Antonio dit à ſa Maîtreſſe, que c'étoit à moi qu'il étoit redevable de ſa liberté; qu'il avoit envoyé pluſieurs lettres à ſes ſœurs, mais qu'il n'en avoit jamais reçu de réponſe. On lui apprit qu'elles étoient allées demeurer à Veniſe avec leurs

époux, & que c'étoit-là, ſans doute, la raiſon pour laquelle ſes lettres ne leur étoient point parvenues. Cela eſt bien, dit Antonio, ſi ſeulement mon ami (parlant de moi), étoit heureux, ma joie ſeroit complette ; que dis-je ! elle ſeroit trop grande, & j'y ſuccomberois peut-être ; des tranſports comme les miens doivent être modérés par quelque amertume. Là-deſſus, il leur raconta mon hiſtoire, & ils plaignirent mon ſort. Après cela, il pria ſa chère Iſabelle de lui faire le récit de ſes malheurs ; ce qu'elle fit en ces termes :

Le jour que vous me quittâtes, l'agitation & le trouble de mon eſprit firent tant d'impreſſion ſur mon corps, que les médecins déclarèrent que j'avois une groſſe fièvre, & conſeillèrent à mon père de m'envoyer à la campagne ; ce qu'il fit dès le lendemain. La penſée de me voir ſi éloignée de mon cher Antonio augmenta tellement mon mal, que l'on craignit pour ma vie. Enfin la fièvre me quitta, après m'avoir mis à deux doigts de la mort. Mon père croyant que mon mariage qui approchoit, étoit la cauſe de mon indiſpoſition ſubite, me dit un jour, que ſi cela me faiſoit tant de peine, & que je ne puſſe abſolument m'y réſoudre, il me permettoit de refuſer ma main à Hernando Alvarez. Je le remerciai, & je lui dis qu'il

prenoit l'unique voie pour rétablir ma ſanté ; que ſi l'on me forçoit à l'épouſer, je ſerois toute ma vie malheureuſe. Ce père tendre m'aſſûra que jamais il ne gêneroit mon inclination ; & cela fit tant d'impreſſion ſur moi, que je commençai dès ce moment à me rétablir.

Votre frère me rendoit ſouvent viſite dans ma maladie, ce qui retardoit toujours plus ma guériſon. Voyant qu'il n'étoit pas dans mon pouvoir de l'aimer, mon père le lui dit tout net, & le pria de diſcontinuer ſes viſites, ayant réſolu que ſa fille ne donneroit jamais ſa main à celui à qui elle ne pouvoit donner ſon cœur. Ils ſe ſéparèrent avec quelques paroles de part & d'autre ; mais mon père perſiſta dans ſa réſolution.

Je commençai à m'appercevoir que j'étois enceinte, & je fus attaquée d'un nouveau genre de maladie. J'étois perſuadée que cela ne pouvoit pas ſe cacher long-tems, & c'eſt ce qui me fit réſoudre à vous faire connoître mon état. J'engageai par pluſieurs promeſſes ma femme-de-chambre à vous porter une lettre : mais elle me trahit, & donna ma lettre à votre frère. Je le ſoupçonnai, parce que je ne la vis plus. Alors je pris le parti de déclarer la vérité à mon père. Il fut fort irrité en apprenant cette nouvelle ; mais enfin l'amour paternel l'em-

portant ſur la colère, il me pardonna, & me promit de me rendre heureuſe avec mon cher Antonio. Cette promeſſe acheva de me rétablir; & je n'avois point d'autre incommodité que celle qu'ont d'ordinaire les femmes enceintes. Mon père fut d'abord à Rome pour ſavoir ce qu'étoit devenu don Antonio; mais, quelques recherches qu'il pût faire, elles furent toutes inutiles. Cela me donna de nouvelles allarmes. Mais que devins-je, & de quelles horreurs ne fus-je pas ſaiſie, lorſque je reçus une lettre de votre frère, avec une copie de celle que je vous avois écrite! Voici le contenu de cette lettre.

« Ingrate! cependant je ne veux plus te faire » des reproches; que ton crime devienne ta » punition, & te ſerve de ſupplice. Je ne don- » nerai point le nom de frère à celui qui m'a » trahi; ſa mort m'a vengé de ſon ingratitude: » je te le fais ſavoir, afin que tu partages les » angoiſſes dont tu as rempli l'ame de

» HERNANDO ALVAREZ ».

La lecture de cette lettre m'accabla; j'appellai la mort à mon ſecours; c'étoit ma dernière & mon unique eſpérance. J'avois réſolu de ne prendre aucune nourriture, & je me ſerois laiſſée mourir de faim, ſi un bon prêtre

ne

me m'avoit convaincue, par ſes argumens, que mon ame étoit en danger, & que je me rendrois coupable d'un double meurtre, celui de moi-même & celui de mon enfant. Je traînai une vie languiſſante & miſérable, juſqu'au tems de mes couches, priant le ciel que ce fût le tems de ma mort. Mais il a plu à Dieu de me conſerver pour me rendre heureuſe.

La vue de mon cher enfant rappelloit à ma mémoire la perte de ſon père : cependant je ne penſai plus à mourir ; je ne voulus m'occuper que du ſoin d'élever cet enfant. Je priai mon pere de me permettre d'entrer dans un couvent. Après l'avoir ſouvent importuné, il m'accorda ma demande, à condition d'attendre encore deux ans, & que ſi après ce tems révolu, j'étois encore dans la même penſée, je ferois alors ce que je jugerois à propos. Comme ces deux années me paroiſſoient un ſiècle, je n'y conſentis qu'à regret.

Mon père ſollicita auprès du pape, pour faire rendre compte à votre frère de votre mort ; & je crois que nous l'euſſions fort embarraſſé, ſi nous avions pu avoir des témoins ; mais cela manquant, il fut renvoyé abſous. Peu de tems après, une mélancolie noire le ſaiſit, & ſon repentir parut ſi ſincère, qu'il s'en fallut peu que

je ne lui pardonnaſſe. Il demanda à voir l'enfant, à quoi mon père me fit conſentir. Il verſa une ſi grande quantité de larmes en l'embraſſant, que nous ne pûmes nous empêcher de pleurer avec lui. Cela, joint à la manière tendre dont il parla de la perte de ſon frère, effaça tout le ſoupçon que nous pouvions avoir de la ſincérité de ſa repentance. Puiſque j'ai été aſſez barbare, dit-il, pour t'ôter un père, il n'eſt que juſte que tu le retrouves en moi. Il venoit ſouvent le voir; mais il ne put jamais obtenir de moi de recevoir une ſeule de ſes viſites. A la fin, le chagrin s'empara ſi fort de ſon eſprit, que les médecins l'abandonnèrent. Etant dans ſon lit de mort, il fit ſon teſtament, laiſſa tout ſon bien à mon enfant, & nomma le pape pour ſon tuteur. Il mourut fort repentant, & je ne doute point que ſon ame n'ait été reçue dans le ciel.

Le généreux Antonio ne put refuſer quelques larmes à la mémoire de ſon frère; mais bientôt la joie ſuccéda à la triſteſſe. Le pape fut informé de l'heureuſe rencontre d'Antonio & d'Iſabelle, & il envoya les en féliciter. Tout le village en fit des réjouiſſances; ce qui augmentoit ma douleur, quand je penſois à ma chère Villars.

Un jour, don Antonio me témoigna fort

obligeamment qu'il ne croyoit pas avoir droit de se réjouir sans moi. A présent, dit-il, il n'y a que votre malheur qui m'afflige; c'est pourquoi je vais m'attacher à chercher tous les moyens imaginables pour y remédier. Il y a un moine de ma connoissance, qui a souvent été employé à racheter des captifs, & qui par-là même sait comment il faut s'y prendre; nous l'enverrons à Salé; vous n'avez qu'à lui donner toutes les instructions que vous jugerez à propos. Je le remerciai, & je lui dis que j'étois fâché de la peine qu'il vouloit bien prendre; mais que j'étois résolu d'accompagner le moine. Il me repliqua qu'il ne le permettroit absolument point, & que, loin d'être d'aucune utilité dans cette affaire, j'y serois un obstacle, outre que si une fois j'étois découvert, je pourrois éprouver le même sort dont nous avions déjà senti toutes les rigueurs, & peut-être même en subir un plus déplorable encore. Quelque peine que cela me fît, je trouvai son conseil si raisonnable, que je résolus de le suivre. On envoya chercher le moine, qui se chargea de la commission; on lui donna toutes les instructions nécessaires, & on lui recommanda en même tems de ne rien épargner pour réussir dans ce dessein. Il devoit avoir mille écus pour sa dépense, & deux mille da-

vantage, s'il avoit un heureux succès. Il entreprit ce voyage avec beaucoup de gaieté & de zèle; ce qui nous donna de grandes espérances. Le lendemain, il s'embarqua pour Gènes, où il pouvoit trouver plutôt qu'ailleurs un vaisseau pour la Barbarie. Nous lui souhaitâmes un heureux retour, & nous le recommandâmes à la providence.

Don Antonio fit tout ce qu'il put pour distraire ma mélancolie. Nous allions souvent à la chasse, à la pêche & en compagnie de dames. En un mot, il me procura tous les divertissemens dont on peut jouir en Italie. Mais, quoique je paruſſe souvent assez gai, ma chère Villars me tenoit toujours trop à cœur, pour que je le pusse être véritablement. Nous visitâmes tous les édifices publics, & les autres raretés de Rome ancienne & moderne. J'avoue que ces amusemens assoupissoient ma douleur; mais, lorsque j'avois le tems de réfléchir, elle me saisissoit de nouveau, & me tourmentoit avec encore plus de violence.

Je ne parlerai point ici des villes d'Italie que je vis alors, & dont de meilleures plumes que moi ont fait la description; je dirai seulement quelque chose de Naples, où don Antonio voulut me mener. Je n'avois pas d'aversion pour ce voyage, quoiqu'il soit assez long. Ainsi

nous partîmes avec un équipage ; dona Isabella & son fils nous accompagnèrent ; mais don Antonio Grimaldi fut obligé de rester à Rome, pour régler, avec le Pape, les affaires de la succession de son gendre. J'étois obligé de paroître de bonne humeur, quand ce n'auroit été que par complaisance pour don Antonio, & pour son épouse.

Nous arrivâmes à Naples en trois jours, & nous ne rencontrâmes rien d'extraordinaire sur la route. Certainement il n'y a point de ville dans le monde qui puisse se vanter d'une plus belle situation. Ajoutez à cela ses bâtimens somptueux ; chaque maison particulière semble un palais, & chaque palais paroît loger un grand roi. Les rues sont larges, l'air y est doux & tempéré, & exempt d'orages. L'art & la nature ont concouru à en faire une place très-forte. Pour couper court, si j'étois obligé de vivre hors de mon pays natal, car tous les hommes ont plus d'inclination pour leur patrie, que pour tout autre pays, Naples seroit le lieu que je choisirois. Cette ville a une muraille bien entretenue, avec trois forts presque imprenables. Le principal est situé sur le mont Erasme, ainsi appellé parce qu'il y a une chapelle qui lui est dédiée. Au reste, si c'est Erasme de Rotterdam, je ne comprends pas comment

les catholiques romains ont pu avoir tant de vénération pour lui ; car tout le monde sait qu'il ne les aimoit pas beaucoup, du moins leur donnoit-il souvent des coups de fouet dans ses écrits.

Ce fort qui est le boulevard de la ville, & du pays d'alentour, sert aussi à les tenir en respect. En 1587, la foudre tomba dans le magasin des poudres, & le fit sauter en l'air, ce qui endommagea beaucoup la ville. Le second de ces forts est Castello Nuevo, ou le château neuf, bâti par Charles, roi de Naples. Ce château commande le port, & est la demeure ordinaire des vice-rois. Le troisième est situé au sud-est de la ville, sur un petit roc qui fut joint au continent par Lucullus le Romain ; on l'appelle quelquefois de ce nom, mais plus souvent Castello del Ovo, ou château de l'œuf, à cause de sa forme. Il y a aussi un fort bel arsenal pour les galères, & qui est bien entretenu, & bien pourvu de toute sorte de munitions de guerre. Mais je regarde le mole comme un des plus beaux ouvrages de la ville. Il défend le port des vents orageux du sud ; il est revêtu de chaque côté, & pavé, sur le haut, de magnifiques pierres quarrées ; &, dans le milieu, il y a une belle & grande fontaine de marbre. Il a, en tout, cinq cens pas de longueur, & dix de

large. Les habitans vantent beaucoup l'antiquité de leur ville, fondée vingt ans après la ruine de Troye, & nommée Parthenope par les anciens poëtes, comme Virgile l'atteſte dans ſes *Géorgiques*.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, *ſtudiis florentem ignobilis oti.*

Cette ville a ſouffert pluſieurs révolutions. La plus extraordinaire eſt celle qui arriva en 1640, lorſqu'un pauvre pêcheur, qui n'avoit pas des ſouliers à ſes pieds, ſe vit maître de tout Naples dans l'eſpace de cinq jours; il auroit pu même ſe ſoutenir dans ſon uſurpation, ſi ſes ſentimens euſſent changé avec ſon état, mais il reſta toujours pêcheur. Son élévation fut trop inopinée pour pouvoir durer; il devint la victime des fureurs & des ravages dont il étoit lui-même l'auteur.

Les égliſes de Naples ſont ſuperbes & ornées de peintures faites par les meilleurs maîtres. La plupart des femmes y ſont belles, mais mon cœur étoit trop occupé ailleurs pour être touché de leurs charmes. La ville eſt gouvernée par de bonnes loix; une choſe ſur-tout contribue beaucoup à la tranquillité qui y règne, c'eſt qu'on ne permet de porter l'épée qu'à ceux de la garniſon; de ſorte que, s'il s'élève quelque querelle dans les rues, un combat à coups de

poings la finit ordinairement, quoiqu'on puisse louer là, à aussi bon marché qu'à Rome, des assassins de profession, qui se piquent même d'honneur. En voici un trait ; deux gentilhommes Napolitains s'étant querellés, l'un d'eux loua un de ces coupe-jarrets pour assassiner l'autre ; mais, quelques amis les ayant raccommodés, celui qui avoit fait marché avec le coquin, lui envoya dire qu'il n'avoit plus besoin de son service, qu'il n'avoit qu'à garder l'argent. Il n'est pas en mon pouvoir, répondit-il, de le rendre, & je ne suis pas homme à le garder sans l'avoir mérité ; ainsi il faut, de toute nécessité, que j'expédie mon homme. Le gentilhomme employa tous les moyens imaginables pour le dissuader ; il le menaça même ; mais en vain. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il lui dit qu'il informeroit la personne avec qui il avoit eu querelle de son dessein, ce qu'il fit affectivement. Malgré tout cela, ce malheureux trouvant l'occasion, dès le soir même, laissa le pauvre gentilhomme pour mort sur le mole : cependant il se rétablit, après avoir traîné long-tems. Le coquin, voyant qu'il n'avoit pas réussi, eut l'impudence d'aller chez celui qui avoit voulu l'employer, & lui demanda pardon de ce qu'il n'avoit pas été aussi bon que sa parole ; mais qu'une au-

trefois il prendroit ſi bien ſes meſures, que ſon homme ne lui échapperoit pas. Enfin il parut ſi obſtiné dans ſa réſolution, que ce gentilhomme fut obligé d'en louer un autre du même métier, pour le dépêcher, avant qu'il pût exécuter ſon deſſein ; &, le lendemain, il fut trouvé mort devant la porte de celui qu'il avoit deſſein d'aſſaſſiner, attendant, comme on le ſuppoſa, l'occaſion pour faire ſon coup.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit à voir dans la ville, nous allâmes viſiter le fameux Véſuve, ou la montagne brûlante, à une lieue & demie de la ville, du côté de l'eſt. Les Napolitains l'appellent la Chambre à lit du Soleil, parce que cet aſtre leur paroît ſe lever du ſommet de cette montagne. Au pied, & tout autour, il y a là le plus excellent morceau de terre qui ſoit dans le monde ; je n'en excepte pas même les mines de Potoſi, puiſque la recolte qu'on y fait en vin, produit tous les ans douze cens mille ducats. Des châtaigniers & pluſieurs autres arbres fruitiers forment, ſur le milieu de la montagne, un ombrage fort agréable. Son ſommet eſt double, ou plutôt elle a deux pointes. Celle qui eſt du côté du nord ſe termine dans une plaine, fort bien cultivée. L'autre, qui eſt au ſud, & où ſe

trouve le volcan, s'élève beaucoup plus haut.

Lorſque nous eûmes gagné le ſommet, nous deſcendîmes inſenſiblement dans l'ouverture de la montagne, par de grandes marches taillées exprès. Ce volcan a cauſé autrefois, par ſes ſoudaines irruptions, beaucoup de dommage au pays d'alentour; mais, aujourd'hui, il ne fait que préſager quand il doit pleuvoir, par les nuées épaiſſes dont le ſommet eſt alors couvert.

Après avoir ſuffiſamment ſatisfait notre curioſité à Naples, nous fîmes un tour à Putzol ou Poſuolo, en paſſant au travers d'un rocher percé à jour, & dont l'ouverture a un mille de long, & ne reçoit point d'autre lumière que celle qui entre par les deux extrémités & par un trou qu'il y a au ſommet, dans le milieu du rocher. Ce paſſage ſouterrain eſt pavé de pierre d'un bout à l'autre; &, dans l'endroit où il eſt le plus étroit, il a pourtant plus de dix verges de large. Environ au milieu, il y a une petite chapelle dédiée à la Vierge-Marie. Nous viſitâmes toutes les raretés de ce lieu, en particulier le tombeau de Virgile, qui eſt preſque tout couvert de lierre. On m'avoit parlé d'un laurier qui avoit crû naturellement deſſus; mais, ſans prétendre diminuer la gloire de cet homme incomparable, dont les ouvrages

méritent des lauriers immortels, je ne pus rien voir de semblable. Nous vîmes aussi le lac Agnano, ainsi appellé à cause de la quantité de serpens qui y tombent des montagnes voisines, qui sont fort escarpées. L'eau de ce lac a deux qualités différentes : elle est douce & fraîche sur la surface ; au fond, elle est un peu salée & âpre : apparemment que cela vient des minéraux qui l'environnent.

Au midi du lac, il y a une étuve formée par la nature, qu'on appelle l'étuve de saint Germain ; mais nous n'eûmes ni assez de curiosité pour y entrer, ni assez de foi pour croire la ridicule fable qu'on en raconte, quoiqu'elle ait un saint pour garant de sa vérité. Voici le fait, j'en laisse le jugement au lecteur. On conseilla à saint Germain d'aller à cette étuve pour se guérir d'une maladie dangereuse. Lorsqu'il y fut arrivé, il y trouva l'ame d'un fort honnête homme qu'il avoit connu, tourmentée par la chaleur du lieu. Comme il entendoit le langage des ames, il demanda à celle-ci pourquoi, ayant eu tant de piété dans cette vie, elle étoit condamnée à une peine si sévère dans l'autre. L'ame lui répondit fort civilement, que c'étoit parce qu'elle s'étoit rangée du parti de Laurentius, qui s'opposoit à ce que Symacus parvînt au pontificat ; mais je suis persuadée,

ajouta-t-elle, que vos prières auront assez d'efficace pour me tirer d'ici. Là-dessus, saint Germain pria avec instance & avec succès, car il délivra l'ame du pauvre homme de ce maudit séjour. Personne ne put nous dire où elle s'en fut après cela ; mais le lieu a toujours été nommé depuis, l'étuve de saint Germain.

A l'orient de la montagne voisine, il y a un lieu qu'on appelle l'antre, ou la caverne de la mort ; parce que tout ce qui a vie, & qui se hasarde d'y entrer jusqu'au fond, tombe, à ce qu'ils disent, mort sur la place. Cependant un homme qui demeuroit dans un village voisin, y alloit, quand on vouloit, pour une pièce d'argent. Nous eûmes la curiosité d'en faire l'expérience. Lorsqu'il sortit de la caverne, il étoit tout en sueur, & il fut cinq ou six minutes avant que de pouvoir se tenir debout. Après être revenu à lui-même, il tira un chien d'un sac ; &, par le moyen d'un instrument de bois fait exprès, il le poussa jusqu'au fond de la caverne, & l'en retira mort en apparence. Quand il l'eut laissé quelque tems dans cet état, pour que nous le vissions, il le prit par les pieds de devant, & le jetta dans le lac Agnano ; à peine y fut-il entré, qu'il en sortit à la nage, & s'enfuit à toutes jambes. Don Antonio me dit qu'il étoit fort difficile de

trouver un chien là, parce qu'auſſitôt qu'ils voyoient un étranger, ils s'alloient cacher dans les bois, de peur d'être jettés dans la caverne, pour ſatisfaire leur curioſité ; & que c'étoit pour cela que l'homme qui étoit entré dans cet antre, ſe pourvoyoit toujours d'un chien pour l'occaſion.

Nous fûmes enſuite à la cour de Vulcain, à un mille delà. Ce lieu eſt aſſez déſagréable ; il y fume toujours, & les vapeurs chaudes qui ſortent de la terre, penſèrent m'étouffer. En quelques endroits, l'eau fort à gros bouillons des creux ; &, lorſque nous y jettions une pierre, elle rebondiſſoit comme ſi nous l'euſſions jettée contre un pavé. On compte que ce lieu a la vertu de guérir pluſieurs indiſpoſitions, ſur-tout le mal de tête & des yeux. On dit même qu'il rend les femmes fécondes. On fit paſſer dona Iſabella par-deſſus dans une chaiſe à porteur, ſelon la coutume, quoiqu'elle n'eût guère beſoin de ce prétendu remède, comme il paroît aſſez par ſon hiſtoire.

Six ſemaines s'écoulèrent dans cet agréable amuſement ; &, comme nous en étions preſque raſſaſiés, nous revînmes à Rome. Dès-lors la mélancolie s'empara tellement de moi, qu'il ne me fut plus poſſible de la cacher. Don Antonio & toute ſa famille parurent y prendre beau-

coup de part. Mon état les touchoit vivement, & je ſuis bien perſuadé qu'ils n'auroient rien épargné pour me rendre tranquille. Mais il n'y a point de médecin pour les maladies de l'eſprit. Enfin nous reçûmes une lettre du moine, qui ne nous apprenoit que ſon heureux retour à Gènes, & qu'il comptoit de s'embarquer en peu de jours pour Rome. Cette relation imparfaite acheva de m'abattre, & nous ôta toute eſpérance, perſuadés que, s'il avoit eu un heureux ſuccès dans ſon voyage, ſon premier ſoin auroit été de nous en informer. Cette réflexion m'accabla de douleur juſqu'à me rendre malade. Une groſſe fièvre me prit, & me conduiſit preſque au tombeau. Je ſouhaitois de mourir ; mais la mort, ſemblable aux faux amis, me refuſa ſon ſecours dans le beſoin.

Don Antonio & ſa femme abandonnoient rarement le chevet de mon lit ; &, quand j'aurois été leur frère, ils n'auroient pas pu avoir plus d'égards pour moi. Cependant la force de mon tempérament prévalut enfin, & je guéris en quelque façon malgré moi. Pendant ma maladie, on m'avoit bien fait part de l'arrivée du moine, & du mauvais ſuccès qu'il avoit eu ; mais on n'étoit entré dans aucun détail là-deſſus ; ſi bien que, pour être inſtruit exactement de tout, je priai qu'on envoyât chercher

ce père. Il vint, & voici ce qu'il me dit en françois : Auſſitôt que j'arrivai à Salé, je rencontrai Hamet, le renégat Irlandois. D'abord, il me reçut d'une manière aſſez brutale ; mais, lorſque je lui dis que je venois pour lui payer la rançon d'un de ſes eſclaves qui s'étoit ſauvé, il commença un peu à ſe radoucir, & à me traiter mieux. Il parla fort bien de don Antonio ; mais, lorſque je fis mention de vous, il devint comme un furieux, & s'exhala en reproches les plus amers. Il me dit que vous étiez un infâme impoſteur, que vous l'aviez lâchement trompé, & même volé doublement en lui emportant, & ſa maîtreſſe, & ſon argent. Je lui répondis que je venois pour rançonner la dame, & pour faire bon de tous les dommages qu'il avoit ſoufferts. Pour ce qui regarde la dame, me repliqua-t-il, il y a long-tems qu'elle ſert de nourriture aux poiſſons ; car, plutôt que de conſentir à mes deſirs, elle ſe jetta dans la mer avant que nous euſſions gagné le port, lorſque je l'eus priſe ſur la ſaïque, dans laquelle un de mes eſclaves l'avoit emmenée de Mammora ; &, malgré tous nos efforts pour la ſauver, elle ſe noya. Elle eſt donc périe ! m'écriai-je. O preuve d'un amour conſtant & vertueux ! que j'euſſe été heureux, ſi j'avois partagé ſa deſtinée !

Je ne pus plus réſiſter à un récit qui me perçoit le cœur. Je tombai en défaillance. Lorſque je fus revenu à moi-même, le moine continua de la ſorte : J'eſpérois d'abord que ce que le renégat me diſoit, n'étoit qu'un conte de ſa façon, pour ne pas rendre votre maîtreſſe; mais tout le monde m'aſſura que le fait étoit véritable. Le juif, entr'autres, de qui vous aviez acheté pluſieurs choſes pour votre voyage, me dit que Hamet arriva ſans avoir de femme avec lui; qu'il le vit débarquer en fort mauvaiſe humeur; & que, pour vous avoir aſſiſté, il porta des plaintes contre lui à ſon ſupérieur à Méquinez, qui lui avoit bien lavé la tête. Tout cela ne me perſuadant que trop de la vérité de ce que m'avoit dit le corſaire, je preſſai mon départ. Je ſuis fâché d'avoir ſi mal réuſſi; mais il faut obéir à l'ordre du deſtin, & j'eſpère que vous vous ſoumettrez paiſiblement à la volonté du ciel, qui vous envoie cette affliction pour vous éprouver.

Le bon moine me fit pluſieurs exhortations ſalutaires; mais je n'étois pas dans un état à pouvoir y déférer. Comme depuis la mort de ma chère femme, il n'y avoit plus rien dans le monde qui pût m'attacher, je devins ſans ſouci pour toutes choſes. Je ne penſai point à retourner en Angleterre, quoique je ne manquaſſe pas

pas d'occaſion pour le faire. Je pris la réſolution d'aller dans quelque pays éloigné, pour m'y confiner, dans la penſée que plus je m'éloignerois de ma patrie, plus mes chagrins ſe diſſiperoient. Mais, hélas! la douleur eſt une compagne trop fidèle, & la mienne étoit d'un genre à ne pouvoir finir que par la mort.

Je priai don Antonio, que, s'il entendoit parler d'un vaiſſeau prêt à faire un long voyage, il voulût avoir la bonté de m'en informer. Il me le promit, après avoir vu qu'il entreprenoit vainement de me diſſuáder de ce deſſein. Deux mois ſe paſſèrent, ſans que j'entendiſſe parler de vaiſſeau. Je commençois à être fort inquiet, & je dis à Antonio, que j'avois envie de faire un voyage à Gènes, où je trouverois infailliblement ce que je voulois. Lorſqu'il vit que je perſiſtois dans ma réſolution, & que rien n'étoit capable de m'arrêter: dans quelle partie du monde, me demanda-t-il, ſouhaitez-vous aller? Cela m'eſt indifférent, repliquai-je. Eh bien, dit-il, mon père & moi nous vous équiperons un vaiſſeau du port que vous voudrez, ſoit en guerre, ſoit en marchandiſe. Je le remerciai, & je lui dis que, s'il le vouloit bien, je ſouhaitois qu'il fût pour l'un & l'autre, & que je ſerois leur ſurveillant, s'ils jugeoient à propos de me confier une place de cette impor-

tance. En un mot, on acheta à Naples, d'un marchand anglois, un bon navire tout neuf, de deux cens cinquante tonneaux, monté de vingt-ſix canons; & nous y mîmes cent hommes d'équipage, preſque tous anglois, qui, entendant que j'avois deſſein d'aller à la mer du ſud, furent ravis de l'occaſion. Don Antonio eut ſoin de nous pourvoir de toutes les choſes néceſſaires pour le commerce, & je fus fait capitaine & ſurveillant. Je lui dis qu'en peu d'années, j'eſpérois lui rendre bon compte de ſa cargaiſon: & j'eſpère, moi, répondit-il obligeamment, que vous reviendrez d'accord avec vous-même, & alors je me croirai heureux. Le pis de l'affaire étoit que nous n'avions point de commiſſion, & je ne voulus pas ſouffrir qu'Antonio m'en procurât une. Mais, comme de braves Anglois, nous réſolûmes de nous battre ſeulement contre les ennemis de notre nation.

Je donnai à mon vaiſſeau le nom d'*Iſabelle*, par reſpect pour la femme d'Antonio, & nous arborâmes le pavillon d'Angleterre. Lorſque le jour qu'il fallut aller à bord fut venu, nous verſâmes bien des larmes de part & d'autre; Je ne pouvois, ſans regret, me ſéparer d'un auſſi bon ami qu'Antonio; & je ſuis très-perſuadé que leur douleur étoit auſſi ſincère que la mienne.

Nous partîmes d'Oſtie, où étoit notre vaiſſeau, le deuxième de Mars 1693, dans le deſſein de faire route en droiture pour l'Amérique. Notre bâtiment ſe trouva être un excellent voilier; car nous gagnâmes le détroit en douze jours. Lorſque je vis la côte d'Afrique, cela me rappella tous mes malheurs paſſés; & je ſoupirai après une occaſion favorable pour me venger des Maures. Le lendemain, nos gens découvrirent deux vaiſſeaux, ayant le vent de nous. Nous nous crûmes trop bien armés pour fuir. Nous continuâmes notre route, & nous apperçûmes qu'il n'y avoit qu'un des vaiſſeaux qui nous ſuivoit. Je demandai à mes gens s'ils avoient envie d'en venir aux mains, & ils me répondirent tous d'une voix: de tout notre cœur. Nous fîmes toute la diligence imaginable pour nous préparer au combat, de peur que ce ne fût un vaiſſeau de Barbarie. Nous arborâmes le pavillon d'Angleterre, & eux en firent de même. Lorſque nous vîmes cela, nous les attendîmes, pour apprendre des nouvelles de notre patrie. Mais auſſitôt qu'ils nous eurent donné le côté, ils mirent bas leur pavillon anglois, & arborèrent celui de Maroc, nous criant de nous rendre dans l'inſtant, ou que nous nous en trouverions plus mal. Nous fûmes d'abord un peu ſurpris d'avoir été trom-

pés ; cependant mes gens me prièrent de commencer le combat. Nous n'avions point encore ouvert notre ſabord, & je leur défendis de le faire, juſques à ce que je leur donnaſſe le mot. J'envoyai iſſer le pavillon d'artimon, afin que le corſaire crût que nous allions amener. Nous étions bien pourvus d'armes & de toute ſorte de munitions de guerre. J'ordonnai à mes gens de ſe tenir à leurs poſtes, de ne point paroître que quand ils entendroient un coup de ſifflet, & alors d'ouvrir leur ſabord, & de faire feu ſur l'ennemi, du canon & de la mouſqueterie. Le corſaire s'impatienta de ce que nous étions ſi long-tems à amener. Il nous cria une ſeconde fois, que ſi nous ne nous rendions pas dans l'inſtant, il alloit nous couler à fond. Là-deſſus, je donnai le coup de ſifflet, & mes gens m'obéirent ponctuellement ; ils ouvrirent leur ſabord, ils pointèrent le canon, & ils envoyèrent au pirate une bordée, avec une décharge générale de leur mouſqueterie. Comme les ennemis n'attendoient aucune oppoſition de notre côté, cela les mit fort en déſordre ; & je ſuis sûr que nous leur tuâmes beaucoup de monde ; car, croyant que nous deviendrions leur proie ſans combattre, ils s'étoient aſſemblés en foule ſur le tillac.

J'avois déja viré & donné une autre ſalve au-

corſaire, avant qu'il nous eût rendu la première. Mais il ne reſta pas long-tems en arrière. Il tira ſur nous promptement, & avec beaucoup de vigueur. Mes gens firent fort bien leur devoir, & le combat fut très-chaud pendant une demi-heure. Je commençois à croire que nous n'en aurions pas bon marché, lorſque, jettant les yeux ſur le tillac du corſaire, je découvris le renégat Hamet, donnant les ordres. Sa vue me ſurprit & me réjouit en même tems, mais elle remplit mon ame de fureur & de rage. Nous étions ſi près l'un de l'autre, que je pouvois entendre tout ce qu'il diſoit, quoique je ne le compriſſe point, parce qu'il parloit maure. Comme nous étions occupés à mettre à l'autre bord & à charger de nouveau, je me montrai à lui. Je lui dis qu'il étoit le ſeul homme dans le monde que je haïſſois, & que ce jour-là même il ſeroit mon eſclave, ou que la mort me vengeroit de lui. Il parut étonné, & ne me répondit qu'en vomiſſant un torrent d'imprécations & d'injures. J'encourageai mes gens à ſe bien battre, en leur diſant que ſi nous tombions entre les mains de l'ennemi, il ne nous feroit point de quartier. Auparavant, je tirois à tout haſard, c'eſt-à-dire, à la première perſonne que je voyois; mais, dès-lors, je pointai toujours à Hamet,

& lui à moi. A la fin, j'eus le bonheur de l'abattre. A la vue de sa défaite, je ne pus m'empêcher de jetter un cri de joie, qui fit tant d'impression sur ceux de mes gens qui étoient autour de moi, qu'ils se battirent comme des désespérés. Enfin, après un combat opiniâtre qui dura deux heures, nos ennemis amenèrent. Nous rendîmes graces à Dieu de cette victoire, & je m'en fus immédiatement à leur bord, où nous avions fait un terrible carnage, puisqu'ils avoient perdu, selon leur propre compte, quatre-vingt-dix-sept hommes.

Je leur demandai quel étoit le vaisseau qui se tenoit à quelque distance, & qui n'avoit pas voulu se battre. Ils me dirent que c'étoit une prise qu'ils avoient faite, il y avoit quelques jours; & que ce vaisseau étoit chargé de vin & d'autres denrées. Cette nouvelle me fit penser à un stratagême pour m'en rendre maître. Je fis amener notre pavillon, & arborer, à la place, celui des Maures; après quoi nous nous mîmes à touer notre vaisseau. La prise nous voyant faire ce manège, crut que le corsaire nous avoit vaincus; elle fit force de voiles pour nous joindre, & bientôt nous en fûmes assez près pour envoyer à son bord notre chaloupe armée.

Il n'y avoit que douze Maures sur ce vais-

ſeau, ſans les priſonniers qui étoient enfermés ſous l'écoutille. Lorſque nos gens s'en furent aſſurés, je m'y tranſportai; j'ordonnai qu'on relâchât les priſonniers, & je fis prier leur capitaine de monter ſur le tillac. Les Maures n'avoient encore rien ôté de la cargaiſon de ce navire. J'ai dit ci-deſſus, qu'il étoit chargé de vins d'O-porto, & de jarres d'huile. C'étoit un bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, qui alloit à Leverpool. Je dis au maître, qu'il n'avoit qu'à pourſuivre ſon voyage, quand il le jugeroit à propos. Le pauvre homme fut quelque tems avant que de pouvoir croire que je parlois ſérieuſement. Mais enfin, lorſqu'il en fut convaincu, il me fit des remercîmens proportionnés à la faveur que je lui faiſois. Et, pour me témoigner plus amplement ſa reconnoiſſance, il me fit préſent d'un couple de muids de vin, de deux jarres d'huile, & de deux caiſſes de raiſins, outre ſix de chaque ſorte, qu'il voulut donner à mon équipage. J'avois eu dix-ſept hommes tués dans la mêlée, & onze bleſſés. Je remplis ce nombre en prenant autant d'eſclaves du vaiſſeau d'Hamet, qui choiſirent tous de me ſuivre. Je recommandai au maître les autres qui ne ſe ſoucièrent pas de faire un ſi long voyage; & il me promit de les débarquer tous en Angleterre.

Nous pillâmes le corsaire, & nous lui prîmes jusqu'à la valeur de deux mille livres sterling en effets, que j'entrai dans les livres du vaisseau, pour le compte de ma société. Nous ne savions pas bien que faire de l'équipage; car, quoique ces gens-là méritassent la mort, il me sembloit que de la leur infliger de sang froid, ç'auroit été une action inhumaine. Je les relâchai donc du consentement de nos officiers, sous cette condition, qu'ils feroient, de ma part, un présent de cinquante livres de leur monnoie à Mirza, premier eunuque d'Hamet: ce que celui qui les commandoit, me jura, par Mahomet, d'accomplir. Lorsque nous eûmes pris dans leur vaisseau tout ce qui pouvoit nous être de quelque utilité pour notre voyage, nous les laissâmes aller, & nous continuâmes notre route.

Nous touchâmes aux Canaries ou îles Fortunées, pour y faire de l'eau; & nous y vendîmes les marchandises que nous avions prises aux Maures. J'en partageai l'argent entre les matelots, m'en réservant une quatrième partie pour moi & pour les propriétaires du vaisseau, comme je les appellois. Je leur permis ensuite d'aller à terre, & ils y furent à tour de rôle par le sort. Ils eurent bientôt employé leur argent à ce dont ils avoient besoin; mais comme nous avions un long voyage à faire, ils se pourvurent principalement de vin & d'eau-de-vie.

Nous fûmes obligés de quitter l'île, plutôt que nous n'avions deſſein, parce que notre pilote tua malheureuſement un Portugais, & que le gouverneur nous menaçoit d'arrêter notre vaiſſeau, ſi nous refuſions de le lui livrer. Je compris que le défunt avoit tout le tort; ainſi, plutôt que de courir riſque de perdre notre pilote, nous partîmes de-là le dixième d'avril. On tira ſur nous du château pluſieurs coups de canon chargés à cartouches pour nous arrêter, mais nous n'y eûmes point d'égard, & nous pourſuivîmes notre voyage.

Nous ne rencontrâmes rien qui méritât d'être remarqué, juſqu'à notre arrivée à l'île de Saint-Vincent, l'une de celles du Cap-Verd, où nous jettâmes l'ancre ſur dix braſſes d'eau, fond de beau gravier. Ces îles ſont les Heſpérides des anciens. Les naturels du pays ſont noirs, pauvres & miſérables. Ils nous apportèrent quelques tortues, pour leſquelles nous leur donnâmes de vieilles nipes, & ils en furent contens. Le ruiſſeau où l'on fait de l'eau, pouvoit à peine nous en fournir, étant preſque ſec; mais nous fîmes aſſez de bois. Toute l'île n'a pas plus de deux lieues & demie de long, & une demi lieue de larg. Elle eſt fort ſtérile en fruits, en herbes ou en plantes, & même en animaux. Je n'y vis que quelques ânes ſauvages, & quelques chèvres

qui étoient ou trop agiles pour que nous les puſſions atteindre, ou trop éloignées pour qu'elles valuſſent la peine que nous conſumaſſions en vain du plomb & de la poudre.

L'île de Saint-Antoine, à-peu-près à deux lieues de là, au nord, eſt bien peuplée. Elle appartient à la couronne de Portugal. Nous avions pris la réſolution d'y aller mouiller; mais le vent ſe trouvant favorable, nous pourſuivîmes notre route. Nous paſſâmes dans la nuit près de l'île del Fogo, dont nous vîmes le volcan, qui jettoit du feu comme la flamme d'une verrerie. Vingt jours après nous paſſâmes la ligne, où, comme à l'ordinaire, nous plongeâmes dans la mer ceux qui n'y avoient jamais été. Cependant j'en ſauvai la plus grande partie, en payant pour eux un ankre d'eau-de-vie. Le lendemain nous enſevelîmes deux de nos gens, qui moururent des bleſſures qu'ils avoient reçues dans le dernier combat: tout le reſte ſe rétablit heureuſement. Nous tirâmes trois coups de canon, & nous les abandonnâmes aux flots.

A 22 degrés de latitude méridionale, nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux; cela nous fit juger que nous ne pouvions pas être fort loin de terre; auſſi découvrîmes-nous bien-tôt l'île de l'Aſcenſion, environ à deux lieues au nord. Nous ne voulûmes pas nous y arrêter; & deux

jours après nous jettâmes l'ancre sur six brasses d'eau, à l'île de Sainte-Catherine, qui est environ à un demi-mille du continent du Brésil.

Cette île est située à 27 degrés 30 minutes de latitude méridionale. C'est presque un bois perpétuel; & il n'y a que quelques Portugais, & quelques negres qui l'habitent. Excepté la nourriture, tant bonne que mauvaise, qui y est assez abondante, tout le reste y manque. Les habitans sont assez civils; ils ne voulurent point prendre d'argent pour ce que nous avions eu d'eux; nous les payâmes en linge & en laine. Après m'être pourvu de tout ce dont j'avois besoin pour le vaisseau, je leur vendis pour quatre cent livres sterling de denrées, qu'ils me payèrent en or. Ils ne sont jamais en paix avec les Indiens du continent; & comme ils sont si près les uns des autres, ceux-ci ont souvent fait des incursions dans l'île, & en ont enlevé des hommes; mais à la fin les Portugais s'en sont mis à couvert, en bâtissant plusieurs redoutes, où ils font constamment la garde. Ils ne payent point d'autres taxes que les dîmes de l'église, qu'elle ne laisse jamais perdre. Lorsque j'étois-là, ils n'avoient qu'un moine pour les instruire dans la religion; & l'on me dit que sa principale occupation étoit celle de recueillir ses droits.

A ce propos un françois me raconta une plai-

ſante hiſtoire d'un des habitans, homme adroit & ruſé, mais qui, malgré ſon induſtrie & ſon adreſſe, avoit beaucoup de peine à mettre bout-à-bout de quoi aller juſqu'à la fin de l'année. Il avoit dix enfans ſur les bras; & ce qui le chagrinoit encore, c'étoient les dîmes & l'argent du prêtre. Souvent il vouloit lui perſuader de l'oublier pendant un an ou deux; mais point de nouvelles, le père faiſoit la ſourde oreille. Un jour que ce dernier lui rendit viſite pour recevoir ſes droits, le pauvre homme l'aſſura ingénuement qu'il n'étoit pas dans ſon pouvoir de les lui payer, mais le moine n'en voulut point démordre. Ainſi, voyant ſon obſtination, il lui dit à la fin qu'il ne ſavoit qu'un moyen pour le ſatisfaire; mais qu'il craignoit que l'égliſe ne voulût pas permettre qu'il l'employât. Le prêtre repliqua qu'il étoit meilleur juge dans ce cas que lui, & qu'il lui dît de quoi il étoit queſtion. Un homme, répondit le ruſé paroiſſien, qui demeure ſur le continent, a pluſieurs cochons de lait fort gras, & de bonne race; lorſque je reviens de mon travail, je pourrois en apporter un avec moi, ſans être apperçu de perſonne; & un tel (nommant ſon voiſin) m'en payera bon prix. Après une petite pauſe, le moine lui fit cette réponſe: c'eſt certainement un péché de voler, mais c'eſt un plus grand pé-

ché encore de voler les droits de l'égliſe ; ainſi, faites votre chemin, je vous donnerai l'abſolution, mais apportez-moi directement le cochon de lait, car ſi c'eſt une bonne marchandiſe pour votre voiſin, elle n'eſt pas moins bonne pour moi. L'homme lui dit qu'il pouvoit compter qu'il le lui apporteroit ce ſoir-là même ; ſi je ne ſuis pas à la maiſon, repliqua le moine, je donnerai ordre à mon valet qu'il en ait ſoin. Le bon père ne demeuroit pas là conſtamment ; les miſſionnaires n'y viennent que de tems en tems de Lagoa, qui eſt une ville ſur le continent, environ à dix lieues de l'île au ſud-ſud-oueſt, où il y a une miſſion ; & d'ordinaire on leur envoie là leurs dîmes dans une petite barque qu'on garde exprès pour cet uſage. En cas que ce petit manège ſe découvrît, le moine, pour pouvoir jurer en bonne conſcience qu'il n'en ſavoit rien, prit grand ſoin de n'être point au logis, lorſque l'homme viendroit avec le cochon de lait ; mais il donna ordre à ſon valet de porter immédiatement à bord de la barque tout ce qu'on lui remettroit pour ſon compte. A l'heure marquée le paroiſſien vint, & apporta, dans un panier à anſe, ce qu'il avoit promis au prêtre. Le valet exécuta les ordres de ſon maître, & fut porter à bord le panier : mais avant qu'il pût arriver au havre, ce qu'il y avoit dedans commença à

crier. Le pauvre garçon fut fort étonné de voir que c'étoit un enfant. Cependant craignant, à cauſe que ſon maître l'en avoit chargé ſi poſitivement, qu'il ne fût intéreſſé dans l'affaire, il ſe dépêcha tant qu'il put de ſe rendre à bord. Le vaiſſeau mit à la voile cette même nuit; de ſorte qu'il arriva le lendemain avec ſon paquet à Lagoa, & le délivra fort ſecrettement à la confrairie.

Le prêtre de Sainte-Catherine étant retourné au logis, & voyant que ſon valet ne revenoit point, crut qu'il l'avoit volé, & qu'il s'étoit enfui; car il avoit porté pluſieurs autres choſes à bord, avant que d'y porter l'enfant. Cela le rendit fort inquiet; & le vent continuant à être favorable, il s'embarqua ſur un vaiſſeau & arriva à Lagoa un jour après ſon valet. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit qu'on lui avoit fait préſent d'un enfant à la mamelle, au lieu d'un cochon de lait? Il en enragea de dépit, & ne manqua point d'en informer la ſainte confrairie. Auſſi-tôt il fut réſolu de renvoyer l'enfant; mais ſoit faute de ſoin ou fatigue du voyage, il mourut en chemin. La première fois que le moine revint à Sainte-Catherine, il courut ſur le champ, tout en colère, chez le pauvre homme, & lui jura qu'il ſeroit excommunié pour avoir fait un tel affront à l'égliſe. Mais le drôle lui dit,

sans se démonter, qu'il savoit qu'il aimoit assez qu'on lui payât ses dîmes, & qu'ayant dix enfans, & que neuf étant déja plus qu'il n'en pouvoit entretenir, il avoit résolu de lui donner le dixième, qui étoit son dû. Il ajouta même que s'il s'avisoit de faire du bruit pour cela, il diroit à tout le monde comment il l'encourageoit à voler ses voisins. Le bon père voyant que cet homme avoit trop d'esprit pour se laisser mener par un prêtre, crut qu'il valoit mieux le laisser en repos, & garder le silence; mais cela n'empêcha pas que l'histoire ne fût sue, & que le pauvre moine n'en eût son saoul de mortification: car toutes les fois qu'il alloit recueillir ses dîmes, il se trouvoit des gaillards qui lui demandoient, en riant, s'il ne vouloit pas aussi sa dîme de cochons de lait. En un mot, on lui en fit tant qu'il quitta l'île, & que la mission fut obligée d'envoyer un autre prêtre en sa place, qui eut encore souvent le chagrin d'entendre répéter le même conte, avec des réflexions malignes contre l'ordre.

Nous mouillâmes d'abord à un trait d'arbalêtre de l'île des perroquets, sur sept brasses d'eau; mais l'on nous dit que le meilleur endroit pour faire de l'eau étoit à deux lieues par-delà l'île de Sainte-Catherine. Nous en pouvions bien avoir du continent dans cet encrage, mais pas

assez pour notre provision ; ainsi, nous résolûmes d'aller à l'aiguade, dans la baie d'Arazatiba, dont on nous avoit parlé. Nous naviguâmes entre l'île & le continent, & nous vîmes de chaque côté, tout le long du chemin, de jolies maisons environnées de bocages, ce qui faisoit une agréable perspective. Comme nous approchions de la baie d'Arazatiba, nous apperçumes un vaisseau qui portoit pavillon d'Angleterre, & qui avoit son ancre à pic pour venir savoir qui nous étions. Je fis sur le champ même pavillon, & j'ordonnai cependant à mes gens de se tenir prêts en cas d'attaque, m'imaginant que c'étoit quelque pirate Anglois, ou un vaisseau François qui n'étoit pas moins à craindre pour nous, parce qu'il y avoit alors guerre entre les deux nations. Mais je fus agréablement surpris de voir que c'étoit un capre Anglois, commandé par le capitaine Dampier, qui me vint faire visite, après avoir hélé sur notre vaisseau. Il fit tout ce qu'il put pour m'engager à me joindre à lui, me promettant de partager avec moi, par égale portion, tout le butin que nous ferions ; mais je lui dis que j'avois d'autres affaires qui m'en empêchoient absolument. Je le régalai aussi bien qu'il me fût possible, après quoi il me quitta, & m'invita à dîner le lendemain sur son vaisseau : je le lui promis, & je tins parole. Il me traita

splendidement ;

ſplendidement ; & là nous convînmes de donner conjointement une fête à terre à nos officiers, dans deux jours, & le lendemain une autre au reſte de l'équipage.

Pour cet effet je fis dreſſer, ſur le rivage, une tente capable de contenir cinquante perſonnes, & nous y envoyâmes des proviſions, le capitaine Dampier & moi, à l'envi l'un de l'autre. Nous eûmes la muſique de nos deux vaiſſeaux ; mais la mienne fut trouvée la meilleure, étant toute compoſée d'Italiens : cela n'empêcha pas qu'elles ne jouaſſent en concert, & qu'elles ne s'accordaſſent fort bien. Après le dîné, le capitaine me dit que s'il ne pouvoit pas me régaler d'une muſique italienne, il avoit en échange un eunuque Anglois qui chantoit admirablement, du moins pouvoit-il aſſurer qu'il n'avoit jamais entendu une plus belle voix. En même-tems il le fit appeller : mais jugez de ma ſurpriſe, je ne l'eus pas plutôt enviſagé, que je reconnus en lui l'amant de la femme de mon ancien maître, que ſon ami le chirurgien avoit ainſi ajuſté d'un ſeul coup. Il ne changea point de contenance en me voyant, ce qui me fit comprendre qu'il ne ſe ſouvenoit plus de moi ; & effectivement il n'étoit guère poſſible qu'il s'en ſouvînt, car il ne m'avoit vu qu'une ſeule fois, & encore étoit-il alors ſi occupé d'autres choſes, qu'il n'eut pas le tems

de prendre garde à ma figure. Pour moi, qui avois l'esprit plus tranquille, j'observai très-bien comment il étoit fait ; & les tristes suites qu'eut cette aventure, me frappèrent tellement, qu'il avoit toujours été depuis présent à mon esprit.

Il chanta si bien, que j'en fus tout extasié : je demandai au capitaine par quel hasard il étoit eunuque ; mais il me répondit qu'il n'en savoit rien, & qu'il n'avoit jamais pu l'engager à lui en faire confidence. Là-dessus je dis à ce pauvre diable que j'étois un peu devin, & que je me faisois fort, si cela ne lui faisoit point de peine, d'instruire le capitaine de la cause de son malheur. Il rougit à ces paroles, & parut déconcerté ; cependant, s'imaginant qu'il n'étoit pas possible que je susse rien de son aventure, il consentit à me laisser dire tout ce que je voudrois, quoiqu'avec chagrin, prévoyant bien qu'il seroit la risée de toute la compagnie. Mais quand j'eus commencé à faire le récit de son aventure, & qu'il m'entendit nommer le maître chez qui j'avois été en apprentissage, il fut dans une si grande confusion, qu'il me fit pitié, & que je lui dis que je m'arrêterois-là s'il le souhaitoit. Il me répondit en mauvais François, pour être entendu de moins de personnes, qu'il ne s'opposoit pas à ce que je fisse son histoire, pourvu que ce ne fût pas

en présence de tant de gens ; car, ajouta-t-il, je vois bien que vous la savez parfaitement. Je lui promis de n'en pas ouvrir la bouche qu'au capitaine seul, mais à condition qu'il m'apprendroit la fin de cette aventure, que j'ignorois ; ce qu'il s'engagea de faire. Ainsi, nous nous séparâmes, le capitaine, lui & moi, du reste de la compagnie ; & nous étant un peu éloignés, comme pour nous promener le long de la rivière, qui est un endroit fort agréable, je lui dis que je tenois son histoire, du porteur qui l'avoit suivi à la piste (car je ne jugeai point à propos de lui faire connoître que j'eusse eu aucune part à cette découverte), & que l'ayant vu passer en carosse dans Lombard-street, son visage ne m'étoit pas inconnu. Mais, ajoutai-je, puisque nous sommes ici seuls, faites-nous vous-même le récit de votre malheureuse aventure ; je pourrois en avoir oublié quelques circonstances, ou n'avoir pas été tout-à-fait bien informé. Il répondit qu'il le feroit pour nous obliger, quelque peine qu'il eût à s'y résoudre, & reprenant son histoire de plus haut, il commença ainsi.

Mon père, qui étoit un procureur de Lincolns-Inn, à Londres, m'avoit élevé pour le barreau. En mourant il me laissa un petit patrimoine, que j'eus bientôt dépensé en assez mauvaise compagnie. Je vécus dans une dissipation affreuse, sans

penſer à m'appliquer à quoi que ce ſoit, juſqu'à ce que la néceſſité m'y força. Alors je commençai à ouvrir les yeux, & à me reprocher mes excès; je pris logement dans Cliffords-Inn, qui eſt un collège d'avocats, & je réſolus de ſuivre ma profeſſion. En peu de tems j'eus trouvé des cliens, à cauſe du nom de mon père, qui étoit fort connu; & entendant très-bien toutes les chicanes du barreau, je gagnai aſſez d'argent pour ſatisfaire même aux plus folles dépenſes. J'avois toujours beaucoup aimé le ſexe, & j'avois eu le bonheur ou plutôt le malheur de réuſſir dans la plupart de mes petites intrigues.

La première fois que je vis celle qui a été la fatale cauſe de mon infortune, ce fut à l'égliſe de ſaint Dunſtan, où j'avoue à ma honte que je n'aſſiſtois que trop ſouvent ſans dévotion. Je la trouvai fort belle, & je ne lui déplus pas: nos yeux furent bientôt les interprêtes de nos ſentimens; & dans la ſuite j'affectai de me ſeoir dans un banc qui touchoit le ſien; mais ne ſachant comment m'y prendre pour l'inſtruire plus poſitivement de ma paſſion, je fus quelque tems que je déſeſpérois preſque de pouvoir faire connoiſſance avec elle.

Un dimanche que le clerc avoit entonné le pſeaume, elle ſe leva & me pria de vouloir lui prêter mon livre, diſant qu'elle avoit oublié de

prendre le ſien à la maiſon. Je le lui donnai avec un empreſſement qui lui fit plaiſir ; & quand elle en eut fait elle me le rendit, & me remercia. Cela me redonna de l'eſpérance, & je réſolus auſſi-tôt de lui offrir, en ſortant de l'égliſe, de l'accompagner juſques chez elle; mais j'en fus empêché par ſon époux futur, qui me prévint. De retour à la maiſon, je tirai de ma poche mon livre de prières: & m'appercevant qu'il ne fermoit pas comme à l'ordinaire, je voulus voir ce que c'étoit. Mais que je fus agréablement ſurpris d'y trouver un petit billet de ma belle, qu'elle avoit attaché avec une épingle au dernier feuillet, & où elle m'invitoit à un rendez-vous, ce ſoir-là, à ſix heures!

Je n'eus garde d'y manquer, & je la trouvai qui m'y attendoit. Je lui en fis excuſe ; & après quelques explications d'amour, nous fûmes de la meilleure intelligence du monde; car avant que de la quitter, j'en obtins tout ce que je ſouhaitois, & je goûtai des plaiſirs qui furent bientôt ſuivis des plus grandes amertumes. Elle me dit qu'il y avoit long-tems qu'elle avoit conçu de l'amour pour moi; que quoiqu'elle eût réſiſté de toute ſa force aux progrès de cette paſſion, elle n'en avoit jamais pu être la maîtreſſe, & qu'elle s'étoit enfin vue forcée à m'en faire la déclaration. Elle m'apprit auſſi qu'elle alloit être mariée

dans peu à la perſonne qui l'avoit conduite au ſortir de l'égliſe, bien que ce fût contre ſon inclination, mais qu'elle étoit obligée d'obéir à ſa mère, qui le vouloit abſolument.

Depuis ce tems-là nous eûmes pluſieurs rendez-vous; elle vint même quelquefois dans mon propre appartement, juſques-là que mes voiſins s'en apperçurent: & quand elle fut mariée, nous ne laiſſâmes pas de nous rencontrer ſouvent, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre; & auſſi ſouvent elle me fit de beaux préſens. Alors le pauvre miſérable nous raconta comment il avoit été ſurpris en faction avec elle dans la maiſon de mon maître, par un de ſes apprentifs qui étoit moi-même; mais comme il avoit auſſi-tôt tourné le viſage contre la fenêtre pour n'être pas reconnu, il ne m'avoit point vu, ni ne pouvoit par conſéquent ſe ſouvenir que ce fût moi. Il nous dit ce qui lui arriva enſuite, de la même manière que je l'ai conté au commencement de cette relation: & il ajouta qu'après que l'opération, qui avoit fait tout le malheur de ſa vie, fut achevée, & que mon maître & ſon ami furent partis, la belle voyant qu'il avoit perdu ce qu'elle eſtimoit le plus en lui, le quitta ſans lui dire un ſeul mot. Quand j'eus recouvré, continua-t-il, aſſez de force pour écrire, j'envoyai chercher quelques-uns de mes

intimes amis, & entr'autres un chirurgien à qui je communiquai mon déſaſtre. Il m'examina; &, me trouvant en grand danger, il me fit mettre au lit. Je demeurai pluſieurs jours dans ce cabaret; & enfin je guéris comme par miracle, & je retournai à mes affaires. Mais mon aventure étant devenue publique, je fus bientôt la riſée de tous ceux qui me connoiſſoient; de ſorte que la vie me devint à charge, & que je pris la réſolution d'aller en quelque endroit du monde où je fuſſe abſolument inconnu. Heureuſement j'appris que le capitaine Dampier alloit partir pour les Indes, & je fus lui offrir mes ſervices. Comme il connoiſſoit ma famille, il me reçut fort gracieuſement, & me fit même munitionnaire de ſon vaiſſeau. J'avois appris à chanter étant jeune; & ma voix, qui s'eſt éclaircie par la perte que j'ai faite, m'a donné lieu de rappeller le peu de muſique que je ſavois, & de m'exercer dans cet art, où l'on dit que je ne réuſſis pas tant mal. J'aurois caché mon malheur à tout l'équipage, ſi je n'avois pas reçu, à la cuiſſe, un coup de flèche d'un Indien, il y a environ une année, ſur les côtes de la Floride: car le chirurgien étant venu pour me penſer, dans le tems que l'extrême douleur que je reſſentois m'avoit preſque fait perdre la connoiſſance, il

s'apperçut bientôt de ce qui me manquoit, & le dit à ceux qui étoient là préſens. Cependant je ſuis aſſez heureux pour que perſonne n'en prenne occaſion de m'inſulter ou de me railler.

L'hiſtoire étant finie, nous rejoignîmes notre compagnie, & nous paſsâmes le reſte du jour en réjouiſſance, comme nous l'avions commencé. Le lendemain, mon équipage ſeul fut à terre, pour en faire autant; car nous changeâmes notre premier plan, dans la crainte que ſi nos deux compagnies de matelots faiſoient la fête enſemble, ils ne ſe querellaſſent, & qu'il n'arrivât du déſordre. Et le jour ſuivant, l'équipage du capitaine Dampier fut régalé à ſon tour.

Sur le midi, comme j'étois à lire dans ma chambre, j'entendis tirer pluſieurs coups de fuſil. Auſſitôt je courus ſur le pont, & je montai moi-même ſur la grande hune, d'où je vis mes gens qui étoient allé faire de l'eau à la rivière des Perroquets, environnés d'une troupe d'Indiens qui paroiſſoient réſolus à ne leur faire aucun quartier. Dans le moment, je fis lâcher les cables; &, ayant un bon vent frais en poupe, nous forçâmes de voiles, & portâmes en droiture dans l'embouchure de la rivière, au haſard de ce qui en pourroit arri-

ver. J'avois ordonné à nos matelots de s'armer chacun d'un fusil, & de se tenir sur le pont, prêts à faire feu au premier commandement; & j'avois fait charger tous nos canons à cartouches. Heureusement pour nous, c'étoit presque haute marée, de sorte que nous remontâmes aisément la rivière, jusqu'à l'endroit où nos gens se défendoient le mieux qu'ils pouvoient. Ils s'étoient fait un rempart de leurs tonneaux vuides; &, avec leurs armes à feu, ils avoient empêché les Indiens d'approcher. Cependant la poudre & le plomb commençoient à leur manquer, & ils avoient déja résolu de se rendre. Mais, dès qu'ils nous apperçurent, ils se mirent à courir à toutes jambes du côté de notre vaisseau. Les Indiens voulurent les suivre; mais nous les arrêtâmes bientôt par une décharge de notre mousqueterie & de notre canon, qui en tua plus de cinquante, & mit le reste en fuite. Nous prîmes nos gens à bord, & nous voulûmes descendre la rivière; mais la marée commençoit déja à être basse; &, avant que nous fussions à l'embouchure, notre vaisseau échoua: de sorte que nous fûmes obligés d'attendre que la marée remontât. Cet accident me fit beaucoup de peine, & j'ordonnai aussi-tôt à mon lieutenant de prendre la chaloupe, & d'en aller informer le capitaine Dampier.

Cependant, pour ne pas demeurer là oisifs, j'envoyai vingt hommes armés à terre, avec ordre de faire la garde, pendant que d'autres rempliroient nos tonneaux d'eau douce : ce qui fut exécuté en peu de tems ; après quoi ils chargèrent les tonneaux sur la barque ; mais je ne voulus point qu'on les pouliât dans notre vaisseau, de peur qu'on ne l'endommageât, pendant qu'il touchoit, quoique ce fût sur un fond d'argille. Une heure avant la nuit, nous vîmes un Indien qui couroit de toute sa force de notre côté, & qui nous cria de loin, en portugais, de le prendre sur notre vaisseau : ce que nous fîmes avec toute la diligence possible. Dès qu'il fut à bord, il nous dit que les Indiens, au nombre de mille, avoient résolu de venir sur le minuit, & qu'ils descendroient la rivière dans leurs canots, sachant bien que nous ne pouvions pas partir de l'endroit où nous étions, que la marée ne remontât.

Cet homme, que nous prîmes d'abord pour un Indien, étoit un Portugais que les Indiens avoient fait prisonnier une année auparavant. Comme il entendoit leur langage, & qu'il étoit présent à leur délibération, il n'avoit pas eu de peine à savoir leur dessein ; &, ayant pris le tems qu'ils étoient occupés à assembler leur monde, il s'étoit évadé pour venir nous en

instruire. Je lui fis dire qu'il seroit bien récompensé de son avis ; & j'assemblai sur le champ tous nos officiers, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans un danger si pressant. Nous convînmes d'envoyer demander du secours au capitaine Dampier, qui vint aussitôt dans sa chaloupe, avec cinquante hommes bien armés ; &, par son avis, dès qu'il fut nuit close, nous mîmes à terre six canons, & nous élevâmes, sans bruit, une petite batterie qui donnoit obliquement sur la rivière. Nous plaçâmes deux autres canons, chargés à cartouches, à l'arrière de notre vaisseau ; & nous postâmes nos gens derrière une espèce de parapet de terre que nous fîmes de chaque côté de l'eau, avec ordre de ne point faire feu sur les canots des Indiens, qu'ils ne fussent tous passés.

A une heure après minuit, nous entendîmes le bruit que leurs pagayes, qui sont les avirons de leurs canots, faisoient dans l'eau ; &, bientôt après, nous apperçûmes environ deux cens canots qui descendoient la rivière. Nous les laissâmes venir à la distance de cinquante pas de notre vaisseau, sans tirer un seul coup ; mais alors nous fîmes un si terrible feu sur eux, que nous les taillâmes presque tous en pièces. Nous prîmes un canot, où il y avoit douze Indiens avec leur chef. Quand le jour com-

mença à paroître, nous fûmes étonnés de voir le carnage que nous avions fait de ces malheureux; les bords mêmes de la rivière étoient teints de sang, & j'en fus saisi, tout-à-la-fois, d'horreur & de pitié. Pour nous, nous n'avions pas perdu un seul homme. Je donnai au Portugais qui nous étoit venu avertir du dessein des Indiens, cent livres sterling, & deux habits complets tout neufs, l'un de toile, & l'autre de laine, pour le récompenser du service qu'il nous avoit rendu; & je m'en servis en qualité d'interprète. Il nous dit que nous avions, parmi les prisonniers, un de leurs caciques, ou un des rois de leur nation. Je lui ordonnai de demander à ce cacique, pourquoi ils étoient si animés contre nous, puisque nous ne leur avions jamais fait de mal. Il répondit qu'ils nous avoient pris pour des Espagnols ou pour des Portugais, deux nations qu'ils haïssoient à la mort, à cause des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus. Mais il ajouta qu'il étoit très-fâché de cette mépriſe, puisque nous étions Anglois, & ennemis des Espagnols aussi-bien qu'eux; & qu'il nous paieroit largement sa rançon, si nous voulions lui donner la vie & la liberté. Nous lui dîmes qu'oui, moyennant cent livres pesant de poudre d'or, & vingt livres pesant d'or en lingot: & aussitôt il envoya un

Indien de sa suite les chercher. Cependant la marée étant remontée, nous en profitâmes pour sortir de la rivière, afin d'aller jetter l'ancre dans l'endroit où nous étions auparavant.

Le lendemain, environ midi, nous vîmes arriver deux canots, dont l'un portoit l'or, & plusieurs personnes de qualité qui venoient pour faire honneur à leur roi, & l'autre étoit chargé de fruits & d'autres provisions de bouche que je fis distribuer, par égale portion, à nos deux équipages. Je pris l'or en lingot pour mes associés, & nous partageâmes la poudre d'or entre nous, en observant les proportions ordinaires. Le capitaine Dampier & ses gens furent fort satisfaits de ce qu'ils reçurent à leur part, & me pressèrent encore instamment de ne pas les quitter. Mais je le leur refusai tout net; seulement je leur promis que quand j'aurois visité plusieurs places maritimes dans la mer du sud, je reviendrois à Saint-Salvador, & que je les attendrois là deux mois, si je ne les y rencontrois pas.

Nous mîmes les Indiens à terre, & le lendemain nous levâmes l'ancre, & saluâmes le capitaine Dampier d'onze coups de canon. Il nous rendit le même salut, & nous portâmes le cap sur le détroit de Magellan, voulant passer par-là pour aller dans la mer du sud, parce-

que je croyois que c'étoit le plus court chemin, & que d'ailleurs, j'étois curieux de faire cette route. Cependant mon lieutenant me dit que nous ferions bien de nous arrêter à Buenos-Ayres, ville appartenante aux Eſpagnols, où il étoit aſſuré que nous pourrions vendre ſous main nos marchandiſes avec avantage. Je communiquai la choſe à tout l'équipage, qui convint unanimement que c'étoit le meilleur parti que nous puſſions prendre. Ainſi nous rangeâmes la côte, & nous fîmes route pour Rio de la Plata, ou la rivière de Plate, où nous arrivâmes en vingt jours, ſans aucun accident. Comme nous étions alors en guerre avec la France & l'Eſpagne, nous arborâmes pavillon de France, pour pouvoir négocier plus ſûrement.

Buenos-Ayres eſt ſitué à cinquante lieues de la mer, ſur la rivière de la Plata, qui porte le nom de Paraguay, au-delà de cette ville, & qui a ſa ſource fort avant dans les terres. La province qu'elle arroſe eſt appellée, à cauſe de cela même, la province de la Plata, & elle eſt habitée par une nation nombreuſe d'Indiens qui trafiquent quelquefois avec les Eſpagnols, & qui les tuent encore plus ſouvent, quand ils les rencontrent ſeuls & ſans armes; car ils ſont animés contr'eux d'un eſprit de vengeance qui paſſe des pères aux enfans, & qu'ils ſucent,

pour ainſi dire, avec le lait. Delà vient qu'ils regardent comme une œuvre méritoire d'en expédier quelqu'un, & auſſi en ſont-ils généralement récompenſés par leur cacique.

La ville de Buenos-Ayres, ou de Bon-Air, eſt ainſi appellée à cauſe de la bonté de ſon air, & de ſa ſituation. Il n'y vient qu'une fois l'année des vaiſſeaux d'Europe qui y apportent aux habitans les marchandiſes dont ils ont beſoin, & qui prennent en retour leur or, qu'on y eſtime moins que le fer, parce qu'il y eſt moins néceſſaire. Quand nous fûmes à deux lieues du port, nous jettâmes l'ancre dans une crique, ou petite baye, ſur huit braſſes d'eau, fond de ſable. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous approcher davantage de la ville, de peur qu'il ne prît fantaiſie au gouverneur de nous empêcher de ſortir du port quand nous le voudrions.

Quoique nous ne fuſſions pas à la vue de Buenos-Ayres, à peine y avoit-il quelques heures que nous avions jetté l'ancre, qu'il nous vint à bord, *incognitò*, des marchands, même des plus riches, pour s'informer de ce que nous avions à vendre. L'un d'eux me dit qu'il croyoit que ſi je voulois faire un petit préſent au gouverneur, il ne me ſeroit pas difficile de diſpoſer de toute ma cargaiſon à profit,

Je suivis son avis, & j'envoyai sur le champ au gouverneur, par mon munitionnaire, une pièce de toile d'Hollande & six pièces d'étoffes de soie d'Italie. Il les reçut fort bien, comme un présent de valeur, & me fit assurer qu'il ne m'inquiéteroit point, pourvu que je ne trafiquassent pas trop à découvert. Je compris bien ce que cela vouloit dire; & pour agir plus secrétement, je ne vendois qu'à une seule personne à la fois, & je ne laissois pas même venir à bord deux marchands ensemble; l'un étoit obligé d'attendre que l'autre fût expédié.

En deux jours de tems j'eus vendu toute ma cargaison, plus avantageusement que je ne l'aurois jamais pu espérer; après quoi je permis à mes gens de disposer, comme ils voudroient, des marchandises qui leur appartenoient, ce qui leur fit grand plaisir à tous. Le lendemain j'invitai le gouverneur, avec quelques-uns des principaux marchands de la ville, à venir à bord de notre vaisseau, où je les régalai aussi bien que je pus; & en revanche, il me pria à dîner au château le jour suivant. J'y fus; mais comme je ne me fiois pas trop aux Espagnols, je donnai des ordres secrets à mon lieutenant pour me tirer d'affaire, au cas qu'on s'avisât de m'arrêter.

Quand

Quand nous fûmes entrés dans la ville, elle me parut assez peu de chose, ne consistant qu'en deux rues, bâties en croix, & ceintes d'un mur de torchis. Le château même n'avoit pas grande apparence; mais cela n'empêcha point que je n'y fusse régalé magnifiquement. Le gouverneur étoit un homme beaucoup plus libre dans ses manières, & plus ouvert que les Espagnols ne le sont généralement. En prenant congé de lui, il me fit présent de deux esclaves Italiens & d'une barre d'or qui pesoit trois livres & deux onces. Quand je fus retourné à bord de notre vaisseau, j'assemblai les officiers pour savoir quelle route nous prendrions d'abord; car nous n'avions plus que faire d'aller à la mer du sud pour trafiquer nos marchandises, puisque nous les avions déja vendues. Nous fûmes quelque tems à délibérer là-dessus, mais enfin nous convînmes unanimement de faire voile pour le détroit de Magellan, & de passer dans la mer du sud pour y croiser sur les vaisseaux François & Espagnols. Nous communiquâmes notre dessein à tout l'équipage qui parut en être fort aise.

Je commençai alors à me repentir de ne m'être pas associé avec le capitaine Dampier; car je n'avois pas assez de monde pour entreprendre quoi que ce fût d'un peu considérable;

mais je ne déſeſpérai pas de le rencontrer dans nos courſes. Nous levâmes l'ancre, & nous partîmes avec un vent favorable. Un matin mon valet vint m'éveiller, & me dit qu'on découvroit un vaiſſeau qui faiſoit force de voiles pour nous joindre, & le lieutenant entra au même moment, & me demanda ce qu'il devoit faire. Auſſi-tôt je me levai, je montai ſur le pont, & avec ma lunette d'approche je vis que c'étoit un vaiſſeau qui portoit pavillon d'Angleterre; mais croyant que ce n'étoit que pour nous donner le change, je fis arborer pavillon de France, ce que les autres n'eurent pas plutôt apperçu qu'ils en firent autant. J'ordonnai qu'on préparât toutes choſes pour le combat, ſans précipitation; je défendis à mes gens de paroître ſur le pont, & je gouvernai de même, mettant toutes nos voiles au vent, pour faire croire à ceux qui nous pourſuivoient, que nous les craignions, & que nous prenions chaſſe. Cependant nous fîmes fauſſe route, ſi bien qu'inſenſiblement ils gagnèrent ſur nous. A trois heures après midi, ils n'étoient qu'à une demi lieue de notre vaiſſeau, tirant chaque quart-d'heure un coup de canon, pour nous faire connoître qu'ils étoient amis.

Tout d'un coup nous mîmes à l'autre bord, nous arborâmes pavillon Anglois, & nous por-

tâmes sur eux. Ils furent étrangement surpris; & cependant ils continuèrent à faire pavillon de France, & semblèrent se préparer au combat, quoiqu'ils nous fussent fort inférieurs. Quand nous leur eûmes donné le côté, nous hélâmes sur eux, & ayant avoüé qu'ils étoient François, je leur commandai de se rendre; mais ils ne me répondirent que par une bordée de leur canon qu'ils m'envoyèrent, & que je leur rendis au double, & avec tant de succès, qu'ils amenèrent aussi-tôt, & qu'ils demandèrent quartier. J'ordonnai au capitaine de venir à bord, ce qu'il fit, & il me dit que son vaisseau, qui s'appelloit la Félicité, appartenoit à M. de Gennes, & qu'il y avoit trois jours que le vent les avoit séparés du reste de la flotte. Je le traitai aussi honnêtement que je pus, pour l'amour de M. de Saint-Olon. Je le chargeai d'une lettre & d'un petit présent pour ce seigneur, & je le renvoyai sans lui prendre quoi que ce soit, ni exiger de lui aucune rançon. Je m'apperçus bien-tôt que ma générosité ne plaisoit point à mes gens, & ne voulant pas qu'ils eussent à se plaindre de moi, je les fis tous venir sur le pont, & je leur dis les obligations que j'avois à l'ambassadeur de France à Maroc, & que d'ailleurs, comme c'étoit un vaisseau de guerre, il n'y avoit pas grand bu-

tin à faire. J'ajoutai que pour les dédommager en partie, je voulois leur donner cinq cents livres ſterling, que je partagerois entre eux: mais il n'y en eut aucun qui ne refuſât de prendre ſeulement un ſou; de ſorte que je fus charmé de leur généroſité, & je les aſſurai qu'à l'avenir je ne ſerois pas ſi honnête envers les François, s'ils nous tomboient entre les mains. Cette déclaration leur fit plaiſir, & il y en eut même quelques-uns qui louèrent ce que j'avois fait; car quoique les matelots ſoient généralement groſſiers & bruſques dans leurs manières, cela n'empêche pas qu'ils ne ſachent admirer à leur mode, une action généreuſe, auſſi bien que le reſte du monde.

Nos officiers me dirent qu'ils craignoient que nous ne rencontraſſions l'eſcadre de M. de Gennes, qui, étant compoſée de cinq voiles, ſeroit certainement trop forte pour nous; d'ailleurs, nous avions appris du capitaine du vaiſſeau la Félicité, qu'elle avoit fait route pour le détroit de Magellan. Leur crainte me parut bien fondée, & je compris que ce ſeroit une action également téméraire & extravagante que de vouloir en venir aux mains avec un ennemi qui nous étoit ſi ſupérieur: car quoique la vie me fût, en quelque manière, à charge, cependant l'humanité me défendoit d'expoſer, ſans

nécessité, à un péril évident, celle de tant de gens qui n'étoient pas encore rassasiés de ce monde. Ainsi je résolus de renoncer pour cette fois, à la curiosité que j'avois de passer le détroit de Magellan, & de faire voile pour celui de le Maire, ce qui fut aussi-tôt exécuté. Après cinq jours de navigation, nous découvrîmes ce détroit, si connu aux matelots par trois rocs qu'on appelle les trois frères, à cause de leur proximité & de leur ressemblance.

Quand nous y fûmes arrivés, nous sentîmes un courant rapide qui portoit au nord, & un branlement continuel & extraordinaire dans le vaisseau; cependant nous passâmes heureusement en deux jours, & nous entrâmes dans la mer du sud. Le lendemain de notre passage, nous apperçûmes les nuées de Magellan, ce qui nous fit juger que nous étions vis-à-vis de ce fameux détroit. Ces nuées, qui sont si remarquables pour les navigateurs, paroissent toujours dans le même dégré & dans la même forme, qui est une forme orbiculaire. Nous fîmes droite route, voulant nous tenir hors de la vue des terres pour n'être pas découverts; en quoi le tems qui continuoit à être embrumé, nous favorisa beaucoup.

A une heure de nuit environ, nous entendîmes le bruit d'une trompette, que nous con-

jecturâmes venir de quelque vaiſſeau qui étoit en mer, parce que nous étions à une trop grande diſtance de la terre. Là-deſſus je fis faire ſur le champ fanal de tous nos feux, & gouverner du côté que nous entendions le ſon, qui ſervit à nous conduire droit au lieu d'où il partoit. En une demi-heure de tems, nous découvrîmes, quoiqu'il fît aſſez obſcur, un vaiſſeau qui naviguoit tranquillement, & dont l'équipage paroiſſoit être dans la joie. Mais ce fut bien autre choſe quand nous les eûmes atteints, que nous pointâmes notre canon, & que nous hélâmes ſur eux. Ils nous firent entendre qu'ils étoient Eſpagnols, & je leur ordonnai de ſe rendre ſur le champ, & d'envoyer leur commandant à bord, ou qu'autrement je ne leur ferois aucun quartier. Auſſi tôt ils amenèrent le pavillon & mirent leur eſquif à la mer, ſur lequel le capitaine vint à bord de notre vaiſſeau. Il s'appelloit dom Juan Villegro, & ſon navire le feu Grégeois. Le vice-roi du Pérou lui avoit donné la commiſſion de tranſporter les criminels à Baldivia, qui eſt le lieu où l'on envoye en exil la plupart des voleurs, ou autres coquins de l'Amérique. Mais, ce qui nous intéreſſoit de plus près, il nous apprit qu'il avoit à bord le réal ſtituado, qui eſt une ſomme d'argent que le vice-roi du Pérou envoye de tems

en tems pour payer & habiller la garniſon, auſſi bien que pour réparer les fortifications de Baldivia. Cette ſomme monte ordinairement à quatre cents mille écus; cependant nous n'en pûmes trouver que deux cents cinquante mille; mais nous fûmes bien dédommagés de ce qui manquoit, par une grande quantité de riches marchandiſes des Indes Orientales, que leur vaiſſeau la Manille avoit apportées de-là, & que l'on avoit enſuite chargées ſur ce navire. Car c'eſt la coutume des marchands du Pérou de mettre tout ce qu'ils deſtinent pour Baldivia, dans le vaiſſeau qui y porte l'argent pour la garniſon; l'occaſion étant alors plus favorable que jamais pour vendre leurs marchandiſes à profit.

Une ſi riche priſe tranſporta mes gens de joie, & je craignis qu'ils ne cruſſent qu'ils en avoient aſſez, & que l'envie ne leur prît de retourner en Europe. Mais j'eus bientôt le plaiſir de voir que cela avoit produit un effet tout contraire, & qu'ils regardoient cet heureux commencement comme un bon augure qu'ils feroient tous dans le voyage que nous avions entrepris, une aſſez haute fortune pour n'envier le ſort de perſonne.

Je traitai fort humainement les priſonniers qui étoient au nombre de quarante-ſix, en y

comprenant quinze malfaiteurs qui furent ravis de changer de maîtres, ſe flattant d'éprouver moins de rigueur, de notre part que de la part des Eſpagnols de Baldivia, où on les tranſportoit pour y ſubir la peine de leurs crimes. Il y avoit, entr'autres, un certain Roberts, Anglois de nation, qui, à ce que j'ai appris, a été exécuté depuis, pour avoir fait le métier de pirate : je le pris à mon ſervice avec deux François, quatre Eſpagnols & le trompette, qui étoient dans le même cas; j'en renforçai mon équipage qui en avoit grand beſoin, & j'appris que tout leur crime n'étoit qu'un ſimple ſoupçon de piraterie, ce qui me perſuada qu'ils étoient bons matelots. Mais ce qui m'embarraſſoit extrêmement, c'étoit de ſavoir ce que je devois faire du vaiſſeau & du reſte de l'équipage. Si je les relâchois, il étoit certain qu'ils ne manqueroient pas d'allarmer tout le pays, & de faire qu'on armeroit en courſe contre nous; & ſi je les gardois, je prévoyois que nous aurions bien-tôt beſoin de nouvelles proviſions; car ils n'en avoient pris que pour un mois de tems, ce qui étoit cependant plus qu'il ne leur en falloit pour leur voyage.

Le capitaine ayant appris mon embarras, me fit dire par un interprête, que j'en avois ſi bien uſé avec lui, qu'il me promettoit ſur ſon hon-

neur, de faire route pour quelque port que je voudrois, & de publier, ſi je le ſouhaitois, que j'étois retourné à la mer du nord. Je lui répondis que quoique je puſſe compter ſur ſa parole, il ne pouvoit pas s'aſſurer que ſes gens fuſſent de même ſentiment. Enfin, après avoir bien rêvé aux moyens de lui faire prendre le change, de même qu'aux autres priſonniers, je me ſervis de ce ſtratagême. Au premier quart de la nuit, nos priſonniers étant tous ſous l'écoutille, je montai ſur le tillac, & je dis à nos matelots, qui étoient en fonction, le danger qu'il y avoit & à les garder & à les laiſſer aller: ainſi nous convînmes qu'ils feroient ſemblant de ſe ſoulever le lendemain, déclarant unanimement qu'ils vouloient retourner par le détroit de la mer du nord. Quand le premier quart fut levé, je communiquai à l'autre moitié de notre équipage les meſures que nous avions priſes, & je l'engageai à y entrer; après quoi je fus me coucher. Je ne fis que rêver toute la nuit à ma chère Villars; je ſongeai que je la voyois entre les bras du renégat Hamet, faiſant effort pour s'en débarraſſer, & m'appellant à ſon ſecours; mais qu'avant que je puſſe lui en donner, la mort étoit venue la délivrer des mains de ce ſcélérat. Ce ſonge me frappa ſi fort, que je me réveillai en

ſurſaut dans la dernière affliction ; & je ne ſais quand j'aurois mis fin à mes ſoupirs & à mes gémiſſemens, s'ils n'euſſent été interrompus par les cris & le bruit confus des matelots que j'entendis ſur le pont. Je me levai avec précipitation, & je courus voir ce que c'étoit ; je trouvai mes gens qui ſe mutinoient comme nous l'avions concerté. D'abord je fus tout allarmé, mon ſonge m'ayant fait oublier que ce n'étoit qu'une feinte, mais cela ne dura pas long-tems, & je fis comme ſi la choſe eût été bien ſérieuſe. L'idée de ma chère moitié en proie à la paſſion d'un brutal, avoit répandu ſur mon viſage une ſi grande triſteſſe, qu'un des quartiers-maîtres me dit enſuite que mon air ſeul ſuffiſoit pour en impoſer à tout le monde.

Les Eſpagnols eurent la permiſſion de demeurer tout le jour ſur le tillac, & l'on prit grand ſoin de les inſtruire de la prétendue mutinerie de nos matelots. A dîner je dis à leur capitaine, car & lui & les marchands que nous avions faits priſonniers, mangeoient toujours avec moi, qu'il m'avoit bien prophétiſé le jour précédent, puiſque j'étois obligé de céder à l'obſtination de mon équipage, & de retourner à la mer du nord. Il me répondit qu'il en étoit fâché, & qu'il me ſouhaitoit un heureux voyage, quelque route que je priſſe. Pour mieux

couvrir notre jeu, nous revirâmes effectivement, & nous fîmes voiles au ſud. L'après-midi Robert vint me dire qu'un des Eſpagnols qui étoit content de demeurer avec nous, s'engageoit de m'apporter dans dix jours dix mille piéces de huit, ſi je voulois lui donner le vaiſſeau que nous leur avions pris, avec un nombre ſuffiſant de matelots pour la manœuvre. Là-deſſus j'envoyai chercher l'homme & je le fis queſtionner par Roberts qui entendoit fort bien l'Eſpagnol. Il dit qu'il me prioit de ne me point informer de rien que l'affaire ne fût faite; mais que pour m'aſſurer de ſa fidélité, je pouvois envoyer avec lui qui bon me ſembleroit, pourvu ſeulement que je lui permiſſe de prendre un de ſes compagnons qui étoit du ſecret, & qui devoit agir de concert avec lui dans cette entrepriſe. Ainſi j'ordonnai ſur le champ à vingt matelots & à un officier de notre équipage de le ſuivre, & de lui obéir, pendant l'expédition, comme s'il étoit leur capitaine.

Nous convînmes de les attendre les dix jours marqués, à la même hauteur où nous étions alors. Je fis dire au capitaine eſpagnol, par un truchement, qu'un de ſes gens, qu'on lui nomma, étoit parti avec ſon vaiſſeau pour quelque expédition ſecrète, & qu'auſſitôt qu'il ſeroit de retour, nous continuerions notre route. Il répon-

dit que, quelque chose que ce fût, il croyoit qu'il réussiroit dans son dessein, parce qu'il ne manquoit ni d'adresse, ni de courage. Il ajouta qu'il avoit déja été transporté une fois auparavant à Baldivia, mais qu'il avoit trouvé le moyen de se sauver; & qu'il ne doutoit point que, s'il y étoit de nouveau condamné, il ne s'échappât encore, donnant à entendre en même tems, qu'il pourroit bien jouer d'un tour dans cette entreprise. Cela me fit un peu craindre; & j'aurois sur le champ rappellé le vaisseau, s'il n'eût pas été trop tard; mais, espérant que tout iroit bien, je pris le parti de croiser en attendant que les dix jours fussent expirés.

J'avois fait habiller fort proprement, à l'Européenne, les deux Indiens que le gouverneur de Buenos-Ayres m'avoit donné; & je leur avois appris en très-peu de tems l'anglois, qu'ils parloient fort bien. Je les traitai avec toute la douceur possible; &, ils en étoient si reconnoissant, que je crois qu'ils se seroient sacrifiés pour moi. Je leur trouvai beaucoup d'adresse, de docilité & de bon naturel: ce qui me persuade que si l'on en usoit bien avec les Indiens de l'Amérique en général, on ne tarderoit pas à les rendre amis des Européens & des Anglois en particulier. D'ailleurs, c'est grand dom-

mage qu'un peuple si nombreux vive dans une entière ignorance du vrai Dieu ; car, quoique les Espagnols envoient des missionnaires dans ce pays-là pour y enseigner le christianisme, ces ecclésiastiques ne songent qu'à s'y enrichir aux dépens des Indiens qu'ils accablent d'impositions exorbitantes, au lieu de les instruire dans la foi. On m'a même assuré qu'en quelques endroits de l'Amérique, ces pauvres gens donnent à la mission tout ce qu'ils gagnent par leur travail ou par leur industrie, ne se réservant que ce qu'il leur faut justement pour vivre d'un jour à l'autre. J'instruisis moi-même des principes de la religion les deux que j'avois avec moi, & je les baptisai, nommant l'un Robert qui étoit mon nom, & l'autre Joseph, du nom de mon père. J'espère que ce baptême, quoique je fusse un laïque, est bon devant Dieu, sur-tout quand on ne peut pas avoir d'ecclésiastique pour l'administrer ; & je ne doute point que si ces jeunes gens vivent conformément à leur profession, ils ne trouvent le chemin du ciel tout aussi bien que s'ils avoient été baptisés dans l'église par un prêtre orthodoxe.

Trois jours avant le tems marqué pour le retour de notre Espagnol, nous découvrîmes deux vaisseaux qui venoient à nous ; & ne

ſachant ce que ce pouvoit être, nous nous préparâmes au combat. Mais nous apperçûmes bientôt que c'étoit le vaiſſeau que nous avions pris, avec un autre que nous ne connoiſſions point; ce qui nous réjouit fort. Quand ils nous eurent joints, l'Eſpagnol vint à bord, & me dit qu'il avoit encore mieux réuſſi qu'il ne penſoit, & qu'il apportoit tant en argent qu'en marchandiſes environ 80000 écus. Voici le récit qu'il nous fit de ſon expédition.

La dernière fois, dit-il, que j'étois priſonnier à Baldivia, l'on me fit travailler pour un riche Négociant, nommé Dom Sancho Ramirez, mais le plus avare, le plus jaloux, & le plus malicieux coquin que j'aie jamais connu. Il avoit coutume d'attendre à une maiſon de campagne qu'il avoit ſur le bord de la mer, l'arrivée du vaiſſeau le Réal Situado, qui eſt le même que vous nous avez pris, & d'aller ſecrétement à bord, trafiquer avec les marchands. Comme j'étois inſtruit de cela, j'ai formé le deſſein de cette expédition, autant pour me venger des coups que ce vieux vilain m'a ſouvent donné ſans aucune raiſon, que pour gagner de l'argent. Quand nous fûmes arrivés à une demi-lieue de l'endroit, nous apperçûmes une barque qui étoit à l'ancre. Je demeurai quelque tems en ſuſpens de ce que je devois

faire, craignant qu'on ne nous découvrît, mais à la fin je réſolus de tenter la fortune. La barque leva l'ancre, & vint à nous; ce qui me cauſa une nouvelle ſurpriſe, qui ſe changea en joie quand je vis Dom Sancho lui-même ſur le pont. Il héla ſur nous, & nous pria de carguer nos voiles, afin qu'il pût venir à bord, ce que nous fîmes; & étant entrés dans une petite baye qu'il y avoit tout proche de là, nous y jettâmes l'ancre. Je ne voulus point paroître d'abord, parce qu'il me connoiſſoit trop bien; ainſi mon compagnon, qui étoit du ſecret, tint ma place, & lui parla comme s'il eût été le Capitaine du vaiſſeau. Dès que ce vieux pêcheur fut à bord, il demanda où étoit Dom Juan Villegro, qui avoit coutume de commander le Réal Situado; mais on lui répondit qu'il étoit ſi mal, qu'il n'avoit pas pu faire le voyage. Enſuite il voulut parler aux marchands, diſant que le Gouverneur avoit découvert qu'il trafiquoit avec eux en ſecret avant toute autre perſonne, & qu'ainſi il avoit pris le parti de nous rencontrer dans un de ſes propres vaiſſeaux, qui étoit actuellement chargé pour Buenos Ayres, & qui n'attendoit que notre arrivée pour mettre à la voile. Je fus ravi d'apprendre cela, ayant réſolu d'en faire une priſe. Mon camarade Eſpagnol le pria d'entrer dans ſa chambre, & pendant qu'il y reſta,

je m'en fus avec dix hommes armés à bord de ſa barque, dont je n'eus pas de peine à me rendre maître, n'y ayant que cinq hommes & un garçon : le reſte de l'équipage étoit à terre.

Je coupai le cable de cette barque, & celui de notre vaiſſeau ; & nous prîmes le large. Quand nous fûmes ſous voiles, je fus ſaluer le vieux Dom, & je lui fis entendre en peu de mots qu'il étoit mon priſonnier, & ce que je venois de faire. Cette nouvelle le frappa ſi fort, que je crus pendant quelque tems qu'il alloit expirer ; mais je le fis un peu revenir en lui montrant la boîte où étoit ſon cœur & ſon ame, je veux dire ſon argent. Il voulut ſe jetter ſur moi pour me l'arracher, mais on le retint : cependant pour le mettre encore de meilleure humeur, je lui lus ſon connoiſſement, & je lui dis net, que ſi ſes marchandiſes ne s'y trouvoient pas conformes, je ne voulois point traiter avec lui. Quand il vit qu'il ne lui ſervoit de rien de ſe fâcher & de faire du bruit, il m'offrit la moitié de ſon argent, ſi je voulois lui reſtituer ſon vaiſſeau & ſa cargaiſon. Je lui répondis que puiſque j'avois le tout en mon pouvoir, je ne me ſouciois plus de faire de marché avec lui, à moins que ce ne fût pour ſa propre rançon, que je mettois à dix mille pièces de huit davantage, & dont je ne rabattrois pas une obole.

obole. Il fut frappé de cette déclaration comme d'un coup de foudre, & n'eut pas la force d'ouvrir la bouche pour me répondre : il garda même si long-tems le silence, que je crus presque qu'il ne parleroit plus jamais ; pour le consoler un peu par l'agréable aspect de la mer, je le menai sur le pont ; car nous étions alors hors de la vue des terres. Quand il vit qu'il ne pouvoit ni m'échapper, ni m'engager à lui rien restituer, son cœur commença à s'attendrir, & se jettant à genoux, il me supplia, les larmes aux yeux, de lui accorder au moins sa liberté, si nous voulions absolument le voler. Ce mot que le désespoir où il étoit de perdre ses effets lui fit lâcher, me mit dans une furieuse colère, & je lui ordonnai de s'en rétracter sur le champ ; ce qu'il ne put gagner sur lui de faire, qu'après que je lui eus fait donner cent coups d'étrivières. Je lui dis ensuite, qu'il falloit qu'il vînt rendre ses devoirs à votre grandeur ; & c'est pour cela que je vous l'amene.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'adresse de l'Espagnol, quoique je n'approuvasse point son action, car si même le vaisseau qu'il amenoit étoit de bonne prise, par rapport à nous, c'étoit, à mon avis, une pure volerie par rapport à lui. Cependant je ne laissai pas de le remercier pour notre intérêt commun, & de l'assurer

qu'il ſeroit bien récompenſé de ſon expédition. Un moment après, on m'amena Dom Ramirez plus mort que vif; & comme il avoit appris que nous étions Anglois, il me parla en cette langue, & me conjura de le mettre en liberté. Je lui dis qu'il n'avoit rien à craindre, que je ferois ce qu'il ſouhaitoit, & que j'eſpérois qu'il ſeroit content de moi. Il me remercia auſſi bien que ſa douleur pouvoit le lui permettre; & je l'invitai à dîner, ce qu'il accepta avec aſſez de plaiſir.

Cependant j'ordonnai qu'on tranſportât dans notre vaiſſeau la cargaiſon de ſa barque, qui étoit fort conſidérable, & la meilleure partie des proviſions, craignant que ce ne fût ce dont nous aurions le plus de beſoin. Pour l'autre vaiſſeau que nous avions pris, comme il appartenoit au roi d'Eſpagne, qui pouvoit bien en ſupporter la perte, je réſolus de le garder. Je rendis à Dom Ramirez ſa barque, & pluſieurs balles de marchandiſes qui ne pouvoient pas nous être d'un grand uſage, mais dont il pouvoit tirer bon parti: je lui aurois même volontiers reſtitué le tout, juſqu'à ſon argent, ſi je n'avois appréhendé de faire crier mon équipage; car, comme je l'ai déjà dit, il me ſembloit que c'étoit un bien mal acquis. Néanmoins, je lui donnai vingt mille réales, ce qui ne montoit pas à la ſomme qui nous devoit revenir à mes

associés & à moi, de cette prise. Il me remercia mille fois de ma bonté; & pour me témoigner sa reconnoissance, il me fit présent d'un très-beau diamant, qu'on ne lui avoit pas pris, m'assurant qu'il regarderoit toujours les Anglois comme de généreux ennemis.

Je fis mettre avec lui sur sa barque tous les Espagnols que nous avions faits prisonniers, leur laissant la liberté de prendre la route qu'ils voudroient, à la réserve des deux qui avoient entrepris la dernière expédition, & qui choisirent de demeurer avec nous. Ils me rendirent mille graces de la manière honnête avec laquelle je les avois traités, protestant que si jamais la fortune conduisoit chez eux quelqu'un de mes compatriotes, ils lui rendroient la pareille avec usure. J'avoue que cela me fit beaucoup de plaisir. Un homme éprouve toujours au dedans de lui une satisfaction secrète, lorsqu'il a fait un acte d'humanité & de générosité; comme, au contraire, s'il est coupable de quelque lâcheté, le remors & la crainte ne manquent guère de s'emparer de son esprit.

Le jour après que nous nous fûmes séparés, j'assemblai tous mes gens sur le pont, & leur ayant fait le récit de l'expédition de l'Espagnol, je leur demandai quelle récompense ils vouloient que je lui donnasse. Ils convinrent aussi

tôt qu'il devoit avoir cinq mille piéces de huit; ſon compagnon cinq cens; & qu'on joindroit le reſte au butin que nous avions fait auparavant; ce qui fut exécuté ſur le champ. L'Eſpagnol me remercia fort poliment en françois, car il avoit appris que j'entendois cette langue. J'avois déjà remarqué en lui beaucoup d'eſprit & de bonne humeur, un grand uſage du monde, & plus de généroſité & de candeur qu'on n'en devoit naturellement attendre d'un homme comme lui, qu'on croyoit être de baſſe extraction. Il paroiſſoit âgé d'environ trente ans, & n'avoit rien des manières empeſées des Eſpagnols, quoiqu'il fût né à Séville. Je lui dis que je comptois qu'il me feroit en peu de mots l'hiſtoire de ſa vie: Il me répondit qu'il tiendroit à honneur de m'obéir, en cela comme en toute autre choſe, mais qu'il me prioit d'attendre qu'il fût un peu plus familier avec moi; car, ajoûta-t-il en ſouriant, mon hiſtoire a quelque choſe de ſi gaillard & de ſi comique, que je la réciterois mal ſi j'entreprenois de le faire à préſent. Ainſi il fallut remettre la partie à une autre fois.

Nous fîmes route au Nord pour aller à Panama, comptant que les priſonniers, que nous avions renvoyés, ne manqueroient pas de répandre le bruit que nous étions retournés à la

mer du Nord. Après quelques heures de navigation, nous découvrîmes un vaisseau qui faisoit voiles du même côté que nous. J'ordonnai à notre prise de lui courir dessus, & avant la nuit elle le prit. C'étoit une barque chargée de suif & de cuirs pour la Conception. Je me repentis de l'avoir attaquée, parce qu'elle se trouva si pesante de voiles, qu'elle ne pouvoit pas nous suivre, & que cependant il n'étoit point à propos de la laisser aller.

Dom Pedro Aquilio (c'étoit le nom de notre rusé Espagnol) me dit qu'il entreprendroit volontiers de vendre avec avantage la barque & la cargaison, si je ne savois que faire des matelots qui la conduisoient, & qui n'étoient en tout que quatre, savoir trois Indiens & un Espagnol. Les Indiens furent bien aises d'entrer à notre service; & cependant nous leur promîmes une demi-portion de tout le butin que nous ferions dans la suite. Pour l'Espagnol, nous résolûmes de le garder jusqu'à ce que nous eussions fini nos cours, & qu'alors nous le relâcherions. Ainsi, comptant sur l'habileté de dom Pedro, je le laissai partir avec la barque, & je lui donnai trois Espagnols pour le seconder dans son dessein, sous la promesse qu'il me fit de revenir le lendemain. Nous n'étions qu'à cinq lieues de la Conception, & nous résolûmes

d'attendre-là ſon retour, demeurant à vue de Mamelles de Biobio ou des mammelles de Biobio, deux rochers qu'on appelle ainſi.

Le jour ſuivant, nous vîmes venir notre homme dans une pirogue, petit vaiſſeau eſpagnol qui n'a qu'une voile. Il m'apportoit un beau préſent de fruits; & il en avoit aſſez, outre cela, pour tout l'équipage. Hé bien! me dit-il, ſerez-vous content de mon marché? Je n'ai pu tirer de notre priſe, que vingt mille pièces de huit. Ce vieux coquin de gouverneur ne m'en a pas voulu donner davantage. Quand il en auroit eu moins, je n'aurois pas laiſſé d'être content de ſon expédition, & de l'en louer. Il m'apprit que le gouverneur de la Conception enlevoit tout le ſuif & & tous les cuirs qu'on apportoit dans cette ville, & obligeoit enſuite ceux qui les détailloient, de les lui acheter au prix qu'il vouloit; de ſorte qu'il s'étoit adreſſé hardiment à lui, & lui avoit vendu la cargaiſon avec la barque. Cependant don Pedro nous conſeilla de croiſer pour découvrir le vaiſſeau la Manille, qu'on attendoit tous les jours, dans l'eſpérance que nous pourrions nous en rendre maîtres. Son avis fut approuvé de chacun, & nous réſolûmes, ſur le champ, de faire du bois & de l'eau pour le voyage. Ainſi nous portâmes le cap ſur Juan

Fernando, où nous arrivâmes le 5 de septembre 1695. Comme c'eſt un jour remarquable pour moi, je m'en ſouviens très-bien; car, du reſte, je ne ſaurois donner un journal ſuivi, ayant perdu mon livre de mémoire par un accident ſingulier. Nous ne demeurâmes que deux jours à faire l'eau & le bois dont nous avions beſoin, & à tuer des chèvres qui ſont là en grande quantité.

Il y a trois îles qui portent le nom de Jean Fernando, qui les a, le premier, découvertes, quoiqu'elles ne ſoient point habitées. On trouve au nord une grande baye capable de contenir cinq cens voiles, & où l'on mouille ſur ſeize braſſes d'eau, fond de ſable. Nous en partîmes avec un vent favorable pour notre deſſein, & nous rangeâmes la côte en tirant au nord. Le premier de janvier, nous n'avions encore rien découvert; & il étoit à craindre que nous n'euſſions manqué notre coup; car le vaiſſeau la Manille arrive ordinairement à Acapulco environ Noël. Cependant nous réſolûmes d'attendre encore vingt jours; & ſi, au bout de ce tems, nous n'en avions aucune nouvelle, de retourner à la mer du nord, en croiſant le long de la côte; &, pour n'être point découverts, nous nous tînmes toujours hors de la vue des terres.

Le sixième de janvier, nous apperçûmes deux vaisseaux, & nous leur donnâmes chasse. Don Pedro nous assura que c'étoit la Manille & un vaisseau de conserve. Nous tînmes sur le champ conseil, où nous résolûmes que la barque attaqueroit la Manille, pendant que notre vaisseau engageroit le combat avec le navire de guerre. Et la raison que don Pedro allégua pour cela, fut que la Manille étoit si pesante de voiles, que la barque pourroit aisément la canonner en flanc d'un & d'autre côté; d'autant plus que n'étant pas, à beaucoup près, si grande, elle seroit à couvert du canon des ennemis, qui ne pouvoient se servir que de celui qu'ils avoient sur le pont le plus élevé. Le vaisseau de guerre voyant que nous leur donnions chasse, serra de voiles pour nous attendre & se préparer au combat, dans la pensée que nous l'attaquerions tous les deux à la fois; mais il se trompa. Notre barque passa outre, sans lui tirer un seul coup; & pour nous, dès que nous pûmes lui présenter le flanc, nous lui envoyâmes une bordée en faisant un grand cri de joie. Il nous la rendit aussitôt; mais nous revînmes à la charge avec tant de vigueur, & nous le serrâmes de si près, qu'il commença à prendre chasse. Nous le poursuivîmes; &, venant à son stribord, nous lui envoyâmes une nouvelle bordée qui abattit

ſon grand mât : de ſorte qu'il amena ſur le champ, & ſe rendit.

La mer étant fort calme, quoiqu'il fît un bon vent frais, je pris la chaloupe, & je fus à bord de ce vaiſſeau avec quarante hommes bien armés. Je leur ordonnai de ſe ſaiſir des matelots, & de les renfermer ſous l'écoutille ; mais je fus fort ſurpris de n'en trouver que ſeize en tout, outre huit qui avoient été tués dans le combat ; &, parmi eux, pas un ſeul homme qui eût l'air d'un Officier. Ils nous dirent que leur Capitaine, avec cent cinquante hommes de ſon équipage, étoit allé à bord de la Manille, dès qu'il nous avoit apperçu le matin, parce que la plupart des matelots de ce navire étoient malades.

A ce récit, nous jugeâmes bien que notre barque avoit beſoin de notre ſecours, n'ayant pas plus de trente-cinq hommes d'équipage : ainſi nous prîmes le parti de couper le gouvernail du vaiſſeau de guerre, & de l'abandonner à la merci des vents, après en avoir pris ſix matelots, qui, voyant que nous étions Anglois, parurent fort diſpoſés à nous ſervir, & auxquels je promis, pour les y engager encore davantage, leur portion du butin, ſi nous réuſſiſſions. Ces ſix matelots étoient des Eſpagnols, vieux chrétiens, comme ils s'appellent, s'eſti-

mant beaucoup pour cela seul, & méprisant les criolles. Nous fîmes force de voiles, & nous eûmes bientôt atteint le vaisseau la Manille; car notre barque l'avoit si chaudement attaqué, qu'il n'avoit pas pu s'éloigner beaucoup, quoiqu'elle eût rencontré une vigoureuse résistance, & quoique ses agrêts fussent fort endommagés, elle n'avoit pourtant pas perdu un homme; elle avoit été obligée seulement de virer pour raccommoder son cordage. Nous avions placé tout notre canon sur un des côtés; &, quand nous fûmes sous la pouppe de ce vaisseau, nous lui en envoyâmes une décharge, & nous mîmes aussitôt à l'autre bord pour recharger. Dans ce moment, j'apperçus un batteau occupé à quelque chose à l'arrière; mais je ne pouvois deviner à quoi. Je me préparois à tailler de la besogne à ceux qui y étoient, & à les empêcher de retourner à bord, quand je vis, à ma grande surprise, que c'étoit notre batteau, & don Pedro dedans, qui, profitant de la fumée de notre décharge, clouoit le gouvernail de la Manille pour l'empêcher de virer. Cela fait, il retourna en toute diligence à bord de la barque, qui avoit alors raccommodé ses cordages; &, avec sa mousquéterie, il empêcha les ennemis de venir, avec leur chaloupe, déclouer le gouvernail, comme

ils se mettoient en devoir de le faire. En même tems nous nous hasardâmes à donner le côté à leur vaisseau, malgré son énorme grandeur, & nous lui envoyâmes une bordée qui fut bientôt suivie d'une seconde, & puis d'une troisième ; de sorte qu'à la fin, il amena le pavillon, & se rendit. J'ordonnai à tous les officiers qui qui y étoient, de venir à bord de notre vaisseau : ce qu'ils firent. Je les reçus fort civilement, & je m'en fus sur le champ visiter la prise. Je fus étonné de sa grandeur prodigieuse ; elle avoit sept ponts ; & la construction en étoit si forte, que notre canon n'avoit point pu la percer de part en part. Cependant j'y trouvai plus de soixante hommes tués au travers des sabords & autres ouvertures. Pour nous, ce qui est surprenant, nous n'eûmes que deux blessés, & pas un homme tué.

Il y avoit à bord de la Manille au-delà de cent malades ; de sorte que ce vaisseau ressembloit à un hôpital. Il étoit fort richement chargé, puisque l'on estimoit sa cargaison plus de 1800000 écus ; nous n'y trouvâmes pourtant que peu d'argent monnoyé, outre la vaisselle du gouverneur de Luçonia une des Iles Philippines, qui retournoit à Mexico, lieu de sa naissance & sa patrie. Quoique ce fût-là la plus riche prise que nous eussions encore faite,

nous en étions presque embarrassés : il étoit impossible, avec le peu de monde que nous avions, de la mener à la mer du nord ou aux Indes orientales ; car nous avions le double plus de prisonniers que de matelots à notre service. Ainsi il fallut chercher, avec dom Pedro, les moyens de remédier à cet inconvénient. Il nous conseilla d'envoyer à Acapulco, & d'y demander la rançon du vaisseau & de l'équipage. Cet expédient nous parut également difficile & dangereux ; mais il soutint qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre ; & que, si nous voulions lui en remettre le soin, il répondoit du succès. Cependant, comme la chose étoit d'une très-grande conséquence, nous le priâmes de nous dire, auparavant, de quelle manière il concevoit qu'elle pût se faire. Je prendrai, me répondit-il, la barque avec le capitaine du vaisseau de guerre, le gouverneur de Luconia, & un ou deux autres des plus apparens de l'équipage espagnol, qui feront savoir le cas à la ville d'Acapulco, mais pas autrement que par lettres ; car je n'en mettrai qu'un à terre, qui sera le porteur de la nouvelle ; &, s'il arrivoit qu'on voulût envoyer des forces contre nous, je ferai si bien, que vous en aurez avis assez à tems pour les éviter ; quoiqu'il n'y ait point de danger de ce côté, parce

que je sais que les Espagnols n'ont aucun vaisseau de guerre à plus de deux cens lieues de là, & que celui que vous leur avez pris, étoit le seul qu'ils eussent pour garder leurs côtes. Nous trouvâmes son projet bon, & nous lui confiâmes le soin de l'exécuter. Ainsi il partit le lendemain avec les personnes dont il nous avoit parlé; &, par l'avis de notre équipage, nous le suivîmes de près, étant bien persuadés, sur le rapport des Espagnols eux-mêmes, qu'il n'y avoit rien à craindre. J'avois fait raccommoder le vaisseau de guerre, & je résolus de le garder & de rendre notre barque; de sorte que, quand nous fûmes à vue de terre, j'en fis transporter tous les effets à bord de ce vaisseau, qui se trouva être un très-bon voilier.

Le jour suivant Dom Pedro revint avec plusieurs marchands & diverses personnes de qualité, pour traiter de la rançon de la prise; & nous convînmes enfin de la restituer, moyennant la somme de 1200000 écus, après en avoir ôté plusieurs bales de riches marchandises. Cette somme devoit nous être payée dans six jours, & nous attendîmes qu'ils fussent écoulés à la même hauteur où nous étions alors, ne me souciant point d'approcher trop de la terre, crainte de quelque accident. Nous renvoyâmes, avec les gens de la ville, tous les

malades & les bleſſés qui étoient à bord de la priſe ; & nous échangeâmes notre barque contre des proviſions, & autres choſes néceſſaires. Au tems marqué, les Eſpagnols nous apportèrent l'argent dont nous étions convenus; & nous leur rendîmes leur vaiſſeau avec ſa cargaiſon. Après cela, nous réſolûmes, d'un commun conſentement, de mettre fin à nos courſes, & de nous retirer dans notre patrie; car nous étions tous, juſqu'au moindre matelot, aſſez riches; cependant nous voulions toucher à Saint-Salvador, ſur la côte du Breſil (après avoir paſſé le détroit de Mágellan), pour y faire quelques proviſions, auſſi bien que pour vendre nos marchandiſes, & pour radouber nos vaiſſeaux.

Nous portâmes donc le cap ſur le détroit de Magellan, & nous fîmes toute la diligence poſſible. Le 3 de Mai, nous découvrîmes ces fameuſes nuées qui ſervent de guide aux matelots: les montagnes voiſines étoient couvertes de neige, & il faiſoit extrêmement froid; mais nous avions eu le ſoin de nous pourvoir de bons habillemens & de liqueurs fortes. Nous mouillâmes au port Famine, appellé autrefois la Baye des Chevaliers; les Hollandois lui donnèrent ce nom dans un voyage qu'ils firent en 1598, avec une flotte de cinq voiles. Comme

ils furent obligés de relâcher dans cette baye, qu'ils y essuyèrent bien des peines, & qu'ils étoient les premiers de leur nation qui eussent pénétré si avant; l'amiral, pour en conserver la mémoire, fit chevaliers six de ses officiers, sous le titre de chevaliers du lion furieux. Le serment qu'ils prêtèrent à cette cérémonie, les engageoit à ne jamais rien faire, ni consentir que l'on fît aucune chose contre leur honneur, ou qui pût préjudicier au voyage qu'ils avoient entrepris; à exposer leur vie pour le service de leur république, & à mettre tout en œuvre pour chasser les espagnols de leurs riches acquisitions dans ce nouveau monde. Ils furent installés sur le rivage; on leur donna une jarretière de couleur de verd de mer, & l'on grava leur nom sur une table de pierre, qu'on éleva exprès pour cela.

Nous vîmes plusieurs habitans de ces côtes, &, quelques sauvages qu'ils soient, ils se laissèrent aisément persuader de venir à bord de nos vaisseaux; mais je ne marquai rien d'extraordinaire dans leur taille, comme l'ont débité certains voyageurs. Le plus grand homme que je pus voir parmi eux, n'avoit pas plus de six pieds de haut. C'est un peuple, sans contredit, fort misérable & fort ignorant, mais simple & sans malice; & je ne doute point que

les contes qu'on a faits ci-devant de leur extrême cruauté, auſſi bien que de leur taille monſtrueuſe, ne ſoient de pures fables.

Après avoir paſſé le détroit de Magellan, nous entrâmes dans la mer du Nord, & inſenſiblement nous nous trouvâmes dans un climat plus chaud. Mais une terrible tempête nous ſurprit, préciſément comme nous étions à vue de l'île de Pepy, & nous jetta vis-à-vis du port de Deſir, ſur le continent; de ſorte que nous crûmes que le plus ſûr pour nous étoit d'y entrer, ce que nous fîmes ſans perdre de tems; & nous y mouillâmes ſur dix-ſept braſſes d'eau. Au ſud de ce port, eſt l'île de Penguin, ainſi appellée, à cauſe de la grande quantité d'oiſeaux de ce nom, qu'on y trouve. Nos matelots y deſcendirent, & en trois heures de tems ils en apportèrent cinq cens, & pluſieurs milliers de leurs œufs, qui nous parurent délicieux. On les appelle Penguins, non pas à cauſe de leur graiſſe, comme quelques auteurs le prétendent; mais à cauſe de leur couleur blanche, mêlée de noir. Ils ſont à-peu-près de la groſſeur d'une oye; ils pèſent de neuf à quatorze livres; & quoiqu'ils vivent principalement de poiſſon, ils n'en ont pas le goût. Leur peau eſt fort épaiſſe, leur bec eſt comme celui des corbeaux, mais pas tout-à-fait ſi crochu;

crochu ; leur cou eſt court & gros, & le reſte de leur corps reſſemble à l'oye, excepté leurs aîles, qui ne ſont compoſées que d'un ſeul tronc, couvert de plumes, dont ils ſe ſervent pour nager. Leurs pieds ſont noirs, comme ceux des cignes ; ils font leurs petits dans des trous de rochers, qui ſont en ſi grand nombre, qu'on court riſque d'y tomber à tout moment, ſi l'on n'y prend garde. Quand ils ſe promènent ſur le rivage, ils ſe dreſſent extrêmement & baiſſent leurs aîles, de ſorte qu'ils reſſemblent dans cette poſture à de petits pigmées. Nous ne demeurâmes là que deux jours, & nous fîmes route pour Rio Janeiro, ou la rivière de Janvier, dans le deſſein de toucher premièrement à Saint-Sébaſtien, & puis à Saint-Salvador, au cas que nous ne trouvaſſions pas à nous y accommoder. Quand nous y fûmes arrivés, les Portugais ne voulurent point nous laiſſer entrer dans la baie, & nous tirèrent pluſieurs coups de canon de leurs forts, pour nous obliger à paſſer outre. Nous ne pouvions pas comprendre quelle en étoit la raiſon ; cependant nous ne jugeâmes pas à propos de nous en informer, & nous continuâmes notre route pour Saint-Salvador. Au bout de vingt-un jours, nous découvrîmes Praya de Zumba, qui eſt un endroit qu'on reconnoît fort aiſément, au grand

nombre de taches blanches qu'il y a, & qui paroiſſent de loin, comme du linge qu'on auroit étendu pour blanchir, ou pour ſecher.

Nous paſſâmes devant le fort Saint-Antoine, & nous le ſaluâmes d'onze coups de canon, qu'il nous rendit coup pour coup; après quoi nous fûmes jetter l'ancre à une demi-lieue de la ville, que nous ſaluâmes auſſi d'onze coups; mais elle ne nous en rendit que ſept. Par l'avis de nos officiers, nous donnâmes à chaque matelot mille pièces de huit, pour leur portion du butin que nous avions fait; ce qui les réjouit tous extrêmement. Le lendemain je fus faire la révérence au Gouverneur de Saint-Salvador, & lui demander ſa protection. Il me reçut fort honnêtement, & me retint même à dîner avec lui. Le repas fut très-magnifique, & accompagné d'une excellente muſique. Après le dîner, je lui offris les préſens que nous étions convenus de lui faire, & il les accepta avec beaucoup de civilité; mais quand je lui demandai la permiſſion de vendre nos marchandiſes, dans la ville, il me la refuſa tout net; me diſant que tout commerce avec les étrangers étoit défendu, par les ordres exprès du roi de Portugal. Il voulut même me rendre mon préſent; mais je le preſſai ſi fort de le garder, qu'à la fin il le fit, & me dit en françois, qu'en

faveur de ma générosité, il passoit par-dessus toute sorte de considérations & m'accordoit ma demande. Sur le champ il envoya chercher quelques-uns des principaux marchands de la ville; &, après leur avoir parlé en particulier, il revint à moi & me dit, que ces messieurs-là vouloient aller à bord de nos vaisseaux examiner nos marchandises, & que si nous pouvions nous accorder pour le prix, il me répondoit du paiement. Il y en avoit un entr'eux qui me parut plus affable & plus franc, que les Portugais ne le sont généralement; quoiqu'à Saint-Salvador, la plupart affectent les manières françoises. Nous eûmes bientôt fait marché, & l'homme, dont je viens de parler, m'invita fort obligeamment à souper chez lui ce soir là, ce que je ne crus point devoir lui refuser; ainsi je le suivis, accompagné seulement de mes deux Indiens, qui parloient déja assez bien l'anglois.

Quand nous fûmes arrivés à sa maison, qui étoit très-belle, il nous conduisit à un joli pavillon qu'il y avoit au bout du jardin, où il me dit que nous devions souper. Et pour vous convaincre, ajouta-t-il, que vous êtes le bien venu, ma femme & ma fille vous tiendront compagnie; ce qui est, comme vous le savez, une chose fort extraordinaire parmi nous. Mais

j'ai été en Angleterre & en France, & je trouve que les femmes n'en ſont pas moins ſages, pour avoir leur liberté. Je lui dis que j'étois perſuadé que la contrainte ne faiſoit qu'enflammer leurs deſirs, & que les rendre plus ingénieuſes à trouver les moyens de les ſatisfaire. Je ſuis de votre ſentiment, me répliqua-t-il; c'eſt pourquoi je laiſſe à ma femme & à ma fille toute la liberté qu'elles peuvent ſouhaiter, & juſqu'ici je n'ai point de raiſon de m'en plaindre. Un moment après, elles vinrent nous joindre. Je les trouvai toutes deux fort belles & même fort blondes, malgré la chaleur du climat. La mère paroiſſoit âgée d'environ 35 ans, & la fille d'environ 16. Comme elles parloient très-bon françois, nous eûmes bien-tôt lié converſation; j'y fournis de mon mieux, & quelques momens ſuffirent pour me convaincre qu'elles avoient beaucoup d'eſprit. Je leur en fis compliment, & je leur dis que j'étois tout extaſié de trouver des dames ſi accomplies dans un pays ſi éloigné.

Après le ſouper, le marchand, qui s'appelloit dom Jacques, me dit que c'étoit ſa coutume de retenir à coucher ceux qu'il invitoit à ſouper, & qu'il eſpéroit que je ne me ferois point prier pour cela. Je lui répondis que j'acceptois ſon offre avec d'autant plus de plaiſir,

qu'elle me fourniroit l'occaſion de jouir plus long-tems de ſa bonne compagnie & de celle de ces dames. Ainſi, après avoir fait un tour ou deux de jardin, nous nous retirâmes chacun dans notre appartement. Le lendemain matin nous bûmes le chocolat tous enſemble, & j'invitai dom Jacques, avec ſa femme & ſa fille, à dîner le jour ſuivant ſur notre bord; ce qu'il me promit. Enſuite je pris congé de mes hôtes; mais comme il faiſoit fort chaud, l'on m'avoit préparé un palanquin de ſoie, qui eſt une eſpèce de machine où lon ſe met, faite à-peu-près comme un branle, couvert d'un dais ou d'un ciel quarré, & porté par deux noirs, qui ont chacun une pièce de bois pour la ſoutenir d'eſpace en eſpace, pendant qu'ils reprennent haleine. On ne ſe ſert point d'autre voiture, pour aller d'un lieu à l'autre, à Saint-Salvador, à cauſe de l'inégalité, & de la roideur du terrein ſur lequel cette ville eſt bâtie.

Je me préparai à recevoir ma compagnie le lendemain, auſſi bien qu'il m'étoit poſſible. Elle me tint parole, & dès qu'elle fut arrivée à bord, nous nous mîmes à table. Dom Jacques, ſa femme & ſa fille furent agréablement ſurpris de la variété des plats qu'on ſervit, & qui étoient accommodés à la manière an-

gloiſe ; &, pour augmenter le plaiſir de la fête, je leur donnai la muſique, dont ils furent charmés. Nous bûmes à diverſes fois les ſantés des rois d'Angleterre & de Portugal, au bruit du canon de notre vaiſſeau. Et quand la compagnie voulut ſe retirer, je fis à la mère & à la fille un préſent de quelques étoffes de ſoie. Dom Jaques s'en apperçut, & me dit fort agréablement : monſieur, cela n'eſt point juſte, nous ne vous payâmes pas hier pour le plaiſir de votre compagnie, & cependant je crois qu'elle valoit bien la nôtre, du moins pour ce qui me regarde ; car à l'égard de ces dames, je n'en dirai rien, elles peuvent répondre pour elles-mêmes. Ce compliment m'en attira d'autres, de la part de ces deux aimables perſonnes ; mais comme je ne ſuis pas grand amateur de ces ſortes de civilités, je les oublie facilement.

Un jour ou deux enſuite, dom Jacques vint à bord, & me dit que mon argent pour les marchandiſes que j'avois vendues étoit prêt ; mais que je ne l'aurois point, que je ne fuſſe le recevoir moi-même. Ainſi j'allai chez lui où je ſoupai, comme la première fois, avec ſa femme & ſa fille, & où je couchai. Le lendemain il me dit, en le quittant, qu'il verroit bientôt ſi quelqu'autre choſe que l'argent, pou-

voit m'engager à le revenir voir. Je lui répondis que, pour l'en convaincre, je viendrois dîner avec lui le jour ſuivant; ce que je fis. Après le repas, je lui témoignai l'envie que j'avois de voir la ville. Auſſi-tôt il ſe mit en devoir de ſatisfaire ma curioſité, & ayant donné ordre qu'on tînt prêts deux palanquins pour nous porter, nous partîmes.

Saint Salvador, capitale du Bréſil, eſt ſituée ſur la baye de Tous les Saints, environ le 12e degré 45 minutes de latitude méridionale. Elle eſt diviſée en deux villes, la haute & la baſſe.

Les rues en ſont droites, & aſſez larges; la plupart fort roides; & l'on y charge & décharge en très-peu de tems les vaiſſeaux, par le moyen de certaines machines faites exprès. Elle appartenoit autrefois aux Eſpagnols, mais les Hollandois la leur prirent en 1624, & la fortifièrent aſſez bien: cependant les Eſpagnols trouvèrent le moyen de la reprendre l'année ſuivante. On n'a pas pu me dire préciſément combien il y a que les Portugais en ſont en poſſeſſion: tous ceux à qui je m'en ſuis informé, conviennent qu'il y a plus de 50 ans. Ils en ont fait une place régulière, & très-forte; car elle a cinq forts, outre la citadelle, & elle eſt bien pourvue de canon & d'autres munitions de guerre, & d'armes pour dix mille

hommes. C'eſt la réſidence ordinaire des vice-rois du Bréſil ; lorſque j'y étois, il n'y en avoit point, mais on en attendoit un tous les jours. La cathédrale eſt un magnifique bâtiment, richement orné, & peint à la moderne. L'égliſe des jéſuites ne lui cède point en magnificence, étant toute bâtie de marbre d'Europe ; il y a auſſi de très-belles orgues, dont les tuyaux ſont dorés. On compte encore dans Saint-Salvador vingt autres égliſes aſſez conſidérables, outre pluſieurs couvens.

Cette ville eſt auſſi le ſiège d'un évêque qui y a un très-beau palais ; &, pour ce qui eſt des religieux, je n'en ai jamais tant vu en aucun endroit, pour la grandeur du lieu, comme bénédictins, franciſcains, carmes, auguſtins, capucins, dominicains, & autres moines déchauſſés. A propos de déchauſſés, je ne dois pas oublier de dire que la plupart des gens, ſurtout parmi le petit peuple, n'y portent point de bas. Il y a auſſi trois couvens de religieuſes, bien remplis de nonnes qu'on ne voit jamais ; ce qui eſt commun à preſque toutes les autres femmes, à la réſerve des filles publiques & des eſclaves noires ; car les Portugais tiennent leurs femmes & leurs filles ſous la clef, avec autant de ſoin que leur argent ; & ils ne voudroient pas que perſonne ne les vît qu'eux-mêmes. Je

dois pourtant en excepter mon ami don Jacques ce qui eſt d'autant plus extraordinaire en lui.

Saint Salvador fait un grand commerce en Guinée & en d'autres pays, & paſſe pour une des plus riches villes qui ſoient ſous la domination du Portugal. Suivant un calcul modéré, il peut y avoir vingt mille blancs (je devrois dire Portugais, car ils ne ſont pas des plus blancs), & environ le triple d'eſclaves noirs. Don Jacques me fit employer cinq jours à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, & me retint, tout ce tems-là, chez lui, ſans me laiſſer aller une ſeule fois à bord. Nous y paſsâmes une partie du tems à jouer à l'ombre, qui eſt fort en vogue parmi les Eſpagnols & les Portugais, & qui a été inventé par les premiers, à ce qu'on dit, pour prévenir tous les inconvéniens des tête-à-tête, que les jeux qu'on peut jouer à deux, favoriſent. Mais hélas! je crains bien que les femmes qui veulent en profiter, n'y aient plutôt gagné que perdu.

Cependant nos affaires étant finies, & toutes nos proviſions faites, il fallut ſe préparer à partir. Don Jaques me témoigna qu'il étoit fort fâché de me perdre; & certes, je ne le quittai point ſans regret; car ſes honnêtetés & la douceur de ſa converſation m'avoient fait inſenſiblement concevoir pour lui beaucoup d'amitié.

Je fus prendre congé du gouverneur, qui me fit préſent de confitures de l'Amérique, & qui me pria de dîner avec lui : ce que je ne pouvois honnêtement lui refuſer. Après le dîné, don Jacques me preſſa, d'une manière ſi obligeante, de vouloir ſouper, pour la dernière fois, avec lui, que je ne pus m'en défendre ; mais je lui dis que ce ſeroit à condition qu'il ne me retiendroit point à coucher, ſelon ſa coutume : ce qu'il me promit. J'envoyai un de mes Indiens à bord, donner ordre qu'on vînt me prendre à terre, avec le bateau, à dix heures du ſoir.

Quand l'heure fut venue, je pris congé de don Jacques & de ſa famille, après l'avoir comme forcé d'accepter une montre d'or, & avoir fait préſent à ſa femme & à ſa fille d'une bague à diamant, que le gouverneur de Luconia m'avoit donnée, en reconnoiſſance de ce que je lui avois rendu ſa vaiſſelle & ſes joyaux, lorſque nous prîmes le vaiſſeau l'Acapulco dans la mer du ſud. Eh bien, dit don Jaques, je vois que vous voulez payer, en dépit de moi, ce que vous avez bu & mangé dans ma maiſon ; mais j'aurai ma revanche. Cependant la mère & la fille ne purent s'empêcher de répandre des larmes en me voyant partir. J'avoue que j'en fus ſenſiblement touché ; & cela me rappellant l'idée de ma chère femme, répandit ſur mon

viſage un air ſi mélancolique, que don Jaques ne douta point que ce ne fût le chagrin que j'avois de les quitter. Je vois, me dit-il, que l'amitié, comme l'amour, peut ſe contracter en peu de jours, ſur-tout lorſqu'il y a correſpondance de ſentimens. Je fus charmé qu'il le prît de cette manière, & je n'eus garde de l'en déſabuſer.

Nous convînmes d'entretenir enſemble un commerce de lettres & d'autres choſes, & je m'engageai à lui envoyer quelques marchandiſes d'Europe, ſi Dieu me faiſoit la grace d'y arriver ſain & ſauf. Enfin je lui dis adieu, quelque violence que je me fiſſe pour cela, le tems de me retirer étant déjà paſſé. Il m'embraſſa tendrement; me parut ſi affligé, que je ne pus m'empêcher de l'être à mon tour par une eſpèce de ſympathie. Il voulut même me ſuivre, ſans penſer à ce qu'il faiſoit; mais j'ordonnai à ſes domeſtiques, que j'avois largement récompenſés de la peine que je pouvois leur avoir donnée, de fermer la porte après moi.

Je pris le chemin du port, marchant avec une eſpèce de précipitation, quoiqu'enſéveli dans une profonde rêverie; mais un de mes Indiens m'en tira bientôt, en me criant de prendre garde à moi. Je me retournai, & je vis quatre Portugais qui nous pourſuivoient.

Sur le champ, je mis l'épée à la main, & je m'enveloppai le bras de mon manteau, pour mieux parer les coups qu'on me porteroit. Ils m'attaquèrent tous quatre à la fois; mais mes Indiens, à qui j'avois ordonné de porter des épées lorſqu'ils me ſuivroient à terre, tombèrent ſur eux, & en étendirent, dans un moment, deux ſur la place. Je vins à bout d'en expédier un troiſième, non ſans recevoir pluſieurs bleſſures; & le quatrième ſe voyant ſeul, prit la fuite. Mais mes gens, qui étoient vîtes comme des daims, l'atteignirent bientôt; &, l'empoignant par les cheveux, ils le traînoient dans la boue pour me l'amener, tandis que le coquin crioit, de toute ſa force, *miſericordia! miſericordia!* Au bruit que nous faiſions, les matelots qui m'étoient venus chercher, & qui m'attendoient dans mon bateau, accoururent, armés de piſtolets & de coutelas, craignant qu'il ne me fût arrivé quelque choſe; & la garde de la ville étant arrivée en même tems, & voyant mes Indiens qui traînoient un Portugais, tomba ſur nous. Mais mes matelots & mes valets la chargèrent ſi vigoureuſement, qu'ils la mirent en fuite, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuſe. Cela ne nous ſervit pourtant pas de grand'choſe, car toute la garniſon, avertie du déſordre, ſurvint dans ce moment.

J'ordonnai alors à mes gens de ſe rendre ſans plus de réſiſtance, ne doutant point qu'on ne nous relâchât bientôt, puiſque nous étions innocens.

Cependant don Jacques entendant le chamaillis, ſe fit accompagner de ſes domeſtiques dans l'endroit où nous étions. Il arriva fort à propos, car les Portugais commençoient à nous maltraiter. Quand il vit mon état, & que je lui eus conté de quelle manière la choſe s'étoit paſſée, il en fut fort affligé, & ne négligea rien pour engager la garniſon à nous laiſſer aller. Dans ces entrefaites, il vint un gentilhomme de la part du gouverneur, qui nous ordonna de le ſuivre. Auſſi tôt je me mis en devoir de lui obéir, accompagné de don Jacques; mais je perdois tant de ſang par les bleſſures que j'avois reçues, qu'on fut obligé de me porter à la maiſon de ce généreux ami, & d'envoyer ſur le champ chercher un chirurgien. Heureuſement il n'y avoit pas à craindre pour ma vie, mais j'étois dans une foibleſſe extrême par les efforts que j'avois faits, & par la grande quantité de ſang que j'avois perdue.

Don Jacques s'en fut chez le gouverneur, & l'informa de toute l'affaire & de l'état où je me trouvois. Mais le gouverneur n'étant pas encore pleinement convaincu de mon inno-

proteſtâmes tous deux aux juges, que ce n'étoit qu'une pure imagination de ce gentilhomme, cauſée par ſa ſeule jalouſie, ce qu'ils crurent aiſément; de ſorte qu'ils me renvoyèrent abſous.

Le gouverneur me fit en particulier mille honnêtetés, me diſant qu'il étoit très-fâché que cette affaire m'eût cauſé tant d'embarras & privé du repos dont j'avois beſoin. Je le remerciai de ſa bonté, & je l'aſſurai que je n'étois pas moins fâché d'être la cauſe, quoiqu'innocente, d'un ſi fâcheux accident dans un pays où j'avois été ſi bien reçu. Don Jacques me pria de retourner chez lui, & d'y demeurer juſqu'à ce que mes bleſſures fuſſent guéries: mais le gouverneur nous tirant à part, lui dit, en françois: je ſais que c'eſt l'amitié que vous avez pour le capitaine (parlant de moi), qui vous fait ſouhaiter de l'avoir chez vous; cependant ſi j'avois un conſeil à lui donner, ce ſeroit d'aller de ce pas à bord de ſon vaiſſeau; car, quoiqu'il ſoit dans le fond très-innocent, je crains que quelques-uns des amis ou des parens du défunt, qui ſont en grand nombre, ne cherchent les moyens de lui ôter la vie ſans avoir aucun égard à la juſtice. En effet, la plupart des Portugais ſont jaloux, méchans, vindicatifs, & ſe mettent fort rarement en peine

peine de ſuivre envers les autres les règles les plus communes de l'équité.

Je remerciai le gouverneur de ſon bon avis, que don Jacques ne put s'empêcher d'approuver, malgré l'envie qu'il avoit de me mener chez lui. Ainſi, je me fis porter ſur le champ à bord : & comme il faiſoit grand jour, le gouverneur m'offrit obligeamment de m'accompagner avec ſa garde ; mais je le priai de ne point ſe donner cette peine, d'autant plus qu'il n'y avoit rien à craindre. Pour don Jacques, je ne pus l'empêcher de me ſuivre, & même de venir juſqu'au vaiſſeau. En chemin il me dit qu'il penſoit à aller demeurer en Angleterre, qu'il avoit aſſez de bien, & qu'ainſi il vouloit dans deux ou trois ans ſe retirer du commerce, pour vivre tranquillement le reſte de ſes jours. Il me pria de lui écrire dès que je ſerois arrivé en Europe, & de lui apprendre le lieu que j'aurois choiſi dans ma patrie pour mon ſéjour ordinaire, m'aſſurant qu'il y viendroit, quand ce ne ſeroit que pour le plaiſir de me voir. Je le remerciai d'une ſi grande marque d'amitié ; & après nous être embraſſés tendrement, nous nous quittâmes les larmes aux yeux.

A peine étoit-il parti, que le vent étant favorable, nous levâmes l'ancre, & nous ſortîmes de la baye. Lorſque nous fûmes en pleine mer,

ov m'apporta une lettre écrite en françois, dont voici le contenu.

Monsieur,

» J'ai voulu vous éprouver avant que de me » livrer à vous, comme à un intime ami; & je » suis maintenant si convaincu de la droiture de » votre cœur, & de la sincérité de vos dis- » cours, que je n'hésite point à vous confier un » secret qui intéresse particulièrement mon re- » pos. Avant que de me marier, j'ai eu une in- » trigue d'amour qui a produit le porteur de » cette lettre. J'ai trouvé le moyen, jusqu'à pré- » sent, de le cacher à ma famille; mais la per- » sonne à qui j'avois confié le soin de son édu- » cation & ce secret, étant morte, j'ai craint » qu'on ne découvrît bientôt toute l'affaire, s'il » demeuroit plus long-tems dans cette ville: » ainsi, comptant sur la bonté de votre cœur, » & sur votre amitié, je vous l'envoye avec » une somme suffisante pour fournir aux frais » de son éducation, que je souhaite qui soit for- » table au bien qu'il est en mon pouvoir de lui » donner; & je vous supplie de le prendre avec » vous, & de l'honorer de votre bienveillance. » Je vous en aurai une obligation éternelle; & » je m'estimerai fort heureux si je puis jamais » vous en donner des preuves. En attendant, je

» vous conjure de me croire le plus sincère de
» vos amis & de vos serviteurs,

» JACQUES DE RAMIRES ».

Il faut que j'avoue que cette lettre me surprit extrêmement, & que je ne pouvois m'imaginer quelles raisons avoit eu don Jacques pour me cacher jusques-là cette affaire. J'ordonnai qu'on fît venir le jeune homme ; & aussi-tôt je vis entrer dans ma chambre un des plus beaux garçons que j'eusse jamais vus. Il paroissoit âgé d'environ quinze ans ; il avoit de longs cheveux blonds, qui tomboient à grosses boucles sur ses épaules ; & tous les traits de son visage étoient si réguliers & si agréables, que je fus un moment en admiration. A la fin je le pris par la main, & je l'embrassai, l'assurant qu'en considération de son père, il me seroit désormais aussi cher que mon propre fils. Je lui dis cela en Anglois ; & comme je vis qu'il ne me répondoit rien, je le lui répétai en François, m'imaginant bien qu'il ne m'avoit pas entendu. Il me remercia très-humblement, me disant qu'il ne doutoit point que je ne le traitasse avec bonté, & qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour s'en rendre digne.

Un moment après il me remit une cassette pleine de joyaux, pour la valeur de cinq mille

piſtoles, & une petite boîte où il y avoit mille moidores (1). Je l'aſſurai que j'en aurois autant de ſoin que ſi elle m'appartenoit: cela eſt deſtiné, me dit-il, pour fournir à mon entretien & aux frais de mon éducation. Enſuite il fit apporter une autre boîte, & l'ayant ouverte, il me pria d'accepter ce qu'elle renfermoit, comme un préſent que ſon père me faiſoit. Quand je l'examinai, j'y trouvai ſix grands plats d'argent, & trois douzaines d'aſſiettes du même métal; une douzaine de couteaux, de fourchettes & de cuillers d'or, & une demi-douzaine de plats pour mettre des confitures, auſſi d'or. Cette boîte étoit accompagnée d'une autre beaucoup plus grande, où il y avoit toute ſorte de conſerves & de cordiaux; & j'appris que don Jacques avoit, outre cela, fait un petit préſent à chaque officier du vaiſſeau, & donné aſſez de viande fraîche & de boiſſon pour régaler les matelots pendant toute une ſemaine. Je fus ſurpris de cet excès de généroſité; car le préſent qu'il me fit étoit aſſurément digne d'un prince; & je crus qu'il étoit de mon devoir de témoigner toute l'affection poſſible au fils d'un ſi bon père. Ainſi, j'ordonnai qu'on mît dans ma chambre

(1) C'eſt une monnoie d'or de Portugal, qui vaut environ ſix écus.

un petit lit-de-camp pour lui, voulant l'avoir toujours auprès de moi : & certes, toutes ses manières étoient si engageantes, que je me sentis bientôt autant de tendresse pour lui que s'il eût été mon propre enfant. Comme il me dit qu'il savoit un peu de chirurgie, je voulus qu'il prît soin de mes blessures : à la vérité elles n'étoient pas dangereuses, & j'avois d'ailleurs à bord un très-bon chirurgien, qui lui fournit tout ce qu'il lui falloit, & qui eut toujours l'œil sur la manière dont il me panſoit. Il s'en acquitta fort bien pour un jeune homme de ſon âge ; & en peu de tems je fus tout-à-fait guéri. J'aurois voulu qu'il fût allé quelquefois ſur le tillac pour prendre l'air, & un peu de récréation ; mais il me dit qu'il aimoit mieux s'occuper à lire dans la chambre où il avoit des livres françois, & où j'en avois auſſi, dont il pouvoit faire uſage comme des ſiens ; entr'autres, une grammaire, & un dictionnaire françois & anglois, que j'avois achetés par occaſion à Saint-Salvador, & qui lui faiſoient beaucoup de plaiſir, parce qu'il avoit grande envie d'apprendre l'anglois. Je lui donnai, à cet égard, tous les ſecours dont j'étois capable ; & en échange il m'apprit le portugais ; de ſorte qu'en peu de tems nous pûmes nous entretenir dans l'une & l'autre langue.

Nous avions réſolu d'aller en droiture à l'île

de Tercère, la principale des Açores ; & après cinquante jours de navigation, nous découvrîmes la pointe d'une de ces îles, qu'on appelle Pic à cauſe de la montagne qui eſt fort haute. Cette pointe eſt faite en forme de pyramide, & l'on peut la découvrir d'auſſi loin que le pic de Teneriffe ; car nous en étions alors à trente lieues, & cependant nous pouvions la voir diſtinctement. Deux jours enſuite nous côtoyâmes l'île de Saint-Michel. Nous fûmes ravis de nous voir enfin entrés dans cette partie du monde qu'on appelle Europe, où nous avions preſque tous été élevés, & que nous pouvions, par cette raiſon, regarder comme notre commune patrie : mais ce qui nous faiſoit encore plus de plaiſir, c'eſt que nous avions tous fait notre fortune, & que nous l'emportions avec nous.

Le 19 d'août 1696, nous jettâmes l'ancre dans la baye d'Angra, capitale de l'île de Tercère, & par conſéquent de toutes les Açores. Je ne dirai rien de ce port, ſinon qu'il eſt aſſez mauvais, & qu'on n'y eſt point en ſûreté dans la tempête. Auſſi ne nous y arrêtâmes-nous qu'autant de tems qu'il nous en falloit pour faire de l'eau, & pour acheter de nouvelles proviſions. La ville eſt ſituée au fond de la baie, & au pied d'une montagne qu'on appelle monto de Braſil, ou la montagne de Breſil, je ne ſais pour quelle

raiſon. Elle eſt très-bien fortifiée, ayant deux bons châteaux, & outre cela huit batteries où il y a des canons de trente livres de balle : mais la garniſon en eſt très-mauvaiſe ; car elle n'étoit compoſée, quand nous y paſſâmes, que de deux cens hommes, ſi mal entretenus, qu'il y avoit trois ans qu'on ne les avoit habillés. Cette ville eſt fort agréable ; un petit ruiſſeau, qui a pluſieurs milles de cours, la traverſe d'un bout à l'autre, ce qui contribue beaucoup à ſa propreté & à la commodité des habitans ; & il y a auſſi, dans tous les quartiers, des fontaines publiques, dont l'eau eſt excellente. C'eſt delà que viennent les plus beaux ſerins de Canarie ; car quoiqu'ils ſoient plus petits que ceux qu'on apporte des Canaries mêmes, ils les ſurpaſſent de beaucoup par la beauté de leur chant. L'argent eſt fort rare dans cet endroit, & par conſéquent on y a tout à bon marché. J'y achetai pour deux mois de proviſion de biſcuit, à beaucoup meilleur compte que je n'aurois pu faire dans aucun port d'Europe. La principale marchandiſe des habitans c'eſt le bled, qu'ils envoyent en Portugal ; le commerce qu'ils font d'ailleurs eſt ſi peu de choſe, que je crois que le roi de Portugal n'en retire pas grand profit.

J'avois fait aſſez de progrès dans la langue Portugaiſe pour pouvoir la parler; ce qui m'ou-

vrit un chemin à l'Eſpagnole, dont j'appris auſſi quelque choſe avec le ſecours de don Pedro, qui, de ſon côté, s'étoit ſi bien appliqué à l'Anglois, qu'il le parloit coulamment. Nous fîmes connoiſſance dans la ville avec un père Cordelier, qui nous fit voir les égliſes, & les autres choſes remarquables. La cathédrale eſt un très-beau bâtiment, bien peint, qui porte le nom de Saint-Salvador, qui, de même que celui de Saint-Antoine, eſt fort commun parmi les Portugais. Il y a vingt autres égliſes, outre la cathédrale, & huit couvens, dont quatre ont des chapelles magnifiquement ornées. Quand nous eûmes fait toutes nos proviſions, nous mîmes à la voile dans le deſſein de ne toucher nulle part juſqu'au détroit de Gibraltar; & comme il ne nous arriva rien de ſingulier dans notre voyage, je vais, pour divertir le lecteur, lui donner l'hiſtoire de mon compagnon de fortune dom Pedro Aquilio, telle qu'il nous la récita lui-même.

Hiſtoire de don Pedro Aquilio.

MON père, qui demeuroit en France dans le tems que les troubles du royaume commencèrent par la méſintelligence entre le roi & le parlement, ſe trouva engagé dans les intérêts du cardinal de Retz, en épouſant une de ſes nièces, qui lui apporta de grands biens. Il eut part à la plus grande partie des affaires ſecrètes de ce tems-là ; & s'en étant un peu trop mêlé pour ſon repos, il fut contraint de ſe retirer en Eſpagne, ſa patrie. Prévoyant ce qui arriveroit, il vendit le bien qu'il avoit en France ; il fit partir ma mère pour Séville, lieu de ſa naiſſance, & il la ſuivit de près. Le roi d'Eſpagne, qui l'eſtimoit beaucoup, lui donna pluſieurs emplois honorables & lucratifs ; & lorſque je naquis, il étoit la première perſonne de la ville. Le long ſéjour qu'il avoit fait en France lui avoit fait contracter les manières des François ; & les formalités des Eſpagnols lui paroiſſoient auſſi étranges que s'il fût né dans tout autre pays. Il eut pluſieurs enfans, mais aucun ne vécut que moi. Quand j'eus atteint l'âge où les préjugés de l'éducation commencent à être à craindre, il m'envoya à Paris au collége des Quatre-Nations,

pour y achever mes études. La première chose que j'y appris, fut de me défaire des manières Eſpagnoles, & j'en vins d'autant plus aiſément à bout, qu'elles n'avoient pas fait de profondes impreſſions ſur mon eſprit, parce que j'avois remarqué que mon père ne les aimoit point. J'eus bientôt lié amitié avec pluſieurs jeunes ſeigneurs François de mon âge; car l'égalité de l'âge eſt le premier pas à l'amitié.

Quand j'eus quinze ans accomplis, je commençai à penſer à une maîtreſſe, pour achever mes études dans les règles. Et comme je vis que c'étoit la coutume parmi mes compagnons de ſe ſupplanter l'un l'autre en fait d'amour ſans animoſité, je m'y pris ſi bien, qu'il n'y eut pas une de leurs donſelles dont je ne gagnaſſe les bonnes graces en peu de tems. Cela donna lieu à quantité de complots & de ſtratagêmes pour me débuſquer: mais ils ne purent en venir à bout, parce que les belles aimoient les préſens, & que je leur en faiſois plus que les autres. Nous recevions, tous les quartiers, une certaine ſomme fixe, pour nos menus plaiſirs. Un jour qu'on nous avoit payés, j'engageai tous mes compagnons dans le jeu, & j'eus le bonheur de leur gagner juſqu'au dernier ſou. Ils parurent un peu chagrins de ſe voir ainſi enlever leurs maîtreſſes, & leur argent; & j'eus beau dire,

pour les consoler, que, comme j'étois chargé des belles, j'avois par-là même plus besoin d'espèces qu'eux, cela ne les contenta point, & ils me supplièrent instamment de leur prêter la moitié de ce qu'ils avoient perdu, avec promesse de me le rendre le quartier suivant: ce que je fis; après quoi nous nous remîmes à jouer. Mais la fortune m'abandonna, & je perdis, en peu de tems, tout ce que j'avois gagné, & mon propre argent. Le bonheur en voulut à l'un de la compagnie qui nous dépouilla tous, & qui nous refusa ensuite, tout à plat, de nous prêter un sou. Cela nous mit de fort mauvaise humeur; & le drôle s'en appercevant, fut se renfermer dans sa chambre, pour éviter nos importunités. Il est aisé de juger de la consternation où il nous laissa, n'ayant pas un denier en poche; &, ce qui nous mortifioit le plus, c'est que les fêtes approchoient, tems où nous avions coutume d'aller battre l'estrade. Celui qui avoit gagné notre argent, étoit le dernier que nous avions admis dans notre société; & quoiqu'il n'y eût pas longtems, nous commencions à nous lasser de lui, autant à cause de sa mauvaise humeur, que de sa poltronnerie. A la fin, pour nous venger, je m'avisai d'un expédient que tous mes compagnons approuvèrent. Quand les fêtes furent

venues, nous lui dîmes que nous voulions aller nous divertir à la campagne, & que nous avions trouvé de l'argent pour cela; mais, comme il n'étoit pas homme à nous en croire ſur notre parole, il nous déclara qu'il n'iroit point avec nous, ſi nous ne lui produiſions chacun une certaine ſomme. C'étoit-là la grande difficulté; car nous n'avions pas le ſou, ni ne ſavions où en trouver: je dis notre embarras à mon valet, qui étoit un maître gonnin, & qui m'offrit auſſi-tôt dix louis d'or qu'il avoit; heureuſement que je lui avois payé ſes gages avant que de jouer. J'acceptai ſon offre avec beaucoup de plaiſir, & je courus montrer les dix louis à notre taquin; après quoi je les donnai à mes compagnons, qui allèrent, chacun à leur tour, en faire autant. C'eſt fort bien, dit-il, ne ſe doutant point de la ſupercherie, ſoixante louis d'or feront notre affaire (car nous étions fix, en l'y comprenant); mais qui aura la bourſe? Nous n'avions garde de l'en charger, quelque envie qu'il en eût; ainſi voyant notre réſolution, plutôt que de s'en fier à nous, il propoſa qu'on en remît le ſoin à mon valet. Nous n'eûmes pas de peine à y conſentir; & le drôle, pour en impoſer à notre compagnon, ne manqua point, en conſéquence, d'écrire ſur ſon livre de poche,

qu'il lui montra, tant d'argent en banque reçu de tels & de tels, quoiqu'il n'eût en tout que vingt louis d'or.

Cela fait, nous prîmes des chevaux, & nous nous en fûmes à six lieues de Paris, à l'endroit où nous avions résolu d'exécuter notre projet. Nous devions payer tous les soirs la dépense que nous aurions faite pendant le jour, & la coucher ensuite par écrit dans le livre de mon valet. Mais quand nous voulûmes l'appeller, la nuit même que nous arrivâmes, il ne se trouva point, selon les instructions que nous lui avions données en particulier. On fit toutes les perquisitions possibles, mais inutilement; ainsi nous conclûmes unanimement qu'il avoit pris cette occasion de nous voler, & qu'il s'étoit enfui avec notre argent. Nous priâmes notre taquin de payer pour tous, lui disant que nous le lui rendrions, & qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de nous tirer d'affaire : mais il nous protesta qu'il n'avoit pas deux écus en poche : ce que nous savions fort bien; car il avoit cousu tout son argent dans sa veste. Puisque cela se rencontre
a si mal, dis-je alors, ne faisons pas connoître aux gens de la maison, que nous sommes à sec; allons nous coucher, &, demain matin, nous consulterons ensemble sur les moyens de nous tirer d'ici. On suivit mon avis, & nous nous

séparâmes. Je couchai avec notre pince-maille ; de peur que l'envie ne lui prît de décamper pendant la nuit. Quand il fut bien endormi, je me levai tout doucement, j'empaquetai ses habits, & je les jettai, par la fenêtre, à mon valet qui s'étoit mis en sentinelle dans la rue.

Le matin étant venu, je dis à mon camarade de se lever, pour voir avec les autres comment nous pourrions sortir d'intrigue ; mais il n'y avoit point d'habits pour lui. Il commença aussitôt à tempêter & à jurer comme un charretier embourbé. Je fis semblant de ne rien savoir, & de compatir à sa peine. Au bruit qu'il faisoit, les autres vinrent dans la chambre, & ne purent presque s'empêcher de rire de le voir nud & s'agitant comme un possédé. Dans les accès de sa frénésie, il nous dit qu'il avoit perdu tant d'argent cousu dans sa veste. Nous lui reprochâmes sa taquinerie, de n'avoir pas voulu nous en prêter pour nous tirer d'embarras, comme nous l'en avions prié : mais tout cela ne servit de rien. Il menaça d'aller chez le prévôt, & de faire arrêter l'hôte ; & il l'auroit assurément fait, s'il n'eût pas été nud. Après avoir bien pesté & extravagué, il fut obligé de se remettre au lit pour ne pas prendre de froid. Il nous demanda ce qu'il devoit faire ; mais tous les avis que nous lui donnâmes, ne furent pas capables de le tranquilliser.

Il étoit fort grand & fort gros ; &, à cauſe de cela, nous l'appellions, par dériſion, l'Enfant. Il propoſa de vendre ſon cheval pour s'acheter des habits : ce que nous fîmes ; mais ſa taille étant aſſez extraordinaire, nous ſupposâmes que, malgré tous nos ſoins, nous n'avions rien pu trouver qui pût lui convenir. Ce fut bien pis un moment après ; car, quoique le cheval eût été vendu vingt piſtoles, nous fîmes enſorte que l'hôte ſe ſaiſit de tout l'argent pour le paiement de notre écot. Il penſa crêver de chagrin & de rage. Je fis ſemblant d'être fort touché de ſon malheur, pendant que les autres ne faiſoient qu'en rire. Je me fâchai contr'eux, proteſtant que je ne négligerois rien pour remédier à tout. Je dis alors, que je me ſouvenois que j'avois un ami dans la ville, à-peu-près de la taille de l'Enfant, & que je m'en allois lui demander à emprunter un habit complet. Le pauvre diable fut tout réjoui à cette nouvelle ; car il avoit bien réſolu de faire arrêter l'hôte pour vol, dès qu'il pourroit ſortir.

Là-deſſus, je le quittai, comme pour aller où j'avois dit ; &, après avoir demeuré quelque tems en bas, je remontai dans la chambre avec un paquet ſous le bras, paroiſſant fort fâché de n'avoir pas eu le ſuccès que j'eſpérois. Je lui dis que mon ami étoit allé à Lyon pour des

affaires de conséquence, & qu'il avoit pris avec lui tous ses habits, excepté un habit de masque que j'apportois, croyant que cela valoit mieux que rien. Il parut un peu satisfait, dans la pensée qu'au moins il ne seroit pas obligé de demeurer au lit. C'étoit un habit de satyre, que nous avions fait faire exprès à Paris. Quand il s'en fut affublé, mes camarades ne purent s'empêcher d'éclater de rire de voir la grotteſque figure qu'il faisoit; & j'avoue que j'eus toutes les peines du monde à m'en abstenir. Cela le mit encore plus de mauvaise humeur; & peu s'en fallut qu'il ne jettât l'habit par la fenêtre.

Cependant on servit le dîné; nous nous mîmes à table; & nous mangeâmes de bon appétit, à la réserve de notre satyre malgré lui, qui étoit dans la dernière affliction. Nous cherchâmes divers expédiens pour nous sauver sans payer; mais aucun n'étoit praticable. A la fin, je leur dis que j'avois pensé à une chose qui pourroit nous tirer d'affaire avec honneur, & réparer même toutes nos pertes, si l'Enfant vouloit y consentir. Il répondit aussitôt qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour cela. Eh bien, repliquai-je, si vous voulez permettre que nous vous montrions dans cet habit pour de l'argent, comme un monstre nouvellement arrivé des Indes, je réponds du succès. Il fit d'abord

d'abord un peu de difficulté ; mais, amorcé par l'espérance du gain, il y consentit enfin, à condition qu'on lui déguiseroit aussi le visage. Je lui dis que je m'en allois quérir le masque qui accompagnoit l'habit, que j'avois vu dans la chambre de mon ami ; & là-dessus je sortis. Je revins un moment après, & je lui donnai celui dont nous nous étions pourvus nous-mêmes ; il le mit aussitôt, & parut très-satisfait de mon expédient.

Malgré le bruit que nous avions fait, personne dans la maison, excepté l'hôte, ne savoit rien de notre petit manège ; mais le lendemain, nous fîmes publier dans tous les carrefours, qu'on pourroit voir, en payant, un monstre, l'après-midi, dans notre cabaret. Pour mieux couvrir notre jeu, nous avions attaché le pauvre diable de satyre avec une chaîne, comme un animal dangereux ; & nous lui avions appris à faire plusieurs singeries capables d'en imposer au petit peuple. A l'heure marquée, il y eut un si grand concours de monde pour voir notre monstre, parce que c'étoit dans les fêtes, que le profit que nous fîmes nous réjouit tous : car ce que nous avions reçu se trouva monter à vingt-trois pistoles ; & le drôle joua si bien son rôle, que les spectateurs s'en retournèrent tous satisfaits.

Nous l'avions averti de prendre un air & des manières féroces, de peur que quelqu'un ne s'approchât de lui d'assez près pour découvrir la fourbe. Nous nous divertîmes beaucoup des badauderies de ces campagnards. L'un d'eux me demanda quel âge avoit ce monstre. Je lui répondis qu'il avoit quatre ans, trois mois & cinq jours. Bonté ! miséricorde ! s'écria-t-il tout haut, quand il en aura vingt, il n'y a point de maison qui puisse le contenir. Enfin nous le montrâmes si long-tems, & avec tant de succès, que nous amassâmes au-dessus de cent pistoles, toute notre dépense payée. Le jeu lui plaisoit si fort, qu'il l'auroit bien voulu continuer jusqu'à la fin des fêtes ; mais nous en avions disposé autrement sans le lui dire.

Un beau matin, nous le plantâmes-là, enchaîné au poteau de la fenêtre, comme à l'ordinaire ; &, après avoir payé grassement notre hôte, nous lui dîmes comment il falloit qu'il fît. Nous nous en fûmes tous au plus prochain village ; nous y laissâmes nos chevaux ; nous revînmes à pied, l'un après l'autre, au cabaret, & sans être apperçus de personne que de l'hôte qui avoit le mot ; nous montâmes dans la chambre qui touchoit celle de notre satyre, & nous fîmes de petits trous à la cloison, pour voir ce qu'il feroit. Le pauvre diable voyant

que nous demeurions plus long-tems à revenir qu'à l'ordinaire, commença à faire un grand bruit : ce que le cabaretier entendant, il envoya un de ses domestiques qui ne savoit rien de l'affaire, pour voir ce que c'étoit. Quand l'Enfant le vit entrer dans la chambre, il lui fit plusieurs signes ; mais le valet, qui croyoit bonnement que ce fût un monstre, en fut tout effrayé, & redescendit bien plus vîte qu'il n'étoit monté.

Cela acheva de dépiter notre pince-maille ; il s'assit à terre, se rongeant les ongles de rage ; car il voyoit bien qu'il étoit vendu. Après avoir demeuré quelque tems dans cette attitude, il se leva, & fit tous ses efforts pour se débarrasser de ses chaînes ; mais, comme elles étoient attachées ferme à une poutre dans la muraille, & cadenassées dans les endroits où elles l'embrassoient, il lui fut impossible d'en venir à bout. Nous avions toutes les peines du monde de nous empêcher d'éclater de rire. Quand il vit que tous ses efforts étoient inutiles, il devint comme un furieux ; & le bruit qu'il fit en frappant des pieds, & secouant ses chaînes de rage, obligea enfin les valets de monter, armés de broches & d'autres instrumens de cuisine pour le faire taire. Ils ouvrirent la porte de sa chambre avec précaution, craignant que,

peut-être, il ne se fût détaché ; &, malgré tout leur courage, ils n'eurent pas plutôt vu son air menaçant, que la peur les saisit ; ils s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils se jettèrent les uns sur les autres en bas de l'escalier.

Quand nous crûmes qu'il étoit tems d'en venir à une conclusion, nous lui envoyâmes le cabaretier, muni d'un bon fouet, & avec une lettre à la main. Dès qu'il fut entré dans sa chambre, il lui dit d'un ton de maître : » J'ai » toujours bien cru que tu n'étois qu'un in- » signe fourbe ; mais à présent que j'en suis » pleinement convaincu, je vais commencer » par te châtier, & puis je raisonnerai avec » toi à la manière des juges criminels, qui pu- » nissent premièrement, & qui examinent en- » suite les démérites des accusés, de peur » que la justice ne souffre quelque retard ». Ces paroles furent suivies de quelques coups de fouet bien sanglés, qui ouvrirent une scène des plus comiques & des plus lugubres tout ensemble ; car les cris horribles de l'Enfant, ses sauts & ses gambades, la voix rauque du cabaretier qui s'échauffoit dans son harnois, & le sifflement du fouet qui marchoit d'importance ; tout cela faisoit un charivari affreux, & nous divertit à merveille, tandis que le pauvre misérable souffroit mort & passion : & il

faut avouer que notre homme s'acquitta de sa commission au-delà de nos espérances.

Après avoir fait une petite pause, il commença à raisonner avec son patient, qui, n'en pouvant plus, s'étoit jetté sur le lit, & il lui remit la lettre que nous lui adressions, & où nous lui découvrions tout le complot. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre, & fit mille imprécations contre nous, jurant qu'il s'en vengeroit; mais le cabaretier redoublant les coups de fouet, lui imposa silence. Cependant nous commençions à nous lasser de cette comédie; pour y mettre fin, nous lui envoyâmes ses habits, quoique quelques-uns de mes camarades eussent voulu qu'on l'eût laissé retourner à Paris dans l'équipage où il étoit.

A peine étions-nous rentrés dans le collége qu'il nous intenta un procès, nous accusant de l'avoir volé; mais les juges voyant que ce n'étoit qu'un tour de gaillardise, se contentèrent de nous condamner à six livres d'amende chacun, dépens compensés. Cela ne fit que l'irriter davantage, & dès-lors il commença à méditer une cruelle vengeance; il s'affermit dans son dessein quand il vit qu'il étoit devenu la risée du public, & qu'il ne pouvoit pas sortir sans être suivi d'une bande d'enfans qui se moquoient de lui.

Un soir mon valet, qui avoit une intrigue en ville, & qui, pour n'être pas reconnu, s'étoit aviſé de mettre mes habits, revenant à la maiſon aſſez tard, reçut par derrière un coup de piſtolet qui lui traverſa le corps, préciſément comme il mettoit le pied ſur le ſeuil de la porte du collége. On le crut mort; cependant il en réchappa, après avoir été pluſieurs jours dangereuſement malade. Comme il n'avoit pas vu celui qui avoit fait le coup, il ne put donner aucune lumière ſur cet accident. Je ne laiſſai pas que d'en être fort inquiet, car il étoit tout clair que c'étoit à moi qu'on en vouloit, & que cela venoit de l'Enfant, qui avoit quitté le collége après la perte de ſon procès. Ce fut un avertiſſement pour moi de me tenir ſur mes gardes, & je ne ſortis plus que de jour & bien eſcorté.

Cependant je commençai à me repentir du tour que je lui avois joué, & je lui écrivis un billet pour lui en faire excuſe, lui renvoyant en même-tems ma portion de l'argent que nous lui avions pris. Il reçut avec plaiſir les eſpèces, & me répondit qu'il me pardonnoit de tout ſon cœur. Je crus qu'il parloit ſincèrement, & je ſortis comme à l'ordinaire, ſeulement j'avois ſoin de me retirer de bonne heure. Un ſoir que je revenois de ſouper en ville, quatre

hommes masqués, qui s'étoient cachés derrière la muraille d'une maison qu'on bâtissoit, m'attaquèrent le pistolet à la main, & après m'avoir tous quatre lâché leur coup, ils s'enfuirent. La frayeur m'avoit saisi à un tel point que je me crus mort; mais étant revenu peu à peu à moi-même, je trouvai que je n'avois point de mal. Cela me parut tout-à-fait extraordinaire, car les coquins étoient si proche de moi que j'eus plusieurs grains de poudre dans le visage. Une lettre que je reçus le lendemain matin, m'expliqua tout le mystère; elle étoit conçue en ces termes:

» Monsieur,

» Je suis un de ces malheureux qui, faute » de meilleure occupation pour vivre, ven- » dent à prix d'argent le sang humain, quoi- » que je puisse protester en conscience que je » n'ai point encore mis en pratique ma pro- » fession. Hier matin M. Gomberville, com- » munément appellé l'Enfant, m'envoya cher- » cher, & m'engagea, avec deux autres de » mes amis, moyennant une certaine somme » qu'il devoit nous compter, à vous assassiner » ce soir-là même; & pour être plus sûr de » l'exécution, il voulut faire le quatrième. » Mais comme je devois fournir des pistolets,

» & les charger moi-même, j'eus soin de n'y » point mettre de plomb, ne pouvant me ré- » soudre à ôter la vie au fils de dom Ferdi- » nand Aquilio, que j'ai connu dans ce pays » sur le pied d'un homme également illustre » par sa naissance & par ses grandes qualités. » Je vous prie, pour l'amour de moi, de gar- » der la chambre, & de faire courir le bruit » que vous êtes dangereusement blessé. Il n'est » pas nécessaire que je vous avertisse de vous » tenir bien sur vos gardes, car la haine de » l'Enfant me paroît implacable. On ne révèle » point ces sortes de choses, autrement nous » savons comment punir ceux qui sont assez » imprudens pour le faire; ainsi que personne » ne sache ce que je vous écris, & n'oubliez » pas que vous devez la vie à

» JACQUES MARRIOT.

Quand j'eus lu cette lettre, je dis à mon valet de faire entrer celui qui l'avoit apportée, & je compris bientôt, par les discours de cet homme, qu'un peu d'argent feroit grand plaisir à M. Marriot; ainsi je lui envoyai dix pistoles, l'assurant que je ferois exactement ce qu'il me marquoit. Je commençai alors à penser sérieusement au danger où je me voyois exposé par un simple tour de gaillardise; & je vis

bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre du reſſentiment de l'Enfant. Je fis dire dans le monde que j'étois dangereuſement bleſſé ; & pour qu'on en doutât moins, je fis appeller un chirurgien de mes amis à qui je communiquai la choſe, & qui vint me voir régulièrement tous les jours. Lorſque j'eus gardé la chambre autant de tems qu'il en falloit pour guérir mes prétendues bleſſures, je m'aventurai de ſortir, mais non ſans être eſcorté de quatre ou cinq de mes amis, & je revins de bonne heure à la maiſon.

Pendant ma maladie feinte, j'avois reçu des lettres de condoléance de pluſieurs de mes maîtreſſes ; & quand elles eurent appris mon rétabliſſement, j'en reçus d'autres de reproche de ce que je ne les allois point voir. Il y en avoit une, en particulier, qui étoit ma favorite, qui me preſſoit extrêmement de lui donner un rendez-vous, & cela, diſoit-elle, pour la dédommager par ma préſence, des affronts qu'elle avoit reçus de l'Enfant à mon occaſion. Je lui répondis que je ne manquerois point d'aller chez elle le dimanche ſuivant à l'entrée de la nuit. Je tins parole, & m'étant dépouillé de toutes les marques du collége, je ſortis ſecretement & j'arrivai ſain & ſauf à la maiſon de ma belle.

Après avoir bien soupé, & bu deux ou trois bouteilles de vin de l'hermitage, nous nous mîmes au lit; & quand nous y eûmes pris nos ébats, ma maîtresse s'endormit. J'aurois bien voulu en faire autant, mais il me fut impossible, & plusieurs heures se passèrent sans que je pusse fermer l'œil. Sur le minuit il me sembla que j'entendois parler tout bas dans la chambre voisine, ce qui m'allarma extrêmement; mais ma frayeur redoubla bien quand, regardant au travers d'une fente qu'il y avoit à la porte par où l'on pouvoit passer d'une chambre à l'autre sans sortir, j'apperçus l'Enfant avec quatre coupe-jarrets, qui répandoient de la sciure sur le plancher, tenant un masque à la main. Je compris aussi-tôt ce que cela vouloit dire, & je songeai à pourvoir à ma sûreté autant que j'en étois capable dans le trouble où se trouvoit mon esprit.

J'allois toujours bien armé depuis la dernière rencontre, ayant deux paires de pistolets de poche, une bonne épée & un stilet. Mais quel fut mon étonnement lorsque voulant prendre mes habits où tout cela étoit, je ne les trouvai point? Je commençai alors à penser tout de bon à la mort, & je demandai ardemment à Dieu le pardon de tous mes pé-

chés, persuadé qu'il n'y avoit plus moyen d'échapper, nud comme j'étois, & sans armes pour me défendre. Cependant je me souvins qu'il y avoit dans la chambre un petit cabinet dont la fenêtre donnoit sur la Seine ; & quoique ce fût au troisième étage, néanmoins, comme je savois nager, je crus qu'il valoit encore mieux me confier à la providence en me jettant dans l'eau, que d'attendre tranquillement qu'on vînt me couper la gorge. Je m'en fus donc à cette fenêtre, mais, à ma grande consternation, je la trouvai fermée de manière que je ne pus jamais l'ouvrir : heureusement à force de tâtonner de côté & d'autre dans l'obscurité, je trouvai enfin mes habits ; je les mis au plus vîte, & ayant préparé mes armes, je résolus de ne pas mourir seul.

Il se passa encore quelque tems avant que les coquins, qui en vouloient à ma vie, entrassent dans la chambre. Quand ils eurent ouvert la porte, je les vis venir l'un après l'autre masqués, à la faveur d'une lanterne sourde que le premier portoit. Je ne jugeai point à propos d'attendre qu'ils vissent que je n'étois pas au lit, mais je me jettai sur le premier à qui je cassai la tête d'un coup de pistolet ; en deux secondes j'en couchai par terre deux autres, & j'aurois tout aussi vîte expédié les deux qui

restoient s'ils ne m'eussent dans le moment, demandé quartier à genoux. Je le leur accordai, à condition que l'un lieroit l'autre, ce qui fut exécuté sur le champ, après quoi je liai moi-même le dernier. Cela fait, je voulus aussi m'assurer de ma perfide maîtresse; mais jugez de ma surprise, je la trouvai expirante dans le lit: cependant elle eut encore assez de force pour me dire qu'elle étoit tombée dans le piége qu'elle m'avoit tendu, & que son valet ayant apparemment pris une bouteille pour l'autre, lui avoit donné, à souper, du vin empoisonné qu'elle avoit préparé pour moi.

Je lui demandai la raison d'un procédé si barbare, ne me sentant coupable de rien à son égard. Elle me répondit que l'Enfant l'avoit assurée que je lui étois infidèle, ce qui l'avoit fait passer dans un instant de l'amour à une haine implacable; de sorte qu'elle avoit résolu, pour se venger, de m'ôter elle-même la vie, ne se souciant pas de confier à personne son dessein, dans la crainte qu'il n'échouât. Il faut que j'avoue que j'étois épris des charmes de cette malheureuse, & j'avois aussi plusieurs preuves qu'elle m'aimoit sincèrement; mais malgré tout cela, elle étoit d'une humeur si inégale & si emportée, qu'indépendamment de la noire trahison qu'elle venoit de me faire,

je fus peu touché de son état. Elle me pria de lui pardonner, & un moment après elle rendit le dernier soupir.

Quand elle eut expiré, j'examinai les deux drôles qui étoient liés, & je trouvai que c'étoient des valets de l'Enfant qui avoient été obligés de faire ce qu'ils avoient fait; ainsi je résolus de leur pardonner. Je fus une fois sur le point d'aller informer le prévôt de toute cette affaire ; mais l'un de ces malheureux m'ayant dit qu'il étoit proche parent de leur maître & qu'il l'aimoit beaucoup, je changeai de sentiment dans la crainte que la passion ne l'emportât chez lui sur la justice. Ainsi je résolus de quitter Paris sans perdre de tems, pour me rendre en toute diligence en Espagne; je partis avant le point du jour, après avoir donné ordre à mon valet de régler mes petites affaires & de me suivre incessamment.

Je me mis en chemin avec cette réflexion, que les moindres accidens, que de simples gaillardises peuvent avoir des suites terribles; & qu'une femme irritée est le plus dangereux ennemi qu'un homme puisse avoir.

Je ne rencontrai rien d'extraordinaire dans mon voyage. Arrivé à Séville, j'appris que mon père, qui en étoit gouverneur, étoit à une maison de campagne qu'il avoit à six lieues

de là. Quoique je fusse extrêmement fatigué, je résolus d'y aller ce soir-là même. Je pris une mule de louage, ne me convenant pas d'avoir une meilleure monture dans l'équipage où j'étois; car j'ai oublié de dire que je m'étois sauvé avec les habits de mon valet, pour n'être pas reconnu. Je partis sur le champ, mais ma bête marchant fort lentement, je perdis patience, & je la laissai à un village à une lieue de notre maison de campagne. Je continuai mon voyage à pied, quoiqu'il fût déja nuit, & qu'il fît même fort obscur; mais j'étois impatient de revoir mon père, & d'ailleurs, je connoissois parfaitement le chemin. J'atteignis dans un défilé, deux hommes qui, m'entendant venir, m'appellèrent, & me demandèrent d'où vient que je demeurois si long-tems, & où étoit dom Louis. A ce mot je soupçonnai d'abord dom Louis de quelque mauvais dessein contre mon père, sachant que c'étoit son mortel ennemi. Je ne répondis rien, incertain sur le parti que je devois prendre; de sorte que ces deux hommes vinrent à moi. Ils s'apperçurent aussi-tôt de leur erreur, & me demandèrent où j'allois à ces heures-là : je leur dis que j'allois chez mes parens à Saragosse, un gentilhomme que j'avois servi plusieurs années à Cadix, m'ayant renvoyé, parce que j'avois

fait un enfant à ſa ſervante ; & que comme je n'avois point d'argent pour payer ma couchée, j'étois obligé de marcher toute la nuit. Ils me firent pluſieurs autres queſtions auxquelles je répondis avec la même ingénuité : & après avoir cauſé quelque tems enſemble, deux autres hommes nous joignirent, & demandèrent aux premiers qui c'étoit qu'ils avoient avec eux. Là-deſſus ils marchèrent tous quatre quelques pas devant moi, & s'étant parlé un moment à l'oreille ; celui qui paroiſſoit le chef de la bande revint à moi, & me dit que ſi je voulois me joindre à eux dans une entrepriſe qu'ils avoient réſolu d'exécuter cette nuit-là, il me récompenſeroit bien, & me prendroit même à ſon ſervice ; mais que ſi je refuſois de les ſuivre, après qu'il m'auroit communiqué la choſe, ils me tueroient ſur la place.

Je lui répondis que je ne demandois pas mieux, n'y ayant rien au monde que je ne fiſſe pour m'aſſurer du pain. Je m'en vais donc, me répliqua-t-il, vous inſtruire de notre deſſein ; mon nom eſt dom Louis, je hais mortellement dom Ferdinand Aquilio, gouverneur de Séville : j'ai cherché pendant pluſieurs années l'occaſion de me venger ; mais je n'ai pu la trouver qu'à préſent. Il a pris à ſon ſervice

un de mes anciens domestiques que j'ai gagné, & qui doit nous introduire cette nuit dans sa maison où je veux éteindre dans son sang la haine que je lui porte : & pour dissiper, ajouta-t-il, la crainte que vous pourriez avoir que nous ne trouvions de la résistance, je vous dirai qu'il n'y a dans toute la maison que deux autres valets que le drôle a soulés, & qui se trouveront chargés du meurtre de leur maître, par la manière dont il disposera les choses.

Ce fut un bonheur pour moi qu'il faisoit fort obscur, autrement ce vieux coquin se seroit apperçu, à mon air, du trouble où m'avoit jetté son discours. Cependant je lui dis d'un ton ferme, que je me tiendrois honoré de le servir dans cette occasion & dans toute autre. Grand-merci, me répondit-il ; & pour t'encourager voici quelque chose que je te donne : en même-tems il me mit dans la main une poignée d'écus. Je vous laisse à penser le plaisir que cet argent pouvoit me faire ; il fallut pourtant le prendre, tout en rêvant aux moyens de prévenir un attentat dont la seule idée me faisoit frissonner d'horreur.

Quand nous fûmes arrivés à la maison de mon père, nous trouvâmes le scélérat de valet qui attendoit dom Louis à la porte. Dès qu'il l'apperçut, il lui dit tout bas : je suis bien-

aise

aise que votre grandeur soit venue, mais dom Ferdinand est dans son cabinet, & ne se couchera point de toute la nuit, parce qu'il doit être demain de grand matin à Séville, & il a fermé la porte sur lui. Eh bien ! dit dom Louis, nous l'enfoncerons ; mais, répliqua le valet, il a des armes toutes prêtes dans son cabinet, & je crains qu'il ne soit un peu difficile d'en venir à bout, car c'est un vieux routier à qui il ne fait pas bon se frotter. Sur cela mon homme demeura quelque tems interdit, ne sachant quel parti prendre, ce qui me donna le loisir de penser à un expédient pour tirer mon pauvre père de danger. Monsieur, dis-je à ce vieux pécheur, laissez moi faire, & je vous réponds du succès. Le valet n'a qu'à venir avec moi jusqu'à la porte du cabinet, à laquelle il frappera comme pour parler à son maître ; & au moment que ce seigneur ouvrira, je me jetterai sur lui avant qu'il ait le tems de se reconnoître, & je l'aurai bientôt expédié. Ton projet est fort bon, répliqua dom Louis, & si tu l'exécutes comme il faut, je te récompenserai bien.

Là-dessus nous entrâmes dans la maison, & le coquin de valet me conduisit tout doucement en haut. Le cabinet étoit à l'extrêmité d'une grande chambre dont je verrouillai la

porte par dedans auſſi-tôt que nous y fûmes entrés, & en même-tems je plongeai mon poignard dans le ſein de ce malheureux, qui tomba mort à mes pieds. Au bruit qu'il fit en tombant, mon père cria qui eſt-là ? & ſortit bruſquement de ſon cabinet avec un piſtolet à la main. C'eſt votre fils, répondis-je, qui vient vous ſauver la vie. Vous pouvez juger de la ſurpriſe où il fut en me voyant, & en voyant devant moi un de ſes valets noyé dans ſon ſang. Je le priai de rentrer dans ſon cabinet, ce qu'il fit ſans dire une ſeule parole; & là je l'inſtruiſis en peu de mots du deſſein de dom Louis, & de la manière dont je l'avois découvert.

Sans perdre de tems nous prîmes chacun un mouſqueton & une paire de piſtolets, & nous deſcendîmes par l'eſcalier dérobé pour mieux ſurprendre dom Louis & ſes gens. Je me préſentai le premier dans la ſalle baſſe où ils m'attendoient. Dès que ce vieux coquin m'apperçut, il me cria : eh bien, mon enfant, as-tu expédié l'homme ? Oui, Monſieur, lui dis-je, & je l'ai même traîné en bas afin que vous voyez comment je l'ai ajuſté. A ces mots il fit un ſaut de joie, & vint en courant à moi pour raſſaſier ſa vue de cet agréable ſpectacle. Mais quelle ne fut pas ſa ſurpriſe, quand il

vit mon père qui s'avançoit avec ſon mouſqueton? Il demeura immobile comme une ſtatue. Dans le même moment je déchargeai le mien ſur les trois autres, qui, ayant apperçu ce dont il s'agiſſoit, faiſoient effort pour ſe ſauver, & j'en étendis deux ſur le carreau. Le bruit du coup fit tomber à la renverſe dom Louis, qui ſe crut mort; & le troiſième voyant qu'il lui étoit impoſſible d'échapper, devint furieux. Il tira de ſa poche un ſtilet, & ſe jetta ſur moi comme un lion; & quoique je lui euſſe percé l'eſtomach de deux balles, il me bleſſa en trois endroits. Comme je faiſois de grands efforts pour me dégager, nous tombâmes tous deux ſur dom Louis que cette chûte fit revenir à lui-même; & ce moment auroit été le dernier de ma vie ſi mon père ne fût accouru à mon ſecours, & n'eût paſſé ſon épée au travers du corps de ce malheureux.

Cépendant le bruit de nos armes à feu réveilla les deux valets qui étoient ſouls, & qui vinrent à nous tout effrayés, ne ſachant ce que ce pouvoit être. Leur ſecours nous étoit fort inutile, n'y ayant plus que dom Louis qui, voyant la mort devant ſes yeux, ſe jetta aux genoux de mon père, & lui demanda quartier. Toi, infâme, lui dit mon père, comment peux-tu te flatter que je te donne la vie après

que tu as attenté à la mienne d'une manière si lâche, sans que je t'aie jamais fait le moindre tort? Il répliqua qu'il ne s'y attendoit point, qu'il prioit seulement qu'on lui accordât un prêtre & le tems de se confesser, & qu'il mourroit avec un sincère repentir de son crime.

Malheureux! reprit mon père, tu vois combien le ciel a en horreur ton barbare dessein, par la manière dont il l'a fait échouer. Ce jeune homme que tu voulois faire servir à ta scélérateſſe, est mon propre fils, qui est venu ici comme si c'eût été un ange envoyé du ciel pour me sauver la vie. Il est vrai, répliqua dom Louis, la providence s'est déclarée en votre faveur, & je suis un malheureux qui ne mérite pas de vivre: cependant si vous voulez me pardonner & oublier tout le passé, je vous regarderai toujours comme mon libérateur, je vous aimerai autant que je vous ai haï; & pour ferrer encore davantage les nœuds de notre amitié, je donnerai ma fille, avec une riche dot, à votre fils que voilà. Puissent-ils vivre long-tems heureux ensemble! Mon père avoit trop de générosité pour tuer un homme de sang-froid; quoique s'il l'eût fait dans cette rencontre, il avoit assez de quoi se justifier. D'ailleurs, la fille de dom Louis étoit un très-riche parti, fort au-delà de ce que je pouvois espérer.

Ainſi, après y avoir penſé un moment, il lui répondit : Monſieur, vous ſavez que ſelon les loix, vous devez perdre la vie pour avoir attenté à la mienne ; mais comme je puis pardonner les injures qu'on a voulu me faire, ſi vous exécutez votre première promeſſe, j'oublierai tout le paſſé. Je vous ſuis ſi redevable de ce que vous voulez bien me donner la vie, répliqua dom Louis tout tranſporté de joie, que je ne ſortirai point de votre maiſon que je n'aie ſigné les articles du mariage ; & je puis dire que rien ne me donne plus de confuſion de mon crime que la généroſité avec laquelle vous me traitez. Mon père le pria de prendre bien garde dans la ſuite de ne pas ſe laiſſer aller auſſi aiſément à la haine qu'il l'avoit fait à ſon égard ; car il faut ſavoir que ſa paſſion n'avoit d'autre ſource qu'un malheureux procès que mon père avoit eu avec lui, & qu'il avoit gagné, & l'honneur que le roi lui avoit fait de lui donner le gouvernement de Séville que dom Louis ſe flattoit d'obtenir.

Le lendemain nous eûmes ſoin de répandre dans le monde que les gens que nous avions tués étoient des voleurs qui avoient deſſein de piller notre maiſon pendant la nuit. Le vieux gentilhomme tint parole, on dreſſa les articles du mariage, il les ſigna avant que de ſortir,

ſeroit pourſuivi par un cavalier qui l'obligeroit à lui remettre ce qu'elle lui avoit donné, & qui, peut-être, l'aſſaſſineroit s'il faiſoit la moindre réſiſtance; de ſorte qu'il falloit qu'ils conſultaſſent enſemble les moyens de mettre & ſon panier & ſa vie en ſûreté.

Le pauvre diable qui n'avoit pas plus d'eſprit qu'il ne lui en falloit, & qui trembloit de peur que le cavalier ne fût déja à ſes trouſſes, découvrit bien-tôt à mon valet tout le pot aux roſes, & entra dans toutes les meſures qu'il lui propoſa; de ſorte que dès qu'il m'apperçut, il lui donna de grand cœur ſon panier, & s'enfuit à toutes jambes au village voiſin où il lui avoit dit de venir le rejoindre quand je ſerois paſſé, & qu'il verroit qu'il n'y auroit plus rien à craindre. Cependant nous ouvrîmes le panier & nous y trouvâmes quatre melons, dans l'un deſquels il y avoit une lettre fort artiſtement cachée: je la pris, & tout tremblant j'y lus ce qui ſuit:

» Vie de ma vie, & tréſor de mon ame, j'ai » reçu votre lettre qui m'a donné toute la » conſolation que je ſuis capable de recevoir » dans la détreſſe où je me trouve. Cependant » le moment fatal s'approche où je ſerai obligée » de donner à un autre qu'à vous, mon corps, » mais non mon cœur que vous poſſéderez

» toujours tout entier, à moins que par votre » ingratitude vous ne le forciez à reprendre ſa » première indifférence. Mais, mon cher, ne » vous affligez point; car, malgré mon tyran » de mari, je ſaurai bien trouver les moyens » de voir le plus tendre objet de mes vœux, » & d'oublier dans les tranſports de ſa jouiſ- » ſance, les fades embraſſemens d'un époux. » Ne venez pas plus tard, ce ſoir, que dix » heures; vous trouverez au lieu ordinaire celle » qui vous attend avec toute l'impatience que » peut inſpirer l'amour le plus vif, & qui eſt » toute à vous,

ISABELLE.

Je fus frappé comme d'un coup de foudre, à la lecture de cette lettre; cependant je bénis cent fois mon étoile de m'avoir conduit à la découverte de cette noire intrigue avant la célébration de notre mariage. Et quoiqu'Eſpagnol, la jalouſie ne s'empara point de mon eſprit; toute la vengeance que je réſolus de tirer d'un ſi ſanglant affront, fut de tâcher de jouir de mon infidèle ſans avoir recours aux cérémonies de l'égliſe. Je m'y déterminai avec d'autant plus de facilité, qu'elle mandoit à ſon amant, par apoſtille, de venir dans ſon déguiſement ordinaire & dans l'obſcurité. Ainſi j'allai

dans une maiſon qui étoit près de là, & j'y écrivis la lettre ſuivante que je mis dans le melon à la place de l'autre.

» Mon cher,

» Je n'ai pas le tems de vous écrire moi-
» même; mon père & mon tyran d'époux futur
» m'obsèdent ſi fort, que je ſuis obligée d'em-
» ployer Théreſe. Ne venez point au rendez-
» vous ordinaire, que vous n'ayez reçu plus
» au long de mes nouvelles, ce qui ſera certai-
» nement demain. Adieu, mon cœur & ma vie.

» ISABELLE.

Juques-là, tout alloit bien; mais il s'agiſſoit de ſavoir ſi le payſan étoit inſtruit de la manière dont le galant ſe déguiſoit pour aller voir la belle, & où étoit le lieu du rendez-vous; car, ſans cela, mon deſſein échouoit. Je laiſſai à mon valet, qui en ſavoit aſſez pour vendre vingt manans comme celui-là, le ſoin d'en tirer les éclairciſſemens que je ſouhaitois; &, ſans attendre qu'il eût expédié ſa commiſſion, je repris le chemin de Séville, partagé entre l'eſpérance & la crainte. Deux heures après être arrivé, mon valet entra dans ma chambre, & me fit le récit de la plaiſante converſation qu'il avoit eue avec le pauvre diable de payſan,

qui s'eſtimoit fort heureux de m'avoir échappé, & qui, ne ſoupçonnant rien du tour qu'on lui jouoit, s'étoit mis à dégoiſer.

Il me dit donc que le galant d'Iſabelle ſe déguiſoit en payſan, & que ſa femme-de-chambre l'introduiſoit à l'heure marquée, par le jardin de derrière la maiſon de dom Louis, dans ſon appartement, où il n'y avoit point de lumière pour plus de ſûreté. Tout cela étoit ſelon mes deſirs; &, par la deſcription qu'il me fit de cet amant fortuné, nous étions à-peu-près de même âge & de même taille. Pour le reſte, l'obſcurité me favoriſoit; de ſorte que je n'avois point à craindre d'être reconnu.

J'eus bientôt trouvé un habit tel qu'il me le falloit; je le mis, & je m'en fus, un peu avant l'heure marquée, au lieu du rendez-vous. A peine y étois-je arrivé, que je fus introduit par la trop fidèle confidente. Elle me mena au travers du jardin, dans un petit cabinet qu'il y avoit à l'entrée de la maiſon, où je découvris d'abord, quoique dans l'obſcurité, mon indigne maîtreſſe: elle étoit dans un déshabillé fort léger, & tout propre à l'amoureux déduit. Elle me ſauta auſſi-tôt au col, ſans me dire un ſeul mot, & je vis bien, par ſes careſſes, qu'il n'étoit pas queſtion de paroles, mais d'effets; ainſi je m'en donnai au

cœur-joie. J'eus tout lieu de m'applaudir de mon expédition ; car, avant que de nous séparer, elle me donna à entendre que j'avois fait des merveilles, fort au-delà de ce qu'elle attendoit. Quand nous eûmes passé ensemble environ quatre heures dans les plus doux plaisirs, la femme-de-chambre vint nous avertir qu'il étoit tems de se quitter ; ce que nous fîmes, non sans offrir encore une petite libation à Vénus.

Je m'en fus sur le champ chez moi ; je me mis au lit, & je n'eus pas besoin de rien prendre pour me faire dormir. Le lendemain, je commençai à réfléchir sérieusement sur cette aventure, & sur la manière dont je devois m'y prendre quand je serois avec mon infidèle ; mais je ne pus me déterminer à rien, & je résolus d'attendre que je visse comment elle me recevroit. Je fus la voir environ midi, & je la trouvai beaucoup plus gaie & plus obligeante à mon égard qu'à l'ordinaire, en un mot, j'en fus si charmé, que je formai dans le moment le dessein de lui rendre cette nuit-là même une seconde visite *incognito*, & pour cela d'être le premier au rendez-vous, en cas que le galant de la campagne s'avisât d'y venir. A l'heure marquée, ma conductrice m'ouvrit la porte du jardin ; mais comme elle la re-

ferma avec trop de précipitation, mon habit s'y trouva pris, & pour ſurcroît de malheur, elle laiſſa tomber la clef qu'elle avoit dans ſa main. Je voyois bien où elle étoit; mais je ne pouvois pas me baiſſer pour la prendre, à cauſe que j'étois retenu par mes habits, ni je n'oſois parler, de peur d'être reconnu. A la fin, à force de chercher, elle la trouva, & auſſi-tôt elle ouvrit la porte pour me mettre en liberté; mais dans ce moment mon rival parut; & ſe voyant précédé d'un autre lui-même, il entra de force, & ſe jetta ſur moi.

A la vue de deux Soſies, Thérèſe ferma la porte toute effrayée, & s'enfuit, en criant comme une folle: ainſi nous eûmes le plaiſir de nous trouver ſeuls, le galant & moi, renfermés dans le jardin. Cependant, pour me tirer d'affaire avec lui du mieux qu'il m'étoit poſſible, je le renverſai par terre, & je le bourrai d'importance à coups de poings; car heureuſement nous n'avions ni l'un ni l'autre aucune arme offenſive. Les cris de la femme-de-chambre, joints au bruit ſourd que nous faiſions en nous chamaillant, réveillèrent un gros mâtin anglois qui gardoit la maiſon; il s'en vint d'abord à nous, & ſans dire gare, il ſaiſit mon rival par le bras, & le houſpilla à merveille. Quelques raiſons que j'euſſe de le laiſſer faire,

j'eus pitié du pauvre diable, & me jettant ſur le chien, je le tuai, c'eſt-à-dire, que je lui ſerrai ſi fort la gorge avec les mains, que je l'étranglai, & qu'il rendit le dernier ſoupir en lâchant priſe.

Mon rival, ſe voyant délivré par mes mains contre toute attente, me rendit mille graces de ma généroſité; mais il n'eut pas plutôt ouvert la bouche (car juſques-là nous n'avions pas deſſerré les dents ni l'un ni l'autre), que je le reconnus pour un de mes particuliers amis. Quoi! c'eſt vous, don Juan! m'écriai-je: par quel haſard êtes-vous ici dans ce déguiſement? Je pourrois vous faire la même queſtion, me repliqua-t-il; mais, pour couper court, je vous dirai que ſi j'euſſe ſu que vous aviez quelque prétention dans cette maiſon, je n'y aurois jamais rien entrepris à votre préjudice. Il n'y a pas de mal, lui dis-je; je ne ſuis point fâché que la choſe ſoit comme elle eſt. Ainſi nous ne fîmes que rire de notre aventure, qui ne ſe ſeroit peut-être pas terminée entre tout autres gens de notre nation, qu'il n'y eût eu du ſang répandu. Cependant il étoit queſtion de nous ſauver ſans perdre de tems; car toute la maiſon avoit pris l'alarme, & venoit à nous armée de bâtons, de fourgons, de pêles à feux, de broches, &c.

Mon ami me conduiſit à un endroit du jardin où la muraille étoit plus baſſe qu'ailleurs: nous y grimpâmes; & quand nous eûmes gagné le haut, nous apperçûmes un homme qui l'eſcaladoit, droit au-deſſous de nous; mais dom Juan le jetta par terre en deſcendant. Auſſitôt l'inconnu ſe releva, & courut ſur lui comme un furieux, le poignard à la main, dont il lui donna pluſieurs coups; à la fin, mon ami lui ſaiſit le bras, & lui arrachant ſon poignard, il le lui enfonça dans le ſein.

Dès qu'il eut expédié ſon homme, nous nous retirâmes en diligence; mais nous n'eûmes pas fait une centaine de pas, qu'il tomba mort de ſes bleſſures. Je fus fort touché de cet accident; &, de peur qu'on m'accusât d'y avoir quelque part, ſi l'on me trouvoit auprès de lui, je doublai le pas, & je fus me renfermer chez moi. Je me mis d'abord au lit, quoique je fuſſe dans une ſi grande agitation, que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Mais quelle ne fut pas ma douleur, lorſque mon valet vint le lendemain matin, me dire qu'on avoit trouvé mon père & mon ami dom Juan aſſaſſinés, en habits de payſan, au pied de la muraille du jardin de dom Louis. J'en perdis la parole, & preſque la raiſon. Je voulus me tuer plus d'une fois; &, ſans mon fidèle domeſtique, je

l'aurois certainement fait. Mais, quand je fus un peu revenu à moi-même, je commençai à réfléchir tranquillement sur cette étrange aventure; & bien que j'euſſe une douleur inexprimable d'avoir perdu un ſi bon père, je n'étois pas homme à m'affliger longtems de quoi que ce fût. D'ailleurs les grands biens dont je me voyois par-là maître, ſe préſentoient à mon eſprit ſous une face ſi riante, qu'ils firent bientôt tarir mes pleurs.

Toute la ville crut que mon père avoit été aſſaſſiné par l'ordre de dom Louis, vu l'ancienne inimitié qu'il y avoit entr'eux: &, ce qui fortifioit ce ſoupçon, c'eſt qu'on l'avoit trouvé ſi proche de la maiſon de ce Seigneur. J'étois le ſeul qui fût perſuadé du contraire. Cependant les valets qui apportèrent à la maiſon le corps de mon père, me remirent pluſieurs papiers qu'ils avoient trouvés dans ſes poches, & entr'autres deux lettres qui me découvrirent en partie le ſecret de cette malheureuſe aventure. La première étoit conçue en ces termes:

« Monſieur,

» Je ne ſaurois réſiſter plus long-tems à vos » offres généreuſes; mais, ſi je les accepte, ce » n'eſt qu'à condition que vous romprez le » mariage

» mariage de votre fils avec dona Isabella ma
» maîtresse. Pourvoyez-vous d'un habit de
» payſan, & demain je vous enverrai un petit
» billet, où je vous marquerai plus au long ce
» que vous devez faire.

» Votre, &c. THÉRESE ».

Voici la seconde :

« Trouvez-vous à l'extrémité du jardin du
» côté du couchant, à une heure après minuit,
» & montez par une échelle, que vous verrez
» attachée à la muraille, & que vous aurez
» soin de tirer après vous. Quand vous serez
» entré, mettez vous sous un berceau qu'il y
» a dans le coin, & attendez-là que je vienne
» vous prendre pour vous conduire vers l'ob-
» jet de vos vœux. J'aurai soin que vous ne
» soyez point interrompu dans vos plaisirs ;
» seulement prenez garde de ne pas ouvrir la
» bouche ; car, si vous parlez, nous sommes
» perdus tous les deux.

Le dénouement de cette malheureuse affaire me jetta dans un trouble inexprimable ; &, à force d'y rêver, je me souvins que, dans la dernière conversation que j'avois eue avec mon père, il me dit qu'il croyoit que c'étoit encore un peu trop tôt pour me marier, & qu'il seroit de mon intérêt de différer nos nôces ; qu'il

avoit de bonnes raiſons pour cela, & que j'en conviendrois moi-même, quand il me les diroit dans quelques jours. Quelles que fuſſent ces raiſons, je me doutois fort peu de la véritable. J'envoyai une lettre à Thérèſe pour l'engager à m'inſtruire plus en détail de toutes les particularités de cette aventure; mais, craignant qu'on ne découvrît la part qu'elle y avoit, comme on le découvrit en effet, elle avoit pris ſoin de ſe cacher.

Cependant dom Louis vint me faire des complimens de condoléance ſur la mort de mon père; mais je remarquai qu'il étoit, dans le fond, bien aiſe de me voir actuellement en poſſeſſion d'un riche héritage qu'il m'étoit tout au plus permis d'eſpérer auparavant. Quoique ſa viſite fût courte, je la trouvai encore trop longue; car, comme je n'avois aucune intention d'épouſer la fille, je me ſouciois fort peu de l'amitié du père, & j'aurois voulu rompre avec lui dès ce moment-là même. Cependant je lui fis eſpérer que, lorſque les premiers mois de mon deuil ſeroient paſſés, j'aurois ſoin de remplir mes engagemens avec Iſabelle.

Après que j'eus fait les funérailles de mon père, je me mis à examiner l'état de ſes affaires, & je ne fus pas peu ſurpris de voir que la meilleure partie de ſes biens étoit hypothé-

quée à diverſes perſonnes pour douze ans ; de ſorte qu'au lieu de me trouver riche de vingt mille écus de rente, comme je le croyois, à peine en avois-je trois mille bien clairs. Il eſt certain que mon père faiſoit une très-groſſe figure, ſa maiſon étant toujours ouverte à tout le monde ; cependant l'on croyoit généralement qu'il ne dépenſoit pas la moitié de ſon revenu. Cela me fit ſoupçonner qu'il falloit qu'il y eût là-deſſous quelque myſtère, mais je ne pus jamais rien découvrir. Ainſi, peu ſatisfait de ma ſituation préſente, & voulant rompre entièrement avec Iſabelle, je formai le deſſein de m'exiler moi-même d'Eſpagne, & de m'en aller courir le monde juſqu'à ce que le terme de douze ans, fixé pour les hypotheques, fût expiré.

Je fus rendre viſite à dom Louis, & je lui communiquai mon deſſein & les raiſons que j'avois pour cela. Il ne pouvoit manquer de l'approuver ; car il étoit aiſé de voir qu'il n'avoit en vue que l'intérêt en me donnant ſa fille. Il ne me preſſa point de la voir, & je n'inſiſtai pas non plus là-deſſus ; &, après quelques aſſurances réciproques de nous ſouvenir l'un de l'autre, nous nous ſéparâmes.

Il faut que j'avoue que j'aurois bien voulu, avant que de partir, rendre encore une viſite

nocturne à Isabelle; ce n'est pas que j'eusse aucune inclination pour elle : mais les plaisirs dérobés que j'avois goûtés avec elle m'avoient si fort enchanté, que je languissois d'en jouir une seconde fois. Cependant, comme la chose étoit impratiquable, il fallut s'en passer. En peu de semaines, j'eus mis ordre à toutes mes affaires, & je n'attendis plus que le départ de la flotte destinée pour les Indes occidentales; car j'avois résolu d'aller au Mexique, où j'avois un oncle fort riche, qui avoit souvent témoigné, dans les lettres qu'il écrivoit à mon père, un grand desir de me voir. J'avois trouvé le moyen de lever six mille écus sur mes biens délabrés, sans toucher à la vaisselle ni aux ameublemens de la maison, dont je confiai le soin, de même que celui de tous mes papiers, à un de mes proches parens, supérieur d'un monastère de Séville.

Un jour que j'allois me promener à environ deux lieues de la ville, la sangle de mon cheval se rompit, ce qui m'obligea à m'arrêter à la boutique d'un sellier pour la faire raccommoder. Le maître me pria honnêtement d'entrer dans son jardin, & d'y faire un tour de promenade pendant qu'il travailleroit à ce que je souhaitois, ce que je fis. Au bout d'une allée qui traversoit ce jardin, il y avoit un joli ber-

ceau, où je vis une femme assise, qui lisoit. Dès qu'elle m'apperçut, elle fit un grand cri, & voulut se retirer; mais je l'arrêtai; &, comme je lui demandois pardon de mon incivilité, & que j'eus le tems de l'examiner de plus près, je ne fus pas peu surpris de voir que c'étoit Thérèse, la femme-de-chambre de mon ancienne maîtresse. Cependant je résolus de profiter de cette rencontre pour tâcher de découvrir quelque chose de l'intrigue de mon père avec Isabelle, où je ne voyois pas encore bien clair.

La pauvre créature étoit toute hors d'elle-même, s'imaginant que j'étois venu-là pour la faire saisir; mais je la désabusai bientôt avec quelques bonnes paroles; & avec une couple de pistoles que je lui donnai, je l'engageai à me déclarer tout ce qu'elle savoit.

Monsieur, me dit-elle, j'espère que vous voudrez bien me pardonner; car, ce que j'en ai fait, n'a point été pour vous trahir, mais j'ai été séduite par le brillant éclat de l'or. La première fois que votre père vit ma maîtresse, il m'avoua que son cœur étoit pris, & que sa raison l'abandonnoit; &, depuis ce tems-là, il m'a souvent protesté que, s'il ne pouvoit pas en obtenir les dernières faveurs, il se donneroit la mort pour ne point survivre à son in-

fortune. Quand je lui repréſentois qu'il vous feroit un ſanglant affront, il me diſoit qu'il avoit deſſein de rompre votre mariage, d'autant plus qu'il étoit bien aſſuré que vous n'aviez pas une forte inclination pour Iſabelle, & qu'il y avoit à Séville des filles de qualités, auſſi riches qu'elle, qui ſe feroient un honneur de ſon alliance.

Cependant il me fit des préſens ſi conſidérables & en ſi grand nombre, pour me mettre dans ſes intérêts, que je ne pus y réſiſter. Cette fatale nuit où il perdit la vie, étoit celle que je lui avois marquée pour l'accompliſſement de ſes deſirs. Mais, continua Thérèſe, après avoir fait une petite pauſe, il y a une choſe qui me paſſe. Qu'eſt-ce que c'eſt, madame? lui dis-je. Monſieur, me répondit-elle, puiſque je ſuis parfaitement inſtruite des ſentimens de ma maîtreſſe à votre égard, je vous dirai que vous n'étiez pas l'amant favoriſé, & qu'un autre jouiſſoit, tout à ſon aiſe, des plaiſirs que vous croyiez, peut-être, réſervés pour vous ſeul. C'eſt auſſi ce qui me fit condeſcendre plutôt à ce que votre père ſouhaitoit de moi, car je réſolus de le faire déguiſer en payſan, comme ce gentilhomme l'étoit toujours, & de l'introduire auprès de ma maîtreſſe, d'abord après que celui-ci ſe ſeroit retiré. Pour préve-

nir la surprise où cela devoit naturellement la jetter, j'aurois supposé que son amant ne pouvant se résoudre à la quitter sitôt, revenoit passer encore un quart d'heure avec elle. Il étoit d'autant plus facile de lui faire cette supercherie, qu'elle avoit coutume de le recevoir dans l'obscurité, & que dom Louis son père couchant dans la chambre voisine, il falloit de nécessité garder le silence. Mais ce qui me confond, comme je le disois tout-à-l'heure, c'est qu'en ouvrant la porte à l'amant de ma maîtresse, une autre personne s'y présenta dans le même déguisement, & entra de force avec lui; &, comme je suis bien assurée que ce n'étoit pas votre père, je ne saurois m'imaginer qui ce pouvoit être. Je l'eus bientôt éclaircie sur ce point, & je lui appris en même tems de quelle manière j'avois supplanté mon rival.

Cette découverte la surprit extrêmement; mais elle fut bien aise de voir qu'elle n'avoit rien à craindre de ma part: car c'étoit la principale raison qui lui avoit fait quitter sa maîtresse, s'imaginant bien que j'aurois trouvé les lettres qu'elle avoit écrites à mon père. Ainsi elle résolut de retourner à la maison de dom Louis, d'où elle apprenoit tous les jours des nouvelles de la famille, & en particulier d'Isabelle, qui souhaitoit son retour pour se con-

ſoler avec elle de la perte de dom Juan ſon cher amant. Mais elle m'avoua ingénuement qu'elle n'en étoit pas fort fâchée, parce qu'il étoit un peu dur à la deſſerre; & vous ſavez, monſieur, me dit-elle, qu'il faut que nous faſſions nos orges pendant que nous le pouvons.

Eh bien, lui dis-je, puiſque je ſais ce que vous aimez le mieux, ſi vous voulez renouer l'intrigue nocturne avec Iſabelle, je vous fais préſent de vingt piſtoles. Vous n'avez qu'à l'aſſurer que dom Juan n'eſt point mort comme on l'avoit publié; qu'après une longue & dangereuſe maladie, il eſt parfaitement guéri de ſes bleſſures; mais qu'il ne veut pas qu'on le ſache dans le monde, de peur que je ne le pourſuive en juſtice pour avoir tué mon père. Monſieur, me repliqua-t-elle, je ne ſaurois rien vous refuſer pour une ſomme auſſi conſidérable que celle-là, & j'approuve ſi fort votre ſtratagème, que j'oſe vous répondre du ſuccès. Je vais y travailler inceſſamment, car auſſi-bien je m'impatiente de tenir les vingt piſtoles. Si cela vous fait tant de plaiſir, lui dis je, les voilà d'avance; & quand l'affaire ſera faite, je vous en donnerai encore autant. Elle fut toute charmée de ma généroſité; &, après m'avoir fait bien des remercîmens, elle marqua la troiſième nuit enſuite pour l'exécution de ſon deſſein; &

me dit de me trouver au lieu & à l'heure accoutumée, dans le même déguiſement qu'auparavant. Là-deſſus, je la quittai; &, étant remonté à cheval, je continuai ma promenade. Je me divertis très-bien le reſte du jour avec mes amis, & je revins le ſoir à la maiſon.

A la fin, l'heureux moment que j'attendois avec impatience arriva. Ma mercenaire de confidente s'étoit miſe en ſentinelle. Dès qu'elle m'apperçut, elle me fit entrer, & je pris une ſeconde fois poſſeſſion de ce que j'eſtimois plus dans ce moment, que tous les tréſors du monde. Comme je croyois bien de n'y plus revenir, je m'en donnai au cœur joie; & la belle en fut ſi ſatisfaite, qu'elle ne put s'empêcher de me le dire à l'oreille.

J'avois préparé une lettre où je lui découvrois tout le myſtère. Sur le point de me retirer, elle me demanda tout doucement par quel haſard je m'étois trouvé engagé dans la malheureuſe aventure dont j'ai parlé plus haut. Je lui répondis, auſſi bas qu'il me fut poſſible, que comme je me doutois bien qu'elle me queſtionneroit là-deſſus, & qu'il étoit dangereux de parler, j'avois apporté par écrit le détail de cette affaire; &, en diſant cela, je lui donnai ma lettre, qu'elle prit avec empreſſement, après quoi je lui dis adieu, non ſans quelque

regret de ne pouvoir pas continuer mes visites nocturnes; car le lendemain je devois m'embarquer pour les Indes. En traversant le jardin pour sortir, je demandai à Thérèse qui me reconduisoit, combien de tems il y avoit que dom Juan faisoit l'amour à sa maîtresse : environ deux ans, me répondit-elle; & voici quelle en fut l'occasion.

Un jour dom Juan allant à sa maison de campagne qui est à deux lieues de distance de celle de mon maître, fut attaqué par des voleurs qui le blessèrent dangereusement; & il seroit mort sur la place, si dom Louis ne fût heureusement survenu, accompagné de ses domestiques, qui donnèrent la chasse aux assassins. Il étoit dans un si pitoyable état, qu'on ne jugea pas à propos de le porter chez lui, à cause du trop grand éloignement : ainsi mon maître le fit conduire à sa maison, où ses blessures le retinrent long-tems. Quand il eut recouvré assez de forces pour pouvoir se promener, il passoit ordinairement son tems dans le jardin; & ma maîtresse ayant occasion de l'y voir souvent, elle en devint amoureuse à la fureur. Elle me fit confidence de sa passion; &, comme j'étois fort propre à ménager une affaire de cette nature, je lui conseillai de se laisser voir à dom Juan; & pour cela, de s'y prendre de cette manière.

Il y avoit à l'extrémité du jardin un berceau où j'avois remarqué que ce gentilhomme alloit s'asseoir tous les jours à une certaine heure. Je dis à ma maîtresse de s'y rendre quelque tems avant lui, dans l'habillement le plus propre à inspirer de l'amour, de s'y mettre dans la posture d'une personne qui dort, & de laisser à sa bonne fortune le soin de faire le reste. Elle suivit mon conseil de point en point; & il eut tout le succès qu'elle pouvoit souhaiter; car dom Juan étant entré dans le berceau, & la voyant dans cette attitude, la prit pour la déesse de l'amour, s'approcha tout doucement, & lui déroba un baiser. Elle se réveilla en apparence toute effrayée, & fit semblant d'être fort en colère, & de vouloir se retirer: mais le galant la retint, & s'y prit si bien, qu'avant que de se quitter, ils furent en parfaite intelligence.

Ce berceau fut dans la suite le rendez-vous de nos deux amans, qui ne laissoient échapper aucune occasion de s'y voir. Mais dom Juan ayant parfaitement recouvré sa santé, quoiqu'il affectât pendant quelque tems d'être fort foible, fut enfin obligé de prendre congé de mon maître & de toute la famille. Cependant, comme l'amour est ingénieux, il eut bientôt trouvé le moyen de revoir sa chère Isabelle

dans le même lieu, en l'absence de dom Louis; &, lorsque nous revînmes en ville, il fut résolu que je l'introduirois de nuit dans les habits du payſan qu'il envoyoit de tems en tems à la maiſon, avec des préſens de fruits pour ma maîtreſſe : ce qui n'étoit qu'un prétexte pour avoir occaſion de s'écrire.

Quand Thérèſe eut achevé ſa petite hiſtoire, je lui donnai les vingt piſtoles que je lui avois promiſes, & je lui dis adieu pour la dernière fois. Elle m'arrêta un moment pour me dire qu'elle étoit fort en peine comment elle ſe tireroit d'affaire avec ſa maîtreſſe, quand elle verroit que dom Juan ne revenoit point, & qu'elle n'auroit plus lieu de douter de ſa mort; cependant, ajouta-t-elle, ce qui me conſole, c'eſt qu'elle n'oſeroit s'en plaindre à perſonne, de peur de ſe trahir elle-même. Mais la pauvre créature ne penſoit guère qu'Iſabelle ſeroit inſtruite de tout dès le matin, par la lecture de la lettre que je lui avois remiſe en la quittant. Je lui dis de prendre courage, & que tout iroit bien; & là-deſſus je me retirai. Le lendemain, j'envoyai mon équipage à bord du vaiſſeau ſur lequel je devois m'embarquer, qui étoit à Cadix, & je ſuivis de près; mais le vent ayant changé, nous ne pûmes mettre à la voile. Je me repentis alors d'avoir donné ma lettre à

Iſabelle ; car, par le moyen de mon argent auprès de Thérèſe, j'aurois pu paſſer encore quelques nuits avec elle.

Comme j'avois tout à craindre de ſon reſſentiment, je ne jugeai point à propos de retourner à terre. Ainſi j'attendis patiemment ſur notre vaiſſeau, que le vent nous devînt favorable. Un jour que j'étois ſeul dans ma cabane, occupé à lire, mon valet m'apporta une lettre dont voici le contenu :

» Monſieur,

» Ayant appris que vous allez à Mexico, » le lieu de ma naiſſance, je vous ſerai infini- » ment obligé, & ce ſera pour moi un très- » grand honneur, ſi vous voulez bien me pren- » dre ſous votre protection. Mon père étoit » un riche marchand de cette ville, qui, en » partant pour l'autre monde, m'a laiſſé un » bien conſidérable dans celui-ci. Ceux qui ont » eu le ſoin de mon éducation dans ce pays, » ſemblent en vouloir à ma fortune ; c'eſt ce » qui m'a fait prendre la réſolution de m'éva- » der, & de retourner dans ma patrie. Mais il » faudra que je me rejette entre les mains de » mes traîtres, ſi vous n'avez pas la bonté de » me ſervir de tuteur juſqu'à Mexico, où je tâ- » cherai de reconnoître les obligations infinies » que je vous aurai ».

Je demandai à mon valet, qui avoit apporté cette lettre, & il me dit que c'étoit un jeune nègre : je lui ordonnai de le faire entrer. Je fis plusieurs questions à ce jeune homme, auxquelles il répondit sans hésiter. Il m'assura que son père, quoique nègre, étoit fort riche, & qu'il l'avoit envoyé, lorsqu'il étoit encore enfant, à Séville, pour y être élevé avec soin ; il ajouta que sa lettre m'instruisoit suffisamment du reste. Je pris beaucoup de plaisir dans sa conversation, & je le reçus fort civilement, l'assurant que je le remettrois sain & sauf à ses amis à Mexico.

Quand nous fûmes seuls, il me dit qu'il avoit un plus grand secret encore à me confier ; mais qu'il souhaitoit de n'être point interrompu. Là-dessus j'ordonnai à mon valet d'aller dans la ville m'acheter quelques provisions ; & après avoir fermé la porte, je dis à mon gentilhomme noir que nous n'avions que faire de craindre que personne vînt nous troubler de quelques heures. Il garda quelque tems le silence, comme une personne qui seroit dans une profonde rêverie, & tenant les yeux baissés, il commença ainsi :

Je n'aurois jamais osé faire la démarche que je fais aujourd'hui, si je ne savois que vous êtes parfaitement instruit de ma foiblesse. Mais faites attention à ma jeunesse, au climat du pays, à

l'occasion qui s'est offerte comme d'elle-même ; & vous conviendrez qu'il y a bien peu de personnes de mon sexe qui ne succombassent à une pareille tentation. Ne soyez pas surpris de voir, dans ce déguisement, la fille de dom Louis, qui éprouve à un tel point les caprices de l'amour, qu'elle se sent forcée de vous ouvrir le fond de son cœur. La lettre que vous me remîtes, en me quittant, a produit sur moi un effet tout contraire à celui que vous vous imaginiez sans doute ; une passion infiniment plus douce que la colère & la vengeance, s'est emparée de mon ame ; & la découverte d'une trahison qui auroit rempli de rage tout autre que moi, m'a inspiré une tendresse inexprimable pour don Pédro, ce n'est pas que je me flatte de quelque retour ; je prévois bien que ma conduite passée, & peut-être même la déclaration que je viens de vous faire, vous porteront à rejetter avec mépris un cœur qui veut se donner à vous. Cependant, si vous croyez qu'il y ait en moi quelque reste de sincérité, après la foiblesse que j'ai eue ; j'ose vous assurer que vous pouvez compter sur la protestation que je vous fais, de n'en aimer jamais d'autre que vous. Je ne parle pas de mariage ; je m'en suis rendue indigne à votre égard ; mais, si vous voulez de moi comme je suis, vous me trouverez aussi

prête à vous ſervir que le moindre de vos eſclaves.

J'étois ſi partagé entre le plaiſir & l'étonnement que me cauſoit cette aventure, que je crus que tout ce que j'avois oui & vu étoit un ſonge. Mais, ayant tout lieu d'être convaincu de la ſincérité d'Iſabelle, je lui dis, en retour, tout ce que la paſſion la plus tendre pouvoit me ſuggérer, ſans me donner le tems de penſer à la bizarrerie de ſon procédé, & aux conſéquences d'un engagement avec elle. Il me ſuffiſoit de trouver en elle tout ce que mon imagination me repréſentoit d'aimable dans une femme; je n'avois d'autre inquiétude que celle de ſavoir comment je pourrois la dérober aux perquiſitions de ſon père, & à la connoiſſance des matelots à bord; car il étoit très-incertain quand nous partirions.

Ma maîtreſſe me dit que ſi la démarche qu'elle venoit de faire n'eût pas eu l'heureux ſuccès qu'elle voyoit, elle avoit réſolu de ſe faire religieuſe; mais que, puiſque ſes vœux étoient exaucés, elle laiſſoit à d'autres à en prendre l'habit. Elle m'apprit encore qu'elle s'étoit évadée ſans le ſecours ni la participation de qui que ce ſoit que de Thérèſe; & que l'abſence de ſon père qui étoit allé pour dix

jours

jours à la campagne, avoit beaucoup favorisé l'exécution de son dessein. Elle ajouta que cependant elle craignoit que, quand il seroit de retour à la maison, il n'effrayât Thérèse par des menaces pour lui faire avouer la vérité, ou qu'il ne la gagnât par des promesses, ce qui n'étoit pas fort difficile, puisqu'elle aimoit l'argent à un tel point, qu'elle vendroit son père pour cinq sols. Pour prévenir tout accident de ce côté-là, nous résolûmes ma maîtresse & moi, qu'elle iroit toujours habillée en homme, avec son teint naturel, sans se noircir davantage la peau, comme elle avoit fait pour se déguiser en nègre.

Dans ce dessein, nous allâmes ensemble à la ville, où elle s'équipa de tout ce qu'il lui falloit; après quoi nous revînmes à bord, où je la fis passer pour un de mes parens qui s'étoit mis en tête de me suivre, & de courir même fortune que moi. Le lendemain, le vent étant favorable, nous mîmes à la voile, & nous laissâmes derrière nous toutes nos craintes. Cependant je crus qu'il étoit nécessaire d'instruire mon valet de toute cette aventure, sachant très-bien que s'il venoit à en découvrir quelque chose par lui-même, comme il étoit difficile que cela n'arrivât une fois ou l'autre, ce ne seroit pas long-tems un secret: quoique le

drôle gardât très-fidélement les ſecrets qu'on lui confioit.

Nous touchâmes aux îles de Madère ; nous doublâmes le Pic de Ténériffe, nous paſsâmes ſous la ligne, & nous ne rencontrâmes rien d'extraordinaire pendant cinquante-trois jours ; au bout de ce tems, nous arrivâmes à Saint-Domingue, ou Saint-Dominique, capitale de l'île Hiſpaniola.

Je fus charmé de trouver un auſſi agréable ſéjour que celui-là, après les fatigues d'un aſſez long voyage. Nous prîmes un logement, ma maîtreſſe & moi, chez un bon Eſpagnol qui nous traita fort bien pour notre argent. Peu de jours après notre arrivée, elle me dit qu'elle commençoit à ſentir les effets de notre familiarité. Cela ne me plut pas beaucoup, & je tâchai de lui perſuader que je n'y avois aucune part ; mais elle ſoutint le contraire, & m'en donna même quelques preuves qui ne me permirent plus d'en douter. J'étois fort embarraſſé à trouver les moyens de cacher ſa groſſeſſe ; car elle commençoit à avoir des maux de cœur, ſymptômes ordinaires de cette indiſpoſition naturelle. D'ailleurs je craignois que ſa grande beauté ne découvrît bientôt ſon ſexe.

Durant notre voyage, elle avoit eu ſoin de

ſe tenir renfermée dans ma cabane, pour ne pas être vue des matelots, qui n'auroient pas manqué d'en venir avec elle aux dernières extrémités, s'ils avoient sû ce qu'elle étoit; & il n'y avoit pas moins de danger pour une auſſi belle femme qu'elle, à ſe montrer en public dans cette partie du monde, où il y en a très-peu qui puiſſent ſeulement paſſer pour jolies. Ainſi j'étois ſur les épines juſqu'à ce que nous nous fuſſions rembarqués pour Mexico; mais la flote demeurant là plus long-tems que je ne croyois, j'allai faire un tour dans les endroits les plus conſidérables de l'île. Et, comme je comprends par votre hiſtoire, que vous n'y êtes point allé, je vais vous en donner une petite deſcription.

Hiſpaniola eſt ſituée entre le 17 & le 19 degré de latitude; elle a environ 120 lieues de longueur & 50 de largeur. L'air y eſt à-peu-près, pour la chaleur, comme à Séville en Eſpagne; les fruits y ſont délicieux, & il y en a qu'on ne trouve point ailleurs. La capitale eſt Saint-Domingue, comme je l'ai déja dit, qui a une charmante vue ſur la campagne qui eſt toute entre-coupée de beaux jardins & de rivières. C'eſt là que le gouverneur de l'île fait ſa réſidence, & que ſont toutes les cours de juſtice; & c'eſt auſſi là que les habitans

du pays viennent de toutes parts faire leurs proviſions.

Il n'y a que deux autres villes dans toute l'île : ſavoir, Saint-Jaques & Notre-Dame de Haute-Grace, dont la dernière eſt au ſud, & fameuſe pour le meilleur chocolat du monde.

La cathédrale de Saint-Domingue eſt un beau bâtiment, & les autres égliſes ſe reſſentent de la richeſſe des habitans, dont il n'y a pas juſqu'aux moindres artiſans qui ne ſoient fort à leur aiſe. Les moines y vivent auſſi graſſement qu'en aucun pays du monde, & ont bien ſu choiſir, à l'imitation de leurs frères par-tout ailleurs, les plus beaux endroits de la ville pour leur demeure.

Cette île fut découverte par Chriſtophe Colomb en l'an 1492, & a toujours appartenu aux Eſpagnols depuis ce tems-là ; au lieu que preſque toutes leurs autres acquiſitions ont paſſé aux Anglois, aux François & aux Hollandois. Si même les François y poſsèdent quelques plantations, c'eſt par droit d'achat, & non par droit de conquête ; &, comme leur principale occupation eſt la chaſſe, & qu'ils ne ſont pas riches, les Eſpagnols ne penſent point à leur ôter ce qu'ils ont.

Il n'y a point d'île qui puiſſe ſe vanter d'avoir des ports plus commodes que celle-ci ; &

dans chaque port ſe déchargent de belles rivières qui abondent en excellent poiſſon ; mais auſſi il y a grand nombre d'alligators (eſpèce de crocodile) qui font beaucoup de mal. Un jour, j'en vis un ſur le bord de la mer, qu'on eût pris pour une ſouche de bois. Un buffle vint là pour boire ; auſſitôt l'alligator ſe jetta ſur lui, le tira au fond de l'eau & le dévora. Cependant il eſt facile de les éviter, à cauſe de l'odeur aromatique qui s'exhale de leur corps, & qui ſe fait ſentir de loin.

Je fus extrêmement ſurpris de trouver, dans la plupart des maiſons, des ſerpens qui tiennent lieu de chats, & qui ſont encore plus ennemis qu'eux des rats & des ſouris ; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt qu'ils ne font jamais de mal, n'ayant point de venin. Seulement ils aiment la volaille, & en détruiſent autant que les renards, ſi on ne les veille de près. On trouve auſſi dans cette île la ſcolopendre des Grecs, & de fort grands ſcorpions ; mais, par un effet de la bonté de Dieu, ni les uns ni les autres ne ſont malfaiſans de leur nature.

Je ne vous fatiguerai pas d'une plus ample deſcription de cette île, parce qu'il n'y a rien de remarquable qu'on ne trouve ſur le continent, excepté quelques herbes particulières ;

mais, comme je ne suis pas botaniste, je ne m'y arrêterai point.

Le tems de nous rembarquer vint enfin, & je quittai Saint-Domingue avec quelque regret, m'imaginant que je ne trouverois plus de lieu si agréable en Amérique. Pendant le voyage, ma maîtresse fut fort incommodée. Nous arrivâmes heureusement à Vera-Crux; &, comme nous n'y avions rien à faire, nous partîmes sur le champ pour Mexico, par terre. Lorsque je fus arrivé dans cette ville, je m'enquis de mon oncle; mais l'on me dit qu'il étoit allé demeurer à Lima. Cela me fit d'autant plus de peine, que je craignois de ne pas trouver un endroit propre à nous loger, dans l'état où étoit ma maîtresse; & qu'elle approchoit trop de son terme pour pouvoir entreprendre un nouveau voyage.

Un ami particulier de mon oncle, qui entretenoit correspondance avec lui, ayant appris mon arrivée, vint me voir, & me fit mille honnêtetés à sa considération. Il me régala chez lui, & je lui trouvai plus de franchise que les Espagnols n'en ont généralement: seulement il avoit la même vanité que tous les vieux chrétiens de cette nation, qui s'estiment beaucoup plus que les autres par cet endroit. Je lui communiquai l'état de ma maîtresse; &,

par le moyen de ſa femme, nous lui fîmes reprendre l'habillement qui convenoit à ſon ſexe. Cependant elle garda toujours la maiſon pour n'être vue de perſonne. Don Manuel, c'étoit le nom de cet ami, nous offrit un logement chez lui, que nous acceptâmes avec plaiſir, dans la penſée que ma chère Iſabelle pourroit y faire ſes couches plus ſecrettement & plus commodément qu'ailleurs.

Quand ſon terme fut venu, elle mit au monde un beau garçon qui mourut au bout de trois ſemaines. Je ne doutai point que je n'en fuſſe le père ; car il me reſſembloit comme deux gouttes d'eau. Ma maîtreſſe fut fort foible pendant long-tems. Un jour que j'étois ſeul avec elle, elle me dit que don Manuel lui avoit fait faire ſecrettement, par ſa garde, de grandes offres, ſi elle vouloit condeſcendre à l'amour qu'il avoit conçu pour elle. Je lui appris que ſa femme m'avoit auſſi fait de pareilles avances ; mais quoiqu'elle ne fût pas déſagréable, & qu'elle pût même paſſer pour une beauté dans un pays où les femmes blanches ſont ſi rares, je ne me ſentois aucune tendreſſe pour elle. Après pluſieurs réflexions ſur ce bizarre accident, il me vint une penſée dans l'eſprit, que je crus qui pourroit nous divertir en nous tirant d'intrigue. Je priai ma maîtreſſe de donner quelque eſpé-

rance à don Manuel, & de me laiſſer faire le reſte.

Le gaillard trouva bientôt l'occaſion, que je lui fournis moi-même, de la voir en particulier. Elle ſuivit mes inſtructions, & le tranſporta ſi fort de joie, qu'il ne put plus ſe contenir ; il oublia ſa gravité eſpagnole, & ſe mit à faire des cabrioles comme un maître à danſer. J'en ris de bon cœur, quand ma maîtreſſe me le conta, & je la priai de continuer à le bien recevoir, & de lui promettre même un rendez-vous, pour la huitaine, dans le pavillon du jardin. Elle le fit comme je lui avois dit.

Cependant j'eus un entretien particulier avec la femme ; &, pour répondre à ſes avances, je lui dis de ſe trouver, la même nuit & à la même heure que j'avois marquées à ma maîtreſſe, dans le même pavillon, mais de ne point parler, parce qu'il étoit ſur l'eau, & qu'il paſſoit continuellement du monde tout auprès. La bonne femme fut auſſi tranſportée de joie que ſon mari l'avoit été ; &, pour mieux couvrir mon jeu, je dis dans la maiſon, que je devois aller, avec quelques meſſieurs, à la chaſſe du buffle pour deux ou trois jours. Je priai mon hôte, comme je l'appellois par gaillardiſe, d'avoir ſoin de ma femme en mon abſence ; & j'aſſurai en particulier ma bonne hôteſſe, que

ce n'étoit qu'une feinte pour empêcher qu'on ne ſoupçonnât rien de notre rendez-vous.

Ma maîtreſſe avoit fait préciſément le même marché avec le mari ; &, quand l'heure marquée fut venue, nous laiſsâmes le bon homme & la bonne femme enſemble ſatisfaire tout à leur aiſe, du moins en idée, leur paſſion amoureuſe. La choſe réuſſit à merveille. Le lendemain à dîner, don Manuel jetta maintes œuillades à ma maîtreſſe, & ſa bonne femme à moi, ne ſe doutant point du tour que nous leur avions joué. Sur le ſoir, comme j'étois à lire dans le jardin, je fus tout ſurpris que la pauvre amante vint à moi dans une colère effroyable, & me chanta pouille, me diſant que je l'avois lâchement trahie, puiſque j'avois donné à ſon mari la bague dont elle m'avoit fait préſent la nuit précédente. Je compris par-là qu'elle lui en avoit donné une, s'imaginant d'être avec moi, & qu'elle venoit de la voir à ſon doigt. Elle m'en dit tant à cette occaſion, qu'enfin je fus obligé de lui découvrir tout le myſtère, pour me débarraſſer d'elle & de ſa folle paſſion; mais j'eus bientôt lieu de m'en repentir ; car elle me ſauta aux yeux, de rage d'avoir été ſi cruellement jouée, & avec ſes ongles elle me déchira tout le viſage, quelques efforts que je fiſſe pour m'en garantir : tant un amour

mépriſé eſt capable de rendre une femme furieuſe.

Cette aventure me fit prendre ſur le champ la réſolution de quitter Mexico. Le mari eut quelque ſoupçon de ce qui s'étoit paſſé; mais, comme il croyoit encore avoir eu les dernières faveurs de ma maîtreſſe, cela arrêta ſon reſſentiment. Pour ſa femme, elle fut implacable; &, quelque ſoin que j'y apportaſſe, je ne pus jamais lui faire entendre raiſon. Ainſi je pris le parti de l'éviter, autant que la bienſéance pouvoit me le permettre. Quelques jours après cette malheureuſe aventure, étant ſeul à ſouper avec ma maîtreſſe, elle me dit que la femme de don Manuel lui avoit fait préſent d'une bouteille d'eau cordiale. Je ne lui avois point parlé de ce qui m'étoit arrivé avec elle, de peur que cela ne lui cauſât du chagrin. Mais, dans ce moment, je ſoupçonnai qu'il y avoit quelque choſe qui n'alloit pas bien; la peur me ſaiſit, & je la priai de ne point goûter de cette eau. Hélas, mon cher, me dit-elle, j'en ai déja bu, & j'eſpère que vous en boirez auſſi; car c'eſt la plus agréable liqueur que j'aie goûté de ma vie.

Ces paroles me jettèrent dans un trouble inexprimable; &, deux heures après, mes craintes ne ſe trouvèrent que trop bien fon-

dées. Ma maîtreſſe tomba tout d'un coup en convulſion ; &, malgré tout l'art des médecins, elle expira dans mes bras, perſonne ne doutant qu'elle n'eût été empoiſonnée. J'avois, dans les tranſports de ma fureur & de mon déſeſpoir, déclaré à don Manuel que ſa femme étoit l'auteur d'une ſi noire action ; &, quand il voulut ſavoir où elle étoit, on lui dit qu'elle étoit ſortie avant la nuit, & que, ſans doute, elle étoit allée à la ville de Saint-Jago ſur le lac, chez une de ſes parentes. Le pauvre homme, tout déſolé, envoya ſur le champ après elle, mais on ne la trouva point. Il parut auſſi affligé de la perte de ma chère Iſabelle que moi-même ; & je ſuis bien certain que, s'il avoit rencontré ſa femme dans ce moment-là, il l'auroit ſacrifiée aux mânes de la mienne.

Peu s'en fallut que je ne ſuccombaſſe à la douleur que me cauſa la fin tragique de cette aimable perſonne ; car j'avois toutes les raiſons du monde d'être perſuadé que ſon amour pour moi étoit ſincère. Vous jugez bien que je ne pouvois pas demeurer plus long-tems dans la maiſon où ce cruel déſaſtre étoit arrivé. Mais comme je me diſpoſois à en ſortir, le corregidor m'envoya chercher pour l'informer au juſte de la choſe. Je parus devant lui, & je lui dis toute la vérité ; l'aſſurant, au ſurplus, que

c'étoit ma femme que j'avois perdue. Don Manuel, quoique je déclaraſſe qu'il étoit innocent, fut ſaiſi & mis en priſon, parce qu'on ſuppoſoit qu'il avoit favoriſé l'évaſion de ſa femme. Mais, peu de jours après, on eut nouvelle qu'on l'avoit trouvée dans les bois, aſſaſſinée, ſans doute par des Indiens, comme elle cherchoit à ſe dérober aux pourſuites de la juſtice. C'eſt ainſi qu'elle reçut la juſte récompenſe de ſa barbarie envers une femme qui ne lui avoit jamais fait de mal; quoiqu'à dire le vrai, ce fût proprement à moi qu'elle en voulût.

Quelques jours après cette fatale aventure, j'appris que des marchands avoient deſſein de traverſer le continent avec une bonne eſcorte, pour aller à la mer du ſud. Je fis connoiſſance avec eux; je fournis mon contingent pour les frais du voyage, & nous partîmes enſemble de Mexico, dont le ſéjour m'étoit devenu inſupportable, depuis que j'y avois perdu le ſeul objet de mes vœux ſur la terre. Et il faut que je vous avoue que, malgré toute ma philoſophie, je ne puis point encore penſer quelque tems à cette cruelle perte, ſans que le cœur me ſaigne. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour diſſiper ma douleur; & il eſt vrai que le tems & la bonne compagnie l'ont beaucoup ſoulagée; mais il

s'en faut bien que je ſois tout-à-fait guéri; c'eſt un feu caché ſous la cendre; & je crois fermement que les charmes du beau ſexe me troubleront plus jamais mon repos.

Nous nous mîmes en chemin avec une eſcorte de cinquante ſoldats Eſpagnols, pour nous défendre contre les Indiens qui faiſoient métier de ſe jetter ſur les Européens qui traverſoient le continent, s'ils n'étoient pas trop forts pour eux.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que Mexico eſt une des plus belles villes du monde, qu'elle eſt ſitué ſur un lac, & qu'il n'y a d'autre chemin pour y aller que trois grandes chauſſées qui répondent à autant de villes dans les terres. Mais une choſe fort extraordinaire, c'eſt qu'une partie du lac eſt ſalée, mal-faiſante, & qu'on n'y trouve aucun animal vivant, & l'autre eſt douce, ſaine & abondante en excellent poiſſon. Comme l'on a pluſieurs bonnes relations du continent de l'Amérique, & de la conquête qu'en fit mon illuſtre compatriote Fernand Cortez, je ne vous en dirai rien de plus. J'ajouterai ſeulement que Céſar & Alexandre n'ont été, au prix de ce fameux capitaine, que de petits conquérans; il n'y a qu'à lire ſon hiſtoire pour s'en convaincre.

Nous ne rencontrâmes aucun Indien qui

nous fît la moindre insulte, parce que nous étions bien escortés, & nous arrivâmes heureusement à Ségovie, qui est une ville encore dans les terres, environnée de rochers, & assez mal bâtie. Une quinzaine de mes compagnons de voyage voulurent s'y arrêter, & je ne fus pas fâché de me joindre à eux pour me remettre de la fatigue du chemin; car il nous avoit fallu traverser des montagnes escarpées, & plusieurs rivières sur des radeaux, ce qui est quelquefois dangereux, quoique nous passâmes par-tout sans aucun accident.

Je demeurai quinze jours à Ségovie. Je fus fort surpris de ce que me dirent quelques habitans, que l'année précédente environ deux cents Anglois, flibustiers, avoient passé, avec un riche butin, de la mer du sud dans celle du nord, malgré toute l'opposition des Espagnols qu'ils avoient battus à diverses reprises, quoiqu'ils fussent dix contre un, & qu'ils eussent même tout l'avantage du vent. Ces bonnes gens en parlent comme de tout autant de diables, & soutiennent qu'il falloit qu'ils fussent aidés des malins esprits pour faire ce qu'ils ont fait. Mais la vérité est que vos compatriotes méprisent la mort, & s'exposent avec un courage intrépide aux plus grands dangers.

Après nous être bien remis de notre fatigue,

nous partîmes de Ségovie & nous continuâmes notre route pour la mer du ſud avec une eſcorte d'Indiens au ſervice des Eſpagnols, qui relevèrent la première : & il faut avouer qu'il n'y a pas de gens dans le monde plus fidèles que ces pauvres miſérables qui reconnoiſſent la domination de l'Eſpagne. Nous traverſâmes un pays fertile, uni & fort agréable ſur des mules qui ſont une très-bonne monture pour le voyage. Nous nous divertîmes en chemin à tirer des ſinges qui nous faiſoient cent petites niches, courant ſur les arbres quand ils nous voyoient, & nous piſſant ſur le nez, ou quelquefois même nous régalant de quelque choſe de pis.

Quand nous fûmes arrivés à Sancta Fé, petite ville qui a un port ſur la mer du ſud, nous eûmes le bonheur de trouver un vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour Lima. Nous nous rendîmes inceſſamment à bord, & nous levâmes l'ancre ce ſoir-là même. Après un voyage de vingt-cinq jours, nous arrivâmes heureuſement à Lima. Nous débarquâmes à Calao, qui eſt un des plus beaux ports de la mer du ſud, & celui où ſe rend la flotte Eſpagnole qui va tous les ans au Pérou. Le bourg eſt ſitué ſur une pointe de terre qui s'avance dans la mer; il y a de bonnes fortifications & une forte garniſon

très-bien entretenue. J'envoyai d'abord mon valet à Lima pour informer mon oncle de mon arrivée, & lui dire que j'aurois l'honneur de le voir le lendemain; mais je fus tout surpris qu'au bout de quatre ou cinq heures je vis venir son carrosse avec quelques-uns de ses domestiques pour me conduire chez lui. Mon oncle étoit juge civil de Lima, & avoit un grand pouvoir dans cette ville. Il m'envoya son major-dôme pour m'accompagner, & pour me dire qu'il s'impatientoit de me voir, & qu'il seroit venu lui-même me chercher si la goutte ne l'obligeoit pas de garder la maison. Je ne m'arrêtai qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour changer de linge & d'habit, après quoi je montai en carrosse avec le major-dôme, & à la nuit nous arrivâmes chez mon oncle. Il me reçut avec de grandes démonstrations de joie, & me fit toutes les caresses imaginables.

Je lui fis l'histoire de la mort tragique de mon père, mais sans lui parler de son amour pour Isabelle. Il fut extrêmement frappé de cette nouvelle; & il m'avoua que la principale raison qui lui avoit fait prendre le parti de retourner en Espagne, c'étoit l'avantage de vivre avec un frère qu'il aimoit si tendrement. Je lui dis alors que comme cela ne pouvoit plus

être,

être, je supposois qu'il changeroit de résolution; mais il me répondit qu'il y avoit déja deux mois qu'il avoit envoyé devant la plus grande partie de ses effets, de sorte qu'il falloit nécessairement qu'il suivît. Je lui donnai à entendre qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de l'accompagner. Il fit tout ce qu'il put pour m'y engager; mais quand il vit que cela étoit inutile, il me dit que puisque j'avois résolu de demeurer en Amérique, il me laisseroit un petit bien à Lima, qui pourroit m'y faire vivre honnêtement. Cependant il m'introduisit dans la plupart des meilleures familles de la ville. Le vice-roi lui-même me prit sous sa protection, & lui promit d'avoir soin de moi.

Le jour du départ de mon oncle pour l'Espagne étant venu, je l'accompagnai à bord du vaisseau sur lequel il devoit s'embarquer; & là nous nous dîmes adieu, non sans répandre des larmes. Je me suis repenti bien des fois de ne l'avoir pas suivi; mais l'on ne sauroit fuir son destin, quelque chose que l'on fasse. Il me laissa une belle maison bien meublée, & une plantation dont le revenu suffisoit pour me faire vivre selon ma qualité, avec promesse qu'à sa mort il me donneroit le reste de ses biens; car il n'étoit pas marié, & il n'avoit point de plus proche parent que moi.

Je profitai de tous les plaiſirs innocens que le ſéjour de Lima peut procurer ; & à dire le vrai, il n'y manque rien que la liberté de voir le beau ſexe, quoique par rapport à moi, cela m'étoit preſqu'indifférent. Le vice-roi me témoigna toujours beaucoup de bonté ; mais étant mort ſubitement, je n'eus que trop de ſujet de regretter ſa perte ; car celui qui lui ſuccéda ſe trouva être d'une toute autre diſpoſition à mon égard. Il changea généralement tous ceux à qui le défunt avoit donné des places, & je fus un des ſouffrans. Non content de cela, il profita de toutes les occaſions de me témoigner du mépris, & ſouvent il me fit des affronts ſi ſenſibles qu'il ne falloit rien moins que ſa dignité pour le mettre à couvert de mon reſſentiment. A ſon exemple, pluſieurs de ſes créatures commençoient à me maltraiter ; mais je réſolus fermement de ne plus ſouffrir leurs inſultes.

Un jour, revenant de ma plantation, monté ſur ma mule, & ſuivi ſeulement de mon ancien valet, je rencontrai dans un chemin étroit le neveu du vice-roi, qui alloit à la campagne en chaiſe roulante. Comme je n'avois pas grande envie de lui faire place, nous demeurâmes quelque tems à nous regarder. A la fin voyant que je ne me mettois point en devoir de lui céder,

il entra dans une telle colère qu'il se jetta de sa chaise & enfonça son épée dans le corps de ma mule qui tomba roide morte. Il n'en falloit pas tant pour exciter ma bile; je mis l'épée à la main, & du premier coup que je lui portai je l'étendis sur le carreau, & je le laissai dans le même état que ma bête. Il avoit plusieurs personnes à sa suite, qui se jettèrent aussi-tôt sur moi & sur mon valet, nous saisirent de force, & nous traînèrent devant le vice-roi. Ce malheureux, ravi d'avoir un prétexte d'exercer sur moi sa cruauté, me condamna à être transporté à Baldivia pour toute ma vie, malgré l'interceſſion du peu d'amis qui me restoient.

Il auroit été inutile de me plaindre du maudit tour que la fortune me jouoit : & pour achever de me désespérer, le coquin de vice-roi donna ordre que l'on me remît à dom Sanche Ramirez, qui étoit son parent & son associé en fait de commerce. C'est le même que je vous ai amené, & dont je ne pouvois me venger d'une manière plus sensible, puisqu'il fait son Dieu de son argent. Ce vieux pécheur m'occupoit aux emplois les plus serviles, mais je trouvois moyen de m'en dispenser le plus souvent en payant; car je recevois toutes les années mon petit revenu de

Lima, je veux dire celui de ma plantation; parce que le vice-roi s'étoit saisi de tous mes biens meubles, & il en auroit fait autant de ce fonds de terre, si l'honnête Indien à qui j'en avois remis le soin, n'avoit soutenu fortement qu'il appartenoit à mon oncle.

Don Ramirez avoit une fille fort belle, qui aimoit un colonel de la garnison de Baldivia. Ce colonel, malgré ma condition, ne se faisoit point de honte de me fréquenter, & me disoit souvent tout ce qu'il souffroit pour la jeune demoiselle. Je lui demandai un jour si elle étoit instruite de sa passion; il me répondit qu'oui, & qu'il se flattoit même de quelque retour, quoiqu'ils ne se fussent jamais parlé autrement que des yeux, lorsqu'elle venoit à une galerie qui donnoit sur la cour des gardes. Je lui dis là-dessus, que, s'il vouloit lui écrire une lettre, j'engagerois ma vie, que je la lui ferois tenir sûrement, & que j'en aurois même une réponse, si elle avoit du penchant à en donner. Il m'embrassa & me remercia de mon offre; après quoi il écrivit un billet doux à la belle, & il me le remit. Je l'accompagnai d'un autre, où je l'assurai que j'étois tout dévoué à son service pour l'affaire en question. Deux jours après, je trouvai une réponse dans un arbre creux du jardin, où je lui avois fait signe

d'aller chercher les deux billets que j'y avois mis. Je portai cette réponſe au colonel, qui en fut tranſporté de joie.

Cependant, à force de s'écrire, ils en vinrent à une concluſion ; & la bonne demoiſelle réſolut enfin de ſe livrer à la diſcrétion du colonel. Pour cela, nous prîmes une échelle de corde, aſſez grande pour atteindre de ſa fenêtre à la terraſſe de la cour des gardes ; & nous fûmes dans la nuit, à l'heure que nous lui avions marquée, ſur cette terraſſe. Elle ouvrit auſſitôt ſa fenêtre, & je lui jettai un peloton de ficelle dont un bout étoit attaché à l'échelle, afin qu'elle pût la tirer en haut : ce qu'elle fit ; après quoi, elle la lia ferme à un coffre de fer qu'il y avoit dans ſa chambre, & elle s'aventura deſſus. Mais, comme elle deſcendoit en tremblant de peur, les ſecouſſes qu'elle donna à l'échelle firent remuer le coffre de fer de ſa place. A ce bruit, ſon père s'éveilla tout effrayé, s'imaginant que les voleurs étoient dans la maiſon. Auſſitôt il ſe leva, & fit lever tous ſes domeſtiques pour ſavoir ce que c'étoit ; mais le colonel avoit déja décampé avec ſa maîtreſſe.

Quand ce vieux ladre eut aſſemblé tout ſon monde, la première choſe qu'il fit, fut de courir à la chambre où étoit ſon argent ; mais

voyant qu'on n'y avoit pas touché, il commença à ſe remettre un peu de ſa frayeur. Je vous avoue que j'aurois ſouhaité de toute mon ame que nous euſſions pu enlever ſon argent auſſi bien que ſa fille, tant je le haïſſois. Il fut quelque tems ſans aller dans la chambre de la belle, ne ſe défiant de rien de ce côté-là; mais, lorſqu'il vit qu'elle étoit partie, & qu'elle avoit emporté la donation par écrit d'un bien aſſez conſidérable, qu'une vieille tante lui avoit laiſſé, il entra dans une colère effroyable. Pour moi, je fus ravi qu'elle ne s'en fût pas allée les mains vuides; car j'eſtime que l'argent eſt le nerf de l'amour auſſi-bien que de la guerre.

Le pauvre diable ne pouvant deviner de quel côté avoit tiré ſa fille, ſe mit à courir dans l'enceinte du château comme un furieux, avec une douzaine de nous à ſes trouſſes (car j'étois rentré dans la maiſon au premier bruit que j'avois entendu). Et quand nous fûmes tout près du foſſé, où il n'y avoit point alors d'eau, parce que la marée étoit deſcendue, mais où il y avoit, en échange, beaucoup de vaſe. Quelques-uns des valets crurent voir quelque choſe au fond; auſſitôt notre vieux taquin voulut y regarder; &, comme la vue commençoit à lui manquer, il ſe baiſſa ſi fort pour mieux ſe ſatisfaire, que le diable me pouſſant dans ce

moment, je lui donnai du genoux dans les feſſes, & je le fis tomber ſur ſon nez au beau milieu du foſſé. Je fus le premier à crier au ſecours; mais je ne me hâtai pas beaucoup de lui en donner; à la fin, on apporta des cordes; &, après qu'il ſe fut bien débatu dans la vaſe pendant un gros quart d'heure, nous le tirâmes en haut dans un joli état.

Heureuſement il ne crut point que cela eût été fait à deſſein, mais par pure mégarde. Le lendemain, j'eus occaſion de voir la demoiſelle & le colonel, qui avoit obtenu du prêtre la permiſſion de coucher avec elle. Cet amant fortuné étoit ſi charmé du ſervice que je lui avois rendu, qu'il me promit de me faire avoir ma liberté, ne doutant point qu'il n'en vînt à bout, dès-là que l'argent étoit le ſouverain bien de don Ramirez. Mais nous ne fûmes pas peu ſurpris qu'il le refusât tout net; parce que le vice-roi du Perou lui avoit donné là-deſſus des ordres ſi exprès, qu'il étoit plus de ſon intérêt de me garder, que de me relâcher, à quelque prix que ce fût. Cependant la propoſition du colonel ouvrit les yeux à ce vieux ladre, & lui fit comprendre qu'il falloit que je fuſſe du ſecret dans l'affaire de ſa fille. Il en fut ſi irrité, qu'il me fit attacher à la jambe, avec un cadenas, une groſſe pièce de bois,

que j'étois obligé de traîner par-tout après moi.

Le colonel & ſa femme, qui, par parenthèſe, avoient trouvé le ſecret de retirer des mains de don Sanche le bien qui venoit à cette dernière, furent fort fâchés de me voir traiter ſi mal, & mirent tout en uſage pour me faire avoir ma liberté : mais ce fut inutilement. Je paſſai trois ans dans ce miſérable état, pendant leſquels j'eus la conſolation d'apprendre que mon implacable ennemi, le vice-roi du Perou, avoit été rappellé en Eſpagne, pour y rendre compte de ſes malverſations. A cette nouvelle, l'eſpérance que j'avois d'abord conçue de me voir un jour libre, commença à ſe réveiller; mais elle s'évanouit preſque auſſitôt. Le vieux coquin de Sanche avoit réſolu de m'immoler à ſa vengeance, & je demeurai encore deux ans dans ce triſte eſclavage, quoique, graces au ciel, rien ne fût jamais capable de m'abattre tout-à-fait.

Cependant le colonel trouva le moyen de me dire qu'il y avoit un vaiſſeau dans la rade, chargé pour Lima, & que le capitaine étant un de ſes bons amis, il l'avoit engagé à me prendre ſur ſon bord, ſi je pouvois, par quelque expédient, me tirer des griffes de mon arabe de maître. Je fis tous les efforts imagi-

nables pour en venir à bout, mais en vain; & je me crus encore une fois livré à une éternelle ſervitude. La nuit de ce même jour-là, comme je tâchois de me tranquilliſer, & de prendre un peu de repos, j'entendis tout-à-coup un grand bruit dans la cour du château; & un moment après, je fus fort ſurpris de voir entrer un officier & une bande de ſoldats, qui me ſaiſirent comme ſi j'euſſe conſpiré contre l'état, & qui me menèrent de force chez le colonel. Mais ma ſurpriſe ſe changea bientôt en joie, quand il m'eut dit que ce n'étoit qu'un ſtratagême pour me procurer ma liberté. Je lui en témoignai la plus vive reconnoiſſance, l'aſſurant qu'il m'avoit rendu au triple l'obligation qu'il diſoit m'avoir; mais j'ajoutai que je ne voulois pas accepter ma liberté, que je ne viſſe de quelle manière don Sanche prendroit la choſe, parce que j'en craignois les ſuites. Il me répliqua qu'il ſavoit les moyens de l'appaiſer, & que je n'avois qu'à le laiſſer faire. Je m'en fus donc à bord ſur le champ, & nous mîmes à la voile dès la même nuit. Notre voyage ne fut pas des plus heureux, car nous eſſuyâmes pluſieurs tempêtes; à la fin, pourtant, nous arrivâmes ſains & ſaufs à Calao.

Avant que de paſſer outre, je vous donnerai une courte deſcription de Baldivia, parce

qu'on permet à peu d'étrangers d'entrer dans ce port.

Baldivia ou Valdivia eſt ainſi appellé du nom de ſon fondateur, qui étoit un Eſpagnol. La vieille ville étoit ſituée un peu plus avant dans les terres que la nouvelle, mais elle a été entièrement détruite par les Indiens. Pierre Baldivia & ſes gens exerçoient ſur eux une telle tyrannie, qu'ils prirent enfin courage; &, les ayant fait tomber dans une embuſcade, il les exterminèrent ſans qu'il en échappât un ſeul. Pour la nouvelle ville, elle eſt ſi bien fortifiée, que les Eſpagnols n'ont rien à craindre de ces peuples, non plus que des étrangers, qui ont ſouvent entrepris de les en chaſſer, mais ſans fruit. Comme c'eſt le lieu de toute l'Amérique où ſont les plus riches mines d'or, la nature en a rendu l'accès fort difficile; car il y a un banc de ſable ſi grand à l'entrée de la baye, que les vaiſſeaux ſont obligés, pour l'éviter, de ſe tenir à plus de cinq cens verges du bord, qui eſt encore défendu par un bon fort. Cependant, quand une fois on y a jetté l'ancre, il n'y a point de vent à craindre, quelque tempête même qu'il faſſe, tant c'eſt un bon abri.

Les habitans de Baldivia ſont preſque tous des gens qu'on a exilés pour leur mauvaiſe con-

duite. On les fait ordinairement travailler aux mines pendant un certain nombre d'années ; &, quand ce terme eſt expiré, on leur donne en propre tant d'acres de terre inculte. La plupart trouvent moyen de s'y enrichir : mais je vous laiſſe à juger ſi la fripponnerie n'y a point de part. La campagne aux environs eſt très-fertile, & produit en particulier des pommes en abondance, dont on fait d'excellent cidre ; mais, pour le vin, il y eſt fort rare, & ceux qui veulent en avoir, ſont obligés de le payer à un prix exorbitant.

On regarde cette ville comme la clef de la mer du ſud. Le gouverneur & les officiers de la garniſon y ſont généralement envoyés de Lima ; mais les ſoldats ſont pris de ceux qu'on y tranſporte par punition ; &, s'il y en a peu qui n'y viennent qu'à regret, l'on peut dire qu'il y en a auſſi peu qui ſe ſoucient de quitter le pays, quand une fois ils y ſont établis. Quoique ces gens-là ne s'embarraſſent guère de religion, il y a ſept égliſes & trois monaſtères, mais qui paroiſſent bien délabrés. Et je ne doute pas que ceux qui paſſeront là dans un ſiècle ou deux, ne les trouvent entièrement ruinés.

Pour revenir à mon hiſtoire, j'ai dit que nous arrivâmes ſains & ſaufs au port de Calao.

J'avois réſolu d'y demeurer incognito, juſqu'à ce que je me fuſſe informé de la diſpoſition où l'on étoit à mon égard dans la ville. Pour cet effet, j'écrivis une lettre à mon fermier indien, où je lui donnois avis de mon arrivée. Il vint auſſitôt, & fut ravi de me voir en liberté. Je l'envoyai chez pluſieurs de mes amis pour leur faire ſavoir mon état. Ils coururent en informer le vice-roi, & le ſolliciter en ma faveur; &, comme c'étoit un galant homme, qui n'entroit point dans les reſſentimens de ſon prédéceſſeur qui m'avoit exilé, il m'accorda ſur le champ la permiſſion de rentrer à Lima, & d'y vivre avec la même liberté qu'autrefois.

Je parus donc de nouveau dans cette grande ville; j'y vis mes anciennes connoiſſances, dont je fus très-bien reçu, & je commençai à m'y divertir comme auparavant. Peu-à-peu, je m'inſinuai dans les bonnes graces du vice-roi, qui me donna un emploi fort lucratif; & je paſſai une année entière, eſtimé du public, & très-content de mon état. Mais au bout de ce tems, le vice-roi, dégoûté de ſon poſte, trouva moyen de ſe faire rappeller en Eſpagne. Cependant, comme il me recommanda à ſon ſucceſſeur, je conſervai mon emploi: du reſte, ce fut toute la faveur que je reçus de ce nouveau maître; car c'étoit un homme inconſtant,

fier & vindicatif. Il s'étoit nouvellement marié à une très-riche veuve de Lima, qui avoit une fort belle fille, à ce qu'on disoit, car je ne l'avois jamais vue que voilée, & encore à l'église, le seul endroit où on lui permit d'aller. J'appris qu'on la destinoit au grand juge, quoique bien contre son inclination, à cause qu'il étoit beaucoup plus âgé qu'elle : disparité qui suffit assurément pour empoisonner tous les plaisirs du mariage ; mais aujourd'hui l'on ne consulte à cet égard que l'intérêt.

Cependant je reçus une lettre de mon oncle, de Séville, par laquelle il me sollicitoit de retourner en Espagne ; me promettant, pour m'y engager, de me faire son héritier. J'avoue que je commençois à me dégoûter de l'Amérique ; & le terme pour lequel j'avois hypothéqué mon patrimoine, étant prêt d'expirer, je n'eus pas de peine à me disposer à partir. Pour cet effet, je vendis ma plantation à mon fidèle Indien, beaucoup au-dessous de ce qu'elle valoit, voulant reconnoître les obligations que je lui avois. Je résignai mon emploi entre les mains du vice-roi, parce que je ne pus point obtenir la permission d'en disposer à mon gré. Je convertis tous mes effets en poudre d'or, que j'envoyai devant moi à mon oncle, & je n'attendis plus que compagnie pour aller par terre à Vera-

Crux, qui eſt un port dans la mer du nord, d'où je pourrois commodément m'embarquer pour l'Eſpagne.

Je commençai alors à penſer ſérieuſement à m'établir; & certes il en étoit bien tems, car j'avois au-delà de vingt-huit ans, âge auquel les feux de la jeuneſſe devroient, ce me ſemble, être paſſés; car, ſi un homme ne revient pas de ſes folies avant que d'avoir atteint ſa trentième année, il eſt fort à craindre qu'il ne ſoit incorrigible tout le reſte de ſa vie. D'ailleurs tout me promettoit un établiſſement auſſi avantageux que je pouvois le ſouhaiter, ayant du bien de moi-même, & pouvant compter ſur celui de mon oncle, qui avoit alors quatre-vingt-trois ans.

Me voici preſque arrivé à la fin de mon hiſtoire; mais, auparavant, je veux vous donner une courte deſcription de Lima, telle qu'elle eſt aujourd'hui, parce que ç'a été, en quelque façon, le théâtre de mes malheurs.

Lima, capitale du Pérou, eſt ſituée dans une magnifique plaine entre-coupée de collines à quelque diſtance les unes des autres, à deux lieues du port de Calao, à 12 degrés 6 minutes de latitude méridionale, & à 29 degrés 45 minutes de longitude occidentale. François Pizarro en jetta les fondemens en 1535, & l'ap-

pella la Ciudad de los Reges, ou la Cité des Rois; mais, dans la ſuite, on lui a donné le nom de Lima, qui eſt une corruption de celui de Rimac que portoit une idole que les Indiens adoroient autrefois dans ce lieu-là. Après Mexico, c'eſt la plus belle ville de toute l'Amérique. Toutes les rues en ſont tirées au cordeau, & à-peu-près de la même longueur & de la même largeur, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante verges d'étendue. Dans le centre, il y a un quarré, le plus beau que j'aie jamais vu; &, au milieu de ce quarré, une fontaine de cuivre, ornée de huit lions qui jettent continuellement de l'eau que fournit une rivière qui paſſe aux extrémités de la ville, & ſur laquelle on a bâti un magnifique pont de pierre par où l'on va aux fauxbourgs. Il y a, dans ces fauxbourgs, une belle promenade publique, toute plantée en allée d'orangers, où le beau monde de la ville ſe rend tous les ſoirs. On ne compte pas moins de cinquante-ſept égliſes ou chapelles à Lima, en y comprenant celles des monaſtères, outre vingt-quatre couvens d'hommes & douze de femmes. La cathédrale eſt magnifique, comme le ſont auſſi la plupart des autres égliſes, quoiqu'elles ſoient, depuis le premier étage en haut, principalement bâties de bois, à cauſe des tremblemens de terre, qui

ſont fort communs dans cette ville. Il y en arriva un en 1682, qui la renverſa preſque entièrement; & c'eſt une choſe ſurprenante, qu'elle ait pu être ſi bien rebâtie en ſi peu de tems.

Le vice-roi du Pérou y fait ſa réſidence, & y exerce un pouvoir ſi deſpotique, qu'il a bien de la peine à reconnoître le roi d'Eſpagne pour ſon maître. C'eſt-là que ſe tiennent toutes les cours de juſtice, & entre autres la cour ſuprême de laquelle on ne peut point appeller. Il y a auſſi une inquiſition qui eſt pire, ſur mon honneur, qu'en Eſpagne. Le ciel en préſerve toute bonne ame; car, dans ce tribunal, le délateur ſert de témoin, & ne paroît point; &, pour raccommoder la choſe, on ne confronte jamais les témoins à l'accuſé. Lima eſt encore le ſiège d'un archevêque & d'une univerſité qui a trois grands collèges bien remplis, quoique ceux qui étudient, y faſſent, pour la plupart, peu de progrès dans les ſciences: car j'en ai ſouvent trouvé qui étoient aſſez ignorans. Il y a, outre cela, douze hôpitaux, dont l'un eſt pour les Indiens en particulier.

La garniſon de cette ville eſt de deux mille hommes de cavalerie, & de ſix mille d'infanterie, mais tous pauvres ſoldats, ſur-tout s'il s'agiſſoit de ſe défendre contre un ennemi étranger;

étranger ; car ces troupes ſont principalement compoſées de créoles & d'Indiens. Les créoles, qu'on appelle ainſi à cauſe qu'ils ſont nés en Amérique, quoique de parens Européens, ſont pour la plupart fiers, pareſſeux, ignorans, & tout autant de petits tyrans, quand ils ont le pouvoir en main. Ils entendent aſſez bien le négoce, & ne ſe font point ſcrupule de tromper les gens avec qui ils trafiquent, quand ils le peuvent. Ils ſont tous enclins aux plaiſirs de l'amour, & prêts à tout ſacrifier pour contenter cette paſſion. Les femmes, qui ſont réellement fort belles, demeurent, pour l'ordinaire, tout le jour, à la maiſon, aſſiſes les jambes en croix, & muettes comme des poiſſons ; mais, dès que la nuit vient, elles courent les rues, voilées, & ſont auſſi hardies à demander la courtoiſie, que les hommes peuvent l'être chez nous. En voici un exemple qui vous frappera.

Un ſoir que j'étois occupé dans ma chambre à expédier des lettres pour l'Eſpagne, j'entendis frapper doucement à ma porte. Mon valet étoit ſorti : ainſi je me levai pour ouvrir ; mais quelle fut ma ſurpriſe de voir une femme voilée, qui, ſans faire de compliment, entra & s'aſſit ſur un lit de repos ! Après y avoir demeuré un moment, elle ôta ſon voile, & me

découvrit un des plus beaux visages que j'eusse jamais vu. J'en fus si frappé, que je demeurai quelque tems immobile ; & je fus prêt à me jetter à ses pieds pour l'adorer comme une divinité. Mais elle me dit ingénument, monsieur, je ne suis point venue ici pour le seul plaisir d'être admirée ; je vous trouve à mon gré ; &, si vous me trouvez au vôtre, je crois que vous ne me traiterez pas mal.

Madame, lui répondis-je, je ne sais qu'un moyen de vous convaincre que vous me plaisez infiniment. En disant cela, je la menai dans une alcove où nous devînmes bientôt les meilleurs amis du monde. Nos petites affaires finies, elle me pria de la laisser aller, sous promesse de me rendre une seconde visite le lendemain à la même heure ; mais, ajouta-t-elle, s'il vous arrivoit de me rencontrer en quelque endroit, ne me regardez point, de peur que vos yeux ne vous trahissent, & que cela ne vous soit funeste, aussi-bien qu'à moi. Je lui promis de suivre ses ordres, & là-dessus elle me quitta. Je fus curieux de savoir qui elle étoit ; &, dès qu'elle fut sortie de la maison, je pris mon manteau & mon épée, & je la suivis de loin. Après avoir marché quelque tems, je la vis entrer dans le palais du vice-roi. D'ailleurs elle étoit habillée de manière que je compris bien

que ce n'étoit pas une femme du commun; ainſi, tout fier de ma nouvelle conquête, j'attendis avec impatience le plaiſir de la revoir. Elle tint parole, & me rendit viſite à l'heure marquée : nous ne perdîmes point le tems en complimens, non plus que la première fois, mais nous l'employâmes du mieux que nous pûmes; &, ſi je fus charmé de ma belle inconnue, elle m'avoua qu'elle n'étoit pas moins ſatisfaite de moi, & que la ſeule choſe qui l'inquiétoit, c'étoit la crainte de me perdre, ayant appris que j'avois deſſein d'aller en Eſpagne. Je lui dis que cela étoit vrai, & que rien ne ſeroit capable de m'en détourner que l'amour que j'avois pour elle. A force de careſſes, je l'engageai enfin à m'avouer qu'elle étoit la belle-fille du viceroi : elle me dit de plus, qu'il y avoit long-tems qu'elle ſe ſentoit de l'inclination pour moi, & qu'elle étoit partagée entre ſon amour & ſon devoir; mais que le premier l'avoit à la fin emporté. Elle m'apprit que ſon mariage avec le grand juge de Lima devoit être célébré dans peu de jours, & elle ajouta que l'avantage qu'elle avoit de me connoître ne feroit qu'augmenter l'averſion qu'elle avoit d'abord conçue pour lui. Nous eûmes dès-lors pluſieurs autres rendez-vous de cette nature, & toujours à la grande ſatis-

faction des intéreſſés. Elle me fit divers préſens de joyaux, que j'ai précieuſement conſervés pour l'amour d'elle, malgré tous les malheurs qui me ſont arrivés depuis. A meſure que le jour de ſes noces approchoit, nos rendez-vous devenoient moins fréquens, ce qui me chagrinoit fort. Pour diſſiper ma mélancolie, j'allois ſouvent me promener ſous les orangers dans la place publique dont j'ai parlé plus haut, où il m'arrivoit même quelquefois, par diſtraction, de demeurer aſſez tard.

Un ſoir, revenant à la maiſon, j'entendis un grand cliquetis d'épées, à quelque diſtance de moi ; &, un moment après, je vis un homme qui couroit de mon côté, en criant ; pour la vierge Marie, monſieur, ayez la généroſité de me prêter votre épée pour me défendre contre un coquin qui m'a traité de la manière du monde la plus indigne. Je ne lui répondis rien ; mais, voyant qu'il avoit l'air d'un homme de qualité, je lui donnai mon épée, & je le ſuivis. A peine eus-je tourné dans la rue voiſine, que je le vis aux priſes avec ſon ennemi, qu'il étendit ſur le carreau en moins de deux minutes. Auſſitôt il prit la fuite, & me laiſſa ſeul : je ne m'en apperçus point ; &, comme le monde s'aſſembloit, & que je me trouvai dans ce

moment tout près du mort, l'on me saisit, supposant que j'avois fait le coup. Et ce qui sembloit le confirmer sans replique, c'étoit mon épée qui étoit demeurée dans le corps du défunt. J'eus beau dire comment la chose s'étoit passée, & protester que je n'y avois aucune part; on me mena chez le corregidor. Cependant, comme il n'y avoit point de témoin qui dépositât m'avoir vu aux prises avec don Rodrigue (c'étoit le nom de celui qui avoit été tué), & qu'il se trouva même heureusement un homme qui déclara que ce n'étoit pas moi qui l'avois attaqué, je fus simplement condamné à être transporté de nouveau à Baldivia. Je maudis mille fois mon étoile, & j'eus un chagrin mortel d'être obligé de quitter mon aimable maîtresse; mais le tems le dissipa peu-à-peu.

Cependant on me retint en prison dans le château, jusques à ce que le vaisseau, sur lequel je devois être embarqué, fût prêt à partir. Durant ma détention, un gentilhomme vint me voir, & me demanda une demi-heure de conversation particulière. J'avois si bien gagné l'esprit de mon geolier par mes libéralités, & mon humeur joviale, que je crois que si je lui avois demandé de favoriser mon évasion, il l'auroit fait; de sorte qu'il intro-

duisit avec plaisir ce gentilhomme dans ma chambre qui, quoiqu'assez mauvaise, étoit pourtant bien la meilleure de la prison; il nous laissa même seuls pour être plus en liberté. L'inconnu, après s'être assis, me demanda si je voudrois prendre quelque rafraîchissement; mais lui ayant répondu que non, il marmotta quelque chose entre ses dents, & me tint ce discours.

Monsieur, vous voyez devant vous l'infortuné qui est la cause de votre empriſonnement. Je ne vous parlerois pas si librement, si je n'étois persuadé de votre inclination généreuse & bienfaisante. Encore un coup, je vous dis que vous voyez devant vous celui qui a commis l'action dont vous devez porter la peine. Je suis gentilhomme de naissance, & si même je n'ai pas eu le bonheur de recevoir le jour en Espagne, j'ai cette consolation que mon père & ma mère en sont sortis, étant tous deux nés à Cordoue; mais la fortune les ayant obligés, par ses revers, à venir dans cette partie du monde, elle rougit enfin de leur avoir été si contraire, & leur fut toujours depuis très-favorable. En peu d'années, Plutus, le dieu des richesses, leur rendit une visite, & leur en promit de fréquentes. Il leur tint parole, & bientôt la fortune devint pour

eux du genre neutre ; c'eſt-à-dire, que croyant n'avoir plus beſoin d'elle, ils ceſsèrent de lui ſacrifier.

Monſieur, lui dis-je alors, dès qu'ils vous plaira de parler naturellement & ſans figure, je vous comprendrai. Eh bien donc, repliqua-t-il, pour ne pas vous laiſſer plus long-tems en ſuſpens, je ſuis la perſonne à qui vous eûtes la bonté de prêter votre épée, pour me venger d'un infâme coquin qui méritoit de ſouffrir éternellement pour avoir fait la plus lâche de toutes les trahiſons à la meilleure de toutes les femmes. Et puiſque je vois que vous n'aimez pas les longs diſcours, ni les fleurs de rhétorique, je vous ferai mon hiſtoire auſſi ſuccinctement, & auſſi ſimplement qu'il me ſera poſſible.

Ma mère mourut il y a environ ſept ans, & laiſſa mon père dans une affliction ſi grande, que le reſte de ſa vie ne fut preſque autre choſe qu'un délire continuel. Enfin la mort prenant pitié de ſon état, vint à ſon ſecours, il y a près de deux ans ; & par là je me vis maître d'un bien très-conſidérable. Comme il étoit déjà fort âgé & fort infirme, & qu'après tout il faut néceſſairement payer le tribut à la nature, je me conſolai bientôt de ſa perte ; &, ſix mois après, je devins éperduement

amoureux d'une jeune demoiſelle d'une beauté incomparable, du moins à mes yeux. Les grands biens que je poſſédois me donnèrent aiſément accès auprès d'elle, & j'eus bien-tôt le plaiſir de m'appercevoir qu'elle n'avoit point d'éloignement pour moi. Tout répondant à mes déſirs, je la demandai en mariage, & je l'obtins. Nous paſſâmes pluſieurs mois dans tous les plaiſirs de l'amour conjugal, & je puis dire que la poſſeſſion ne ralentit point l'ardeur dont je brûlois pour ma tendre epouſe. Tous mes vœux ſe bornoient à elle, & chaque moment de jouiſſance me ſembloit nouveau. Mais enfin le cruelle jalouſie s'empara de mon eſprit, & troubla la parfaite union qui avoit juſque-là régné entre nous. Voici comment cela arriva.

J'avois un ami qui partageoit avec moi la fortune dont je jouiſſois. Nous déſirions, nous aimions, & nous haïſſions de même. Ainſi je ne me crus point heureux que je ne lui euſſe fait voir l'idole de mon cœur. Mais helas! que d'angoiſſes ce moment fatal ne me coûta-t-il point? Il fut frappé de ſa beauté, & dans un inſtant il perdit ſon repos & ſa liberté. Je lui permis (car qu'eſt-ce que j'aurois pu refuſer à un ami que je regardois comme un autre moi-même!) je lui permis de rendre viſite à ma femme, lorſque mes affaires m'appelle-

roient ailleurs. Il en fut bien profiter, & souvent il lui fit connoître sa passion par ses soupirs amoureux & par ses regards languissans. Quand mon épouse s'apperçut qu'il poussoit les choses trop loin ? elle le menaça de m'en avertir ; mais il la prévint, & me dit un jour : je croyois que votre femme seroit comme les autres, inconstante & légère ; voilà pourquoi j'ai fait semblant, en votre absence, d'en être passionnément amoureux, pour voir si elle vous seroit fidèle ; & je suis ravi de pouvoir vous assurer que vous avez fait un très-digne choix.

Je vous avoue que je fus charmé de la démarche de mon ami, ne doutant point qu'elle ne procédât de l'intérêt particulier qu'il prenoit à ce qui me regardoit ; mais j'eus beaucoup de peine à engager ma femme à recevoir ses visites comme auparavant. Quelquefois, elle ne pouvoit s'empêcher de me dire : je souhaite que votre ami soit sincère, mais pour moi j'en doute fort. Peu de tems après, je m'apperçus que don Rodrigue (c'étoit le nom de cet ami) devenoit tout mélancolique. Je fis tout ce que je pus pour savoir quelle en pouvoit être la raison, mais inutilement pendant quelque tems. Enfin un jour que nous étions allés ensemble prendre l'air à cheval, & qu'il

paroiſſoit encore plus triſte que de coutume ; je lui dis que je ne le regarderois plus comme mon ami, s'il ne vouloit pas m'apprendre quelle étoit la cauſe de ſon chagrin. Après s'en être long-tems défendu, il me dit que la bonne opinion qu'il avoit d'abord conçue de ma femme ſe trouvoit malheureuſement fauſſe, car il ſavoit de bon lieu qu'elle ne m'étoit pas fidèle.

Vous pouvez penſer que cette déclaration fut pour moi un coup de foudre, partant d'un ami que je croyois incapable de me dire une fauſſeté. Je demeurai quelque tems ſans pouvoir ouvrir la bouche, & le coquin me parut ſi fâché de m'avoir fait cette découverte, que je ne doutai plus qu'il ne m'eût accuſé juſte. Quand je fus un peu revenu à moi, je le conjurai de me dire ſur quoi il fondoit ſes ſoupçons; mais il me pria de l'excuſer juſqu'à ce qu'il eût une preuve plus convaincante de l'infidélité de ma femme, ce qu'il ne doutoit point d'avoir bientôt, quoi qu'il ſouhaitât de toute ſon ame d'y être trompé. Il ajouta qu'il me conſeilloit de ne lui en rien témoigner, & d'agir avec elle comme auparavant; car, me dit-il, ſi vous faiſiez connoître la moindre choſe, vous ne viendriez jamais à bout de ſavoir la vérité. Je lui promis

de ſuivre ſon conſeil, & je retournai chez moi, mais Dieu ſait dans quelle agitation.

Quelques efforts que je fiſſe pour la cacher à ma femme, elle s'en apperçut, & me pria inſtamment de lui dire ce que j'avois. Elle s'empreſſa même de la manière du monde la plus tendre à diſſiper mon chagrin par ſes carreſſes & par ſa bonne humeur; mais comme je pris tout cela pour artifice & pour diſſimulation, je n'eus garde de lui ouvrir mon cœur, & je m'enfonçai toujours de plus en plus dans la mélancolie. Il y avoit pourtant des momens où je la croyois ſincère, & où je doutois de la fidélité de mon ami; mais toutes les fois que ce perfide en trouvoit l'occaſion, il ne manquoit point de m'affermir dans mes ſoupçons. Il enflamma même ſi fort ma jalouſie que je commençai à ſouhaiter que celle qui en étoit la cauſe ne fût plus au monde: & ſi ce n'avoit été pour me venger du compagnon de ſon prétendu crime, je crois certainement que j'aurois cherché les moyens de m'en défaire au plutôt.

J'avois des affaires qui m'obligeoient d'aller toutes les années à Ségovie; & le tems de mon voyage approchant, mon ami me dit qu'avant que je fuſſe de retour il ſe faiſoit fort de me fournir des preuves authentiques de l'infidélité

de ma femme; car, ajouta-t-il, votre abſence lui procurera les moyens de ſe ſatisfaire, & comptez qu'elle n'en laiſſera pas échapper l'occaſion.

Il fallut bien du tems pour me réſoudre à faire réellement ce voyage; car d'abord je voulois ſimplement feindre de l'entreprendre pour revenir ſur mes pas lorſque mon épouſe ne s'y attendroit point, & pouvoir ainſi me convaincre par moi-même de ſon infidélité; mais mon ami, à qui il importoit que je fuſſe quelque tems abſent, me dit tant de raiſons pour m'en détourner, que je m'y rendis enfin. Il ajouta qu'il falloit que je donnaſſe ordre qu'il pût entrer librement chez moi, afin d'obſerver de plus près tout ce qui s'y paſſeroit. La porte de ma maiſon, lui répliquai-je, ne vous a jamais été fermée, & vous pouvez y aller auſſi ſouvent qu'il vous plaira. Il eſt vrai, reprit-il, mais vous ſavez que depuis que j'ai fait une fauſſe déclaration d'amour à votre femme, elle m'a regardé plutôt comme ſon ennemi que comme ſon ami, voyant bien que je n'étois pas ſincère; car quelque débauchées que ſoient les femmes, elles ne ſauroient ſouffrir qu'on doute le moins du monde de leur vertu. Hé bien donc, lui dis-je, ſi vous voulez nous ſouperons enſemble ce ſoir, & je prendrai occa-

sion de mon départ pour donner ordre à mon infidèle épouse de vous accorder en mon absence, la même liberté de venir chez moi, que vous avez à présent. Cela étant, répliqua-t-il, ne soyez point surpris de ce que je lui dirai, pour lui faire prendre le change.

Là-dessus nous nous quittâmes, & je revins à la maison disposer toutes choses pour mon voyage. A dîné je parlai de mon ami à ma femme, & je lui dis que je souhaitois qu'elle le reçût familièrement pendant mon absence. Je remarquai qu'elle changea de couleur à ce discours, & qu'elle fut dans la dernière confusion, mais je fis semblant de n'y pas prendre garde. Après s'être un peu remise, elle me dit que si je le trouvois bon elle avoit dessein de vivre retirée, & de ne recevoir aucune visite tant que je serois dehors ; car, ajouta-t-elle, le monde ne manquera pas de médire, & vous savez que nos manières Espagnoles ne me permettent point de voir un homme en votre absence. Cependant comme elle vit que je voulois absolument que la chose fût ainsi, elle changea de discours, seulement elle parut fort inquiéte tout le tems que nous fûmes à table, & elle eut bien de la peine à retenir ses larmes. Cela, loin de me toucher, me mit dans une furieuse colère, & ce fut tout ce que

je pus faire que de m'empêcher d'éclater; car je crus fermement que ſon chagrin ne venoit que de ce qu'elle voyoit que mon ami me ſerviroit d'eſpion auprès d'elle.

Cependant dom Rodrigue vint à l'heure marquée, & durant le ſoupé je dis à ma femme qu'elle devoit le regarder comme le ſeul ami que j'euſſe, & le recevoir en mon abſence comme un autre moi-même, ſachant bien qu'il ne feroit jamais rien de contraire à l'étroite amitié qui étoit entre nous deux. Monſieur, me dit là-deſſus ce perfide, je ſuis très-fâché de ne pouvoir ſuivre à cet égard mon inclination, mais j'ai reçu des lettres d'un de mes proches parens de Panama, qui me prie de m'y rendre au plutôt parce qu'il doit ſe marier, & que, pour des raiſons de famille, le contrat de mariage ne peut ſe faire que je ne ſois ſur les lieux; ainſi il faut que je parte inceſſamment, & je doute que je puiſſe être de retour avant ſix ſemaines. Je fus d'abord très-ſurpris de cette prompte réſolution, & j'allois lui en parler lorſqu'il me fit ſigne de l'œil. Alors je me rappellai ce qu'il m'avoit dit le matin, que je ne devois pas prendre garde à ce qu'il diroit le ſoir; mais je remarquai que cela diſſipa peu-à-peu le chagrin de ma femme, & répandit ſur ſon viſage un air de contentement qui me ſem-

bloit être une preuve parlante de ſon infidélité. J'en fus ſi irrité que je ne pus m'empêcher de le faire paroître par mes diſcours & par mes actions; cependant je conſervai encore aſſez de raiſon dans ma folie (car on ne ſauroit appeller autrement la paſſion qui me poſſédoit alors) pour en taire la véritable cauſe.

Ma pauvre femme fut toute confondue de me voir ſi peu d'accord avec moi-même, & dans une colère dont elle me croyoit incapable; quand mon ami s'en fut allé elle me conjura les larmes aux yeux de lui en dire la raiſon, étant bien perſuadée qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe de fort extraordinaire pour me rendre ſi méconnoiſſable. Mais je demeurai ferme dans la réſolution que j'avois priſe de ne lui rien découvrir, & le lendemain matin je partis pour Ségovie, l'eſprit plein d'idées tragiques qui me préſageoient ce qui devoit m'arriver.

Le chagrin qui me minoit depuis quelque tems, m'avoit ſi fort affoibli que j'eus toutes les peines du monde à me tenir ſur mon cheval; & dès que je fus arrivé le ſoir à l'hôtellerie, il fallut me mettre au lit avec une violente fièvre. Toute la nuit je ne fis que rêver; & mes valets effrayés de me voir dans cet état, envoyèrent auſſi-tôt chercher un médecin. Il

vint ; & comme dans mon délire je dis bien des choſes qui marquoient de la jalouſie, il ne tarda pas à comprendre que mon mal venoit du déſordre de mon eſprit plutôt que de la mauvaiſe diſpoſition de mon corps. Quand le tranſport eut ceſſé, je ne fus pas peu ſurpris d'entendre ce médecin me parler en ces termes :

Monſieur, il y ſi long-tems que j'exerce ma profeſſion, que je ſai bien diſtinguer les maladies du corps de celles de l'eſprit ; & ne vous étonnez point ſi je vous dis que j'ai ſouvent guéri ces dernières, ſur leſquelles notre art ne peut rien, par de bons conſeils. Vous êtes encore jeune, & peut-être vous êtes-vous mis des chimères dans la tête ; ſi vous voulez bien me dire votre cas, je vous donnerai mon avis ſans qu'il vous en coûte rien ; & ne trouvez pas mauvais que je vous faſſe une telle propoſition, j'ai plus d'expérience que vous. Vous pouvez me taire votre nom & celui des perſonnes qui ſont intéreſſées dans l'affaire qui cauſe votre chagrin ; & ſi mon conſeil ne vous plaît pas vous n'avez qu'à le laiſſer, vous n'en ſerez pas plus mal : je garderai auſſi fidèlement votre ſecret que ſi j'étois votre confeſſeur. Vous pouvez croire que je fus extrêmement étonné de ce diſcours du médecin ; cependant

pendant j'y remarquai tant de franchiſe & d'inclination à me ſoulager que j'en fus charmé; je lui contai, ſans me faire preſſer davantage, toute mon hiſtoire, à peu-près comme je viens de vous la faire.

Après avoir gardé un moment le ſilence, il me dit que ce que je venois de lui conter ne faiſoit que le confirmer dans l'opinion qu'il avoit d'abord eue de ma maladie, & ſelon laquelle il alloit me donner ſon avis: là-deſſus il me parla en ces termes: Penſez bien, monſieur, me dit-il, à ce que vous allez faire. Vous m'avez dit que votre ami vous avoit avoué qu'il avoit fait ſemblant d'aimer votre femme pour l'éprouver; mais je ne vois pas qu'il vous ait communiqué ſon deſſein avant que de le mettre en exécution. Et pour vous dire franchement ce que j'en penſe, je crois qu'il vous trahit, & qu'il aime réellement votre femme. Le chagrin que vous avez remarqué en elle ne venoit que de la haine qu'elle lui porte, & de l'amour qu'elle a pour vous. La déclaration qu'il vous a faite, après avoir attenté à ſon honneur, n'a été que pour vous prévenir, ne doutant point qu'elle ne vous en parlât une fois ou l'autre. Si elle vous en a fait un ſecret, c'étoit pour ne pas vous chagriner; & ſi ce faux ami vous a dit enſuite

pas en toute diligence, & de conſidérer, chemin faiſant, comment je devois m'y prendre, réſolu de laiſſer au tems à démêler cette fâcheuſe affaire. Je dis à mes valets que je voulois me rendre au plutôt chez moi, n'ayant pas la force d'aller plus loin, ce qui, dans le fond, étoit très-vrai; car je me trouvois extrêmement foible, & je puis dire par ma propre expérience, que le déſordre de l'eſprit cauſe plus de dérangement dans le corps que beaucoup de maladies actuelles. Pendant une partie du chemin je ne pus prendre aucune réſolution qui me ſatisfit, de ſorte que je crus qu'il valoit mieux coucher encore une nuit ſur la route, dans l'eſpérance qu'elle me donneroit conſeil. En arrivant à l'hôtellerie un de mes valets me dit que don Rodrigue venoit d'y mettre pied à terre dans le moment: je n'eus pas entendu proférer ſon nom que mon ſang ſe glaça dans mes veines, & auſſi-tôt je commençai à ſoupçonner qu'il y avoit quelque choſe qui n'alloit pas bien.

Je demandai à mon valet ſi don Rodrigue m'avoit vu, il me dit que non, & qu'il paroiſſoit ſe cacher & ne pas ſe ſoucier qu'on le le connût. Cela augmenta mes ſoupçons; & je ne doutai preſque plus qu'il n'eût deſſein de faire quelque mauvais coup, ou qu'il ne l'eût

peut-être déja fait, de ſorte qu'il ſe ſauvoit. J'ordonnai à mes gens de ne point paroître ; & quand le ſoupé fut prêt, je fis prier l'hôte de me tenir compagnie. Il vint auſſi-tôt, & après avoir parlé de la pluie & du beau tems, je lui demandai quelles gens il avoit dans ſa maiſon. Il ne ſe fit point de peine de me le dire ; & quand il vint à don Rodrigue, il m'avoua naturellement qu'il ne l'agréoit pas beaucoup, parce qu'il avoit remarqué qu'il vouloit être en particulier avec ſes valets, & qu'il les avoit vus ſe parler ſouvent à l'oreille. Ils ont deſſein, me dit-il, de partir demain de grand matin, mais je ne ſai point quelle route ils prennent. Je fis ce que je pus pour cacher le trouble où me jettoit cette découverte, mais je réſolus bien en moi-même d'être en campagne auſſitôt que don Rodrigue, & pour en être plus certain, de ne point me coucher, quoique j'euſſe grand beſoin de repos.

Sur le minuit j'entendis des gens qui parloient tout bas dans la chambre voiſine, & je pus diſtinguer la voix de mon traître d'ami. Bien qu'il ne me fût pas poſſible de ſavoir ce qu'ils diſoient, j'ouis plus d'une fois prononcer mon nom & celui de ma femme. A la pointe du jour je m'apperçus qu'ils ſe diſpoſoient à partir ; mais quoique je fiſſe aſſez de diligence,

ils décampèrent avant que je puſſe être à cheval avec mes valets. J'en fus extrêmement fâché, & ne ſachant quel chemin ils avoient pris, je crus que le plus ſûr étoit toujours de me rendre au plutôt chez moi. Mais quelle ne fut pas ma ſurpriſe quand je rencontrai, à deux lieues de Lima, mon épouſe en carroſſe avec ſa ſervante & deux valets Indiens! Dès qu'ils me virent ils furent tout tranſportés de joie, & ma pauvre femme n'eut pas la force de me rien dire de quelque tems. Cela me fit retomber dans ma première jalouſie, m'imaginant qu'elle ſuivoit don Rodrigue, & qu'elle étoit au déſeſpoir de me rencontrer.

A la fin elle ouvrit la bouche dans une eſpèce d'extaſe. Bon Dieu, me dit-elle, mon cher, eſt-ce bien vous, & ne me trompai-je point? Je lui demandai la raiſon de ſon voyage & de ſa grande ſurpriſe. Monſieur, me répondit-elle, cette queſtion me confond; n'ai-je pas reçu une lettre de votre part pour vous aller joindre en toute diligence? La voici, continua-t-elle en la tirant de ſa poche, je la pris & j'y lus ce qui ſuit:

» Ma chère,

» J'ai eu le malheur en chemin de tomber » de cheval, & de me caſſer un bras, ce qui

» m'empêche de vous écrire moi-même. Cette » chûte a été ſuivie d'une violente fièvre qu'on » me dit être fort dangereuſe. J'ai différé juſ- » qu'à préſent de vous faire ſavoir mon état » pour ne pas vous effrayer, eſpérant toujours » que ce ne ſeroit rien; mais comme le mal » empire bien loin de diminuer, je vous prie » de faire toute la diligence poſſible pour vous » rendre où je ſuis, de peur que vous ne trou- » viez plus en vie

» Votre affectionné époux.

Il ne falloit pas être grand ſorcier pour deviner cette énigme; & je vis à l'air de ma femme, quand je lui eus dit que cette lettre étoit ſuppoſée, qu'elle en connoiſſoit auſſi bien que moi le vrai auteur. Cependant le cocher profitant de ce moment, avoit quitté ſon ſiége & ſe ſauvoit à la dérobée; mais ma femme qui s'en apperçut, ſe mit à crier qu'on l'arrêtât, parce que c'étoit celui qui lui avoit apporté la lettre, & qui lui avoit dit qu'il avoit ordre de la conduire au lieu où j'étois; circonſtance qui avoit plus contribué à la tromper que toute autre choſe, vu que notre cocher s'étoit noyé peu de tems avant que je partiſſe, & que nous n'en avions point encore pris d'autre. Ce coquin-là, pour donner encore plus de couleur

à son imposture, avoit ajouté que j'avois fait prier son maître, qui étoit un gentilhomme des environs du lieu où j'étois malade, de me l'accorder pour mener le carrosse dans lequel ma femme devoit venir, me trouvant alors sans cocher. Je courus après lui, je le ramenai & je l'obligeai à conduire le carrosse dans un village voisin, chez un gentilhomme de ma connoissance. Quand nous y fûmes arrivés nous l'enfermâmes dans une chambre, & avec lui deux de mes valets pour le garder à vue. Je dis à mon ami tout ce qui venoit de nous arriver, & que notre visite étoit purement accidentelle. Il nous assura que nous étions les bien-venus, quel que pût être le motif qui nous amenoit chez lui.

Dès que je pus être seul avec ma chère épouse, je l'embrassai tendrement, je lui demandai pardon d'avoir eu la foiblesse de la soupçonner de m'être infidèle, & je lui contai ingénuement l'origine & les progrès de ma jalousie, sans en omettre la moindre circonstance. Elle rendit graces au ciel de l'avoir tirée d'un si mauvais pas, & elle m'apprit de quelle manière elle avoit été trompée par le coquin qui lui avoit apporté la lettre. Cinq jours après votre départ, me dit-elle, comme j'étois à rêver dans le jardin, ma servante vint me dire

qu'un homme qui avoit une lettre à me remettre de votre part, demandoit à me parler. Cela me jetta dans un étonnement, & dans des craintes que je ne saurois exprimer ; j'en fus toute troublée, & à peine me resta-t-il assez de force pour dire qu'on m'amenât cet homme. Il vint, & me présenta votre prétendue lettre; mais quelle ne fut pas ma douleur en la lisant ? Je demeurai quelque tems sans pouvoir parler ; à la fin, je lui demandai où vous étiez. Madame, me répondit-il, monsieur votre époux est à la maison de campagne de don Florio (un de mes amis dont ma femme m'avoit souvent entendu parler) & comme vous n'avez point de cocher, mon maître m'envoye pour vous mener dans votre carrosse chez lui. Je ne voulus pas perdre le tems à m'habiller; & aussi-tôt je me mis en chemin, avec ma servante & les deux Indiens. Je ne soupçonnai pas la moindre chose, quoique je me défiasse depuis quelque tems de votre faux ami; mais comme il ne m'avoit pas fait une seule visite en votre absence, je ne pensai pas même à lui. Je m'apperçus bien à l'air du cocher, qu'il ne voyoit pas avec plaisir que mes valets m'accompagnassent ; cependant je n'y fis pas grande attention, parce que j'étois trop occupée de votre état.

Nous nous embrassâmes de nouveau avec une joie inexprimable, & nous nous félicitâmes d'être si heureusement échappés des piéges qu'on nous tendoit; admirant en cela la direction de la providence, & les bons conseils de mon généreux médecin. Ma femme me dit qu'elle souhaitoit passionnément de le voir, pour lui en témoigner en particulier sa reconnoissance; & je lui promis que nous y irions dès le lendemain matin, si nous pouvions avoir une voiture commode pour cela, car je ne me souciois pas beaucoup de me servir du cocher qui l'avoit amenée. Je remis au jour suivant à l'examiner, me trouvant alors trop fatigué pour pouvoir le faire; mais j'eus soin qu'il ne lui manquât rien que la liberté, car il n'étoit après tout que l'instrument de la perfidie de son maître. Dès que je fus levé le lendemain, je voulus le faire appeller; mais mes gens me dirent que les deux valets à qui je l'avois donné en garde, s'étant endormis dans la nuit, il avoit profité de ce moment pour se jetter par la fenêtre, & s'étoit sauvé sans qu'ils s'en apperçussent. Cela me fit beaucoup de peine, aussi-bien qu'à ma femme, car nous craignions que son maître ne vînt nous faire un mauvais parti, la maison où nous étions étant seule, à plus d'un quart de mille du village, & mon

ami n'ayant que peu de domeſtiques. Pour prévenir tout accident, nous crûmes que le plus ſûr étoit de nous rendre inceſſamment à Lima, ce que nous fîmes, & nous y arrivâmes heureuſement en moins de deux heures.

Je n'entendis point parler pendant pluſieurs jours du perfide Rodrigue, & cela ne me ſurprit point, car je penſois que s'il lui reſtoit quelque pudeur, il n'oſeroit pas paroître en public à Lima. Cependant, au cas qu'il le fît, j'étois bien réſolu de ſuivre les conſeils de mon honnête homme de médecin, dont je m'étois déjà ſi bien trouvé; & de ne me venger de lui que par le mépris.

Une nuit que nous dormions profondément, nous fûmes réveillés par le bruit de nos domeſtiques qui crioient au feu. Auſſi-tôt je me levai & je courus voir ce que c'étoit. Ma femme que la frayeur avoit miſe toute hors d'elle-même, voulut me ſuivre, & fut ſe renfermer dans la chambre des ſervantes où, ſans penſer à ce qu'elle faiſoit, elle mit les habits de ſa femme de chambre. La pauvre créature qui n'étoit pas moins effrayée, ne trouvant pas ſes habits, mit ceux de ſa maîtreſſe que je lui avois apportés, voyant qu'elle s'étoit réfugiée là en chemiſe, & courut en bas pour ſortir de la maiſon. Je deſcendis après elle, &

je vis quatre hommes masqués dans le vestibule qui la saisirent au passage, & l'enlevèrent. Comme j'avois mon épée à la main, je me jettai sur eux; mais l'un de ces coquins venant par derrière, me passa la sienne au travers du corps, & s'enfuit avec les autres. Je tombai à la renverse; & mes valets étant accourus au bruit, me trouvèrent nageant dans mon sang, & évanoui de foiblesse. Ils me portèrent sur mon lit, & appellèrent au plus vîte un chirurgien qui pansa ma blessure, mais qui ne la trouva pas mortelle.

Cependant on eut bien-tôt éteint le feu qui n'avoit pas encore fait grand mal; & quoi que nous ne pussions jamais découvrir comment cet accident étoit arrivé, nous ne doutâmes point que quelqu'un de nos domestiques n'en fût l'auteur. Il étoit aisé de comprendre que don Rodrigue étoit la première cause de tout le désordre fait par ces quatre hommes masqués qui avoient enlevé la servante, s'imaginant que ce fût la maîtresse, à cause qu'elle en avoit les habits & le voile. Tous mes amis me conseillèrent de le faire citer par devant le juge supérieur, parce qu'il étoit dangereux de laisser impunis des attentats de cette nature. Je suivis leur conseil, mais le coquin ne voulut pas comparoître à l'assignation; ainsi il fut com-

damné par contumace, selon le cours ordinaire de la justice; & comme cette affaire ne put être terminée qu'au bout de quelques mois, je fus obligé d'entretenir tout ce tems-là une garde dans ma maison, car je recevois fréquemment les lettres les plus menaçantes de la part de ce malheureux, ou on les jettoit par-dessus la muraille dans le jardin, ou on les remettoit à mes domestiques; de manière que nous ne pûmes jamais faire saisir aucun de ceux qui les apportoient. Le procès n'étoit pas encore fini, lorsqu'il arriva un nouveau viceroi qui se trouvant être des amis de don Rodrigue, fit cesser tout d'un coup les poursuites par un arrêt qu'il rendit en sa faveur; de manière que je fus obligé de supporter tous les frais, sans avoir de justice. Cette iniquité du viceroi m'anima si fort contre lui, que je me plaignis hautement de son administration, ce qui lui fut rapporté: car dans tous les gouvernemens il ne se trouve que trop de ces lâches qui n'ont d'autre mérite que celui de faire le métier de délateurs, & de repaître les grands de flatteries & de mensonges.

Cependant le viceroi me fit venir devant lui, pour m'examiner sur ces rapports; & je l'irritai si fort par mes réponses, que sans quelques amis qui adoucirent autant qu'ils pu-

rent son esprit, je ne sai ce qui en seroit arrivé. Il me renvoya en liberté, mais avec force menaces que si à l'avenir je m'émancipois encore à parler mal de lui, il sauroit bien s'en venger. Je ne tardai pas à éprouver les effets de son ressentiment, car il m'ôta une petite place que j'avois dans la ville; mais comme la providence m'avoit mis en état de m'en passer, je ne fus pas fort sensible à cette perte. Ma femme voyant le mauvais tour que cette affaire avoit pris, me conjura de quitter Lima où j'avois déjà reçu tant d'affronts, & où probablement l'on m'en préparoit encore de nouveaux; ce qui ne se trouva que trop vrai.

Peu de jours après que j'eus comparu devant le viceroi, la servante qu'on avoit enlevée de chez moi, pensant que ce fût ma femme, revint à la maison dans un pitoyable état, & m'apporta une lettre du perfide don Rodrigue, qui contenoit ce qui suit.

» Je veux bien que vous sachiez que je suis » votre ennemi mortel, quoique je n'en aye » aucun légitime sujet. Je n'aurai point de repos » dans ce monde que vous n'en soiez sorti. Je » ne vous écrirois peut-être pas si librement ma » pensée si je n'étois bien assuré que vous ne » gagneriez rien à la rendre publique. J'ai en-

» core assez d'honneur pour t'avertir que j'ex-
» poserai avec plaisir ma vie pour t'arracher
» la tienne, & que si je puis en trouver l'oc-
» casion, je ne la laisserai point échapper, ainsi
» je te conseille d'être bien sur tes gardes quand
» tu sortiras. Les cœurs comme le mien sont
» implacables. J'ai toujours été un scélérat,
» mais j'ai eu assez d'adresse pour le cacher au
» monde, jusqu'à présent que cette affaire a
» éclaté : & tiens-toi pour dit que je mettrai
» tout en œuvre pour satisfaire ma vengeance
» tant que je serai,

RODRIGUE.

Une lettre aussi insolente ne pouvoit se souffrir, & je souhaitai impatiemment de rencontrer ce scélérat pour en tirer vengeance. Je demandai à la pauvre fille ce qui lui étoit arrivé après qu'on l'eut enlevée; elle me dit qu'on la mit dans un carrosse fermé, & qu'on la mena à une maison de campagne, à une lieue de la ville; mais que don Rodrigue ayant reconnu sa mépriſe, l'avoit traitée avec la dernière indignité, jusqu'à engager ses valets à exercer sur elle toute leur brutalité. Sans doute les coquins ne valoient pas mieux que leur maître, ou ils auroient eu horreur d'une action si infâme. Ceux qui ignorent quel est le caractère

des gens en place dans cette partie du monde; s'imagineront aiſément que de pareilles violences n'y demeurent pas impunies. Mais, hélas! la juſtice en eſt preſque entiérement bannie, & l'on pourroit eſpérer plus de compaſſion des cannibales que de la plupart de ceux qui y ſont revêtus de quelque autorité.

Cependant la pauvre fille ne tarda pas à reſſentir de cruels effets de la brutalité de ces malheureux; car ils lui communiquèrent un mal dont elle ne put guérir, & qui en peu de tems la conduiſit au tombeau. Je n'avois beſoin de rien pour m'animer à la vengeance; mais j'avoue que cet accident enflamma ma colère d'une étrange force. Ma femme en fut auſſi toute troublée, & ne pouvoit aſſez bénir la providence d'avoir échappé à la cruauté de ces ſcélérats. Je ne lui fis rien connoître du deſſein que j'avois de chercher don Rodrigue, mais je le mis auſſi-tôt en exécution. Je fus à l'endroit où notre pauvre ſervante m'avoit dit qu'il l'avoit fait conduire; j'y appris qu'il étoit allé demeurer à Lima: Cela me fâcha fort, parce que je ſavois qu'il me ſeroit plus difficile de faire mon coup en ſureté dans cette ville qu'à la campagne. Cependant je revins chez moi, & j'écrivis à ce malheureux la lettre ſuivante.

» Je ne ſaurois ſupporter plus long-tems la

» manière

» manière indigne dont tu m'as traité ; ainſi ſi
» tu as le courage que tu dis, ce dont je doute
» pourtant beaucoup, parce que les coquins
» ſont pour l'ordinaire poltrons, trouve-toi
» demain matin à ſix heures dans les prés de
» Saint-Juſtin. Comme je crois que tu n'as point
» de compagnon de ta ſcélérateſſe, je t'atten-
» drai ſeul, & j'eſpére que tu ne manqueras pas
» au rendez-vous.

ALONZO DE CASTRO.

Je choiſis les prés de Saint-Juſtin à cauſe d'une petite maiſon publique qu'il y avoit tout auprès, & où je fus avant jour pour voir ſi le coquin viendroit ſeul, car je ne pouvois pas attendre grande généroſité d'un homme comme lui. A l'heure marquée je le vis paſſer ſeul à côté de la maiſon ; mais je demeurai quelque tems avant que de le joindre, de peur qu'il ne fût ſuivi de quelque coupe-jarret. A la fin, ne voyant venir perſonne, je courus après lui dans le pré, & je l'appellai par ſon nom. Il ſe retourna auſſi-tôt ; & l'enfer peint ſur le viſage, il me dit : Je croyois que votre reſſentiment vous auroit amené le premier au rendez-vous ; mais puiſque je vous y ai devancé, c'eſt une preuve que je ne ſuis pas ſi poltron que votre vil griffonnage voudroit l'inſinuer. Al-

lons, répondis-je, point tant de paroles, tu infectes l'air de ton souffle. Seulement, repliqua-t-il, comme vous n'avez point marqué avec quelles armes nous devions nous battre, j'ai apporté une paire de pistolets ; & pour vous montrer que j'ai encore quelque honneur, vous pouvez choisir celui qu'il vous plaira. J'en pris un sans lui faire de réponse, & nous convînmes de nous tenir à une certaine distance l'un de l'autre. Comme j'allois lâcher mon coup, il me cria, arrêtez! J'ai un secret à vous dire avant que de commencer; votre pistolet n'est chargé qu'à poudre, mais le mien l'est à bale que j'y ai mise depuis que vous avez choisi, ainsi préparez vous à la mort, & comptez que c'est ici le dernier moment de votre vie. J'étois si animé, que je ne laissai pas de tirer mon coup, & de lui jetter à la tête mon pistolet qui heureusement l'atteignit & lui coupa le visage, desorte que dans la surprise & la confusion il lâcha le sien sans me faire aucun mal. Aussi-tôt je courus sur lui l'épée à la main, & je lui dis, hé bien scélérat? Nous voici encore, malgré ta lâcheté, à armes égales; j'espère que le ciel se déclarera pour la justice. Il se mit en défense, & après lui avoir porté quelques coups, je l'étendis sur le carreau, quoi que j'eusse reçu une blessure dangereuse au sein. Je me retirai

au plus vîte, & j'envoyai ſecrétement appeller un chirurgien de ma connoiſſance qui me panſa, & me dit qu'il n'y avoit rien à craindre.

Ma femme fut fort fâchée de cet accident, quoi qu'elle ne pût s'empêcher d'être bien aiſe de la mort de don Rodrigue; mais elle craignoit que ſi on venoit à ſavoir que j'en étois l'auteur, cela ne m'attirât de mauvaiſes affaires, ſur-tout connoiſſant l'humeur violente du vice-roi, & la haine qu'il me portoit. Cependant il ſe paſſa pluſieurs jours que nous n'entendîmes parler de rien, non pas même que Rodrigue eût été tué, ce qui me ſurprit fort, l'ayant laiſſé pour mort ſur la place.

Dès que je fus guéri de ma bleſſure, j'allai à la petite maiſon, qui donnoit ſur les prés de Saint-Juſtin, pour m'informer de ce qu'étoit devenu le corps de ce malheureux. Je pouvois le faire d'autant plus ſûrement, que celui à qui appartenoit cette maiſon, avoit été autrefois mon domeſtique, & que c'étoit un homme de beaucoup de probité, qui ſavoit toute l'hiſtoire. Il me dit qu'un peu après que je m'en fus allé, il vit paſſer cinq hommes qui s'en furent droit au lieu où étoit le corps, & qui paroiſſant fort affligés quand ils l'eurent vu, le chargèrent ſur leurs épaules, & l'emportèrent par le chemin qui conduit à Saint-Dominique, village à un

demi-mille de-là. Je m'imaginai qu'ils l'auroient enterré secrètement dans ce village, & je repris le chemin de la maison pour en instruire ma femme, qui n'en eut pas moins de joie que moi.

Depuis ce tems-là je sortis comme auparavant, sans me défier de rien. On ne parloit, dans la ville, que de don Rodrigue, qui avoit, disoit-on, subitement disparu. En effet, sa maison étoit vuide; famille, domestiques, &c. tout s'en étoit allé, l'on ne savoit où; mais personne ne disoit ni ne soupçonnoit même qu'il fût mort. Quelques-uns de mes amis me dirent qu'ils croyoient que tout cela étoit fait à la main, & que le coquin ne s'étoit absenté que pour me jouer plus sûrement quelque vilain tour.

Je fis semblant d'entrer dans leur pensée, mais au fond je n'en tins aucun compte, m'imaginant que je n'avois rien à craindre. Il se passa un mois entier, sans qu'il m'arrivât aucun mal; mais au bout de ce tems, comme je passois un jour sur le pont pour aller à un magasin que j'avois dans les fauxbourgs de la ville, un homme vint à moi, & me demanda fort en secret si je voulois acheter quelques marchandises des indes orientales qu'il avoit à vendre. Il me fit là-dessus une longue histoire; il me dit qu'il étoit obligé de s'en aller, avec ce qu'il pourroit ramasser du débris de ses affaires, dans une autre partie du

monde, parce que ſon crédit diminuoit tous les jours, & que s'il ne prenoit promptement ce parti, ſes créanciers ne manqueroient point de le faire mettre en priſon. Nous fûmes enſemble dans un cabaret voiſin, où il me montra l'état de ſes marchandiſes, me diſant qu'il avoit penſé à me les offrir, parce que j'avois dans le monde la réputation d'être un honnête homme, & qu'il venoit chez moi pour m'en parler, quand il m'avoit rencontré. Nous convînmes que j'irois les examiner le lendemain, & que ſi nous pouvions tomber d'accord du prix, je ne lui en compterois l'argent qu'après qu'elles ſeroient entrées dans mon magaſin ; & là-deſſus nous nous quittâmes. Le lendemain je fus à l'heure marquée à la maiſon de cet homme, dans la rue des Bénédictins. On me fit entrer dans une chambre, en attendant qu'on apportât les marchandiſes ; mais comme j'étois à regarder quelques peintures qu'il y avoit, cinq hommes ſortirent d'un petit cabinet, & ſe jettèrent ſur moi. Ils m'ôtèrent mon épée, me prirent tout ce que j'avois dans mes poches, & après être ſortis, fermèrent la porte ſur moi à double tour. Vous pouvez juger de ma ſurpriſe, ſur-tout quand je vis entrer un moment après don Rodrigue, mon plus mortel ennemi. Je crus d'abord que c'étoit ſon eſprit, & effectivement il avoit toute la mine d'un

déterré ; mais il me convainquit bientôt du contraire. Je te tiens donc à la fin, me dit-il ; maintenant je vais satisfaire à loisir la haine que je te porte ; mais pour rendre ma vengeance plus complette, je veux premièrement violer ta femme à ta barbe. Le coquin me fit entendre qu'il lui avoit envoyé dire de m'apporter incessamment une certaine somme d'argent pour payer les marchandises que j'avois achetées, & que pour la convaincre que c'étoit bien de ma part que venoit ce message, le porteur devoit lui remettre ma montre. Je ne saurois exprimer la douleur & les transes mortelles que je ressentis alors ; & assurément si l'on ne m'eût pas ôté mon épée, je me la serois enfoncée dans le sein, pour prévenir l'infamie & les tourmens qu'on me préparoit.

Le barbare don Rodrigue m'insulta si fort, que je me jettai sur lui, tout désarmé que j'étois ; & je crois que dans ma fureur je l'aurois étranglé, si ses coquins de valets ne me l'eussent arraché des mains. Tu es bien heureux, me dit-il alors, de ce que je ne me sens maintenant d'autre passion que celle de la volupté ; mais quand je l'aurai assouvie avec ta femme, prépare-toi à souffrir au double pour ton insolence, & compte que je ne t'épargnerai aucun des tourmens que ma vengeance pourra me suggérer : cependant je vais te laisser pour y penser plus à ton aise, car

auſſi bien je m'imagine que ma préſence ne te fait pas beaucoup de plaiſir.

Là-deſſus il ſe retira avec ſes gens, & ferma la porte ſur moi. Je vous laiſſe à penſer de quel trouble mon eſprit ne fut point agité dans ce moment. Je demeurai quelque-tems immobile; après quoi, jettant par haſard les yeux du côté de la porte, je vis qu'il y avoit une barre pour la fermer en dedans. Auſſi-tôt je courus la barrer, & je regardai par-tout pour voir ſi je ne pourrois rien trouver pour me défendre; mais ce fut inutilement. J'entrai dans le cabinet d'où j'avois vu ſortir les cinq hommes, & je l'examinai de tous les côtés avec auſſi peu de fruit. A la fin, pourtant, à force de chercher, j'apperçus un des ais du plancher qui étoit preſque décloué; je tâchai de le lever, mais je ne pus, faute d'inſtrumens propres pour cela. Heureuſement il me vint en penſée de me ſervir de la barre de la porte, dont je pouvois toujours me défendre, au cas qu'on entrât pendant que je travaillerois. Cela me réuſſit à merveilles, je levai facilement l'ais, & j'enfonçai à grands coups de barre le plat-fond deſſous qui couvroit un lieu où l'on ne voyoit goutte. Je fis le trou aſſez grand pour y pouvoir paſſer, réſolu de m'y jetter à tout hazard; car il ne pouvoit pas m'arriver pis que ce qui me menaçoit ſi je

demeurois dans la chambre où j'étois. Je me coulai donc tout doucement, quoiqu'avec beaucoup de peine, parce que les ſolives étoient ſi proches les unes des autres que mon corps ne pouvoit pas paſſer librement entre deux. Je tombai de fort haut, ſans pourtant me faire de mal, ſinon que j'en fus tout étourdi pour un moment.

Après être un peu revenu à moi, je vis que j'étois tombé dans une eſpèce de boutique où travailloit un tonnelier, car il y avoit pluſieurs outils propres pour un homme de cette profeſſion, & grande quantité de douves: j'en pris quelques-uns, & par leur moyen j'ouvris de force la porte qui donnoit dans la rue, ſur le devant de la maiſon de don Rodrigue. Sans perdre le tems à conſidérer ce que je ferois, je me mis à courir du côté du port, pour gagner au plus vîte mon logis. Préciſément comme j'entrois dans la rue des Cordeliers, je rencontrai ma femme avec ſa ſervante, & le coquin qui m'avoit vendu, & qui l'étoit allé chercher de ma part. Auſſi-tôt je courus ſur lui, je le pris au collet, & je le jettai par deſſus le pont dans la rivière où il reçut la récompenſe que méritoit ſa perfidie. Je n'eus pas la force de dire à ma femme ce qui venoit de m'arriver, tant j'étois irrité, & hors de moi-même; mais je lui

fis ſigne de reprendre le chemin de la maiſon. Cependant il ſe faiſoit nuit ; & le ſcélérat de don Rodrigue s'imaginant que ſon maudit coquin de meſſager demeuroit trop à revenir, ſortit dans la rue vis-à-vis du pont. Dès que je l'apperçus, je courus à lui, & le prenant à la gorge, je lui dis ; pour le coup je te tiens, infâme que tu es, & je ne te quitterai point que je n'aye envoyé ton ame en enfer. Nous luttâmes quelque tems, mais enfin je le renverſai par terre, & je le bourrai d'importance juſqu'à ce que voyant ſes valets venir à ſon ſecours, je fus obligé de le laiſſer. Je ſouhaitois paſſionnément de trouver quelque arme pour le pourſuivre ou pour me défendre, lorſque j'eus le bonheur de vous rencontrer. Auſſitôt que vous m'eûtes généreuſement donné votre épée, je retournai ſur mes pas en diligence, & j'atteignis le perfide Rodrigues comme il alloit rentrer dans ſa maiſon. Je l'obligeai à tourner viſage, & je lui enfonçai l'épée dans le corps juſqu'à la garde. Vous eûtes la bonté de me ſuivre, & je crois que vous êtes un meilleur témoin de ſa mort que moi ; car dès que je le vis tomber, je me retirai au plus vîte, & je vous laiſſai auprès de lui, ne m'imaginant pas qu'il pût vous en arriver d'autre mal que celui de perdre votre épée. Je

ſuppoſe que l'obſcurité de la nuit empêcha les valets qui vinrent au ſecours de leur maître, de me reconnoître, car ils ne m'ont jamais accuſé, ni même ſoupçonné d'avoir fait le coup, ou s'ils l'ont ſu, il faut qu'ils ayent craint de le déclarer, de peur que je ne les pourſuiviſſe pour avoir attenté à ma vie, & à l'honneur de ma femme.

Quand j'appris que vous deviez être jugé, comme auteur ou complice de cette mort, je me rendis à la cour de juſtice, réſolu, ſi vous étiez condamné, de déclarer toute la vérité, & de m'avouer ſeul coupable. Mais voyant que vous en étiez quitte pour être tranſporté à Baldivia, je crus que je ferois mieux de garder le ſilence, ne doutant point que je ne puſſe obtenir votre liberté quand vous y ſeriez une fois, en payant votre rançon: & c'eſt pour cela, ajouta-t-il, que je ſuis venu ici, vous aſſurant que je ne négligerai rien pour vous rendre ſervice, & en cela, & en toute autre choſe. Je le remerciai mille fois de ſes offres généreuſes; & réfléchiſſant ſur ce qu'il venoit de me conter, je lui dis que je m'eſtimois heureux d'être en quelque ſorte l'inſtrument de la juſte punition de ſon ennemi mortel, & celui de ſa délivrance. Il voulut abſolument que j'acceptaſſe une bague, & deux cens pièces d'or,

qu'il me donna pour marque de ſa reconnoiſſance, me priant inſtamment de le recevoir au nombre de mes amis. Il me rendit pluſieurs viſites, & une fois entre autres il m'amena ſa femme qui étoit fort belle, & qui me parut avoir beaucoup d'eſprit. Elle me fit force complimens, & me pria d'accepter ſon portrait avec celui de ſon mari, tous deux enrichis de magnifiques perles orientales.

Lorſque notre vaiſſeau fut prêt à mettre à la voile, ce gentilhomme m'accompagna à bord, & remit au capitaine diverſes proviſions, & ſur-tout d'excellentes liqueurs, pour me ſervir pendant le voyage. Ceux qu'on tranſportoit avec moi, étoient tous condamnés pour piraterie; & le viceroi avoit fait répandre le bruit que je les encourageois à ce mêtier, de peur que le monde ne blamât l'injuſtice qu'il me faiſoit. Jugez du plaiſir que j'avois de me voir en ſi bonne compagnie. Nous arrivâmes heureuſement à Baldivia, où nous nous ſéparâmes avec de grandes proteſtations d'amitié de part & d'autre. Malgré ce que j'y ai ſouffert, j'y ai conſervé mon humeur gaie juſqu'au jour que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, ce qui ne m'a rien moins que donné lieu de changer.

Cette hiſtoire de dom Pedro nous divertit

beaucoup, & je vis bien que je ne m'étois pas trompé quand je l'avois pris pour un homme qui connoiſſoit le monde.

Cependant nous avions gagné le détroit de Gibraltar, & nous étions entrés dans la mer Méditerranée. Quelque plaiſir que cela me fît, je ne pus voir la côte d'Afrique, ſans ſoupirer & gémir en penſant à mes malheurs paſſés. Don Ferdinand à qui j'en avois fait l'hiſtoire, s'apperçut auſſi-tôt que cette vue avoit renouvellé toute ma douleur. A peine avions-nous navigué un jour dans la Méditerranée, que nous découvrîmes deux vaiſſeaux qui venoient à nous. J'avoue que je craignois un engagement, ayant une ſi riche cargaiſon; ainſi par l'avis de nos deux équipages, je fis force de voiles pour les éviter. Mais comme nos vaiſſeaux étoient fort ſales, n'ayant pas été nettoyés une ſeule fois dans toutes nos courſes, ils nous eurent bien-tôt atteints, malgré tous nos efforts. Quand nous vîmes qu'il n'y avoit pas moyen d'échapper, nous réſolûmes de nous défendre juſqu'à la dernière goute de notre ſang, & nous diſpoſâmes toutes choſes pour le combat. J'ordonnai à chaque matelot de ſe munir d'autant de fuſils chargés qu'il pourroit, & de ne pas tirer un ſeul coup que je n'en euſſe donné le ſignal. Je ne pus jamais obtenir de

don Ferdinand de demeurer dans la chambre, quoiqu'il eût la frayeur peinte sur le visage. Lorsque les ennemis furent à une portée de pistolet de nos vaisseaux, ils hêlèrent sur nous, & nous commandèrent d'amener. Nous ne leur répondîmes que de notre canon, & de notre mousqueterie, ce qui les surprit fort, & mit toute leur manœuvre en désordre; car nous coupâmes les cordages de leur voile de perroquet qui tomba aussi-tôt sur le chouquet, & les empêcha beaucoup d'agir, desorte qu'il nous eût été facile de nous tirer d'affaire par la fuite. Mais dans ce moment j'apperçus le Villars (c'étoit notre vaisseau de guerre Espagnol, que j'avois ainsi nommé en mémoire de ma chère maîtresse) assez embarrassé à se défendre contre l'autre vaisseau qui l'avoit attaqué. Ainsi il fallut tenir bon malgré nous, & j'ordonnai à mes gens de se coucher sur le ventre, aussi-tôt qu'ils auroient tiré, pour recevoir le feu de l'ennemi, ce qu'ils firent de manière que nous n'eûmes pas un seul homme tué. Après quoi nous relevant tous ensemble, nous fîmes notre décharge qui incommoda si fort leur manœuvre que nous eûmes le tems de virer à l'autre bord, & de recharger avant qu'ils pussent nous rendre la pareille. Je donnai ordre à notre équipage de tirer dans le corps du vaisseau en-

nemi, & pour cela de pointer le canon auſſi-bas qu'il ſe pourroit ; ce qui réuſſit à merveilles, car nous le perçâmes de pluſieurs coups à l'eau, de ſorte qu'il fut obligé de mettre à ſtribord, l'eau entrant par-tout à bas-bord. Comme je vis qu'il étoit preſque hors de combat, je courus au ſecours du Villars qui avoit du deſſous. Mais quand ſon ennemi s'apperçut de mon deſſein, & du mauvais état de l'autre vaiſſeau, il prit chaſſe, & fit force de voiles. Nous ne jugeâmes point à propos de le ſuivre, mais nous envoyâmes à bord du Villars pour ſavoir comment tout y alloit. On nous rapporta qu'il y avoit huit hommes tués, & trois bleſſés, que la manœuvre avoit extrêmement ſouffert dans le combat, & que le vaiſſeau avoit reçu un coup à l'eau, & faiſoit une grande quantité d'eau. Je fis dire à l'équipage de chercher l'ouverture ; mais il n'y eut jamais moyen de la reboucher ; ainſi j'ordonnai qu'on tranſportât inceſſamment ſur mon bord tout ce qu'on pourroit ſauver de ce vaiſſeau, & comme nos gens uſèrent d'une grande diligence, & que la mer étoit fort calme, cela fut bientôt fait.

Cependant le vaiſſeau que j'avois mis hors de combat, étoit ſur le point de couler à fond. L'équipage qui le montoit, tira pluſieurs coups de canon pour nous demander du ſecours ;

nous fîmes toute la diligence poſſible pour lui en donner, mais avant que nous fuſſions à portée il s'enfonça dans l'eau. Tout ce qu'il y avoit de monde s'étoit jetté dans la chaloupe qui vint auſſi-tôt à nous. Dès qu'ils purent ſe faire entendre, ils nous demandèrent quatier; ce que je leur promis. Ils étoient au nombre de 123; & comme ce nombre ſurpaſſoit celui de nos gens, nous fûmes obligés de les renfermer, de peur qu'ils ne s'aviſaſſent de ſe jetter ſur nous, ſi nous les laiſſions en liberté.

Le capitaine avoit été tué dans le combat, mais le lieutenant me dit que ces deux vaiſſeaux étoient deux navires de guerre, de quarante pièces de canon, & de deux cens hommes d'équipage chacun, qui étoient partis de Barcelone pour croiſer le long de la côte; & que le reſte de ſes gens étoit ou tué, ou coulé à fond avec le vaiſſeau, n'ayant pas pu ſe ſauver comme les autres, à cauſe des bleſſures qu'ils avoient reçues. Je ne jugeai point à propos de mener tout ce monde en Italie, de peur que cela ne fît du tort à don Antonio; & comme l'on vint me dire que nos gens en remuant les marchandiſes du Villars avoient enfin trouvé & rebouché la voie de l'eau, je réſolus de leur donner ce vaiſſeau avec leur liberté. Mais auparavant j'en fis ôter le canon,

& les munitions de guerre, & je n'y laiſſai rien que les proviſions de bouche, & l'eau. Ils me rendirent mille graces de ma généroſité, & reprirent la route de Barcelone.

Le lendemain il s'éleva un ſi furieux orage que nous n'en avions encore jamais eſſuyé de ſemblable, & il continua avec la même violence pendant quatorze jours, de ſorte que nous fûmes en grand danger de périr, & je crois que la plupart de nous auroient volontiers donné toutes leurs richeſſes pour être à terre ſains & ſaufs. Enfin nous découvrîmes la terre, mais nous ne fûmes pas peu ſurpris de voir que c'étoit l'île de Candie, d'autant plus que nous avions à craindre les pirates de Turquie. Ainſi nous réſolûmes de faire route pour Zante avec toute la diligence poſſible, & là de partager entre nous l'argent & les marchandiſes que nous avions à bord. Nous y arrivâmes heureuſement le 3 Septembre 1696.

L'île de Zante appartient aux Vénitiens, ainſi nous n'avions plus rien à craindre des Turcs. La ville qui porte le même nom, a environ un mille de longueur, & eſt ſituée ſur une pointe de la Baye. La plupart des maiſons y ſont bâties de pierre, & l'aſpect en eſt très-beau de la mer. A l'occident eſt le château, ſur une éminence dont le penchant eſt fort roide

roide, où la meilleure partie des marchands demeure, & qui égale presque en grandeur la ville. C'est le siége d'un évêque, & le gouverneur qui y fait sa résidence, est toujours un noble Vénitien. On y trafique sur-tout en vins, en huile, & en raisins de Corinthe, qui sont là beaucoup meilleurs qu'en aucun autre endroit: ils croissent sur des seps comme les autres raisins, on les cueille au mois de Juillet, & on les met dans des tonneaux pour les vendre aux marchands.

Nos gens ravis de se voir hors de danger, & dans un lieu où ils pouvoient avoir du vin à bon marché, s'en donnèrent si fort au cœur joie qu'ils tombèrent malades pour la plupart. Ainsi je pris le parti de quitter Zante, pour aller à la Sapienze, petite île inhabitée où il y a un bon port, & où il n'étoit pas à craindre que notre équipage se tuât à force de boire. Nous y jettâmes l'ancre le 8 septembre. Je fis porter douze canons à terre, & élever une plate-forme pour nous défendre contre les insultes de ceux qui pourroient venir nous attaquer. Sur une belle verdure nous dressâmes une grande tente pour moi, & auprès de celle-là d'autres plus petites pour les officiers & pour les matelots. Mais comme je n'avois fait mettre qu'un lit dans ma tente, dom Ferdinand

fut obligé, bien malgré lui je penſe, de coucher avec moi. Nous fûmes occupés quatre jours à partager l'argent que nous avions. J'en réſervai un quart pour les propriétaires du vaiſſeau, qui monta à la ſomme de plus de ſoixante mille livres ſterling ; & un douzième pour moi, qui, joint aux préſens & autres choſes de valeur que j'avois, faiſoit environ cinquante mille livres. Tous les matelots, depuis le premier juſqu'au dernier, eurent près de douze cens livres chacun ; mais quand il fallut partager les marchandiſes, nous fûmes ſi embarraſſés, que tout l'équipage me pria d'une commune voix de les accepter, ſans rien donner de retour.

Le lendemain nous remîmes à la voile, portant le cap ſur Oſtie, où nous arrivâmes heureuſement le 1er Novembre, après un voyage de deux ans & ſept mois, amenant avec nous la plus riche priſe qui fût jamais entrée dans aucun port d'Italie. J'envoyai d'abord un exprès à don Antonio, pour lui donner avis de mon arrivée, & le prier de venir retirer ce qui lui appartenoit. Deux jours après, lui, Dona Iſabella ſon épouſe & leur petit garçon, vinrent à bord de notre vaiſſeau dans un bateau de plaiſir. Comme je vis qu'ils étoient en deuil, je leur dis que je craignois de leur demander qui ils

avoient perdu; ils me répondirent que c'étoit le pere d'Iſabelle qui étoit mort, il y avoit déjà plus de deux ans; mais qu'ils avoient réſolu de ne point porter d'autre habillement juſqu'à mon retour. Jamais rencontre d'amis ne fut plus tendre que celle-là, & j'avoue que j'en oubliai pour quelque tems juſqu'à l'idée de mes malheurs.

Quand j'eus dit à don Antonio les richeſſes que j'apportois avec moi, il demeura tout extaſié, & ne pouvoit m'en croire: car, outre l'argent dont je lui fis voir le compte, les marchandiſes que j'avois à bord valoient plus que le fret du vaiſſeau, & que la cargaiſon avec laquelle je m'étois mis en mer. Je ne pus jamais l'engager à accepter une ſomme ſi conſidérable, qu'après que je l'eus aſſuré que ce n'étoit que ſon juſte dû, & que j'en avois à-peu-près autant pour moi. Je lui préſentai enſuite & à ſon aimable épouſe, don Ferdinand, dont ils parurent tous deux charmés. Mais don Pedro me dit, avec ſa gaieté ordinaire, qu'il étoit jaloux de la préférence que j'avois donnée à ce jeune homme, parce qu'il croyoit avoir plus de droit que lui à mon amitié, me connoiſſant depuis plus long-tems. Il ajouta, qu'il eſpéroit que, pour l'appaiſer, je voudrois bien du moins lui accorder la même faveur; ce que je fis en

effet sur le champ. J'instruisis en peu de mots don Antonio & Isabelle des principales circonstances de sa vie & de sa bonne humeur ; ils le reçurent avec beaucoup d'honnêteté, & nous nous en fûmes tous ensemble à leur maison de campagne.

Après y avoir demeuré une semaine dans des divertissemens continuels, qui commençoient à m'ennuyer, je demandai permission à don Antonio d'aller faire un tour à Rome ; seulement pour montrer à don Ferdinand cette ville si célèbre. Auffi-tôt il me dit qu'il m'y accompagneroit ; & il envoya un de ses domestiques donner ordre à son palais, qu'on préparât toutes choses pour notre réception ; & dès le lendemain nous partîmes. Nous visitâmes les antiquités & les autres choses curieuses qu'on voit à Rome, & nous eûmes plus d'une fois occasion d'admirer la magnificence des anciens romains, dans les beaux morceaux qui s'en sont conservés. Comme cette ville a été autrefois la pépinière des hommes illustres par leur valeur, ou par leur somptuosité, l'on peut dire qu'elle est aujourd'hui la mère des beaux arts, & sur-tout de la peinture, de l'architecture & de la musique. C'est-là qu'ont fleuri, dans l'espace d'un siècle, Lanfranion, Dominichino, Pietro de Cortone, les Possinei, Ca-

massei, Guerchin de Cento, l'immortel Raphaël, Annibal Carache, Guido Reni, Mutiano, & plusieurs autres excellens peintres. Palladio, Vitruve, Scamozzi, Pozza, &c. fameux pour l'architecture ; & le divin Corelli pour la musique, dont les airs tendres seront toujours nouveaux, & dont un excellent poëte anglois a dit, par une espèce de comparaison, en parlant de notre compatriote Shakespear, que comme le premier, après avoir arraché la musique jusqu'à la racine, l'avoit transplantée dans son propre jardin ; le dernier en avoit fait autant, par rapport à la poésie ; de sorte que tous ceux qui les ont suivis, ont été obligés d'emprunter d'eux une branche de ces plantes admirables.

Je ne dirai rien davantage de Rome, non plus que de Naples, où nous fûmes aussi à l'occasion de don Ferdinand, parce que j'en ai déjà parlé auparavant. Je fis ce que je pus pour lui persuader de commencer ses études dans la première de ces deux villes, supposant, comme j'avois tout lieu de le croire, qu'il étoit catholique romain ; mais il ne voulut point en entendre parler, & il me supplia de lui permettre de me suivre en Angleterre, ce que je lui promis aussi.

Dona Isabella avoit une cousine orpheline

qui demeuroit avec elle, extrêmement riche & belle à ravir. Cette couſine n'eut pas plutôt vu don Ferninand, qu'elle en devint éperduement amoureuſe, mais il ne paroiſſoit pas avoir la moindre inclination pour elle. Don Antonio m'en fit la confidence; & comme il ſavoit par lui-même ce que c'étoit que l'amour, il plaignoit de tout ſon cœur ſa couſine, & me pria d'engager don Ferdinand à l'épouſer. Je lui en fis la propoſition, comme ſi c'eût été de mon chef, mais il ſe jetta auſſi-tôt à genoux, & me conjura de ne lui en plus parler, diſant qu'il avoit fait vœu de ne jamais ſe marier. Je lui fis voir la folie d'un vœu ſi téméraire, & je mis tout en œuvre pour le gagner; mais ce fut inutilement. D'un autre côté, don Pedro avoit conçu la plus violente paſſion pour dona Felicia, qui étoit le nom de cette charmante orpheline, & il lui faiſoit l'amour d'une manière ſi groteſque, qu'il nous divertit tant & plus. Quelquefois, quand elle alloit ſe coucher, il la ſuivoit juſqu'à la porte de ſa chambre, où il paſſoit la nuit à lui conter ſa peine, ou à chanter mille chanſons; de ſorte que ſi elle avoit envie de dormir, il falloit malgré elle qu'elle s'en paſſât. Et lorſqu'elle s'en plaignoit enſuite à lui-même, il lui répondoit en badinant, qu'il avoit réſolu de la tourmenter juſ-

qu'à ce qu'elle l'aimât. Si elle alloit se promener au jardin, il ne manquoit jamais de la suivre de près; en un mot, c'étoit son ombre. Souvent même à l'église, où il prenoit bien soin de se mettre à côté d'elle, il lui disoit que c'étoit en vain qu'elle imploroit la bénédiction du ciel pendant qu'elle étoit inexorable, & qu'elle assassinoit le monde de ses regards. Il en faisoit tant, que la pauvre fille, malgré toute son affliction, ne pouvoit s'empêcher d'en rire.

Cependant je sollicitois toujours don Ferdinand à rompre son vœu téméraire pour un si charmant objet; mais il me pria d'une manière si touchante de ne pas le presser davantage là-dessus, que je résolus enfin de ne lui en plus parler. Je conseillai pourtant à dona Isabella de continuer à faire ce qu'elle pourroit pour le gagner, m'imaginant que ses manières engageantes auroient plus de pouvoir sur lui que toutes mes sollicitations. Elle suivit mon avis, elle le fit appeller dans son cabinet où ils furent plusieurs heures ensemble; & le lendemain je fus agréablement surpris de le voir se promener dans le jardin seul avec dona Felicia. Je n'eus garde de les interrompre, mais dès que je pus lui parler, je lui témoignai le plaisir que me faisoit son changement, & je lui

dis que je lui pardonnois aiſément de s'être laiſſé perſuader par dona Iſabella plutôt que par moi. Il parut tout confus, ce que j'attribuai au petit reproche que je lui faiſois: mais peu de jours après je changeai bien d'idée, quand je vis don Pedro aux pieds de dona Felicia tout tranſporté d'amour, & elle le regardant de meilleur œil qu'à l'ordinaire. Je ne pus m'empêcher d'en témoigner ma ſurpriſe à dona Iſabella, qui ne fit que l'augmenter en m'apprenant que le jour des noces de don Pedro & de dona Felicia étoit actuellement fixé. Je lui dis que j'étois ravi que cette belle ſe fut ſi-tôt guérie de ſa violente paſſion; mais, ajoutai-je, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai remarqué que plus l'amour eſt vif, & moins il dure. Sur ce pied-là, repartit dona Iſabella, j'eſpère que le vôtre eſt éteint depuis long-tems. Vous vous trompez, madame, lui dis-je, mais c'eſt que je n'aime point comme les autres; & quoique ma paſſion ſoit des plus violentes, je la conſerverai juſqu'au tombeau. Cela me paſſe, me repliqua-t-elle, car enfin de la manière dont vous nous avez parlé à mon mari & à moi, vous n'avez pas la moindre ombre d'eſpérance de ce côté-là. Cela eſt vrai, lui repartis-je, mais cependant jamais mon cœur ne brûlera d'une autre flamme. Nous dîmes pluſieurs au-

tres choſes ſur le même ſujet, & dona Iſabella m'avoua enfin que j'étois un modéle en fait d'amour.

Pendant que nous fûmes à Naples, j'achetai les marchandiſes que j'avois promis à dom Jaques de lui envoyer à ſaint Salvador, & je les fis charger ſur un vaiſſeau qui devoit toucher à Oſtie, & y prendre mes lettres. Je priai don Ferdinand d'écrire à ſon père; mais il s'en excuſa ſur ce qu'il craignoit que ſa lettre ne tombât malheureuſement entre les mains de ſon épouſe; & par la même raiſon il me conjura de meſurer bien mes termes, & de ne parler de lui qu'en mots couverts. Je lui dis que pour le ſatisfaire, je lui montrerois ma lettre avant que de l'envoyer; ce que je fis, & voici ce qu'elle contenoit.

Monſieur,

» Je ne ſai comment je pourrai reconnoître
» les faveurs que vous m'avez ſi généreuſe-
» ment faites; la manière même toute gra-
» cieuſe avec laquelle vous vous y êtes pris,
» redouble l'obligation que je vous en ai. Si
» je ne puis vous témoigner par des effets com-
» bien j'y ſuis ſenſible, je me ſouviendrai du-
» moins toujours avec la plus vive gratitude
» de don Jacques, & de ſes bienfaits. Je vous

» envoye les marchandiſes que vous me de-
» mandâtes la dernière fois que j'eus le bon-
» heur de m'entretenir avec vous; & je vous
» prie de les accepter comme une petite mar-
» que de ma reconnoiſſance, vous aſſurant que
» rien ne ſauroit me faire plus de plaiſir que l'a-
» vantage de pouvoir me dire

Votre ſincère ami, & très-
humble ſerviteur

Robert Boyle.

» P. S. Je vous prie d'aſſurer de mes très-
» humbles reſpects votre digne épouſe, & vo-
» tre aimable fille; & d'être perſuadé que j'au-
» rai autant de ſoin de tout ce que vous m'a-
» vez donné en garde, que ſi une intelligence
» céleſte m'eût apporté votre commiſſion, &
» l'eût gravée dans mon eſprit. Quand vous
» voudrez m'honorer de vos lettres, adreſſez
» les, s'il vous plait, au palais de don An-
» tonio de Alvarez à Rome, d'où on me les
» fera tenir en quelque lieu que je ſois; car je
» ne ſai point encore en quel endroit je fixe-
» rai ma demeure, quoique j'aie plus d'in-
» clination pour l'Angleterre que pour tout
» autre pays.

Don Ferdinand fut fort content de cette

lettre que j'avois écrite en portugais; ainsi je la fermai, & je l'envoyai à Ostie.

Cependant j'avois vendu le reste des marchandises que j'avois à bord, & l'argent qui en provint se monta à plus de cinquante mille livres sterling; mais je ne pus jamais engager don Antonio à en accepter un seul denier. Non, mon cher ami, me dit-il, vous m'avez déjà donné dequoi faire la fortune d'un gentilhomme, quoique je ne sois rien moins qu'avide de richesses. Je me trouve trop heureux de posséder ma tendre épouse, pour désirer rien davantage; c'est un bonheur même que je vous dois en grande partie, & la seule chose qui le traverse, c'est que je ne puis vous voir aussi favorisé du ciel que je le suis. Mais, ajouta-t-il, j'espére que le tems qui détruit les passions les plus fortes, vous guérira de la vôtre. Je lui dis que mon mal étoit sans remède, & que toute la consolation qui me restoit étoit que la vive idée, l'idée accablante de la perte que j'avois faite mettroit bientôt fin à mes malheurs, en me précipitant dans les bras de la mort.

Don Antonio fut si touché de m'entendre parler ainsi, qu'il ne put retenir ses larmes, & il mit tout en œuvre pour me persuader de demeurer en Italie. Mais je lui dis, qu'outre mon

inclination qui me portoit à préférer mon païs natal à tout autre, & le déſir que j'avois de voir le lieu où ma chère maîtreſſe avoit autrefois fait ſon ſéjour, l'éducation de don Ferdinand qui m'avoit conjuré de le mener en Angleterre, pour y faire ſes études, me déterminoit entiérement à prendre ce parti. Il fallut donc ſonger à ſe ſéparer, quelque peine que cela nous fit à l'un & à l'autre. Je pris des lettres de change pour tout l'argent que j'avois, de peur qu'il ne nous arrivât d'être volés en chemin, & je réſolus d'aller par terre en Flandres, avec don Ferdinand, mes deux fidéles Indiens, & un autre valet.

Tous les matelots Eſpagnols que j'avois pris dans mes courſes, eurent par mon conſentement la permiſſion de ſe retirer chez eux, beaucoup plus riches qu'ils n'auroient jamais oſé l'eſpérer; & ils déclarérent tous que ſi jamais je voulois faire un ſecond voyage, ils étoient prêts de me ſuivre au bout du monde. Quelques-uns de mes matelots Anglois avoient épouſé des femmes Italiennes, ainſi ils prirent le parti de demeurer en Italie. Je priai don Antonio de diſpoſer comme il lui plairoit du vaiſſeau, mais il me dit qu'il m'appartenoit de droit, après avoir eu un ſi heureux ſuccès, & qu'il vouloit que je le fiſſe conduire en Angle-

terre pour mon usage; car ajouta-t-il que savez-vous s'il ne vous arrivera point quelque chose qui vous fera changer de sentiment, & qui nous procurera le plaisir de vous voir encore une fois?

Cependant, au bout de quelques jours, on célébra les nôces de don Pedro & de dona Felicia avec beaucoup de magnificence. Ce gentilhomme résolut d'aller en Espagne avec sa chère épouse, dès que je serois parti, pour y prendre possession de ses biens, le tems pour lequel il les avoit hypothéqués étant près d'expirer. J'avoue que cet exemple de l'humeur inconstante des femmes me donna bien à penser; car jamais mariage ne fut à mon avis plus singulier que celui-là. Je fis faire de la vaisselle d'or & d'argent toute semblable à celle que don Jacques de Ramires m'avoit donnée, & j'en fis présent à dona Isabella afin qu'elle se souvînt de moi. Elle se défendit d'abord de l'accepter, me disant que je portois la générosité trop loin; mais je lui déclarai d'un air aussi enjoué que je le pus, que si elle refusoit davantage mon présent, je lui rendrois le vaisseau qui portoit son nom, & ne voulois plus être sous son commandement. Eh bien donc! dit-elle, je l'accepte; mais puisque vous me regardez comme votre maîtresse, je veux vous don-

ner mes ordres par écrit, que vous n'ouvrirez point que vous ne ſoyez à un certain degré de latitude, c'eſt-à-dire, quinze jours après que vous ſerez arrivé en Angleterre. Je lui promis de lui obéir ponctuellement: & le lendemain elle me donna un papier cacheté qui renfermoit, me dit-elle, les ordres dont elle m'avoit parlé.

Je remis à mon lieutenant le ſoin du vaiſſeau, le chargeant de faire route pour Briſtol avec toute la diligence poſſible. Le jour ſuivant qui étoit le 6 Fevrier 1696, je pris congé de don Antonio, de ſon épouſe, & de leur aimable compagnie; & quoi que je ne pleure pas facilement, je ne pus m'empêcher de verſer des larmes en quittant d'auſſi tendres amis. Je fus toute le première journée de notre voyage, enſéveli dans une profonde mélancolie, ſans que jamais la penſée des richeſſes que j'avois acquiſes en ſi peu de tems, & que j'emportois avec moi, m'entrât ſeulement dans l'eſprit. Mais m'appercevant à l'air de don Ferdinand qu'il ſouffroit de me voir ſi chagrin, je m'efforçai de paroître plus gai pour l'engager à l'être auſſi.

J'aurois bien voulu lui faire voir dans notre route les raretés d'Italie, mais il parut ne s'en pas ſoucier. Ainſi il ne nous arriva rien qui

mérite d'être rapporté jusqu'à Anvers, où nous demeurâmes quelque tems pour nous remettre de la fatigue du voyage, & sur-tout don Ferdinand qui s'en trouvoit un peu incommodé, n'ayant jamais auparavant fait un long chemin à cheval. En approchant de la ville, nous fûmes tout surpris de voir la manière dont les pauvres mendient dans ce païs-là. De jeunes garçons & de jeunes filles courent devant les passans, & puis s'arrêtant tout à coup se renversent sur leur tête, les pieds en l'air, frappent des mains, & disent leurs prières dans cette posture.

La ville d'Anvers est dans une fort belle situation, sur la rivière de l'Escaut; elle est très-bien fortifiée, & sur les remparts l'on a planté des arbres qui donnent beaucoup d'ombre, & qui rendent la promenade fort agréable. Le château qui est également beau & fort, a été fondé par le duc d'Albe. La ville peut-être comparée, pour sa grandeur, à Bristol: les rues en sont spacieuses, & les maisons magnifiques. L'église de sainte Marie qui est la cathédrale, est superbe, d'une propreté, & d'une délicatesse de structure si grandes, que l'empereur Charles Quint avoit coutume de dire, qu'elle sembloit n'avoir été faite que pour la mettre dans un étui. Le dedans n'est pa moins magnifique que le dehors. Les peintures qui l'ornent

ſont du chevalier Pierre Paul Rubens bourgeois de cette ville, & ne le cédent en rien à aucun autre de ſes ouvrages. L'égliſe des jéſuites eſt auſſi très-belle, ornée d'un grand nombre de colonnes de marbre artiſtement travaillées, & de peintures de la même main que les précédentes. Il y a pluſieurs autres égliſes, & chapelles magnifiques; mais comme les deux dont je viens de parler ſont les principales, je ne dirai rien des autres.

Après avoir demeuré dix jours à Anvers, & nous y être aſſez bien remis de la fatigue de notre voyage, nous en partîmes le 3 d'avril, pour nous rendre à Calais, ce qui étoit notre plus court chemin; & le 6 nous arrivâmes dans cette dernière ville, ayant fait une grande diligence. Quel plaiſir pour moi de voir de là les rochers blancs de Douvres, & mon pays natal? Le lendemain nous nous embarquâmes pour cette place, & nous y arrivâmes environ midi, ayant eu un paſſage très-favorable. Peu s'en falut que je ne perdiſſe un de mes Indiens, en deſcendant à terre. Comme on paſſoit nos chevaux dans un bateau pour les mener à bord, il s'aviſa de ſe mettre ſur le dos d'un, penſant qu'il n'y eut rien à craindre: mais dans ce moment un vaiſſeau qui entroit dans le port, tira un coup de canon; ce qui effraya ſi fort le cheval,

cheval qu'il se jetta dans la mer, & se mit à nager en s'éloignant du bord, de sorte que mon pauvre misérable d'Indien ayant été renversé, & son pied s'étant embarrassé dans l'étrier, il auroit été infailliblement noyé, malgré son adresse à nager, si l'autre Indien ne fût aussi-tôt accouru à son secours, en plongeant, & coupant l'étrivière avec un couteau. Cela fait, il prit le cheval par la bride d'une main, & nageant avec l'autre, il l'amena heureusement à terre.

Don Ferdinand ne s'accommodant point de la voiture du cheval, nous prîmes le lendemain la diligence. J'ordonnai à mes gens de nous suivre avec notre bagage à petits pas, & d'attendre à l'hôtellerie où nous devions descendre, que je les envoyasse chercher. Quand nous fûmes arrivés à Londres, nous allâmes loger pour un jour ou deux chez un baigneur, ne me souciant point d'importuner mes parens ni mes amis. Cependant j'envoyai appeller secrétement le clerc de mon oncle, le même qui avoit tâché de prévenir la trahison qu'on me faisoit, en m'en donnant avis par une lettre qu'il me fourra dans la poche, comme je l'ai rapporté au commencement de cette relation. Il vint aussi-tôt, & fut également surpris & ravi de joie de me voir; quoique d'abord il

eut quelque peine à me reconnoître, parce que ne lui ayant point fait dire mon nom, il ne s'attendoit pas à me trouver-là.

Il m'apprit qu'il y avoit plus d'un an que mon oncle étoit mort, & qu'il avoit laissé tout son bien à son fils aîné, & ses affaires au cadet & à lui. Il ajouta qu'ils parloient souvent de moi, & que quoiqu'ils ne me crussent plus au nombre des vivans, ils avoient fait valoir avec beaucoup de soin mon petit patrimoine, dans l'intention de me le rendre fidélement si jamais je revenois. Je lui contai toute mon histoire, & il fut ravi d'apprendre que j'avois fait une grosse fortune. Je le priai de nous chercher des logemens commodes dans quelque endroit retiré, parce que je ne me souciois pas d'être connu; & d'y faire venir de l'hôtellerie où nous avions mis pied à terre, mes valets avec notre bagage. Il le fit avec plaisir, & un moment après, il revint & nous conduisit dans une maison telle que je la pouvois souhaiter. Enfuite il fut chercher mes gens, & les amena à notre nouvelle demeure. Comme mes deux Indiens parloient fort bien anglois, qu'ils le savoient même lire & écrire, & que je les avois fait habiller à l'européenne, personne ne leur fit aucune insulte, ni ne parut même autrement surpris de les voir.

Le tems étant venu qu'il m'étoit permis d'ouvrir le papier qui contenoit les ordres de dona Isabella, je voulus voir ce que c'étoit; mais je ne pus jamais le trouver, quelque soin que j'y apportasse. Cela me surprit, ne pouvant comprendre comment j'avois perdu ce seul écrit, & rien d'autre. J'en fus même fort fâché, craignant qu'il ne renfermât quelque commission importante: & dans cette crainte, j'écrivis sur le champ à don Antonio pour lui apprendre notre heureuse arrivée, & la perte que j'avois faite, & pour prier sa chère épouse de m'envoyer de nouveaux ordres, si cela étoit nécessaire, à l'adresse que je lui marquois.

Pendant mon séjour à Londres, j'achetai un bien de 2000 livres sterling de rente dans le comté de Sommerset; & cependant il me resta encore 25000 livres sterling que je mis dans les fonds publics, avec ce que don Ferdinand m'avoit donné pour son compte. Cela fait, je pensai tout de bon à l'éducation de ce jeune homme; je lui proposai d'aller à Oxford où je lui donnerois un précepteur, & où il pourroit parfaitement bien faire ses études, mais il me pria d'attendre encore quelque tems. Ainsi je pris la résolution d'aller avec lui, & un seul valet, à Bristol, uniquement pour voir le lieu où demeuroit autrefois le tendre objet de mes

vœux ; que j'avois perdu de la manière du monde la plus triſte.

Quand nous y fûmes arrivés, je demandai où étoit la maiſon qu'habitoit feu M. Villars, fameux marchand de la ville : on me la montra auſſi-tôt, & l'on me dit que le capitaine Kendrick y demeuroit alors. Je m'informai de ce qu'étoit devenue une certaine Suſanne qui avoit été femme de chambre de la fille de ce M. Villars, & l'on m'apprit enfin qu'elle étoit chez une perſonne de qualité, à une maiſon de campagne ſur le bord de la mer. Auſſi-tôt je me mis en chemin pour y aller, quoique ce fût à près de trente milles de là, & qu'il fût déjà aſſez tard. Après avoir marché quelque tems, tout à coup le ciel ſe couvrit, & nous fûmes accueillis d'un ſi violent orage, que pour nous en mettre à couvert nous courûmes à une petite maiſon qui étoit un peu hors du chemin. En y entrant, nous ne vîmes perſonne qu'un enfant qui s'amuſoit avec des jouets qu'on lui avoit donnés ; & tout ce que nous en pûmes tirer, c'eſt que mamma viendroit bientôt. C'étoit le plus joli garçon que j'euſſe jamais vu, & nous étions encore à l'admirer q'uand un homme & une femme entrèrent. Ils furent fort ſurpris de nous trouver là mais je leur demandai excuſe, leur diſant que l'orage nous avoit obligés de nous

venir mettre à l'abri ſous leur toit. L'homme nous dit que nous étions les très-bien venus, mais qu'il craignoit que nous ne trouvaſſions pas chez lui ce que nous ſouhaiterions. Cependant l'orage continua avec la même force, & bientôt il ſe fit nuit; pour ſurcroît de malheur nous étions à deux milles d'aucune hôtellerie, & nous ne connoiſſions pas les chemins. Le paiſan nous voyant dans cet embarras, nous dit qu'il n'avoit que deux lits, & que ſi nous voulions les accepter ils étoient à notre ſervice. Je le remerciai, & pour le dédommager de la peine que nous lui cauſerions, je lui donnai à l'avance une guinée. Il fut charmé de ma généroſité, & le fit bien paroître par ſes manières obligeantes, de même que ſa femme. Je le priai de nous faire avoir quelque choſe à manger, & de prendre ſoin des chevaux; & je lui donnai une autre guinée pour nous acheter ce qu'il nous faudroit. Il me répondit qu'à l'égard des chevaux, ſon écurie étoit très-mauvaiſe; mais que ſi je voulois, il les meneroit avec mon valet à une bonne hôtellerie qu'il y avoit au village voiſin. J'y conſentis; & pendant qu'il fut dehors, je fis pluſieurs queſtions à la femme touchant l'enfant que nous avions vu en entrant. A la fin, elle m'avoua qu'il n'étoit point à eux, mais à

une dame qu'ils ne connoiſſoient point, & qu'ils n'avoient jamais vue qu'une ſeule fois, Là-deſſus je lui demandai ce qu'on leur donnoit pour le garder; elle parut ſurpriſe de cette queſtion, & après avoir demeuré quelque tems ſans me répondre, elle me dit d'un ton preſque fâché qu'on les avoit toujours bien payés.

Comme je vis que cela lui faiſoit de la peine, je changeai de diſcours. Un moment après, ſon mari vint, & nous nous mîmes à ſouper. J'aurois ſouhaité que don Ferdinand eût couché avec moi; mais le bon homme ayant appris de mon valet que nous n'avions pas coutume de coucher enſemble, ne voulut jamais le permettre, & nous céda ſes deux lits, pendant qu'il veilla avec ſa femme toute la nuit. Je leur demandai où couchoit l'enfant & ils me répondirent, dans un berceau; je m'intéreſſois pour lui, ſans ſavoir pourquoi. Quand nous eûmes ſoupé, nous nous couchâmes, & nous repoſâmes fort peu: Nous nous levâmes de grand matin, & comme il faiſoit fort beau, nous réſolûmes d'aller à pied au village où étoient nos chevaux, & de prendre avec nous notre hôte pour nous y conduire. Nous partîmes auſſi-tôt, & lorſque nous fûmes arrivés à l'hôtellerie, je renvoyai ce bon homme, & je lui

donnai encore une guinée pour ſes peines. J'aurois bien voulu monter à cheval ſans perdre de tems, pour continuer notre voyage, mais don Ferdinand étoit ſi indiſpoſé, qu'il nous fut impoſſible. Son état me fit beaucoup de peine, & je le priai de demeurer là juſqu'au lendemain que je reviendrois; ou que j'envoyerois mon valet avec une voiture commode pour le chercher. Il y conſentit, & je partis ſur le champ.

Quand je fus venu à un endroit où pluſieurs chemins ſe croiſent, je me trouvai fort embarraſſé pour ſavoir lequel je devois prendre, deſorte que je m'arrêtai quelque tems à conſidérer ce que je ferois. Mais entendant un bruit confus de voix dans une grange voiſine, j'y allai à pied, après avoir remis mon cheval à mon valet. Plus j'approchois, & plus ce bruit redoubloit, quoique je ne puſſe pas entendre une ſeule parole articulée. Cela réveilla ma curioſité, & je me gliſſai doucement derrière la grange, d'où je vis, au travers d'une fente, plus de vingt Egyptiennes aſſiſes pêle-mêle, & au milieu d'elles un enfant tout nud qu'elles frottoient par tout le corps avec des écalles de noix vertes; & chaque fois qu'il crioit, elles faiſoient un bruit affeux pour empêcher qu'on ne l'entendît. Mais quelle ne fut pas ma ſurpriſe

de voir que cet enfant avoit tous les traits de celui que nous avions trouvé chez le païſan où nous avions logé la nuit précédente ? Je fis ſigne à mon valet d'approcher avec les chevaux ; & comme j'étois bien armé, je m'en fus à la porte de la grange, que j'ouvris de force. Etant entré, je demandai à ces coquines d'un ton impérieux ce qu'elles faiſoient avec cet enfant, & je leur ſoutins qu'elles l'avoient volé au pauvre païſan, leur donnant de plus à entendre que j'amenois du monde pour les ſaiſir. Il n'en falloit pas davantage pour leur donner la peur ; & ſans ſe le faire dire, elles gagnèrent au pied l'une après l'autre, comme ſi elles euſſent eu le diable à leurs trouſſes, laiſſant l'enfant tout ſeul. Quand elles furent parties, je ne me trouvai pas peu embarraſſé à ſavoir que faire de ce pauvre petit innocent qu'elles avoient rendu comme l'une d'elles à force de le frotter avec ces écales de noix : heureuſement nous trouvâmes ſes habits, avec quelques vieilles guenilles dont je ſuppoſe qu'elles avoient deſſein de le couvrir, pour pouvoir faire de l'argent du reſte.

Nous l'habillâmes, mon valet & moi, du mieux que nous pûmes ; & quelque preſſé que je fuſſe, je réſolus de retourner à la maiſon du païſan pour m'inſtruire à fond de la vérité. Quand nous fûmes venus à l'hôtellerie où j'a-

vois laiſſé don Ferdinand, je priai l'hôteſſe de prendre ſoin de l'enfant juſqu'à ce que je revinſſe; & comme elle me dit que mon ami étoit allé repoſer, je pourſuivis mon chemin ſans le voir, pour ne pas l'interrompre. Nous arrivâmes bientôt à la maiſon où nous avions logé la nuit précédente, & nous trouvâmes la femme qui étoit aſſiſe à la porte. Je vous prie, lui dis-je, où eſt l'enfant que je vis hier au ſoir ici? Où il eſt, me repartit-elle d'un ton ruſtre? Il eſt dans ſon berceau où il dort. Laiſſez-moi le voir, repris-je. Non, repliqua-t-elle, je n'irai point troubler ſon ſommeil pour vous, ni pour perſonne. Je lui déclarai qu'abſolument je voulois le voir, & que je le verrois malgré elle, parce que je ſoupçonnois qu'on lui avoit joué quelque vilain tour. Comme elle vit que j'étois ſi réſolu, & que je deſcendois du cheval pour entrer dans la maiſon, elle me dit que puiſque j'avois tant d'envie de voir cet enfant, elle me l'alloit chercher. Alors je commençai à croire que je me trompois, & que ce n'étoit pas le même enfant que j'avois pris, mais un autre qui lui reſſembloit: je me reprochai même d'avoir parlé ſi rudement à cette femme, & je me propoſois déjà de lui faire préſent d'une guinée pour l'appaiſer, lorſque mon valet me fit appercevoir qu'elle demeuroit long-

tems à venir. Là-dessus j'appellai, & personne ne répondant, je lui dis d'aller voir ce que c'étoit; mais il ne trouva ni la femme, ni l'enfant, ni ame qui vive; la coquine s'étoit sans doute sauvée par la porte de derrière, au travers du jardin. Cela me surprit extrêmement, & je résolus de faire toutes les perquisitions possibles sur cette aventure. Je visitai moi-même la maison avec beaucoup de soin, mais inutilement; & pendant ce tems-là j'envoyai mon valet à la poursuite de la femme qu'il ne put jamais attraper. Pour surcroît de malheur, il n'y avoit pas une maison voisine où nous pussions en demander des nouvelles; le village où j'avois laissé l'enfant étoit l'endroit le plus proche des environs. Ainsi je désespérois presque de découvrir la vérité, & j'étois déjà remonté à cheval pour m'en retourner, lorsque j'apperçus l'homme qui revenoit chez lui: aussitôt, je courus à lui à toute bride, je le pris au collet, & je lui dis que je venois l'arrêter pour le meurtre de l'enfant que j'avois vu la nuit précédente dans sa maison. Le pauvre misérable en fut si effrayé, qu'il étoit plus mort que vif: assurément, monsieur, me dit-il, quand il fut un peu revenu à lui, l'enfant n'est point tué, & je ne saurois le croire. Là-dessus je lui ordonnai de le produire, ou qu'autrement je le ferois

pendre; en un mot je l'épouvantai si bien, qu'il me dit que si je voulois avoir un peu de patience, il me conteroit tout ce qu'il savoit de cet enfant, que j'espère, ajouta-t-il en pleurant, qui vit encore. Je lui appris en peu de mots comment je l'avois sauvé, & nous retournâmes à sa maison, où, après s'être remis de sa frayeur, il me fit le récit suivant.

Il y a environ trois ans qu'une dame vint parler à ma femme, & fit marché avec elle pour garder cet enfant. Comme elle nous a toujours bien payés, puisque nous avons reçu dix livres sterling par quartier, & même à l'avance, nous n'avons point douté qu'il n'appartînt à des personnes de qualité. Cette dame venoit souvent le prendre pour un jour ou deux, & le rapportoit elle-même, sans que nous puissions deviner qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Ma femme qui est fort mondaine, & fort curieuse, a fait tout ce qu'elle a pu pour en savoir la vérité, mais inutilement; & nous avons bien compris par plusieurs circonstances, que le père & la mère ne se soucient pas d'être connus. Un jour ma femme me dit qu'elle avoit un bon dessein en tête, mais qu'elle ne vouloit pas me le communiquer, qu'elle ne fût sure du succès; & la première fois que la dame vint pour chercher l'enfant, elle eut un long en-

tretien avec elle. Quand elle fut partie, elle me dit qu'elle l'avoit engagée à nous avancer cent livres ſterling, lui faiſant entendre que nous en acheterions la maiſon où nous demeurons. En un mot, comme elle a toujours porté les culottes, elle me fit conſentir à ſa filouterie; & le lendemain la dame en rapportant l'enfant, lui compta les cent livres, ſans exiger ſeulement de moi une reconnoiſſance par écrit. Après qu'elle s'en fut allée, ma femme me tint ce diſcours.

Nous avons à préſent cent cinquante livres, outre nos meubles & notre bétail, qui peuvent en faire cent autres. Avec cet argent nous pouvons aller dans mon païs (c'étoit l'île de Man) & y vivre fort à notre aiſe, le reſte de nos jours, ſans craindre ni les mauvaiſes récoltes, ni les mauvais marchés. Je le veux bien, lui dis-je, mais que ferons-nous de l'enfant? Elle me répondit de manière que je compris auſſitôt qu'elle avoit deſſein de le tuer: j'en fus ſaiſi d'horreur, & malgré ſon humeur violente & emportée, je m'y oppoſai fortement, & je lui dis qu'à quelque prix que ce fût, je ne conſentirois jamais à une action ſi barbare. J'eus beau m'y oppoſer, elle perſiſta dans ſa réſolution; ainſi voyant que je ne pouvois rien gagner ſur ſon eſprit, & qu'elle vouloit abſolu-

ment se défaire de l'enfant, je lui proposai, comme un moindre mal, de le vendre à une troupe d'Egyptiennes. Elle y donna les mains; & ce n'est que ce matin qu'elle a trouvé l'occasion d'exécuter ce projet. Cependant nous avions déjà mis ordre à nos affaires, & nous nous disposions à partir pour Bristol dans deux jours, sachant bien que la dame ne viendroit point de quelque tems.

Quand le bon homme eut fini son récit, je le tournai de tous les côtés pour voir s'il ne savoit point effectivement où demeuroit cette dame. A la fin il m'avoua qu'il l'avoit suivie un jour de loin jusqu'à sa maison, à la sollicitation de sa femme à qui il n'avoit pourtant jamais voulu faire part de cette découverte, de peur qu'elle n'en abusât. Je l'engageai à me conduire dans l'endroit où étoit cette maison, sous promesse de le bien récompenser, & de le renvoyer ensuite sans l'inquiéter pour l'affaire de l'enfant. Il prit un cheval, & nous nous mîmes en chemin: en moins de deux heures, nous arrivâmes auprès d'une fort jolie maison, environnée d'une petite rivière, & de belles allées d'arbres. Je m'arrêtai quelque tems à la considérer, & j'apperçus au travers d'une avenue deux femmes qui cueilloient des fleurs, l'une avoit le visage tourné de mon côté, &

vous. Nous fûmes interrompus dans ce moment par la voix d'une femme qui crioit de toute ſa force au meurtre. Auſſi-tôt nous courûmes tous deux à la porte de la chambre d'où cette voix partoit; & comme nous la trouvâmes fermée, je l'enfonçai, & j'entrai tenant mon épée nue à la main. Je trouvai le gentilhomme que j'avois vu en manteau d'écarlate, qui s'efforçoit de violer une femme. Je m'en fus à lui, & je lui ſanglai un coup de plat d'épée ſur la tête, lui diſant de tourner viſage pour ſe défendre; ce qu'il fit avec des imprécations horribles. Après nous être battus quelque tems, j'eus le bonheur de le déſarmer, & comme il avoit reçu pluſieurs bleſſures, & qu'il perdoit beaucoup de ſang, il tomba de foibleſſe. Cependant la dame qu'il avoit jettée ſur un lit, s'étoit évanouïe; & le bruit que nous avions fait avoit allarmé toute la maiſon. Je me retirai dans la chambre d'où j'étois ſorti, & je priai l'aimable perſonne qui m'y avoit d'abord reçu, de prendre ſoin de ce malheureux, lui diſant que quoiqu'il méritât bien de mourir, je ſouhaitois qu'il pût vivre pour prévenir tout embarras. Elle ſuivit mon conſeil, & elle envoya auſſi-tôt à la ville chercher un chirurgien qui arriva en même tems que mon valet. Je fus préſent quand il panſa le bleſſé; & voyant qu'

ſes

vous. Nous fûmes interrompus dans ce moment par la voix d'une femme qui crioit de toute ſa force au meurtre. Auſſi-tôt nous courûmes tous deux à la porte de la chambre d'où cette voix partoit; & comme nous la trouvâmes fermée, je l'enfonçai, & j'entrai tenant mon épée nue à la main. Je trouvai le gentilhomme que j'avois vu en manteau d'écarlate, qui s'efforçoit de violer une femme. Je m'en fus à lui, & je lui ſanglai un coup de plat d'épée ſur la tête, lui diſant de tourner viſage pour ſe défendre; ce qu'il fit avec des imprécations horribles. Après nous être battus quelque tems, j'eus le bonheur de le déſarmer, & comme il avoit reçu pluſieurs bleſſures, & qu'il perdoit beaucoup de ſang, il tomba de foibleſſe. Cependant la dame qu'il avoit jettée ſur un lit, s'étoit évanouïe; & le bruit que nous avions fait avoit allarmé toute la maiſon. Je me retirai dans la chambre d'où j'étois ſorti, & je priai l'aimable perſonne qui m'y avoit d'abord reçu, de prendre ſoin de ce malheureux, lui diſant que quoiqu'il méritât bien de mourir, je ſouhaitois qu'il pût vivre pour prévenir tout embarras. Elle ſuivit mon conſeil, & elle envoya auſſi-tôt à la ville chercher un chirurgien qui arriva en même tems que mon valet. Je fus préſent quand il panſa le bleſſé; & voyant qu'

ſes

trouvent après une longue abſence, & dans le tems qu'ils croyent que la mort les a ſéparés pour toujours. Il nous ſembloit que ce fût un ſonge; mais quand nous n'eûmes plus lieu de douter de la réalité de ce que nous voyions, & que nos premiers tranſports furent paſſés, nous envoyâmes ſecrétement chercher un prêtre, pour nous marier ſelon les cérémonies de l'égliſe. Il ne fit que rendre légitime l'union de deux cœurs faits l'un pour l'autre, & dès longtems liés enſemble par un amour indiſſoluble; & cette nuit-là même je pris une ſeconde fois poſſeſſion de ce qui m'étoit plus précieux que tous les tréſors du monde.

Le lendemain j'envoyai chercher Ferdinand pour prendre part à notre joie; mais ſon indiſpoſition avoit ſi fort augmenté, qu'on crut qu'il y auroit du danger à le tranſporter. Cela me fit beaucoup de peine, parce que je l'aimois véritablement, tant pour ſon mérite perſonnel, que pour les obligations que j'avois à ſon père. J'en fis l'hiſtoire à ma chère épouſe, auſſi-bien que de tout ce qui m'étoit arrivé depuis notre malheureuſe ſéparation. Après quoi je la priai de me conter de quelle manière elle s'étoit ſauvée de Barbarie; ce qu'elle fit en ces termes.

Vous ſavez, me dit-elle, que quand nous

nous dîmes adieu à Méquinez, nos cœurs nous préſageoient quelque choſe de fatal pour notre amour. Je ne ſavois rien de l'évaſion de Muſtapha : ſi j'en euſſe été avertie, il eſt très-probable que j'aurois évité le malheur qui m'arriva. Il trouva un vaiſſeau pour le conduire à Salé, comme il me le dit enſuite ; & en chemin il rencontra ſon maître Hamet, qui apprenant de ſa bouche toute notre hiſtoire, le renvoya avec une lettre pour le gouverneur de Mammora, pendant qu'il rangeroit la côte pour empêcher qu'on ne nous pourſuivît quand il auroit fait ſon coup. Après m'avoir enlevée, ſes gens me portèrent à bord d'un vaiſſeau qui mit auſſi-tôt à la voile ; & avant la nuit nous rencontrâmes celui d'Hamet ſur lequel on me fit paſſer dans le moment. Ce malheureux m'inſulta de la manière la plus cruelle, & dans des termes qui me firent bien comprendre qu'il étoit réſolu d'en venir à l'extrêmité ; mais je lui déclarai net, que plutôt que de me ſoumettre à ſon indigne paſſion, je me laiſſerois mourir de faim, ſi je ne pouvois pas trouver d'autre moyen de terminer mes maux avec ma vie. Le lendemain il s'éleva tout d'un coup une violente tempête qui abattit un des mats de notre vaiſſeau, & nous rechaſſa à vue du port de Mammora ; mais Hamet voulant l'évi-

ter à quelque prix que ce fût, nous passâmes au delà. Sur le soir la tempête commença à s'appaiser, & nous reprîmes le chemin de Salé; mais avant qu'il fût tout-à-fait nuit, nous vîmes paroître un vaisseau. Quoique notre coquin de capitaine eût perdu beaucoup de monde dans un combat précédent, il résolut d'attaquer ce vaisseau; & comme il faisoit calme, il fit force de rames pour le joindre. Mais celui-ci voyant à qui il avoit à faire, n'attendit pas que nous commençassions; & dès que nous fûmes à portée, il fit sur nous un feu terrible.

Le combat dura près d'une heure, autant que je pus en juger; car je ne m'occupai tout ce tems-là qu'à prier Dieu, dans l'attente que quelque heureux coup viendroit mettre fin à une vie qui m'étoit à charge. Quand le bruit du canon & de la mousqueterie eut cessé, je n'eus point la curiosité d'aller voir de quel côté étoit la victoire. Mais jugez de ma surprise, & de ma joie; le premier homme que je vis entrer dans ma cabane, fut le contremaître que j'avois fait capitaine, comme je vous le dis, si vous vous en souvenez, en vous faisant l'histoire de mes premiers malheurs.

Quoi, madame! s'écria ce jeune homme en me voyant, est-ce vous? Grace à la bonne

providence, mon voyage eſt fait. Allons, madame, continua-t-il, je veux vous conduire auprès d'une perſonne qui ſe croit indigne de la vie, tant que la vôtre n'eſt pas en ſureté, parce que c'eſt elle qui eſt la cauſe des dangers que vous avez courus. Je n'eus pas la force de lui répondre, ni de lui demander de qui c'étoit qu'il vouloit parler, tant j'étois frappée d'un changement ſi heureux, & ſi ſubit. Il me mena à bord de ſon vaiſſeau, où il me préſenta Suſanne, mon ancienne femme de chambre: ma joie augmenta en la voyant; & je vous avoue que j'étois ſi ſatisfaite, que je fus quelques momens ſans penſer à vous. Cependant le vaiſſeau d'Hamet couloit à fond, car il étoit percé à l'eau, & l'on ne pouvoit point venir à bout de l'arrêter. Nos gens en emportèrent tout ce qu'ils purent, & tous les bleſſés; le reſte de l'équipage ſe mit dans la chaloupe, & reprit le chemin de Salé. Je leur fis votre hiſtoire, & je leur dis en quels termes j'étois avec vous. En échange, le capitaine m'apprit comment ils avoient obtenu leur liberté du renégat Hamet, après qu'il m'eut fait conduire ſecrétement à ſa maiſon de campagne.

Vous ſavez, madame, me dit-il, que les Maures ne nous fouillèrent point, quand ils nous prirent; & j'avois heureuſement, dès que

je les apperçus, caché tout l'argent des marchands deſtiné pour le commerce, & le mien propre, dans mes habits, & ſur-tout dans un grand bonnet fourré que je portois ſur la tête. Hamet, content de vous avoir, & des marchandiſes qu'il avoit trouvées d'ailleurs dans notre vaiſſeau, ne ſe ſoucia point de nous vendre pour eſclaves; il nous laiſſa la liberté de nous promener dans la ville, & nous aſſigna une petite portion de vivres pour notre entretien juſques à ce que nous puiſſions recevoir d'Angleterre mille livres ſterling, pour la rançon de notre vaiſſeau & de tout l'équipage. En peu de tems j'eus fait connoiſſance avec un juif de Salé, que j'engageai à force d'argent à nous acheter un vaiſſeau & à payer notre rançon à Hamet; ce qu'il fit ſans qu'aucun de nous s'en mêlât. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour apprendre de vos nouvelles, & pour vous emmener avec nous; tous nos ſoins furent inutiles; de ſorte que nous fûmes obligés de partir ſans vous pour l'Angleterre.

Dans notre voyage, Suſanne m'apprit toute votre hiſtoire, ſans me taire même la part qu'elle y avoit eue. Son repentir me parut ſi ſincère, que je ne pus m'empêcher de la plaindre; ce qui fit bientôt naître en moi

une paſſion plus douce. Je lui trouvai des charmes ; je l'aimai ; elle y répondit ; &, dès que nous fûmes arrivés en Angleterre, je l'épouſai en face d'égliſe. Nous informâmes M. Kendrick, votre maître-d'hôtel, du malheur qui vous étoit arrivé ; &, par notre avis, il équipa un vaiſſeau en votre nom, pour vous aller chercher en Barbarie. Il m'en donna le commandement, & me remit une ſomme d'argent ſuffiſante pour votre rançon, ſi nous pouvions apprendre de vos nouvelles ; & puiſque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer, il ne nous reſte qu'à retourner au plus vîte dans notre patrie, crainte de quelque nouvel accident. Je les remerciai de leur zèle à me ſervir, ſur-tout la pauvre Suſanne, qui avoit voulu accompagner ſon mari dans ce voyage. Je priai Morrice (c'étoit le nom du capitaine) de faire route pour Mammora, dans l'eſpérance que nous pourrions y apprendre ce que vous étiez devenu ; mais il me dit qu'il n'étoit pas sûr pour nous d'aller dans ce port, parce qu'y ayant guerre alors entre l'Angleterre & la France, le vaiſſeau qui avoit porté M. de Saint-Olon pourroit bien nous attaquer, & nous prendre malgré lui, ſuppoſé qu'il y fût encore. D'ailleurs nous apprîmes d'un des renégats que nous avions faits priſonniers, que cet ambaſſadeur étoit

vous. Nous fûmes interrompus dans ce moment par la voix d'une femme qui crioit de toute ſa force au meurtre. Auſſi-tôt nous courûmes tous deux à la porte de la chambre d'où cette voix partoit; & comme nous la trouvâmes fermée, je l'enfonçai, & j'entrai tenant mon épée nue à la main. Je trouvai le gentilhomme que j'avois vu en manteau d'écarlate, qui s'efforçoit de violer une femme. Je m'en fus à lui, & je lui ſanglai un coup de plat d'épée ſur la tête, lui diſant de tourner viſage pour ſe défendre; ce qu'il fit avec des imprécations horribles. Après nous être battus quelque tems, j'eus le bonheur de le déſarmer, & comme il avoit reçu pluſieurs bleſſures, & qu'il perdoit beaucoup de ſang, il tomba de foibleſſe. Cependant la dame qu'il avoit jettée ſur un lit, s'étoit évanouïe; & le bruit que nous avions fait avoit allarmé toute la maiſon. Je me retirai dans la chambre d'où j'étois ſorti, & je priai l'aimable perſonne qui m'y avoit d'abord reçu, de prendre ſoin de ce malheureux, lui diſant que quoiqu'il méritât bien de mourir, je ſouhaitois qu'il pût vivre pour prévenir tout embarras. Elle ſuivit mon conſeil, & elle envoya auſſi-tôt à la ville chercher un chirurgien qui arriva en même tems que mon valet. Je fus préſent quand il panſa le bleſſé; & voyant que

ſes

dicité. Quoiqu'il m'eût été facile de le mettre hors d'état de me nuire de ce côté-là, je craignois si fort l'embarras, que je lui donnai quelque espérance : ce qui ne fit que le rendre plus insolent, jusques là qu'il est venu à cet excès de brutalité dont vous avez été vous-même le témoin, & dont vous m'avez délivrée si à propos.

Je compris bien, par ce récit que ma femme venoit de me faire, que l'enfant que j'avois sauvé d'une manière si merveilleuse, étoit vraiment le nôtre. Quand je lui eus conté tout ce qui m'étoit arrivé à cette occasion, elle témoigna tout-à-la-fois tant de crainte, de terreur, de tendresse & de joie, que je crus qu'elle en perdroit la connoissance. Cette histoire peut servir à nous convaincre qu'il y a une providence qui dirige à notre avantage toutes nos actions, lorsqu'elles tendent à la vertu.

M. Kendrick, le maître d'hôtel de ma femme, qui avoit attenté à son honneur, apprit bientôt notre heureuse rencontre ; & ses blessures se guérissant tous les jours, il nous fit prier de l'aller voir. Nous y fûmes, & il nous demanda pardon de son insolence en des termes si pressans, & qui marquoient un repentir si sincère, que nous ne pûmes le lui refuser. Il se fit apporter tous les livres de compte, & tous

les papiers qui regardoient les biens de mon épouse, qu'il avoit en main, & il nous les remit.

Le même jour le capitaine Morrice arriva de France, où il étoit allé par l'ordre de ma femme, comme la seule ressource qui lui restoit pour apprendre de mes nouvelles. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'il parla à M. de Saint-Olon, qui l'instruisit de mon voyage en Italie, après que j'eus poursuivi inutilement le vaisseau corsaire qui avoit enlevé mon épouse. Je le récompensai largement de son zèle, & je remarquai en lui tant de probité & de franchise, que je l'aimai toujours depuis ce moment-là.

Toutes ces affaires ne me firent point oublier don Ferdinand; sa maladie me touchoit sensiblement, & je résolus de l'aller voir avec ma femme, qui étoit d'ailleurs si impatiente d'embrasser notre petit garçon, qu'elle ne voulut pas me laisser seulement le tems de finir avec M. Kendrick. En chemin, nous rencontrâmes un de mes parens, fils de mon barbare d'oncle qui m'avoit vendu. Malgré tout ce que j'avois souffert par son injustice, je ne laissai pas de recevoir mon cousin avec toute l'affection possible; car, outre que nous étions de même âge, & assez ressemblans, soit du côté du corps, soit

du côté de l'esprit, nous avions été élevés ensemble jusqu'à la mort de mon père : ce qui avoit fait naître entre nous une amitié très-forte. Je ne l'avois point vu en passant à Londres, parce qu'il étoit alors à la campagne. Il m'apportoit un paquet qui venoit d'Italie, & dans lequel je trouvai une lettre que don Jacques m'écrivoit de Saint-Salvador. Impatient de savoir ce qu'elle contenoit, je l'ouvris aussitôt, & j'y lus ce qui suit :

« Monsieur,

» J'espère que la distance des lieux n'aura » point apporté de changement à votre amitié. » La mienne a plutôt augmenté que diminué, si » tant est qu'elle fût susceptible d'augmentation. Je suis accablé de chagrin ; ma fille, » qui faisoit toute ma consolation, est, je pense, » perdue pour toujours. Le jour même que » vous nous quittâtes, elle disparut, sans que » nous ayons jamais pu depuis en apprendre » aucune nouvelle. Nous avons quelque raison » de soupçonner que les parens de la personne » qui périt par votre épée, en vous attaquant » lâchement peu de jours avant votre départ, » l'ont enlevée, & peut-être tuée secrètement, » pour se venger sur nous de cet accident dont » nous ne sommes pourtant en aucune manière

» la cauſe. En voilà plus qu'il n'en falloit pour
» me rendre ce ſéjour odieux & inſupportable.
» Je vais chercher du repos, ſi j'en puis trou-
» ver, dans quelque autre partie du monde;
» & comptant toujours ſur votre chère amitié,
» j'eſpère avoir l'honneur dans peu de vous
» embraſſer en Angleterre, car je me diſpoſe
» à quitter Saint-Salvador au plutôt. J'ai reçu
» votre obligeante lettre, & les bales de mar-
» chandiſes que vous m'avez envoyées, le tout
» bien conditionné. Mais il y a dans votre
» lettre quelque choſe de myſtérieux pour
» moi; du moins je ne comprends rien à ce
» paragraphe: *Soyez aſſuré que tout ce que vous*
» *m'avez donné en charge, &c.* Je ne vous ai rien
» envoyé que quelques petits préſens, que je
» me flatte que vous aurez bien voulu garder;
» &, ſi je les ai fait mettre à bord de votre
» vaiſſeau ſans vous en rien dire, c'eſt que je
» ſavois bien que je ne pourrois jamais vous
» engager à les accepter autrement, comme
» venant de celui qui ſe fera toujours une
» gloire de ſe dire,

» Votre ſincère ami & ſerviteur,

» JACQUES DE RAMIREZ.

» *P. S.* Ma femme, qui eſt inconſolable,
» vous fait ſes baiſe-mains; &, la ſeule choſe

» qui lui faſſe quelque plaiſir, c'eſt l'eſpérance » de vous voir, & de vous dire de bouche à » quel point la perte de ſa fille l'afflige. Souffrez » que nous vous ayons une nouvelle obligation: » ayez la bonté de dire aux gens de notre » pays qui fréquentent votre bourſe, où nous » pourrons vous trouver, afin que nous ne » ſoyons point embarraſſés à vous chercher, » quand nous ſerons arrivés à Londres».

Je fus extrémement touché du malheur de mon ami; ſur-tout croyant que j'en étois, en quelque manière, la cauſe, quoique fort innocente. J'avois déja conté à ma femme tout ce qui m'étoit arrivé à Saint-Salvador; de ſorte qu'elle prit auſſi beaucoup de part à l'affliction de don Ramirez, d'autant plus qu'elle s'étoit vue à la veille d'un pareil déſaſtre par rapport à ſon propre enfant. Après avoir donné quelque tems à ces triſtes réfléxions, j'ouvris une autre lettre qui venoit de don Antonio, & qui étoit conçue en ces termes.

Mon cher ami,

» Nous avons reçu votre lettre avec un plai- » ſir inexprimable; mais comme je ſuis Ita- » lien, je n'ai pu voir ſans jalouſie la joie que » ma femme a fait paroître en la liſant. C'eſt » bien pis à préſent qu'elle déclare qu'elle

» veut aller en Angleterre, exprès pour vous
» reprocher le peu de soin que vous avez pris
» de la commission qu'elle vous avoit donnée.
» Et ce qu'il y a de plus enrageant encore,
» c'est qu'elle a dessein de vous écrire elle-
» même ses sentimens. Mais qu'elle dise tout
» ce qu'elle voudra, j'ai résolu de vous estimer
» jusqu'à la fin, comme le seul ami qui me soit
» vraiment cher.

ANTONIO DE ALVAREZ.

L'autre lettre, qui étoit celle d'Isabelle, contenoit ce qui suit.

Monsieur,

» Je veux attendre à vous faire des reproches
» que j'aie le plaisir de vous voir, ce qui j'es-
» père sera dans peu. Je ne vous chargeai d'au-
» cune commission dans les papiers que vous
» avez perdus, excepté celle de réparer l'in-
» jure que vous avez faite à notre sexe en l'ac-
» cusant d'inconstance à l'occasion du mariage
» inopiné de don Pédro avec dona Félicia,
» après la violente passion qu'elle a eue pour
» don Ferdinand. Vous aviez, ce semble,
» quelque espèce de raison; mais vous chan-
» gerez bien de langage quand je vous aurai
» expliqué tout ce mystère. Je ne me fus pas

» plutôt apperçue que dona Félicia aimoit
» ſans être aimée, que je la plaignis de tout
» mon cœur, connoiſſant par moi-même toutes
» les peines de l'amour ; ce qui fit que j'accu-
» ſai plus d'une fois don Ferdinand de dureté,
» de ne pas ſe rendre aux charmes de cette
» belle. Je lui en dis tant qu'à la fin il me
» pria de marquer un jour & une heure où
» nous nous recontrerions dans mon cabinet,
» dona Félicia, lui, & moi, ſans autres té-
» moins ; & que là il nous expliqueroit ſes
» vrais ſentimens. Je fis ce qu'il ſouhaitoit,
» & quand nous eûmes fermé la porte ſur nous
» pour n'être entendus de perſonne, il prit la
» parole, & s'adreſſant à moi il me dit : Ma-
» dame, ne me taxez plus de dureté envers
» dona Félicia, car ſi je n'avois pas un cœur
» extrêmement ſenſible, jamais je ne ſerois
» venu ici, & pour vous avouer tout d'un tems
» ma foibleſſe, vous ſaurez que je ſuis fille.
» Là-deſſus elle découvrit ſon ſein, & ne nous
» laiſſa plus de lieu de douter qu'elle ne dît
» vrai. Cela nous ſurprit ſi fort toutes les deux,
» que nous n'eûmes pas la force de parler ; &
» elle continua ainſi. Je vous conjure, mes
» dames, de ne point ouvrir la bouche de ceci
» à mon capitaine ; car je vous déclare que
» le moment qui m'apprendra qu'il eſt inſtruit

» de

» de ma foibleſſe, ſera le dernier de ma vie.
» Cependant, monſieur, je ne ſaurois m'em-
» pêcher de vous en donner avis, par com-
» paſſion pour elle; & je crois que vous avez
» trop d'humanité & de généroſité pour vou-
» loir être la cauſe de la mort d'une perſonne
» qui n'aime que vous, ſurtout puiſque vous
» avez perdu toute eſpérance de revoir jamais
» votre maîtreſſe. Tout ce que je puis vous
» dire là-deſſus, c'eſt que rien au monde ne
» ſauroit égaler la joie que j'aurois de voir
» en arrivant en Angleterre don Ferdinand de-
» venu la femme de monſieur Boyle, qui aura
» toujours l'amitié de,

ISABELLE DE ALVAREZ.

Les paroles me manquent pour exprimer l'étonnement où me jetta la lecture de cette lettre. J'en fus ſi troublé, que je pris le parti de retourner à la maiſon, pour me remettre de l'agitation de mon eſprit, & pour conſidérer plus tranquillement ce qu'il étoit à propos de faire dans cette rencontre. Certaines circonſtances que je me rappellai alors, me firent comprendre que j'avois été bien aveugle de ne pas m'appercevoir plutôt du ſexe, & de l'inclination de don Ferdinand. Son état me toucha juſqu'au fond du cœur, & je n'eus pas la

force de m'en expliquer à ma femme & à mon cousin. Quelquefois il me sembloit que tout cela n'étoit qu'un songe ; mais à la fin je me fis un plaisir de penser qu'il étoit en mon pouvoir de rendre à don Jacques sa chère fille qu'il croyoit perdue depuis si long-tems. Ma femme fut presque aussi frappée que moi de cette découverte ; & mon cousin pouvoit à peine m'en croire. Je compris bientôt par ce qu'il me dit, que cette pauvre demoiselle ne vouloit pas que le paquet qu'il venoit de me remettre, tombât entre mes mains ; ce qui me convainquit qu'elle craignoit que je ne découvrisse la vérité.

Le lendemain nous fûmes la voir. Nous la trouvâmes habillée, & dans la posture d'une personne qui veut écrire, mais extrêmement foible. Je lui présentai ma femme & mon cousin ; elle les salua fort poliment, & me témoigna prendre beaucoup de part à mon bonheur, ajoûtant qu'elle étoit très-fâchée que son indisposition ne lui permît pas de nous tenir compagnie pour mêler sa joie avec la nôtre. Elle étoit si abattue, qu'à peine pouvoit-elle parler. Elle ne savoit point que mon cousin m'eût apporté le paquet qu'elle attendoit d'Italie ; mais après que j'eus demeuré quelque tems seul avec elle, je lui remis la lettre de son père,

qu'elle n'eut pas plutôt lue, qu'elle tomba à la renverſe évanouïe. Le bruit que nous fîmes, elle en tombant, & moi en voulant la ſecourir, amena pluſieurs perſonnes dans la chambre, & entre autres, l'hôteſſe qui en étoit devenue éperduement amoureuſe, s'imaginant que ce fût un homme. Elle courut à elle, faiſant des lamentations ſi comiques, que ſi c'eût été dans toute autre occaſion, nous en aurions ri de bon cœur. Elle ſe mit d'abord à déboutonner ſes habits pour lui donner de l'air; mais quelle ne fut pas ſa ſurpriſe, quand elle vit, par ſon ſein, combien elle s'étoit trompée dans l'objet de ſa paſſion? Elle courut en bas comme une folle, nous laiſſant le ſoin de ſecourir la pauvre fille. Quand nous l'eûmes fait revenir, elle s'apperçut bientôt que nous avions découvert ſon déguiſement; & la douleur & la honte qu'elle en eut tout à la fois, manquèrent de la faire retomber en défaillance. Nous eûmes toutes les peines du monde à l'en empêcher, & à la fin elle ſe remit un peu, quand elle comprit par mes diſcours que je ſavois déjà auparavant toute ſon hiſtoire.

Après avoir gardé aſſez long-tems le ſilence, elle me dit: je ne voulois vous inſtruire de ma foibleſſe, qu'après ma mort; mais puiſqu'elle vous eſt connue, je vous conjure d'a-

voir quelque égard pour ma mémoire, & je mourrai contente. Je la priai de ne point parler de mourir, mais de vivre pour redonner la joie à ſes parens affligés. C'eſt trop tard, me repliqua-t-elle, j'ai appellé la mort à mon ſecours, & la voici qui vient terminer mes peines. En diſant cela, une pâleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage, un tremblement ſaiſit tous ſes membres; & il lui reſta à peine aſſez de force pour nous dire qu'elle avoit pris une bonne doſe de poiſon qu'elle avoit acheté d'un apothicaire du village, & qu'elle alloit m'écrire, juſtement comme nous étions entrés dans ſa chambre, pour me faire l'aveu de ſa foibleſſe, & me prier de la faire enterrer ſecrétement, & de ne point divulguer ſon hiſtoire. Elle n'eut pas plutôt achevé de prononcer ces mots, qu'elle perdit la parole, & preſque en même tems la vie, du moins à en juger par toutes les apparences. Ma femme n'étoit pas préſente lorſque cela arriva; elle étoit demeurée en bas auprès de nôtre enfant, ne pouvant ſe laſſer de le tenir entre ſes bras, & de lui faire des careſſes; mais elle vint un moment après, & ne fut pas peu ſurpriſe d'un accident ſi tragique. Pour mon conſin, il paroiſſoit encore plus affligé que nous, car la compaſſion avoit bientôt fait place dans ſon cœur à l'amour.

Cependant le bruit de la mort de cette aimable perſonne s'étant répandu ſur le champ dans le village, l'apothicaire qui lui avoit vendu la drogue, vint s'informer du fait. Il entra dans la chambre tout eſſoufflé, & me dit: monſieur, que l'état où vous voyez ce gentilhomme ne vous afflige point, car il n'eſt pas mort, il a ſeulement pris une potion dormitive: j'ai bien ſoupçonné une partie de ſon deſſein quand il m'a demandé du poiſon, le prix extraordinaire qu'il m'en a payé ſuffiſoit pour me faire ouvrir les yeux; ainſi je lui ai donné une choſe pour l'autre.

Cette nouvelle nous réjouit tous, ſur-tout mon couſin qui en fut ſi extaſié, qu'il ne ſe poſſédoit plus. Et quand je vis avec quelle impatience il obſervoit cette aimable fille, attendant ſon retour à la vie, ſi je puis l'appeller ainſi; cela ne fit que me confirmer dans la penſée, qu'un ſeul regard ſuffit quelquefois pour allumer dans le cœur un amour éternel. Cependant l'apothicaire lui fit avaler force cordiaux pour la faire revenir de cette eſpèce de léthargie; & à la fin elle ouvrit les yeux, & ſe mit à regarder fixement tout autour d'elle, comme ſi elle fût revenue de l'autre monde. Nous lui apprîmes auſſi-tôt la ſupercherie de l'apothicaire, elle en fut dans la dernière con-

fusion, & nous donna à entendre que c'étoit malgré elle qu'on lui rendoit la vie, & qu'une autre fois elle prendroit mieux ses mesures.

Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour la tranquilliser; & à la fin, ma femme voyant que nous ne gagnions rien sur son esprit, lui dit que si elle vouloit mourir, ce n'étoit que parce qu'elle ne pouvoit pas nous voir heureux. Ce reproche la réveilla comme d'une léthargie: eh bien! dit-elle, je veux vivre, quand ce ne seroit que pour vous convaincre que je vois avec plaisir mon capitaine (car elle m'appelloit toujours ainsi) au comble de ses vœux. Nous demeurâmes encore un moment auprès d'elle pour l'affermir dans ces bons sentimens; après quoi nous descendîmes, ma femme & moi, pour voir notre enfant pour lequel je m'étois si fort intéressé sans le connoître, par un secret instinct de la nature. Quand nous eûmes payé ce que nous devions dans l'hôtellerie, nous fîmes monter en carosse avec nous dona Bianca, que je n'appellerai plus don Ferdinand, & nous arrivâmes le soir à Bristol, où nous prîmes possession de la maison que le capitaine Kendrick avoit occupée jusqu'alors, & qui appartenoit à ma femme. Nous y demeurâmes quelque tems, autant pour rétablir dona Bianca de son indisposition, que pour régler nos affaires.

Cependant mon couſin gagna bientôt ſon aſſiduité l'eſtime de cette charmante ſonne; mais elle lui déclara naturellement ne devoit rien eſpérer de plus, parce qu' étoit déſormais impoſſible d'aimer. Néanm à force d'importunités, nous l'engageâmes fin à l'accepter pour ſon époux; & l'e qu'elle avoit conçue pour lui ſe changea tôt en un amour des plus tendres. Après noces, nous allâmes tous enſemble à Lon pour mettre ordre à quelques affaires qu vois-là, & pour y recevoir les amis que tendois d'Italie, & de Saint-Salvador.

Un matin, comme nous étions en r nous entendîmes à l'entrée d'un bois, de miſſemens affreux qui nous allarmèrent. comme nous avions avec nous trop de armés pour craindre la moindre choſe, deſcendîmes de caroſſe, & nous nous en droit au lieu d'où partoit le bruit. Nous vâmes une femme noyée dans ſon ſan percée de pluſieurs coups d'épée. En l'e nant de plus près, jugez de ma ſurpriſe, que c'étoit la femme du maître chez qui j fait mon apprentiſſage, & qui étoit m chagrin de ce qu'elle l'avoit abandonn emportant la meilleure partie de ſon Quelque mépris que j'euſſe pour elle,

pus m'empêcher d'avoir compassion de son état, & je la fis porter dans notre caroſſe. Dona Bianca délaſſa ſon corps de juppe, & banda ſes plaies du mieux qu'elle put, en attendant qu'un chirurgien que j'avois d'abord envoyé chercher à l'endroit le plus proche, vînt. Elle me reconnut auſſi-tôt, & elle me dit; aſſurément, monſieur, le ciel vous a conduit ici pour être le témoin de mon repentir, puiſque vous l'avez été de mon crime. Le tort que j'ai fait à mon mari m'a pourſuivi juſqu'au tombeau. Après que je lui eus emporté tout ce que je pus, je m'enfuis en Irlande, je changeai de nom, & & je me fis paſſer dans le monde pour un riche parti. J'eus beaucoup d'adorateurs; mais le ciel pour me punir, voulut que je miſſe mon affection dans une perſonne qui ne me recherchoit que pour mon argent: & quoique je ſuſſe qu'elle n'avoit que très-peu de bien, l'amour l'emporta ſur la raiſon, & je l'épouſai. Comme mon nouvel époux étoit fort débauché, il a bientôt eu dépenſé tout ce que nous avions; & s'étant enſuite endetté par deſſus les oreilles, nous avons été obligés de nous ſauver dans ce pays; mais n'y trouvant point de reſſource pour vivre honnêtement, il s'eſt fait voleur de grand chemin, & a même déjà commis pluſieurs vols. Pour moi je logeois dans un village voiſin, où il ne

venoit point de peur d'être découvert, i
nous nous rencontrions ordinairement dan
bois, & là il me donnoit l'argent dont j'a
besoin. Ce matin il est venu, selon sa coutu
& m'a tenu ce discours. Quand je vous éj
sai, je n'avois aucune inclination pour v
mais à présent je vous abhorre, ainsi je
me défaire de vous aujourd'hui. Mais out
haine que je vous porte, j'ai une autre ra
pour cela : je puis épouser une vieille fem
fort riche; & de peur qu'elle ne vienne
voir que je suis marié avec vous, & que
ne me fasse perdre ma fortune, il faut q
vous envoye dans l'autre monde. En d
cela, il m'a donné de son épée dans le co
& m'a mise dans l'état où vous me voy
après quoi il s'est enfoncé dans le bois,
que j'aie jamais eu la force de lui dire une
parole, tant j'étois saisie d'étonnement &
frayeur.

Quand cette pauvre malheureuse eut
son récit, je lui dis que j'espérois qu'elle
reçu toute la punition que le ciel vouloi
infliger. Je l'espère aussi, me repartit-elle
la bonté de Dieu, & de la sincérité de m
pentance; & c'est avec plaisir que je quit
monde, & que je sens ma mort appro
Dans ce moment, nous nous apperçûmes q
alloit expirer; & avant que le chirurgie

venu, elle rendit le dernier ſoupir, en implorant le pardon de ſes péchés. Je la fis auſſi-tôt porter au village voiſin, dans la maiſon où elle logeoit, & je donnai quelque argent pour la faire enterrer. On courut après ſon mari, mais on ne put jamais l'attraper. J'appris peu de tems après qu'il avoit été arrêté pour vol ſur les grands chemins, & exécuté à Worceſter où il avoit avoué le meurtre de ſa femme. C'eſt ainſi que la vengeance divine, quoique lente à punir, atteint toujours les ſcélérats.

Nous continuâmes notre route, & nous nous rendîmes heureuſement à Londres; don Antonio, & ſon épouſe y arrivèrent les prémiers en ſimples bourgeois, pour n'être pas connus, ne ſe ſouciant point d'y paroître avec un équipage convenable à leur qualité. Et peu de jours après, don Jacques, & ſa femme vinrent dans un vaiſſeau qui leur appartenoit, de conſerve avec l'Iſabelle que mon lieutenant commandoit, & qui avoit été obligé de relâcher à Lisbonne, parce qu'il faiſoit eau.

Cependant je priai dona Bianca de reprendre ſes habits d'homme, ayant deſſein de ſurprendre agréablement ſes parens. Je louai des logemens pour eux, en attendant qu'ils puſſent trouver une maiſon commode dans la ville, où ils avoient réſolu de demeurer. Je les reçus d'abord chez moi, & après les complimens

ordinaires en pareil cas, ils ne purent s'em
cher de verser des larmes en pensant à l
chère fille, qu'ils avoient perdue le jour mê
que je les quittai à Saint-Salvador. Je leur
moignai prendre beaucoup de part à leur afl
tion, mais je les conjurai d'espérer encore,
tant pas impossible qu'ils n'eussent à la fin
nouvelles de cette aimable personne. Ils bi
lèrent la tête, en me disant qu'il y avoit lo
tems, qu'ils ne s'en flattoient plus, & que to
leur espérance étoit que le tems apporte
quelque soulagement à leur douleur.

Je leur appris, comme par manière d'en
tien que j'avois un parent qui ressemb
comme deux gouttes d'eau à leur charma
fille, du moins autant que je pouvois n
rappeller les traits. Ils me témoignèrent
grande envie de le voir. Je leur dis que je
vois à dessein invité à souper avec un a
de mes parens. J'avois averti auparavant d
Bianca de se peindre le visage, & de ne pa
qu'Anglois pour mieux se déguiser. En att
dant, nous nous contâmes réciproquemen
qui nous étoit arrivé de plus remarquable
puis mon départ de Saint-Salvador. Je leu
entre autres choses, que je n'avois jamais
avant que de quitter l'Angleterre, le pa
qui ressembloit si fort à leur fille, ce qui é
vrai; desorte que j'avois été extrêmem

frappé de cette reſſemblance, quand je le vis pour la première fois à mon retour.

Comme l'heure du ſoupé approchoit, dona Bianca, & mon couſin entrèrent dans la chambre où nous étions. Je les préſentai à don Jacques & à ſa femme qui les ſaluèrent comme des gens qu'ils ne connoiſſoient point. Mais quand ils eurent un peu enviſagé dona Bianca, & qu'ils l'entendirent parler, les larmes leur coulèrent des yeux, ſurpris de la grande reſſemblance qu'il y avoit, diſoient-ils, entre ce gentilhomme & leur fille, ſoit pour les traits, ſoit même pour le ton de la voix. Elle tint bon auſſi long-tems qu'elle put, parlant toujours anglois; mais à la fin la vue de ſon père & de ſa mère qu'elle aimoit tendrement, & leurs larmes l'émurent ſi fort qu'elle fut obligée de ſe retirer, diſant qu'elle alloit revenir : mon couſin ſortit auſſi un moment après. Pendant leur abſence, les bonnes gens ne firent que ſoupirer & que pleurer; mais comme je ſavois bien que leur affliction ne ſeroit pas de durée, je ne me mis pas ſeulement en peine de leur rien dire pour les conſoler.

Quand dona Bianca eut repris les habits qui convenoient à ſon ſèxe, un valet vint me dire qu'il y avoit à la porte un gentilhomme qui demandoit à me parler. Je ſortis, & étant rentré un moment après, je dis que nous al-

lions avoir augmentation de compagnie, & qu'un autre de mes parens & ſon épouſe venoient ſouper avec nous. Là-deſſus mon couſin entra, menant dona Bianca par la main, & auſſi-tôt ils furent tous deux ſe jetter aux pieds de don Jacques & de ſa femme. A la vue de leur fille, la mère s'évanouït, & le père fut dans une ſi grande ſurpriſe, qu'il n'eut pas la force de parler, mais il témoigna aſſez ſa joie par ſes pleurs, ſes baiſers, & ſes embraſſemens. Pour ſa femme, quand elle fut revenue de ſon évanouïſſement, elle ſe jetta au cou de ſa fille avec de ſi grands tranſports de tendreſſe, que je crus preſque qu'elle l'étoufferoit à force de l'embraſſer.

Leur joie fut ſi grande de part & d'autre, qu'ils ne purent de quelque tems lier de converſation tranquille. A la fin dona Bianca fit ſon hiſtoire: elle dit que dès le moment qu'elle m'eut vu à Saint-Salvador, l'amour s'étoit emparé de ſon cœur; mais que ſachant ce qu'elle devoit à ſon ſexe, elle avoit réſolu de ne m'en jamais rien faire connoître qu'elle ne fût aſſurée de quelque retour. Cependant ſa paſſion croiſſant chaque jour, & apprenant que je devois bientôt partir, elle s'étoit pourvue ſecrétement d'un habit d'homme, & de tout ce dont elle pouvoit avoir beſoin d'ailleurs; & après s'être déguiſée du mieux qu'elle avoit

pu, & avoir contrefait la lettre qu'elle me remit comme de la part de ſon père, elle avoit trouvé le moyen de venir ſur mon bord, dans le bateau même qui m'apportoit les préſens de don Jacques. Tout répondit à mes vœux, ajouta-t-elle, excepté que je m'apperçus bientôt que le capitaine n'avoit point de cœur à donner. Il eſt inutile de vous dire combien de ſoupirs, de larmes, & d'amertumes cette découverte m'a coûtés; cela eſt maintenant enſéveli dans l'oubli. Enſuite elle demanda pardon à ſon père & à ſa mère d'avoir été capable d'une ſi grande folie; ils avoient trop de joie de l'avoir retrouvée, pour ne pas oublier tout le paſſé, & ils firent paroître beaucoup de ſatisfaction de ſon mariage, & de ce qu'ils pouvoient m'appeller déſormais leur parent. Depuis ce jour-là, nous avons vêcu dans tout le contentement poſſible, béniſſant le ciel des graces qu'il nous a faites. Et à préſent que me voilà arrivé à la fin de mes aventures, je prends congé de mes lecteurs, en les faiſant ſouvenir de ce que dit un de nos poëtes, qu'un amant vertueux ne doit jamais déſeſpérer de rien, parce que l'amour prend un ſoin particulier des cœurs généreux & fidèles.

VOYAGE,
NAUFRAGE
ET
CONSERVATION MIRACULEUSE
DE
RICHARD CASTELMAN.

Où l'on trouve une Deſcription de la Penſylvanie & de Philadelphie ſa capitale.

VOYAGE

VOYAGE
DE
RICHARD CASTELMA

LES dangers de la mer ſont certainement grands que ceux de la terre; & lors même le tems eſt beau, l'on peut dire qu'il n qu'un très-petit intervalle entre ce mond l'autre. Un philoſophe Grec avoit, à mon a bien raiſon, quand invité par un ami d'all la chaſſe dans une île voiſine de l'Helleſpc il répondit, que s'il faiſoit jamais une par folie, il ne lui reſteroit d'autre vœu à forn que celui de pouvoir retourner ſain & dans ſa maiſon; parce que ceux qui ſe fie la mer s'expoſent aux caprices d'une maîtr inconſtante.

Je m'embarquai à Briſtol, au mois d'a 1709, dans un vaiſſeau commandé par le pitaine Cox, & chargé pour Charles-tc

dans la Caroline : J'étois en compagnie de M. Jones & de ſa famille ; il alloit aux Bermudes ; &, de plus, il étoit intéreſſé avec moi dans le commerce. Nous fîmes notre voyage aſſez heureuſement, & nous arrivâmes à Charles-town préciſément dans le tems que le capitaine Moor, qui en étoit gouverneur, venoit de faire une deſcente dans une plantation des Eſpagnols de Saint-Auguſtin, qui eſt au midi de la Caroline, d'où il avoit apporté un riche butin. La conduite de ce capitaine fut blâmée par des perſonnes de ſa colonie, parce que les Eſpagnols ne ſavoient rien de la rupture entre l'Angleterre & l'Eſpagne ; mais tout eſt permis entre ennemis.

Quelque tems après, les Eſpagnols voulant avoir leur revanche ſur les *Anglois*, équippèrent cinq vaiſſeaux de guerre, & pluſieurs bâtimens de tranſport. Ils débarquèrent huit cens hommes dans la Baye de Charles-town, & envoyèrent deux trompettes au chevalier Nathanaël Johnſon, qui avoit ſuccédé au capitaine Moor dans le gouvernement de cette place, pour le ſommer de ſe rendre ; mais il leur fit répondre qu'il n'en vouloit rien faire, & qu'il étoit réſolu de ſe défendre juſqu'à la dernière extrêmité. Les trompettes rapportèrent à l'Amiral Eſpagnol cette réſolution du gouverneur,

& l'informèrent outre cela que la ville
trop bien pourvue pour pouvoir être aisé
prise. Ainsi, après y avoir bien pensé,
rembarquer son monde, & se retira.

Cependant, l'entreprise des Espagnols
l'allarme dans tout le pays, & obligea
habitans à fortifier Charles-town, qui pe
moquer à présent des tentatives des étran
& des naturels qui y faisoient auparavant
courses continuelles.

Charles-town, ou la ville de Charles c
tale de la Caroline, est située dans une la
de terre que forment deux rivières, appel
Ashley & Cooper, du nom des premières p
sations, & fort poissonneuses. Il n'y av
lorsque j'y étois, qu'une assez mauvaise é
de bois; mais avant que j'en partisse, on a
pris des souscriptions pour en bâtir une b
de pierre. On compte dans la ville plus de m
maisons proprement bâties, qui ont la plu
des jardins: on y trouve abondamment
ce qui est nécessaire pour la vie. Elle est à
degrés 40 minutes de latitude. Le comme
qu'on y fait est plus considérable, à propor
de sa grandeur, que celui d'aucune autre p
tation Angloise qu'il y ait sur le continent
l'Amérique; parce que c'est la plus méridio
de toutes. J'appris même que ses habitans

fiquent trois cens lieues avant dans le pays, ce que facilite beaucoup un grand nombre de rivières navigables qui descendent des montagnes. L'air y est fort sain ; & quoique la plupart des Européens qui y arrivent, soient attaqués de la maladie du pays causée par le changement de climat & d'alimens, j'en fus quitte pour une enflure qui me vint au bras, & qui sembla vouloir se terminer en une mortification au doigt du milieu : mais je guéris heureusement par les soins & les avis de madame Rhett, le seul bon chirurgien qu'il y ait dans la ville. Ce n'est pas par là seulement que cette dame se distingue ; & si je voulois raconter ses autres bonnes qualités, cela grossiroit trop ma petite relation : je me contenterai de dire qu'on peut trouver en elle une autre madame Dacier.

Je demeurai à Charles-town, plus de huit mois, & j'y fus très-bien régalé pas ses honnêtes habitans ; car j'avoue que je voyageois autant pour le plaisir que pour le profit, quoique cette inclination m'ait aujourd'hui entièrement quitté. M. Jones, intéressé avec moi dans le commerce, fut obligé de partir pour les Bermudes, parce qu'il étoit secrétaire & prévôt-maréchal de ces îles. Je le suivis de près avec sa famille. La seule chose remarquable qui

nous arriva dans notre voyage, ce fut
nous vîmes pendant plusieurs jours un
goulu de mer qui suivoit notre vaisseau
patron me dit à cette occasion qu'il étoi
que quelqu'un mourroit bientôt à bord. J
mis à rire de sa superstition, & je tâch
l'en désabuser; mais il n'y eut pas m
Quand ce poisson parut pour la première
tout le monde se portoit bien; mais en
jours de tems, une femme d'entre les pas
mourut d'une fièvre, & vérifia la préd
de notre homme. Nous la livrâmes aux va
& vraisemblablement elle eut pour sépu
les entrailles du goulu, car il prit con
nous le même jour. Notre patron m'assura
avoit fait la même observation pendant
sieurs années, & qu'il ne s'y étoit jamais t
pé. Il n'est point impossible que ce poiss
un instinct pareil à celui du vautour q
assez connu.

Arrivé à Saint-George, capitale des
mudes, je me trouvai aussi-bien du clim
des habitans que j'avois fait à la Carc
Cette ville est située au fond d'une bay
même nom, & a de bonnes fortifications.
y compte environ deux cens maisons, c
l'église qui est un peu plus belle que cell
Charles-town. Celui qui desservoit alors

église, étoit M. Holland, homme de beaucoup de mérite. Il me remit, à mon départ, un pied de gazelle monté en or, pour servir de fouloir de pipe à tabac, que je devois donner à l'evêque de Bangor son patron; mais malheureusement cela fut perdu avec tous mes effets, dans le naufrage que j'essuyai en revenant en Angleterre.

On jouit dans les Bermudes d'un printems perpétuel; les vieilles feuilles n'y tombent point des arbres, sans être remplacées par de nouvelles, & l'on y voit en même tems des fruits d'une même espèce en bourgeons, en fleurs, & en maturité. L'air y est en général tempéré & serein; seulement les éclairs & les tonnerres y sont assez fréquens, & d'une très-grande violence. On m'y montra plusieurs rochers, qu'on me dit avoir été fendus par la foudre.

Un honnête homme qui avoit côtoyé toutes ces îles, m'assura que leur nombre se montoit à 378, mais que plus de trois cens ne méritoient que le nom de rochers, & que la plus part de celles qui sont habitées n'ont guère au delà d'une demi-douzaine de maisons. Le terroir de ces dernières est de la même nature, c'est-à-dire, fort fertile. Il y a des gens qui croyent que toutes ces îles étoient autrefois

jointes, & n'en faiſoient qu'une, mais que la mer les a ainſi ſéparées avec le tems : ce qui le leur perſuade, c'eſt que les vagues emportent tous les jours quelque choſe des plus petites. Néanmoins tout cela n'eſt que pure conjecture.

Je ſuis fâché d'être obligé de dire, que les anciens habitans gagnoient beaucoup par leurs pirateries, & que même quelques-uns de ceux qui poſſédoient les meilleures plantations dans le tems que j'y étois, n'avoient guère été d'abord autre choſe que des écumeurs de mer. La feue reine Anne en ayant été informée, fit partir un gentilhomme, nommé M. Larkins, avec ordre de faire des informations contre tous ceux qui exerçoient la piraterie, & de les punir ſelon les loix dans toute l'étendue de ſa domination en Amérique. J'étois aux Bermudes lorſqu'il y arriva; il notifia ſa commiſſion aux principaux habitans, dont il fut fort mal reçu. Cependant il ne laiſſa pas de ſuivre ſes ordres, & d'expédier des décrets pour arrêter les perſonnes ſoupçonnées. M. Jones en qualité de prévôt-maréchal fut obligé de mettre ces décrets à exécution; mais il trouva par tout de la réſiſtance, il y en eut qui le maltraitèrent, & il ſe vit plus d'une fois en danger de ſa vie.

Le gouverneur nommé M. Bennet, repréſentant la reine d'Angleterre, auroit dû prêter main forte à M. Jones, & à M. Larkins; mais ſoit qu'il craignît d'offenſer les habitans, ou qu'il ne ſe ſouciât pas de ſe donner la peine de prendre de juſtes informations, il les fit arrêter & mettre en priſon. M. Jones trouva le premier le moyen de s'évader, & de paſſer heureuſement en Angleterre, où il porta ſes plaintes contre le gouverneur, & obtint par un arrêt du banc du roi toutes les réparations qu'il pouvoit ſouhaiter. Il fut même renvoyé aux Bermudes, & rétabli dans ſon poſte. Et je ſai que ceux qui lui avoient été contraires, en furent fortement réprimandés dans des lettres que le conſeil de la reine fit écrire, à ce ſujet, aux principaux habitans; mais il y a des gens, qui quand ils ont une fois conçu de la haine contre quelqu'un, n'en reviennent jamais: c'eſt ce qu'éprouva le pauvre M. Jones; l'animoſité de ſes oppoſans, loin de diminuer, ne fit qu'augmenter; & il fut encore une fois obligé de quitter l'île. Il y a actuellement un procès entre lui & le gouveneur, en Angleterre où ils ſont allés tous les deux; & je ne doute point que juſtice ne s'y faſſe.

Pour M. Larkins, il fut mis dans un cachot, où l'on ne lui donnoit pas même, dit-

on, la nourriture néceſſaire; de ſorte qu
roit mort de faim, s'il n'eût trouvé le m
de ſe ſauver en habit de femme par le ſe
d'un ami fidèle, choſe fort rare en Amé
parmi les perſonnes d'autorité. Cependan
mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans
ſon avoient tellement alteré ſa ſanté, qu'il
rut en retournant en Angleterre.

Les Bermudes étoient autrefois, comm
l'ai déjà remarqué, l'aſyle commun de
rates; & la plus grande richeſſe des hab
venoit du trafic qu'ils faiſoient avec eux
toit là que ces écumeurs de mer dépen
l'argent qu'ils avoient pillé, & ſe remet
des fatigues de leurs courſes, l'île étant
la ſituation qui leur convenoit le mieux
cela, c'eſt-à-dire, entre le 32 & le 33
de latitude, & à 300 lieues du continent c
autres îles.

Le cèdre eſt ſi commun dans cette île
les habitans s'en ſervent même pour le c
fage. J'y ai vu des vaiſſeaux de cent tonn
faits de ce bois; & la plupart des maiſon
ſont bâties.

Les loix devroient y être les mêmes q
Angleterre; mais la force l'emporte géné
ment ſur la juſtice dans toutes nos planta
de l'Amérique. Du reſte, ſi l'on peut n'

rien à démêler avec les gens en place, on vit fort agréablement aux Bermudes.

M. Jones, le capitaine Bayley, & moi, avions acheté conjointement un navire d'environ 140 tonneaux; & notre cargaison ne consistoit qu'en tabac, que nous devions prendre à la Virginie, pour partir ensuite de conserve avec la flotte Angloise. Pendant que nous équipions notre vaisseau, M. Jones fut occupé aux affaires de sa charge; desorte qu'il me remit le soin de ce qui le concernoit dans notre association.

Nous partîmes des Bermudes, le 5 d'avril 1710, avec un bon vent frais, qui continua jusqu'à ce que nous eûmes perdu de vue ces îles: mais dans la nuit il s'éleva un vent contraire, nord-nord-est, qui soufflant avec violence, nous jetta au midi des Bermudes; & ce fut un miracle de la providence que notre vaisseau ne se brisa pas contre les rochers. Nous nous en tirâmes avec beaucoup de peine; & nous fûmes obligés d'aller debout au vent pendant trois jours. Malheureusement il se trouva que notre navire n'étoit par des meilleurs voiliers; néanmoins au bout de quatre jours nous fûmes à la hauteur de l'Angleterre, & le vent nous étant devenu favorable nous fîmes assez de diligence. Nous n'avions d'autre divertisse-

ment que celui de prendre des dauphins : le harpon ; mais à mon goût, c'eſt un pa manger.

Nous étions en tout quarante & une ſonnes, y compris les paſſagers, dont pluſi étoient malades du roulis du vaiſſeau : c' un grand déſagrément pour ceux qui ſe toient bien, & j'avoue que je me ſouh plus d'une fois à terre par cette ſeule ra Le 12 d'avril, nous fûmes extrêmement a més à la vue d'un vaiſſeau qui venoit a nous, & que nous prîmes pour un Arma Eſpagnol. Nous fîmes auſſi-tôt force de v pour l'éviter ; ce qui auroit été très-diffi ſi un moment après, le vent ne ſe fût ch en un vent frais, mais fort, de ſud-ſ eſt. Nous nous y abandonnâmes, & a qu'il fût nuit nous eûmes perdu ce vaiſſea vue.

Comme nous ſoupions, les fils du capit Bayley vint l'avertir que la couleur de l de la mer étoit changée : le père le gronda qu'à lui dire qu'il avoit perdu l'eſprit, p qu'il étoit impoſſible que nous fûſſions pr quelque côte. Quand la mer change de c leur, c'eſt une marque certaine que la t n'eſt pas éloignée : nous continuâmes don même route avec la voile de Miſaine ;

on ne ſauroit exprimer la ſurpriſe, & l'épouvante où nous tombâmes, lorſqu'au quart du matin, le capitaine qui étoit ſur le pont découvrit la terre contre laquelle nous allions donner en droiture. Auſſi-tôt il deſcendit dans ma cabane, & me dit les larmes aux yeux de me lever. Je compris bien par-là qu'il falloit qu'il y eût quelque choſe d'extraordinaire, je ſautai du lit, & je courus ſur le tillac pour voir ce que c'étoit, le pauvre capitaine n'ayant pas la force de s'expliquer. Je vis d'abord le danger qui nous menaçoit; car je trouvai que nous étions à vue de la Virginie, près des bancs de ſable de Ronoke. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour les éviter; & comme notre navire, ayant la proue ronde, n'obéiſſoit pas bien au gouvernail, nous convînmes généralement qu'il falloit tâcher de gagner la terre, dans l'eſpérance que la côte ſeroit ſaine comme il paroiſſoit, & que la mer montant nous pourrions, avec l'aide de Dieu, aborder heureuſement au rivage. Mais nous n'en eûmes pas le tems; le reflux nous ſurprit, & nous ramena, malgré tous nos efforts, ſur les bancs de ſable. Nous nous en tirâmes pourtant en déchargeant le navire, & coupant les mats au niveau du pont. Mais comme nous voulions toujours gagner la côte, nous donnâmes dans le ſecond

banc, à la vérité ſans beaucoup de viole
deſorte que ne pouvant mieux faire, nou
tâmes les ancres, eſpérant de nous déga
la faveur de la marée lorſqu'elle mont
Nous nous trompions fort, car un grand
s'étant levé tout à coup, nous tira de
nous porta avec impétuoſité ſur un troi
banc de ſable où nous demeurâmes atta
& où les vagues venoient ſe briſer avec
de violence que nous en étions tout couv

Nous avions à bord pluſieurs femmes &
fans, dont les cris perçans me fendoient le c
Nous fîmes ſur le champ mettre notre eſc
à la mer pour voir ſi nous pourrions gagn
rivage de ce côté-là. J'y ſautai des premi
mais à peine eut-il quitté le flanc du na
qu'il fut mis en pièces. Tout ce que nous pi
faire dans cette extrêmité fut de regagner r
bord; encore eûmes-nous beaucoup de p
à en venir à bout, parce que la mer nou
traînoit. J'aurois péri infailliblement, ſi j
m'étois tenu fortement à l'habit d'un de
qui étoient dans l'eau avec moi, & au
d'un autre; car les vagues m'avoient
preſque ſous la quille. Quand je fus mont
le pont, je courus prendre mon coffre
étoit dans ma cabane, & je me mis à ſe
dans mes poches l'argent que j'y avois, &

ſe montoit à cinquante livres ſterling. La ſœur du capitaine qui vit ce que je faiſois, vint à moi, & me réprimanda fortement de ce que je ſongeois à mon argent tandis que nos vies étoient en danger. J'avoue que cette attention ne convenoit guère au déplorable état où nous nous voyions réduits; j'en eus honte, & je ne penſai plus qu'à travailler de concert avec les autres pour nous ſauver. Nous fîmes inutilement tous nos efforts pour dégager le vaiſſeau; ainſi nous perdîmes toute eſpérance d'en conſerver la cargaiſon.

Nous avions à bord deux négres appartenant au capitaine Bayley, qui étoient excellens plongeurs: & comme il étoit impoſſible d'aller contre la houle ſans plonger, tant elle étoit groſſe, ils s'offrirent d'aller attacher au tronc d'un arbre ſur le rivage une corde qui tiendroit au vaiſſeau, & par le moyen de laquelle nous pourrions tous nous ſauver à terre. Heureuſement pour nous la mer étoit bordée d'arbres à droite & à gauche: je dis au capitaine que cela me paroiſſoit un bon préſage, & qu'avec l'aide de Dieu, je ne doutois point que nous ne gagnaſſions enfin la terre.

Cependant les négres exécutèrent leur projet avec beaucoup de peine, & revinrent au vaiſſeau à l'aide de la corde. M. Bayley, ſa

femme, & ſon contre-maître furent les
miers qui ſe jettèrent dans la mer, & qu
rendirent heureuſement à terre ſur la tuq
(ou couverture de bois qu'on éleve au dev
de la dunette pour ſe mettre à l'abri du ſc
& de la pluie) qui ſe mit en pièces dès q
y furent arrivés. Les cris que faiſoient
pauvres enfans que nous avions à bord,
percèrent le cœur, & me troublèrent plus
la tempête même. Je leur offris de les mettre
la corde, & de les tirer après moi à terre; n
leur épouvante étoit ſi grande que je ne
jamais leur perſuader de me laiſſer faire.

Comme j'allois empoigner la corde p
me ſauver, deux matelots s'en ſaiſirent ſi br
quement qu'ils faillirent à me jetter dans la m
J'offris encore mon ſecours à la ſœur du
pitaine, mais inutilement; elle étoit auſſi
frayée que les enfans, & ſe repaiſſoit de
vaine eſpérance que les vagues s'abaiſſeroi
peu-à-peu, & qu'on pourroit gagner le riv
avec moins de danger. Je pris donc congé
d'elle & de tous ceux qui étoient à bord;
les recommandant auſſi-bien que moi-même a
ſoins de la providence, je me jettai dans l'ea
me tenant fortement à la corde, & avec l'aſſ
tance de l'un des négres je m'éloignai un p
du navire. Mais les flots me repouſſoient av

tant d'impétuosité, que je fus plusieurs fois en danger de lâcher prise, & d'être jetté en pleine mer, ce qui me seroit infailliblement arrivé sans le secours du négre. Quand il voyoit une grosse vague prête à nous couvrir, il me crioit; pour l'amour de Dieu M. tenez ferme; & alors je me mettois en état d'en soutenir le choc, implorant avec ardeur l'assistance du ciel. A la fin après bien des efforts, je sentis que je touchois la terre des pieds, & peu-à-peu je vins à bout de les appuyer dessus. Dès que la houle avoit passé, je me mettois à courir de toute ma force; & lorsqu'elle retournoit sur le rivage, je me tenois ferme à la corde, car autrement elle m'auroit écrasé contre le sable. Cependant les forces commençoient à me manquer par la violente fatigue que j'avois essuyée; & si le négre qui étoit déjà lui-même presque épuisé, ne m'avoit tiré sur le rivage, après tous les efforts que je venois de faire pour sauver ma vie, je me serois vu réduit à la triste nécessité de m'abandonner aux vagues.

Dès que j'eus un peu recueilli mes esprits, je rendis grace à l'être suprême de la délivrance qu'il venoit de m'accorder, en me tirant d'entre les bras de la mort. Ce fut une merveille d'autant plus grande, que dès que j'eus lâché le corde, quelques-uns de ceux qui étoient restés

à

à bord ayant voulu me ſuivre, elle ſe ron
deſorte qu'aucun de ces pauvres malheu
que j'avois laiſſés ſur le vaiſſeau ne put ga
la terre, ils furent tous engloutis par les
Après m'être repoſé quelque tems ſur le riv
le capitaine Bayley, ſa femme, & ſon co
maître, qui étoient d'abord allés à la dé
verte du pays, vinrent me dire qu'ils n'av
pu voir ni chemins ni habitans. Cela re
vella toute notre affliction, car nous étio
apparence dans un auſſi grand danger de
rir de faim, que nous l'avions été de
dans les ondes; & pour ſurcroît de malh
la nuit s'approchoit, pendant laquelle il
à craindre que nous ne fuſſions dévorés pa
bêtes ſauvages.

Tandis que nous déplorions notre ſort,
entendîmes quelqu'un qui crioit dans les b
ce qui nous fit revenir le cœur. Mais nous
mis à courir du côté que la voix venoit,
eûmes le chagrin de voir que c'étoit un d
matelots échappés du naufrage qui appelloi
compagnon. Ils étoient tous deux auſſi i
qu'on peut l'être, par la quantité de rum
qu'ils avoient bu avant que de quitter le na

(1) C'eſt une ſorte de liqueur extrêmement f
qu'on tire du ſucre, par le moyen de l'alambic, da
Barbades.

Ces sortes de gens sont pour l'ordinaire si abrutis, que les plus grands dangers ne les empêchent point de boire leur sou s'ils en trouvent l'occasion.

Lorsque nous fûmes tous ensemble, savoir le capitaine, sa femme, son contre-maître, les deux matelots, les deux négres & moi, nous résolûmes de faire chemin du côté du midi pour voir s'il n'y auroit point quelque habitation, mais à peine avions-nous marché l'espace d'une heure, que nous fûmes arrêtés par des bois qu'il étoit impossible de percer, & obligés de retourner sur nos pas. Nous tirâmes ensuite vers le nord, espérant que nous serions plus heureux; mais notre marche fut encore interrompue par de grands marais que nous rencontrâmes, & qu'il n'y avoit pas moyen de traverser. Ainsi ne sachant plus que faire, nous rebroussâmes chemin, de manière que nous pouvions voir ceux qui étoient demeurés dans le vaisseau, élévant leurs mains pour nous demander du secours; mais nous étions hors d'état de leur donner aucune assistance, ni aucune consolation. Je tâchai de leur faire connoître par signes que notre état étoit aussi déplorable que le leur, & que nous n'avions tous d'autre ressource que dans la protection du ciel.

Comme la nuit s'approchoit, quelques-uns

de ces pauvres malheureux se jettèrent
l'eau, espérant de pouvoir se sauver à la n
mais ils furent bientôt engloutis par les vag
Ainsi tous les objets que nous avions devan
yeux ne servoient qu'à redoubler l'hor
dont nous étions saisis dans l'attente d'une fin
gique. Il y avoit deux jours qu'aucun de nc
excepté les deux matelots dont j'ai parlé,
voit ni mangé ni bu, sans compter la gra
fatigue que nous avions essuyée. Quoiqu
n'en pusse plus moi-même, je tâchai de c
soler & d'encourager mes compagnons d'in
tune: & pour nous mettre à couvert pen
la nuit, qui pour surcroît de malheur fut
vieuse, nous employâmes le reste du jou
amasser des feuilles de palmiste, & des pi
d'arbres que nous étions obligés d'arracher a
les mains, n'ayant ni couteau, ni aucun inst
ment propre à en couper; & nous en fîmes
hutte du mieux que nous pûmes.

La feuille du palmiste est fort grande:
en fait le tissu des plus beaux chapeaux de pa
qu'on apporte en Angleterre des Bermude
de la Caroline. Quelles tristes réflexions ne
sions-nous point sur notre état! Nous n'avi
pour tout lit que la terre humide; nos ha
étoient tout trempés de la pluie & de l'eau
la mer; nous nous voyions destitués de to

ſans nourriture & ſans eſpérance d'en trouver ; & j'avois en particulier ſi ſoif, que j'étois ſur le point d'expirer. Tandis que nous travaillions à notre hutte, je me tirai à l'écart, & ne ſachant plus que faire pour étancher ma ſoif, je fis de l'eau dans ma boite à tabac, & je l'avalai avec autant de plaiſir que j'aie jamais fait du meilleur vin de France.

Cependant notre pauvre cabane ſe trouva ſi petite, qu'étant le dernier à me coucher, il n'y avoit pas de place pour moi. Je me jettai ſur mes compagnons ; & quoi qu'il y eût une femme parmi nous, je n'eus pas la moindre idée de différence de ſexe. Peu à peu je trouvai moyen de me faire faire place ; & malgré les cris de mes voiſins qui ſe plaignoient que je les incommodois extrêmement, malgré nos miſères communes, & mes peines particuliéres, je dormis profondément juſqu'au matin : mais le jour ramena toutes mes triſtes réflexions qu'une faim inſupportable rendoit encore plus déſeſpérantes.

Lorſque nous nous fûmes levés, au nombre de ſept, car le huitième, l'un des deux matelots yvres, fut trouvé mort apparemment de froid & de faim, à quelque diſtance de notre hutte, malgré le proverbe qui dit qu'il y a un Dieu pour les yvrognes ; nous nous mîmes

tous en prières, excepté le contre-maître dit que cela ne suffisoit point, & que pour il vouloit se mettre en quête tandis que n implorerions le secours du ciel. Nos oraison nies, nous résolûmes d'aller dans les bois cl cher quelque chose pour appaiser notre fai mais en tournant du côté du Cap, nous app çûmes le contre-maître avec un homme inc nu, qui s'avançoient vers nous. La colon de l'arche, qui retourna avec une bran d'olivier dans son bec, ne fut pas plus agréa au patriarche Noé, que cet étranger le fut p nous: nous allâmes au devant de lui avec tout diligence que notre foiblesse pouvoit permett Il portoit sous le bras un petit barril de beu que la mer avoit jetté sur le rivage; & qu que ce beurre fût plein de sable, nous le ma geâmes avec autant d'avidité que si c'eût des perdrix ou des faisans: mais par malheu quand nous fûmes las d'avaler, car je ne sa rois dire si nous nous rassasiâmes, nous nous trc vâmes si incommodés, que nous rendîmes to ce que nous avions pris.

L'étranger, pour nous faire revenir le cœu nous donna entre tous une couple de citro que nous dévorâmes; & puis nous nous r mîmes à manger du beurre. Mais quelle ne fi point notre joie, lorsque le contre-maître noi

apprit qu'il avoit trouvé ſur le rivage un peiçon d'eau douce, que la mer y avoit jetté? Nous y courûmes avec empreſſement, & ma boite à tabac nous ſervit de taſſe. Le contre-maître qui avoit déjà étanché ſa ſoif, ne voulut pas nous permettre de boire notre ſou, de peur que nous ne nous fiſſions du mal. Ce mauvais repas ne laiſſa pas de réparer nos forces épuiſées, & de nous mettre en état de ſupporter la fatigue de ce jour. Notre vaiſſeau avoit été jetté par les vagues ſur le bord de la mer, mais il étoit briſé en pluſieurs pièces; & c'étoit un triſte ſpectacle que de voir les corps morts qui couvroient le rivage: mais ce qui accabla de douleur le capitaine Bayley & ſa femme, ce fut de trouver entre les autres ceux de ſa ſœur & d'un de ſes enfans preſque enſévelis dans le ſable. Pour moi, je n'avois autre choſe à regretter que ma cargaiſon qui conſiſtoit en cotton, en indigo, & en chapeaux de paille; ce qui m'auroit produit une ſomme très-conſidérable, ſi j'avois pu l'amener heureuſement en Angleterre: il me fâchoit auſſi beaucoup d'avoir perdu mon claveſſin, & mon tambour de baſque, dont je trouvai les débris. Tout le rivage étoit couvert de mes chapeaux de paille des Bermudes; nous en ramaſſâmes quelques-uns, & pendant que nous étions oc-

cupés à cela, le contre-maître découvrit
coffre qui flottoit sur l'eau tout près du b
& heureusement il le tira à terre: j'y
mon argent, mon linge, & mes livre
compte. Nous le prîmes à l'insçu de l'étra
& nous l'enterrâmes dans un endroit que j
marquai avec soin pour pouvoir le tro
dans la suite; car cet homme-là nous avoit
né à entendre, que c'étoit sa coutume de
sur le bord de la mer, après une violente
pête, pour y recueillir le débris des naufr
qui étoient très-fréquens le long de cette
Ainsi il étoit à craindre qu'il ne trouvât le m
de se défaire de nous, ou qu'il ne nous a
donnât sans nous conduire à quelque pla
tion, dans l'espérance de s'emparer de no
fets que la mer avoit jettés sur le rivage.

Lorsque nous eûmes recueilli ces débri
notre naufage, nous nous éloignâmes d
triste spectacle, pour nous rendre à la pla
tion de l'étranger qui étoit à dix milles d
Il nous y conduisit au travers des bois, p
moyen de certaines marques faites à des ar
où nous ne connoissions rien, nous y arrivâ
en quatre heures de tems; car j'avois ma mo
dans ma poche lors du naufrage. Nous eû
le plaisir de voir encore une fois la fumée d
cheminée; c'étoit l'habitation de notre gu

On peut s'imaginer la joie que nous reſſentîmes d'entrer dans une maiſon après les malheurs & les peines que nous venions d'eſſuyer. Cependant nous n'y fûmes pas le mieux du monde ; car nous n'y trouvâmes qu'un peu de bœuf fumé, & du Humminy (1) mais comme il n'eſt ſauce que d'appétit, nous nous en régalâmes à merveilles. Il n'y avoit que deux lits que la famille nous céda ; le capitaine & ſa femme en eurent un, & nous occupâmes l'autre.

J'étois en ſi mauvais état par les fatigues que nous avions eſſuyées, & en particulier pour avoir couché ſur la terre mouillée, que j'en perdis l'ouïe, que je ne recouvrai entiérement qu'après mon arrivée en Angleterre : cela même fut cauſe que je ne pus de deux jours aller chercher mon coffre que j'avois enterré ſur le bord de la mer. Au bout de ces deux jours, je pris avec moi le contre-maître, nos deux négres, & un guide ; & nous fûmes à l'endroit de notre naufrage. Nous mîmes tant de tems à découvrir le lieu où repoſoit ce petit tréſor, que je commençai à déſeſpérer que nous en vinſſions à bout ; mais comme nous étions ſur le point d'en abandonner la recherche, le contre-

(1) C'eſt du blé d'Inde, moulu, ſéché au feu, & mêlé avec du lait.

maître le trouva heureuſement. Les négr
relayèrent pour le porter à notre habitat
où nous retournâmes ſans nul accident
avois une aſſez bonne proviſion de linge q
prêtai à mes compagnons d'infortune; mais
n'étoit plus comique que de voir de vrais é
vantails de chénevière, couverts de haill
avec de belles chemiſes à manchettes.

Notre hôte ſe trouva bien dédommag
l'honnête réception qu'il nous fit par ce
ramaſſa de notre naufrage. Nous demeur
chez lui cinq jours, au bout deſquels nous
mîmes en chemin pour remonter la rivière
ſolus d'aller trouver le colonel Carew, li
nant gouverneur de la Caroline ſeptentrio
qui étoit une de mes anciennes connoiſſa
Nous louâmes pour cet effet un canot à
voiles, & nous nous y embarquâmes t
avec un autre homme que nous prîmes
nous aider. Nous remontâmes à la voile l
troit de Ronoke, avec un vent frais; & à
heures du ſoir le même jour, nous arriv
devant la maiſon du gouverneur, ſituée
rivière de Notaway, qui ſe jette dans le
noke à environ cinquante lieues de la mer.
voyai d'abord un de nos gens pour inform
colonel Carew de notre arrivée: il deſc
ſur le champ, accompagné du capitaine

tback natif de l'île de Bermudes, que je connoissois depuis long-tems. Il avoit quitté cette île peu après que nous en fûmes partis ; & le gouverneur & lui venoient justement de s'entretenir sur mon compte, & de souhaiter que j'eusse échappé de la tempête qu'ils n'ignoroient pas que nous devions avoir essuyée. Dès que le colonel m'apperçut, il s'écria, je suis au désespoir de votre malheur, je vois bien qu'un mauvais vent vous a amenés ici ; & sans attendre de réponse, il nous pressa d'entrer chez lui, & nous conduisit tous dans la salle à manger, où nous trouvâmes un bon soupé, & une grande jatte pleine de punch, avec plusieurs messieurs qu'il avoit invités. Il leur dit en leur faisant excuse, qu'ils ne mangeroient ni ne boiroient jusqu'à ce que nous fussions rafraîchis. Nous eûmes bientôt expédié ce qu'on nous servit, & l'on prépara un autre soupé pour toute la compagnie, dont nous eûmes encore notre part.

Le gouverneur n'ayant pas assez de lits pour tout ce monde, le capitaine Bayley & sa femme furent coucher chez un voisin nommé M. Glover, & le secretaire voulut que j'allasse chez lui, à un mille de là. Quand nous y fûmes arrivés, nous y trouvâmes un quartier de jeune cochon, & un coq d'inde, qu'on servit aussi-

tôt ſur la table. Je me mis donc encore
ger, & j'avoue que je croyois de ne p
jamais me raſſaſier. Après avoir bu co
ment, nous nous allâmes coucher. Le
main nous déjeunâmes avec de la volai
lée & du chocolat. Je prie mes lecteurs
eſt que quelqu'un liſe ceci) de ne point t
mauvais que je parle ſi ſouvent de ma
de boire, ou du moins d'attendre à ſe
de moi qu'ils ſe ſoient vus auſſi affamés
l'étois alors.

Le jour ſuivant nous fûmes dîner c
ami du ſecrétaire ; & comme nous é
table, un meſſager vint me dire de la p
gouverneur, & du capitaine Bayley,
vaiſſeau alloit partir dans le moment po
katan (c'eſt un port de mer où la flo
Virginie s'aſſemble, pour aller de co
avec le convoi en Angleterre) & que to
compagnons d'infortune étoient déjà à
& m'y attendoient. Malgré mon appétit,
obligé de quitter la partie, & de faire t
diligence poſſible pour me rendre au vai
mais mon malheur voulut qu'il ſe trouva
& même entiérement hors de vue quand
rivai ; un vent favorable s'étant levé
coup, qui avoit obligé le capitaine de
à la voile. Je fus au déſeſpoir d'avoir m

cette occasion, non seulement à cause de la compagnie, & de mon coffre qui étoit à bord, où le capitaine Bayley l'avoit fait porter, s'imaginant que j'arriverois à tems; mais encore parce qu'il étoit à craindre que je ne trouvasse pas une pareille commodité avant le départ de la flotte, & qu'alors je ne fusse obligé d'attendre jusqu'à l'année suivante.

Le gouverneur me voyant fort affligé de ce contre-tems, m'offrit son cheval pour aller par terre à Kakatan, qui est à environ 120 lieues de là; & me donna pour guide un honnête homme de Quaker, qui pour dix pièces de huit s'engagea de m'accompagner & de ramener le cheval. J'acceptai cette offre avec plaisir, & je partis sans perdre de tems. Nous fîmes ce même jour près de vingt milles, au travers des bois où il n'y avoit aucun chemin; mais mon guide connoissoit la route par les marques faites aux arbres, dont j'ai parlé plus haut. Nous allâmes coucher à la plantation d'un Quaker auquel mon homme dit en entrant, pour tout compliment, ami, j'amène avec moi un honnête homme qui a fait naufrage; il s'en va à Kakatan, & te prie de le loger cette nuit. Ami, tu peux entrer, lui répondit notre nouvel hôte, tu es le bien venu. Et certes nous n'eûmes pas lieu d'en douter; il nous fit grand'-

chère, & nous donna le meilleur lit & l
belle chambre de la maiſon, pour coucl
fus fort ſatisfait de ſa converſation, car
un homme de très-bon ſens.

Le matin, en partant, je voulus lui
nôtre dépenſe; mais il parut s'en choqu
me dit, ma maiſon n'eſt point une hôtel
& nous voyons ſi rarement des étrangers
ſont toujours les bien-venus: d'ailleurs, à
ne plaiſe que je prenne quelque choſe d'
fortuné comme toi. Nous fûmes reçus
même manière dans tous les lieux où nou
arrêtâmes juſques à Kakatan. L'hoſpital
recommandable par-tout, & l'Angleterre
gnaloit autrefois à cet égard; mais il ſ
que cette vertu ſe ſoit à préſent réfugi
Amérique. Le troiſième jour de notre vo
mon cheval tomba avec moi dans une g
fondrière que nous n'apperçûmes point;
fus en danger, non ſeulement de m'y n
mais encore que le cheval me fit ſauter l
velle à coup de pied en s'agitant, car il m'
renverſé ſous lui. Je demeurai ſi long-ter
cet état que je me crus perdu, mon gui
pouvant me donner aucun ſecours fa
mettre dans le même péril. A la fin mon
val, à force de ſe débattre, mit le pied ſ
terrein ferme; & comme par bonheur je

tois saisi de l'étrier, il me tira avec lui sur le sec, à la grande joie de mon homme qui croyoit que c'en étoit fait de moi. Il est aisé de s'imaginer que je ne fus pas fort à mon aise le reste de la journée, étant tout mouillé & tout couvert de boue; mais l'hôte chez qui nous logeâmes cette nuit-là, eut soin de faire nettoyer & sécher mes habits qui se trouvèrent prêts le lendemain matin à mon lever.

Nous voyageâmes les quatre premiers jours au travers de vastes forêts, sans rencontrer ame vivante, excepté dans les endroits où nous dînions, & où nous logions la nuit. Nos traites étoient fort différentes, quelquefois de plus de vingt milles, & d'autrefois seulement de sept. Nous vîmes des serpens monstrueux de diverses espèces; mais aucun ne nous approcha jusqu'au cinquième jour, que marchant tranquillement, mon cheval fit un écart, & courut plus d'un mille avant que je pusse l'arrêter. Cependant je tournai la tête pour voir ce que c'étoit, & j'apperçus un serpent à sonnettes d'une grosseur prodigieuse, prêt à s'élancer sur mon guide qui étoit derrière moi; & bien m'en prit, car si j'eusse été à sa place j'y aurois certainement trouvé la mort, ne sachant point comment me sauver d'un pareil danger. La manière dont ces serpens s'élancent est celle-ci, ils se plient

en cercles, & roidiſſant leur queue conti
terre ils s'élèvent tout d'un coup, & ſe je
ſur leur proie comme un dard qu'on la
roit: mais comme ils ſont quelque tems à
cela, ceux qui le ſavent peuvent aiſément
éviter.

L'unique moyen de guérir la morſure d
bêtes venimeuſes eſt d'y appliquer ſur le ch
le cul d'une volaille, & de l'y tenir juſqu
qu'elle meure, ce qui n'arrive pas toujour
la volaille meurt, il y a eſpérance de guéri
mais ſi elle ne meurt pas, tous les médecin
monde ne ſauroient tirer un homme d'aff
Mon guide me dit que ce ſerpent qui avo
fort effrayé mon cheval, étoit un des
grands qu'il eût jamais vu. En effet je crois c
avoit bien près de 18 pieds de long, & c
égaloit en groſſeur la cuiſſe d'un puiſſant hom
Il eſt fort rare d'en voir ſi proche des gra
chemins; mais auſſi il faut dire que celui
nous paſſions alors eſt très-peu fréquenté.
ſortes de ſerpens font un bruit extraordin
avec leur queue, & c'eſt pour cela qu'on
appelle ſerpens à ſonnettes. Lorſque j'étoi
Philadelphie, un homme m'en montra une
avoit environ quatre pieds & demi de longue
& qui étoit compoſée de petites jointures,
couverte d'une peau mince & tranſparen

comme celle des batteurs d'or. On dit qu'il vient tous les ans à ces queues une nouvelle jointure; mais c'eſt une obſervation un peu trop difficile à faire pour y ajouter foi. Celle dont je viens de parler me parut ſi légére, que ſi je ne l'avois vue en la tenant dans la main, le poids ne m'en auroit pas fait appercevoir.

La dernière journée de notre voyage fut une des plus agréables que j'aie fait de ma vie. Nous marchions dans un beau chemin uni, & ombragé par des arbres au travers deſquels on voyoit, de chaque côté, grand nombre de plantations, & des terres bien cultivées. L'aſpect de ce païs-là me rappella le ſouvenir de la valée d'Evesham en Angleterre. Je fus coucher chez le père de mon guide qui avoit mon Ratcliff, n'ayant plus qu'une journée à faire par eau pour me rendre à Kakatan. Ce bon homme étoit propriétaire d'une belle plantation ſur la rivière de James, & il y en avoit un ſi grand nombre d'autres, tout autour, que cela reſſembloit à une petite ville.

Le lendemain, qui étoit un dimanche, il y eut dans cet endroit-là une aſſemblée générale des Quakers, & la plupart des anciens dînèrent chez mon hôte. Quand l'on eut ſervi, il ſe mirent à faire ſelon leur coutume de longues prières; & dès que l'un avoit fini, un autre ſe levoit

levoit & prioit à ſon tour : mais M. R
les ſupplia d'abréger pour l'amour de m
inſpirations de l'eſprit, & de les réſerver
l'action de graces. Nous eûmes avis, ce
là, de Kakatan que la flotte ne partiroi
encore de quelque tems; ce qui me fit pr
le parti de demeurer encore deux ou trois
chez mon généreux hôte qui m'en prioit in
ment, & qui n'épargnoit rien pour me ré
Je fis venir ſon fils pour le renvoyer au
verneur avec les chevaux, & comme
comptois l'argent dont nous étions conv
le bon homme entra par hazard & ſe mi
en colère contre lui, juſqu'à lui dire qu
déſavoueroit pour ſon fils s'il prenoit un
moi. Cela ne me fit point plaiſir, car le p
garçon s'étoit donné beaucoup de peine
moi, & il n'étoit que juſte de l'en récon
ſer. Ainſi trouvant heureuſement quatre v
de mouſſeline à vendre, je les achetai
lui en faire préſent à l'inſçu de ſon père.
aſſez de peine à les lui faire accepter, à
de ce que le bon-homme lui avoit dit.

Trois jours après, nous reçûmes nouv
que la flotte partiroit dans très-peu de te
cela m'inquietta beaucoup, car je ne poi
pas me rendre à Kakatan ſans un bateau
celui de M. Ratcliff s'étoit briſé avant mo

rivée : mais comme il s'apperçut de mon inquiétude, il m'en fit avoir un. Il se trouva encore une autre difficulté ; c'eſt que je ne pus trouver perſonne, même en payant, pour tirer à la rame. Hé bien, me dit mon hôte, puiſque nous avons un bateau, tu ne ſeras point en peine de gens pour le conduire ; mes enfans & moi nous t'accompagnerons. Nous partîmes donc, & nous arrivâmes à Kakatan : mais nous fûmes bien étonnés de n'y trouver que cinq navires, un deſquels étoit celui qui avoit pris à bord le capitaine Bayley & le reſte de notre troupe infortunée ; ainſi j'eus la ſatisfaction de rejoindre ma compagnie, & de recouvrer mes hardes.

Quoique la flotte ne ſe fût pas encore raſſemblée, le lieu étoit ſi plein *de gens qui* venoient pour l'attendre, qu'on ne pouvoit trouver de logement. J'en étois moins fâché pour moi, que pour mon généreux Quaker qui avoit eu la bonté de m'accompagner. Je rencontrai par hazard un certain M. La Creuze, à préſent marchand de vin à Londres dans la rue de Saint-Martin des Champs, qui devoit partir pour l'Angleterre avec nous. Comme je le connoiſſois particuliérement, & qu'il vit la peine où nous étions, il m'offrit la moitié de ſon lit. Je l'acceptai pour mon honnête homme de Qua-

ker, que je ne pus pourtant jamais réſoud
en faire uſage : ainſi je couchai avec M
Creuze moi-même, & M. Ratcliff &
fils s'accommodèrent comme ils purent ſu
plancher.

Cependant on reçut de nouveaux avis à
katan, qu'il ſe paſſeroit plus de quatre
avant que la flotte Angloiſe s'y fût raſſemb
ainſi je pris la réſolution de profiter d
tems-là, pour aller faire un tour à Pl
delphie.

Je ne ſavois comment m'y prendre pou
connoître toutes les bontés de mon géné
hôte, M. Ratcliff; car il ne vouloit ente
parler d'aucune eſpèce de dédommagemer
la fin je m'aviſai de cet expédient. J'acheta
petit barril de rum, liqueur fort eſtimée
les plantations; & je priai mon bon-hon
de Quaker d'ajouter à toutes les obligat
que je lui avois, celle de ſe charger de ce
ril, avec une lettre, pour M. Randal, un
ſes voiſins : & dans cette lettre il y en a
une autre pour lui-même. Je priois M. Ranc
en lui expliquant tout le myſtère, de la
remettre, & je l'informois que le rum é
deſtiné pour lui, comme une légère marqu
ma reconnoiſſance. Le lendemain il parut a
ſes fils, ſans vouloir rien prendre même p

le louage du bateau, quoique j'en eusse fait moi-même le marché.

Comme le vaisseau qui devoit me porter à Philadelphie n'étoit pas encore déchargé, je fus obligé de demeurer sept jours davantage à Kakatan. Ce n'est point un lieu de grand abord, excepté dans le tems que la flotte se dispose à partir pour l'Angleterre, ce qui n'arrive qu'une fois l'année; ainsi il ne faut pas s'attendre à y trouver beaucoup de commodités pour le séjour.

La veille de mon départ, je reçus une lettre de mon bon humain de Quaker, avec un présent d'un petit cochon salé, & de quelques coqs d'inde, qu'il m'envoya par eau. Voici la teneur de cette lettre.

Ami Castelman,

» J'ai reçu ton présent d'une manière fort » singulière; & quoi que cela m'ait fait beau- » coup de peine, je ne laisse pas de t'en re- » mercier, & de t'assurer que nous en conser- » verons, moi & les miens, un souvenir plein » de reconnoissance. Je te prie d'accepter ce » que je t'envoye, comme venant de la part » d'un véritable ami; & je te recommande à » la protection de Dieu.

J. RATCLIFF.

Le vaiſſeau ſur lequel je m'embarqua
Philadelphie, n'avoit qu'une ſeule ca
qu'une paſſagère avoit déjà priſe; de ſor
je fus obligé de coucher la nuit ſur le
n'ayant pour toute couverture qu'une
dont je m'enveloppai. Cependant les va
en ſe briſant contre notre vaiſſeau, ré
ſoient de tems en tems ſur nous, & ren
la place peu tenable; & quoi que cela
rien en comparaiſon de ce que j'avois ſo
auparavant, je ne laiſſai pas d'en être pl
commodé. Nous fîmes tant de diligence
le ſecond ſoir nous arrivâmes à Newcaſ
la rivière de Delaware; & nous obtînm
maître du navire de paſſer-là la nuit. Je tr
un très-bon logement dans une maiſo
blique, & ce fut la première fois depui
naufrage, que je payai pour ma dépenſe.

Newcaſtle, capitale de la comté du
nom, eſt une belle ville, bien bâtie, &
ſur une éminence d'où l'on découvre un
païs qu'arroſe la rivière de Delaware, c
fait une agréable perſpective. Les Holla
l'ont fondée mais ils ne l'ont pas poſ
long-tems. Il y a aujourd'hui cinq cens
maiſons, & des fondemens pour un
nombre d'autres. Comme ſes richeſſes
croiſſent tous les jours par le commerce,

a pas de doute que ſes édifices & ſes habitans n'augmentent auſſi à proportion. J'ai appris depuis peu qu'on avoit découvert au voiſinage de cette ville une belle mine de fer.

Le jour ſuivant nous dînâmes à Cheſter. C'eſt une petite ville fort propre, ſur la même rivière, qui contient près de trois cens maiſons. Nous y fûmes très-bien régalés par une perſonne du lieu, qui voulut venir avec nous à Philadelphie. Nous fîmes la journée du monde la plus agréable; &, entr'autres choſes, nous eûmes le plaiſir de voir quantité de villes, de villages, & de plantations, qui ſont aux deux côtés de la rivière; & le ſoir nous débarquâmes heureuſement à Philadelphie capitale de la Penſylvanie.

La Penſylvanie tire ſon nom de Guillaume Penn écuyer, fils de Guillaume Penn, chef d'eſcadre dans la dernière guerre contre les Hollandois, où il fit paroître beaucoup de courage & de conduite. Son fils, à préſent propriétaire du pays, eut quelque peine à obtenir de la cour ſa patente à ce ſujet, parce qu'il s'étoit déclaré chef des ſectaires connus ſous le nom de Quakers. La Penſylvanie renferme toute cette étendue de terre qui eſt entre le quarantième & le quarante-cinquième degré de latitude ſeptentrionale, y compris les îles,

rivières, côtes, & bayes: c'eſt un de
riches pays de l'Amérique qui relèvent d
de la grande Bretagne. L'air en eſt agr
ſain, & très-rarement chargé de nuages.
que l'hyver y ſoit généralement plus froid
Angleterre, on y en a vu pluſieurs tout d
ſans gelée: l'été y eſt auſſi plus chaud. Les
en hyver, y ſont deux heures plus long
les nôtres, & en été deux heures plus c
ce qui vaut mieux ſans contredit pour
ſorte d'affaires. Il y a certainement peu de
au monde mieux ſitués que celui-ci, ſoit
l'agréable, ſoit pour l'utile: il eſt borné
rient par la Jerſey occidentale, à l'occ
par la Virginie, au ſeptentrion par le Ca
& au midi par le Maryland, qui ſont to
beaux établiſſemens Anglois, à la reſerv
Canada.

Les habitans naturels de ces divers
ſont, à ce qu'on croit, des reſtes des di
hus diſperſées des juifs; mais je ne compr
pas ſur quoi cette opinion eſt fondée. J'a
que l'on remarque parmi eux quelques-
des coutumes de cette ancienne nation; ce
dant comme chaque peuple a ſes uſages
ticuliers, il me ſemble qu'on ne peut rien
clure de là. Il eſt certain qu'ils ont que
choſe de l'air des juifs, ils obſervent les

velles lunes, & ils offrent les prémices de leurs fruits à leurs idoles. Ils ſont communément bien faits, & leurs traits bien proportionnés ne laiſſent voir en eux ni les groſſes lévres, ni les nez plats des négres. Naturellement bons & paiſibles, ils ſe mettent difficilement en colère; mais auſſi quand ils ſont irrités, on ne les appaiſe pas aiſément. Un procédé doux & humain les gagne beaucoup plutôt que des manières mépriſantes & dures. Il eſt fort rare qu'ils faſſent tort à de bons maîtres, ou qu'ils les ſervent mal; bien loin de là, j'en ai ſouvent vu expoſer leurs vies pour eux. Leur langage a quelque choſe de pompeux & de ſonore, quoiqu'il ne ſoit rien moins qu'abondant, car le même mot a pluſieurs ſignifications. Je vais en donner un petit échantillon que m'a fourni un de mes amis, nommé M. Thomas.

Hodi hita nee huska apeechi, nee machi Penſylvania huska dogwachi Keshow apeechi nowa, huska hayky chetena koon peo. Ce qui ſignifie, adieu mon ami, je m'en vais dans peu à la Penſylvanie: nous aurons bientôt une lune froide qui ſera ſuivie de fortes gelées.

Ils plongent leurs enfans dans l'eau dès qu'ils ſont nés, pour leur endurcir le corps. Les hommes s'occupent à chaſſer ou à pêcher, &

les femmes à cultiver la terre & à avoir
de leurs enfans qui marchent ordinairem
neuf mois. Ils connoissent assez bien, pc
plupart, les simples & leurs vertus; &
ils sont malades, ils s'en servent avec su
Ils sont extrêmement charitables; & si
qu'un parmi eux a le malheur de de
aveugle, estropié, ou de quelque autre
nière que ce soit hors d'état de gagner sa
ils ont soin qu'il ne manque de rien. Les
çons suivent leur père à la chasse ou à l
che, dès l'âge de six ans; & quand ils y
acquis quelque expérience, & qu'ils attei
leur seizième année, ils peuvent se marier
filles demeurent à la maison avec leur mèr
les instruit dans les occupations attach
leur sexe. Les femmes y sont fort modest
fort chastes, & l'on ne sauroit leur fair
plus sanglant affront que de leur tenir de
cours contraires à la pudeur. Chez ces pe
l'adultère est puni de mort.

Leurs maisons sont généralement petite
chetives, ils n'ont pour tous meubles c
pot, deux ou trois calebasses, & un g
Quand ils voyagent, ils couchent dans les
auprès d'un feu qu'ils allument pour écarte
bêtes sauvages. Ils sont d'un naturel poi
la joie; riant & chantant continuellement,

même qu'ils travaillent. Ils ont quelques chanſons particulières, mais l'air en eſt aſſez mauvais, & leurs inſtrumens de muſique ne valent pas mieux. La ſobriété eſt une de leurs vertus, excepté quand ils peuvent avoir des liqueurs des Européens, car alors ils ne ceſſent de boire juſqu'à ce qu'ils tombent par terre : j'en ai vu plus d'une fois étendus comme des pourceaux au milieu des grands chemins & des rues. Dès qu'ils ſont un peu revenus à eux, ils ſe plongent dans l'eau, cueillent certaines herbes, en expriment le ſuc dans une calebaſſe, & le boivent; ce qui les remet auſſi-tôt, & prévient les mauvaiſes ſuites que pourroit avoir leur yvreſſe. Ils parviennent communément à l'âge de ſoixante-dix ans, mais fort peu atteignent quatre-vingt. J'ai entendu une fois un Indien parler à un autre, à ſon lit de mort, de l'incertitude de la vie, & du bonheur dont il alloit jouïr dans la compagnie de leur dieu, où il ne manqueroit ni de grain, ni de bois, ni d'aucune autre choſe néceſſaire. Cependant la plupart d'entre eux ſont inſtruits au chriſtianiſme; il y a des écoles où on leur apprend à écrire auſſi-bien qu'à lire, & l'on peut dire qu'ils ont généralement beaucoup de docilité.

La Penſylvanie abonde en tout ce qu'on peut ſouhaiter pour la vie, & même pour le luxe.

Les bois fourmillent de pigeons, de faisan cailles, de perdrix, de bécasses, de bécas de coqs sauvages & de plusieurs autres d'oiseaux excellens à manger. Autour d vières on trouve des oyes, des canards cignes, des sarcelles, des plongeons, & quantité: & dans celles dont le fond est vert de gravier, des harengs, des éper des rougets, des vendoises, des angu des perches, des saumons, des truites aloses, & plusieurs autres espèces de po qu'on ne connoît pas en Europe: Outre il y a de belles grandes huitres qui sont coup meilleures qu'aucune que j'aie jamais gé en Angleterre, & qu'on peut acheter au ché à un prix fort raisonnable.

Les bois produisent des cédres, des riers, de la vigne sauvage, des noyers hêtres, des frênes, des châtaigners, & de beaux chênes, dont on se sert pour la truction des vaisseaux. Je sai que que habitans ont fait du vin avec des raisi leur propre crû, mais je ne l'ai pas ou vanter.

Les Hollandois furent les premiers étra qui abordèrent dans ce pays: ils y firen d'établissemens, se contentant de trafiquer les Indiens, pour en avoir des peaux, des

rures, &c. En échange de quoi ils leur donnoient du rum, de la bière, & du sucre. Il y vint ensuite une colonie de Suédois qui commencèrent à y planter, & à cultiver la terre. Les Hollandois ne virent pas de bon œil ces *interlopes*, comme ils les appelloient, & les menacèrent de leur faire la guerre; ce que les Suédois prévinrent en leur abandonnant leurs plantations, & retournant chez eux.

Pendant la dernière guerre contre les Hollandois, le chevalier Robert Carr fit une descente dans ce pays, les en chassa entiérement, & en prit possession pour la couronne d'Angleterre en l'année 1666; il en a laissé une relation qui porte son nom, en qualité de gouverneur. Mais l'année suivante les Hollandois s'y rétablirent, & le peu d'Anglois qui y restoient se retirèrent dans les autres colonies Angloises qui pouvoient mieux se défendre contre les invasions des étrangers.

Les Hollandois se maintinrent dans la possession de ce beau pays jusqu'à la conclusion de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, qu'il fut rendu aux Anglois. Cependant ces derniers ne commencèrent à s'y bien établir qu'en 1682, l'année d'après que M. Penn eut obtenu sa patente. On y bâtit alors en moins d'un an plus de trois cens maisons qui formèrent

une petite ville à laquelle M. Penn donna le
de Philadelphie, qui veut dire amour frat
Cette ville eſt ſituée fort avantageuſemen
une petite éminence, dans une langue de
que forment deux belles rivières naviga
à deux cens milles de la mer, & capa
des vaiſſeaux de cinq cens tonneaux peu
y venir décharger leurs marchandiſes
quai.

Le pays d'alentour eſt riche, bien arro
bien couvert, la terre y eſt fort fertile, &
y moiſſonne vers le commencement de ju
Les jardins & les vergers y produiſent ab
ment toutes les racines, les fruits, & les
que nous avons en Angleterre, & plu
autres qui ſont particulières au pays. L'
eſt ſi ſain qu'on peut s'y paſſer de méde
& d'ailleurs les habitans ſe guériſſent eux-m
de leurs maladies accidentelles par le m
des ſimples. On n'y a que faire non plus d'
cats ni de juges, parce que le peuple y e
turellement bon & enclin à la paix; s'il a
quelque conteſtation entre eux, elle eſt a
tôt décidée par un tiers, ſans qu'il ſoit n
faire d'en venir à un procès dans les for
Tout le pays eſt diviſé en ſix comtés, ou
vinces, ſavoir Cheſter, New-Caſtle, K
Bucks, Suſſex, & Philadelphie. Chaque c

envoye ſix députés à l'aſſemblée générale qui ſe tient à Philadelphie. Toutes les capitales de ces comtés, qui portent le même nom, ont une foire tous les ans, & un marché toutes les ſemaines, étant ſituées très-commodément pour trafiquer avec les lieux d'alentour.

On trouve dans ce pays d'excellentes mines de cuivre qui ſurpaſſe le meilleur d'Angleterre, ſoit pour la couleur, ſoit pour la fineſſe. On y a auſſi découvert nouvellement des mines de charbon, & pluſieurs ſources minérales dont on retire les mêmes avantages que de celles de Bath, de Tunbridge, ou d'Epſom. Certains lieux fourniſſent abondamment de la pierre pour bâtir qui eſt belle & bonne, & une autre ſorte de pierre mince dont on couvre les toits, beaucoup plus propre que nos tuiles d'Angleterre. On y trouve encore de l'aimant, & la pierre de Salamandre dans les veines de laquelle il y a une ſubſtance ſemblable à du cotton, qui ne ſe conſume point dans le feu.

Les bois ont des loups, des panthères, des ours, des bêtes fauves, des lièvres, des gazelles, des renards, des lapins de toutes ſortes, des écureuils, des caſtors, &c. dont les peaux apportent un grand profit aux chaſſeurs. On y trouve encore un animal nommé opoſſum, qui a une eſpèce de ventre poſtiche où ſes pe-

tits ſe retirent, lorſqu'il eſt en quelque danger; & l'ecureuil volant qui a des aîles comme la chauveſouris; j'en ai ſouvent vu voler d'un arbre à l'autre. Les cerfs, les buffles, & les élans y ſont auſſi fort communs, & délicieux à manger. On les achète ordinairement, & à un prix raiſonnable, des Indiens qui ſavent mieux y chaſſer que perſonne. Il y a des récompenſes établies pour ceux qui tuent un loup ou un ours, ce qui en a fort diminué le nombre; & du reſte chacun a la liberté de chaſſer & de pêcher ſans empêchement. On trouve beaucoup de loutres aux environs des rivières; & une ſi grande quantité de grenouilles dans les marais, que leur croaſſement rompt la tête, ſur tout celui d'une certaine eſpèce qu'on appelle la grenouille-taureau, parce qu'elle fait un bruit pareil au mugiſſement de cet animal; c'eſt la baſſe du concert.

Si les pauvres gens en Angleterre connoiſſoient tous les avantages de la Penſylvanie, & la facilité qu'on a d'y gagner ſa vie, ils ne tarderoient pas à s'y tranſplanter pour ſe mettre à couvert de la misère qui les pourſuit: le moindre valet y eſt mieux payé qu'en Angleterre. Si l'on y tranſportoit des criminels, on trouveroit bien moyen de les occuper, & de ré-

primer en même tems les vices pour lesquels on les punit ; car, dans ce pays-là, un voleur est obligé, par les loix, à rendre le quadruple de ce qu'il a volé ; &, s'il n'a pas de quoi satisfaire, on le fait travailler jusqu'à entier dédommagement ; mais tout y abonde si fort, que les voleurs n'ont pas besoin d'exercer leur pernicieux talent.

Les bœufs, moutons, porcs, agneaux, veaux, &c. égalent ce que nous avons de meilleur en Angleterre en ce genre ; & les habitans en trafiquent avec les îles au-dessus du Vent, d'où ils rapportent en échange du rum, du sucre, de la melasse, & des pièces de huit. Leurs chevaux sont beaux, forts & courageux, & ne se nourissent ordinairement que d'herbe. Ce qu'il y a *de singulier*, c'est qu'à la fin de la journée, & lors même qu'ils ont le plus fatigué, on les envoye tout chauds aux pâturages, sans crainte qu'ils se morfondent. Le pays produit encore en abondance des pommes & des poires, dont on fait une grande quantité de cidre & de poiré fort sain & de bon goût.

Il y a dans la Pensylvanie plusieurs villes, belles & bien bâties, dont Philadelphie est la capitale, comme je l'ai déjà dit. Cette ville est vaste, superbe, & fort peuplée, occupant

autant

autant de terrein que la ville de Briſ
Angleterre. Elle eſt ſituée ſur une lang
terre que forment les rivières de Delaw
de Schuylkill, toutes deux navigables pl
lieues au-deſſus ; & bâtie en échiquie
manière que deux de ſes côtés oppoſé
face chacun à une de ces rivières :
pluſieurs rues de près de deux milles de
auſſi larges que celle de d'Holborn à Lo
& mieux bâties, à l'Angloiſe. Les princ
ſont Broad-ſtreet (la rue large), King
(la rue du Roi), & High-ſtreet (la haut
Il y en a un grand nombre d'autres
jolies, qui prennent leurs noms des di
productions du pays, comme Mulberry-
(la rue du Meurier), Walnut-ſtreet (l
du Noyer), Beech-ſtreet (la rue du H
Saſſafras-ſtreet (la rue du Saſſafras), C
ſtreet (la rue du Cèdre), Vine-ſtreet (l
de la Vigne), Ash-ſtreet (la rue du Fr
& Cheſnut-ſtreet (la rue du Châtaig
Ces rues ont grand nombre de cours, d'a
& de culs-de-ſac que forment des m
bien bâties. Au-deſſous de la ville, i
pluſieurs chantiers où l'on conſtruit de
vaiſſeaux ; & ſelon un calcul modéré,
a lancé en quarante ans près de trois ce
vires, ſans compter les petits bâtime

qui peut donner quelque idée de la richeſſe des habitans. Quantité de marchands y ont caroſſe, les boutiques y ſont bien achalandées, & les rues fourmillent de monde. Toutes les religions y ſont tolérées, ce qui ne contribue pas peu à y faire fleurir le commerce. Ceux de la religion anglicane y ont une aſſez belle égliſe qui fut bâtie en 1695; & j'apprends qu'on vient d'y jetter les fondemens d'une ſeconde. Les quakers, qui y ſont le plus grand nombre, ont auſſi pluſieurs lieux où ils s'aſſemblent. Il y a une égliſe réformée de Suédois. M. Rudman qui en eſt le paſteur, eſt un homme d'un grand ſavoir, & d'une piété exemplaire; quand il prêche, les quakers vont l'entendre avec autant d'empreſſement que les proteſtans. Qu'il me ſoit permis de rapporter un trait de ſon humilité & de ſa piété. Lorſqu'on prenoit des ſouſcriptions pour bâtir l'égliſe, il ſouſcrivit pour une ſomme conſidérable; mais quand il fallut la payer, il ſe trouva hors d'état de le faire; cependant, pour ne pas manquer à ſa parole, il s'engagea avec l'entrepreneur à tant par jour pour porter le mortier, juſqu'à ce qu'il eût gagné, par ſon travail, tout l'argent qu'il avoit ſouſcrit. Rare exemple de zèle pour la religion! Et je crois que ſi l'on n'avoit pas

d'autre reſſource pour bâtir les égliſes une certaine île, l'ouvrage avanceroit lentement. Il y a des maiſons ſur le qu ont coûté juſqu'à ſix mille livres ſterlin particulier la braſſerie de M. Badcok e grand & magnifique bâtiment ; on y voi cuve d'une grandeur prodigieuſe, puiſc contient huit tonneaux de bière meſure gleterre.

C'eſt dans cette ville que ſe tienne cours de judicature pour la province, & ſemblée générale de tout le pays. Cet ſemblée reſſemble aſſez à un parlemer pendant, à-peu-près comme les parleme villes de France, qui relèvent de celui de la capitale. Il y a trois foires chaque anné deux marchés chaque ſemaine. Dans le tem foires, il s'y rend une ſi grande quanti monde, qu'on a peine à y trouver d gement, auſſi bien que dans les plant voiſines.

Le gouvernement & les loix y ſont les m qu'en Angleterre. Le conſeil eſt compo proteſtans & de quakers, mais les of publics ſont pris d'entre les premiers. Le verneur eſt nommé par S. M. Britanniqu autres magiſtrats ſont le maître des r quatre juges, un juge de l'amirauté, un

tat général, un secrétaire, un trésorier, un greffier, un clerc à paix, un commissaire, & un inspecteur général. Ces magistrats, avec huit membres du conseil, composent ce qu'on appelle le gouvernement de la ville. On fait monter le nombre des habitans au-délà de 15,000, sans compter les esclaves. Il n'y a presque aucune sorte de commèrce en Angleterre, qu'on ne fasse aussi à Philadelphie; & les ouvriers de toute profession y sont mieux payés; un tailleur à la journée y gagne douze schelins la semaine, outre sa nourriture.

On y a nouvellement établi une grande poste, où l'on reçoit les lettres de tout le pays pour les envoyer à Boston dans la nouvelle Angleterre, à Charles-town dans la Caroline, & aux autres lieux voisins. La terre qui est encore en friche, s'y vend dix fois la valeur de ce qu'on en donnoit au commencement, quoiqu'on n'en trouve point à dix milles autour de la ville. Et ce qu'on vendoit autrefois dix livres sterling dans le voisinage, en coûte à présent plus de trois cens. Tous les ouvrages de femme y sont fort chers, à cause du petit nombre d'ouvrières qu'il y a; car il est peu de filles, sans en excepter même celles du plus bas étage, qui ne s'y marient avan-

tageusement, de sorte que dès-là elles ti
au-dessous d'elles de travailler. Le propr
de ce beau pays est, comme je l'ai dé
Guillaume Penn, écuyer ; il a une mag
maison de campagne, nommée Pensbur
est située sur trois petites îles, si je p
appeller ainsi ; car la rivière de Delaw
fait trois fois le tour. Dans les vergers
jardins de cette maison, on trouve tou
espèces de fruits, de racines, & d'herb
l'Angleterre produit, & bien d'autres q
particulières au pays. On fait de très-b
pier en Pensylvanie, du linge, des dro
des crépons, des camelots, & des
dont les habitans font un grand com
La plupart des marchands & même qu
artisans ont des maisons de campagne
bâties & bien meublées. On n'a jama
parler dans ce pays d'aucune insulte de l
des Indiens, ce qu'on ne peut pas di
autres plantations du continent. Aussi
traite-t-on pas en esclaves, car on leu
leur travail & leurs marchandises tout c
aux Européens ; d'ailleurs les chrétiens
à proportion en plus grand nombre qu
aucun autre lieu de l'Amérique. La p
des naturels font apprendre à lire & à
à leurs enfans ; & quelquefois ils les m

en apprentiſſage chez les Européens, où ils deviennent bientôt auſſi habiles dans leur profeſſion que leurs maîtres. On peut dire qu'au milieu de la guerre qui ſe fait à préſent ſentir preſque par-tout, on jouit dans ce pays des douceurs de la paix. Il eſt trop éloigné de la mer pour avoir à craindre les invaſions d'un ennemi étranger; outre qu'il y a pluſieurs forts ſur la rivière de Delaware, dont il faudroit ſe rendre maître avant que de pouvoir arriver à Philadelphie. Cependant lorſque j'y étois, il ſe répandit un bruit que les François avoient débarqué dans la baye, & commis divers actes d'hoſtilité: ce qui allarma toute la ville; mais ce bruit ſe trouva ſans fondement, & il y eut des gens qui crurent qu'on l'avoit ſemé pour voir comment les habitans ſe mettroient en état de defenſe, & ſi l'on pouvoit compter ſur les quakers en cas d'invaſion. Le gouverneur ſe mit à la tête d'environ 700 hommes, & exhorta les frères à combattre pour la défenſe de leurs vies & de leurs biens; mais ils déclarèrent qu'il ne leur étoit pas permis de ſe ſervir des armes charnelles, qu'ils ſe retireroient & prieroient pour nous. Les habitans apportèrent à l'envi à manger & à boire aux ſoldats qui s'en donnèrent au cœur joie. Avant la nuit, la nouvelle vint que c'étoit

une fauſſe allarme : ce qui, je crois, ne
à perſonne.

J'allois quelquefois me promener d
chaleur du jour, avec des perſonnes
ville, à Fair-mount, qui eſt un fort jo
droit, ombragé d'arbres, ſur la rivi
Schuylkill. Un jour, retournant au logis
prit tout occupé de certaines choſes d
m'entretenois avec ma compagnie, com
franchiſſois le pas d'une haye, je vis d
moi un ſerpent étendu à terre de l'autre
qui étoit apparemment endormi. Il ne fut
en mon pouvoir de me retirer à cette
& la peſanteur de mon corps l'emporta
mis juſtement le pied ſur la tête & ſu
partie du cou de ce reptile, plutôt pa
direction particulière de la providence
de deſſein prémédité. Sur le champ, il s'é
& s'entortilla autour de ma jambe dro
de mon corps, avec tant de force, q
crus qu'il m'étoufferoit. Cependant je ne
point priſe ; j'appuyai ſi ferme mon pi
ſa tête, que je l'écraſai ; & il tomba m
peu de tems. Il n'eſt pas poſſible d'ex
ce que je ſentis dans cette rencontre ; l
attouchement de cet animal m'avoit pr
ôté la reſpiration ; & ce fut le plus
bonheur du monde, que je ne levai pa

pied de deſſus ſa tête, car il m'auroit certainement mordu. Je demeurai un aſſez long-tems avant que de pouvoir revenir de ma frayeur, & j'en fus vraiement malade tout le lendemain. Quelques-uns de ceux qui étoient avec moi eurent la curioſité de meſurer ce ſerpent, & ils trouvèrent qu'il avoit ſix pieds & neuf pouces de long, & dix pouces de tour depuis le cou juſques à environ trois pieds de diſtance de la queue. Depuis cet accident, j'ai toujours eu bien ſoin, toutes les fois qu'il m'a fallu enjamber quelque pas de haye, ſoit en Penſylvanie, ſoit en Angleterre, de regarder devant moi, tant la frayeur avoit fait d'impreſſion ſur mon eſprit.

Je ſéjournai à Philadelphie près de quatre mois, & j'y fus bien régalé par *diverſes* perſonnes de la ville. Je ſuis ravi d'avoir ici une occaſion de leur témoigner publiquement ma reconnoiſſance de toutes les honnêtetés que j'en ai reçues ; ſur-tout à M. Brooks, que je trouvai par haſard à Philadelphie. Il étoit occupé alors à ramaſſer des ſouſcriptions pour bâtir une égliſe près de la Nouvelle-York. Lorſqu'il apprit mon malheur, il eut la bonté & la charité de m'offrir en prêt une ſomme d'argent qu'il avoit entre ſes mains, & cela ſur ma ſimple parole, à condition que je la

lui rendrois quand je ſerois de retour e
gleterre par le canal de la ſociété po
propagation de l'évangile dans les pays
gers. Je n'acceptai point ſon offre géné
parce que je n'en avois pas beſoin ; m
conſerverai une éternelle reconnoiſſance
bonne volonté.

Je ne dois pas oublier ici les oblig
ſans nombre que j'ai à ſon excellence
gouverneur Evans, de même qu'à M. E
le commiſſaire, de qui j'ai reçu des honn
toutes particulières. Quoique ces me
portent le même nom, ils ne ſont point
même famille ; toute la relation qu'il y a
eux, c'eſt qu'ils ont épouſé les deux ſ
filles de M. Moor, receveur des douan
ſa majeſté. Le commiſſaire vient de reto
à Philadelphie après avoir demeuré près
an en Angleterre, à la pourſuite d'un p
qu'il avoit contre le chevalier Guillaume
aujourd'hui gouverneur de la Penſylv
au ſujet des douanes du roi. A ces di
perſonnes qui m'ont honoré de leur prot
ou de leur amitié, je dois joindre l'ag
M. Staples, maître à danſer, qui fut l
mier étranger de Philadelphie qui me
viſite, & dans la compagnie de qui je pui
que j'ai paſſé avec plaiſir bien des heures

les triſtes circonſtances où je me trouvois ne pouvoient manquer de me rendre fort ennuyeuſes. J'avois perdu une grande partie de mes biens, j'étois en pays étranger, & mes amis, de qui j'aurois pu attendre quelques ſecours, étoient tous auſſi éloignés que l'Angleterre; car pour M. Jones, il étoit trop embarraſſé dans ſes propres affaires pour que je duſſe eſpérer quelque aſſiſtance de ſa part. En falloit-il davantage pour jetter un homme dans la dernière mélancolie? Mais les habitans de Philadelphie ſont naturellement généreux, & c'eſt un grand crime parmi eux que de ne pas faire honnêteté aux étrangers: de ſorte que ſi j'étois obligé de vivre hors du pays de ma naiſſance, je n'héſiterois pas un moment à choiſir Philadelphie pour le lieu de ma retraite. *C'eſt* là que ceux qui ſont opprimés dans leurs biens, ou dans leur conſcience, peuvent trouver un aſyle aſſuré, & attendre tranquillement la mort ſans craindre la diſette.

Au commencement d'août les nouvelles vinrent que la flotte ſeroit prête à partir de Kakatan vers la fin du même mois, de ſorte que je penſai tout de bon à retourner dans ma patrie. Je me joignis à quatre nouveaux compagnons de voyage; & le cinquième d'août nous prîmes congé de nos amis, & de l'aimable ville

de Philadelphie, dont le ſouvenir me ſera jours cher. Nous louâmes un bateau pour cendre la rivière de Delaware, & nous châmes la première nuit dans une plant dont le maître étoit de la connoiſſance de de nous: il nous régala avec la civilité naire aux habitans du pays. Le lendemain dînâmes ſur le bateau, & le ſoir nous arriv à Lewis, environ à cinquante lieues de P delphie, & à vingt de la mer: nous nous rêtâmes trois jours. Cette ville eſt la cap de la comté de Suſſex, & eſt bâtie ſur la ri de Hoorkill qui ſe jette dans celle de Dela Un peu au deſſus commence la baye de I ware formée par le cap Guillaume & par l Jacques; ce dernier eſt la borne la plus re de la Penſylvanie. Pendant que nous ſé nâmes à Lewis, j'eus la curioſité d'aller les bois pour y voir ramaſſer du miel, c eſt permis à tout le monde à cauſe de la g quantité qu'il y en a; auſſi a-t-on à Philade la meilleure cire d'abeilles pour quatre ſ livre. Nous y mangeâmes les plus grande tres, & les plus grands petoncles que j'ai de ma vie; en particulier on nous ſerv petoncles qui avoient ſix pouces de dia hors de la coquille, & qui étoient d'aille fort bon goût: on fait de ces coquillage

de quelques autres, une eſpèce de ſoupe qui eſt très-nourriſſante & très-bonne. De Lewis nous traverſâmes à pied une langue de terre de huit milles de large, qui eſt entre la rivière de Delaware & la baye de Cheſapeak. Par là nous gagnâmes trois ou quatre jours de navigation; ce qui nous fit plaiſir, voulant nous rendre au plutôt à Kakatan où nous étions informés qu'il y avoit un navire tout neuf, nommé le Globe d'environ 500 tonneaux, & de 24 pièces de canon, qui vouloit bien prendre des paſſagers, & qui étoit prêt à partir pour l'Angleterre avec la flotte. Nous avions pris des chevaux pour porter notre petit bagage, pendant que nous marcherions à notre aiſe. Nous fûmes dîner à une agréable plantation à moitié chemin de notre journée. Nous eûmes d'abord de la peine à parler à deux jeunes filles que nous trouvâmes ſur la porte de la maiſon, parce que nous prenant pour des pirates, elles ne vouloient pas nous écouter; mais à la fin nous en vinmes à bout, & elles appellèrent leur père, qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Une de ces jeunes filles s'appercevant que j'avois tiré ma montre pour regarder quelle heure il étoit, me pria de la lui laiſſer voir, ce que je fis; mais ce fut quelque choſe de plaiſant que la frayeur qui la ſaiſit lorſqu'elle vint

à la toucher : elle ne pouvoit ſe perſuade
ce ne fût pas quelque animal vivant par l
nière dont elle la voyoit marcher, & p
bruit qu'elle lui entendoit faire. Je lui de
dai ſi elle n'avoit jamais vu, ou ouï parl
montre auparavant; elle me répondit que
excepté que ſa ſœur lui avoit lu quelque
où il en étoit parlé. Je ne rapporte ceci
pour faire voir la ſimplicité & l'innocenc
habitans de l'Amérique qui demeurent dar
endroits écartés: ces pauvres filles me d
encore qu'elles n'avoient été de leur vie
l'une ni l'autre, à quatre milles de leur ma
tant elles étoient peu curieuſes.

Nous prîmes congé de notre hôte &
famille, & nous arrivâmes le ſoir même à
plantation ſur la baye de Cheſapeak où
couchâmes, & où nous fûmes bien régalé
lendemain nous cherchâmes un bateau
nous tranſporter, à Kakatan; mais il n'
avoit point, nous fûmes obligés d'atte
qu'il en entrât quelqu'un dans la baye, ce
nous arrêta là trois jours, au bout deſque
en vint un par hazard où nous nous mîme
en peu d'heures nous nous rendîmes à K
tan. Ce port n'eſt autre choſe qu'une gr
anſe où toute la flotte ſe rend pour mettre
voile pour l'Angleterre. Il y a quelques

ſons çà & là le long de la baye, qu'on loue fort cher pendant ce tems là. Kakatan eſt ſitué à dix lieues de la mer ſur la rivière de Cheſapeak qui ſépare la Virginie du Maryland. Cette rivière eſt la plus grande de toutes celles qui arroſent les pays de l'Amérique qui rélèvent de l'Angleterre, & celle qu'on peut remonter le plus haut; elle reçoit pluſieurs autres rivières qui ne contribuent pas peu à la rendre ce qu'elle eſt. Dès que nous fûmes arrivés, nous nous informâmes du vaiſſeau le Globe, & nous eûmes bientôt fait marché avec le capitaine pour ſa grande cabane, dont il nous accommoda à un prix honnête. Nous fîmes proviſion de ce dont nous pouvions avoir beſoin pour le voyage, & le 4 de ſeptembre le chef d'eſcadre arbora le pavillon du départ.

Ce fut pour moi un beau ſpectacle de voir un ſi grand nombre de vaiſſeaux faire voile tous enſemble. Il y en avoit plus de deux cens, outre les quatre navires de guerre qui nous eſcortoient. Nous deſcendîmes la rivière, & à la nuit nous nous trouvâmes vis-à-vis deux caps de Virginie, celui de Henri & celui de Charles qui forment l'embouchure de la baye de Cheſapeak. Le lendemain nous quittâmes le continent faiſant vent arrière, & nous reçûmes ordre du chef d'eſcadre de nous écarter les uns

des autres, de peur de nous heurter, pend
nuit. Nous continuâmes plusieurs jours
route avec un bon vent; mais le 28 septe
nous fûmes menacés d'un grand orage,
ridâmes aussi-tôt nos voiles en l'attendant
il nous accueillit avec tant de violence
nous fûmes enfin obligés de faire route
la seule misaine carguée; & bien nous e
que notre vaisseau étoit bon, car sans cela
étions perdus. Notre flotte fut dans un mo
dispersée, & nous vîmes périr plusieurs
seaux avec tout leur équipage, sans qu'
au pouvoir des autres de les secourir. Je
mençai alors à craindre que nous n'eussic
même sort, malgré les espérances que le
taine nous donnoit, fondé sur la bonté
force de son bâtiment qui, comme c'étoi
premier voyage, étoit effectivement très
équippé. Nous fûmes terriblement balotés
la nuit, & quand le jour parut nous ne p
découvrir aucun vaisseau de la flotte, de
que nous fûmes obligés de continuer
route tous seuls, ce qui nous fit faire de
veau de tristes réflexions. Cependant c
nous consoloit, c'est que la tempête étoit
sée & que nous avions le vent favorab
lendemain nous découvrîmes, à notre g
joie, quarante de nos vaisseaux marchan

un navire de guerre qui s'étoient raſſemblés après l'orage. Lorſque nous les eûmes joints, on nous fit un triſte récit de la perte de plus de trente vaiſſeaux de notre flotte, qui avoient coulé à fond : on avoit ſeulement ſauvé une partie de la cargaiſon de ſept ou huit, avec quelques matelots. Une choſe qui contribua beaucoup à ce malheur, ce fut que ces vaiſſeaux n'étoient point doublés comme ils auroient dû l'être, & qu'ils avoient demeuré dans ces mers quatre mois plus qu'à l'ordinaire, ce qui avoit donné le tems aux vers de s'y mettre.

Cependant le reſte de la flotte que la tempête avoit diſperſée nous rejoignit, & nous continuâmes tous enſemble notre route avec un bon vent juſqu'à la vue des côtes de France ; mais pendant la nuit *nous nous ſéparâmes*, deux autres navires & nous, de notre flotte, ſi bien que le lendemain matin nous nous trouvâmes abſolument ſeuls. Cela nous mit dans un danger d'autant plus grand, que nous étions tout près d'un pays ennemi. A peine eûmes-nous le tems de nous reconnoître, que nous apperçûmes un vaiſſeau qui venoit à nous. Nous vîmes bientôt que c'étoit un armateur François ; nous nous aſſemblâmes pour tenir conſeil ſur ce que nous devions faire, & quoique nous fuſſions en très-pauvre état, nous réſolûmes de nous préparer

préparer à combattre. Quelques-uns d
matelots nous conseillèrent de ne point att
l'ennemi, mais d'aller à sa rencontre po
faire croire que nous ne craignions rie
suivit leur avis, nous fîmes force de v
& nous montâmes tous sur le tillac, arm
mieux que nous pûmes. Comme nous a
le dessus du vent, nous portâmes sur
mateur, résolus en apparence de ne lui
aucun quartier; ce qui produisit l'effet
nous souhaitions: car dès qu'il vit que
lui donnions la chasse, il revira de bor
mit toutes ses voiles au vent pour se sau
desorte que nous l'eûmes bientôt perd
vue. Nous nous fûmes bon gré de notre s
gème, & nous continuâmes tranquille
notre route.

Le 3 de novembre nous découvrîmes
gleterre, & cette vue nous fit à tous un p
infini. Nous rangeâmes la côte le long
Manche, dans l'agréable attente de mettr
core une fois le pied dans notre patrie;
7 de novembre nous débarquâmes heur
ment dans le port de Deal. Nous ne nous
rêtâmes qu'une nuit, & le lendemain
louâmes des chevaux pour nous rendre à
torbery où nous prîmes une carosse ju
Gravesend. De Gravesend, nous nous m

dans un bateau de paſſage pour Londres; comme nous remontions la rivière, un vaiſſeau marchand qui la deſcendoit tomba ſur nous d'une manière ſi imprévue, que nous fûmes en grand danger de périr. La plupart des paſſagers ſe levèrent, prêts à ſe ſaiſir des cordages du navire pour ſe ſauver; mais par bonheur il paſſa à deux pouces de notre bateau, & *ne nous toucha* point. Cela me fit penſer a l'incertitude de la vie, & combien il eſt facile de trouver la mort lors même qu'on à échappé aux plus grands dangers, & qu'on ſe croit le plus en ſureté.

Enfin j'arrivai à Londres le 15 de novembre 1710. J'y rendis graces à Dieu des faveurs extraordinaires, & ſans nombre, qu'il m'avoit accordées dans mes voyages. Et c'eſt dans cette grande ville, où je ſuis maintenant établi, que j'eſpère de paſſer le reſte de mes jours ſans m'expoſer davantage aux dangers de la mer.

Fin des Voyages de Robert Boyle.

TABLE

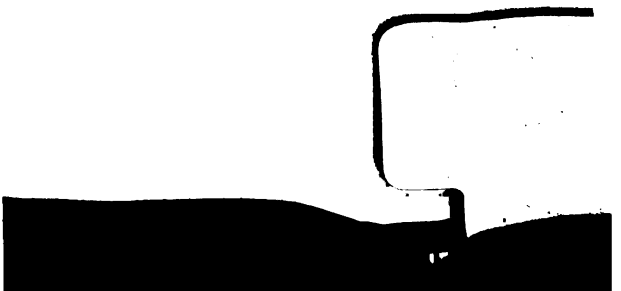
DES VOYAGES IMAGINAI.

CONTENUS DANS CE VOLUMI

SUITE des voyages & aventures du Cap
ROBERT BOYLE, pa
Hiſtoire de don Pedro Aquilio,
Relation du naufrage de Richard Caſtelman,

Fin de la Table.

3 2044 0



HX V8ZI D